Zecharia Sitchin

Cosmo Genèse

Genesis Revisited



Les preuves scientifiques de l'existence de la planète cachée à l'origine de l'humanité

Savoirs Anciens

MACRO EDITIONS

Zecharia Sitchin nous a quittés en 2010, après plus de trente ans de recherches approfondies autour d'une unique découverte : la mythologie sumérienne fut l'héritière d'un authentique savoir scientifique et historique transmis par des êtres qui ne sont pas nés sur la Terre. Les textes les nomment Anunnaki (« Ceux qui du Ciel sur Terre vinrent »). Sans état d'âme, ils exploitèrent la planète Terre et créèrent un esclave à tout faire : l'homme et sa compagne. Voilà la trame révélée par les textes et les épopées dont Zecharia Sitchin a exploré et validé les moindres détails en une lecture toujours « interdite » : l'homme sur Terre est-il prêt à se confronter à « sa » vérité bouleversante ?

Du même auteur



Quand les géants dominaient sur Terre
Macro Éditions
novembre 2010



La Fin des Temps
Macro Éditions
mars 2011



Le Livre perdu du dieu Enki
Macro Éditions
septembre 2011

COSMOGENÈSE

Autres livres de MACRO ÉDITIONS

COLLECTION	AUTEUR & TITRE
SCIENCE ET CONNAISSANCE	**MASSIMO TEODORANI**, *Synchronicité : le rapport entre physique et psyché de Pauli et Jung à Chopra,*
	MASSIMO TEODORANI, *Entanglement : l'intrication quantique, des particules à la conscience*
	RICHARD BARTLETT, *Matrice énergétique : la science et l'art de la transformation*
	RICHARD BARTLETT, *La Physique des miracles : pénétrez dans le champ du potentiel de la conscience*
NOUVELLES PISTES THÉRAPEUTIQUES	**DR. JOHN O. A. PAGANO**, *Guérir du psoriasis : l'alternative naturelle*
	VALERIO PIGNATTA, *Comment guérir les infections à* ***candida*** *? – Caractéristiques et traitements naturels*
	LARRY CLAPP, *Guérir de la* ***prostate*** *en 90 jours, sans médicaments ni opération*
	BERNARD JENSEN, ***Intestin libre*** *: se soigner et se purifier par l'hygiène intestinale*
DÉVELOPPEMENT PERSONNEL	**BOB PROCTOR**, *Vous êtes né riche. Êtes-vous prêt à gagner beaucoup d'argent grâce à vos richesses intérieures ?*
	EDWARD BACH, *Les Douze Guérisseurs*
	ERIC DE LA PARRA PAZ, *La PNL avec les enfants. Techniques, valeurs et comportements pour augmenter la confiance en soi de vos enfants*
	ERIC DE LA PARRA PAZ, *Réveillez Votre Excellence : le pouvoir de la Neuro-Intelligence*
SAVOIRS ANCIENS	**SABRINA MUGNOS**, *Les Mayas et l'an 2012 : une enquête scientifique*
	ZECHARIA SITCHIN, *Quand les géants dominaient sur Terre*
	ZECHARIA SITCHIN, *La Fin des Temps*
	ZECHARIA SITCHIN, *Le Livre perdu du dieu Enki*
VÉRITÉS CACHÉES	**MARCO DELLA LUNA ET PAOLO CIONI**, *Neuro-Esclaves*
MACRO JUNIOR	*Les plus beaux mandalas pour enfants* *Les plus beaux mandalas pour toutes les saisons* *Les mandalas des contes de fées* *Et si on coloriait les mandalas ?*

Vous pouvez vous procurer ces titres en librairie ou les commander directement à notre diffuseur

en France et au Benelux :
DG DIFFUSION : ZI de Boques, rue Gutenberg – 31750 Escalquens (France)
info@dgdiffusion.com – Tél : +33 (0)5 61 00 09 99 – Fax : +33 (0)5 61 00 23 12
au Canada :
Diffusion SMW : 407-D, rue Principale – St-Sauveur des Monts (Québec) J0R 1R4 (Canada)
info@diffusionsmw.com – Tél. : (450) 227-8668 – Fax : (450) 227-4240
en Suisse :
TRANSAT Diffusion SA - distribution SERVIDIS SA : Ch. des Chalets 7 – 1279 Chavannes-de-Bogis (Suisse)
commande@servidis.ch – Tél : +41 (0)22 96 09 525 – Fax : +41 (0)22 77 66 364

Pour de plus amples informations sur notre production
écrivez à contact@macrolivres.com ou visitez notre site www.macrolivres.com

ZECHARIA SITCHIN

CosmoGenèse

Genesis Revisited

Les preuves scientifiques de l'existence de la planète cachée à l'origine de l'humanité

Traduit de l'américain par Olivier Magnan

MACRO EDITIONS

www.macrolivres.com

Pour de plus amples informations sur cet auteur et sur cette collection visitez notre site ***www.macrolivres.com***

Titre original : Genesis Revisited – Is Modern Science Catching Up With Ancient Knowledge?

© 2002 Zecharia Sitchin
BEAR & COMPANY
One Park Street
Rochester, Vermont 05767, USA
www.BearandCompanyBooks.com

coordination éditoriale Chiara Naccarato

traduction	Olivier Magnan
révision	Olivier Magnan
couverture	Tecnichemiste srl, Bertinoro - Italie
mise en page	JMD srl comunicazione, Como - Italie
impression	Tipografia Lineagrafica, Città di Castello - Italie

1re édition novembre 2012

© 2012 **Macro Éditions**
Collection « Savoirs Anciens »
www.macrolivres.com (France)
www.macroedizioni.it (Italie)
Via Bachelet, 65
47522 Cesena - Italie

ISBN 978-88-6229-307-5

La cellulose utilisée pour la fabrication de ce papier provient de forêts gérées de façon durable.

La cellulose utilisée pour la fabrication de ce papier est blanchie sans l'utilisation de chlore (ECF). Ce papier est recyclable.

Préface

Par le traducteur de Zecharia Sitchin

Le tout premier livre de Zecharia Sitchin, *La 12e Planète*, est paru en 1976 aux États-Unis. Il a rencontré immédiatement un prodigieux succès : pour la première fois, un spécialiste des récits mythologiques mésopotamiens, capable de vérifier les textes à la source, osait y voir davantage que le fruit d'un imaginaire débridé. Pour Sitchin, il était impossible que les scribes sur argile de ces épopées bibliques avant la lettre n'aient pas été inspirés par une forte tradition orale fondée sur… des événements réels.

Dans les années qui suivent la publication de *La 12e Planète*, ce sont plus de vingt traductions de par le monde qui révèlent à un public fasciné cette autre vision de l'histoire de l'humanité. Celle que racontent, sans détour, les histoires des dieux et des hommes. Zecharia Sitchin, dès lors, se consacre entièrement à l'approfondissement de ses travaux et publie, en plus de trente années, pas moins de quinze ouvrages[1], tous élaborés autour de son idée forte : l'homme n'est pas le fruit d'une évolution « naturelle », de type darwinien. Non qu'il nie l'évolution. Simplement, suggèrent les mythologies de Sumer, cette évolution-ci fut pour le moins « génétiquement modifiée » par plus savant que nos modernes tripatouilleurs de gènes…

---

1 La liste des ouvrages figure en fin de cette préface.

Les livres de Zecharia Sitchin sont désormais diffusés à plusieurs millions d'exemplaires. De son vivant, le chercheur autodidacte a multiplié les conférences, les débats télévisés. Il a même emmené de par le monde des groupes de lecteurs sur les grands sites du drame humain. Sitchin fut prophète en son pays. Et sa notoriété gagna – presque – le monde entier.

Car curieusement, la France est restée longtemps le seul pays à ne pas traduire son œuvre. En 1988, un éditeur, au nom, hélas, prédestiné puisqu'il va disparaître presque immédiatement, Souffles, s'enthousiasme pour *La 12e Planète* et en assure la première traduction. Pendant plusieurs semaines, le titre reste sur la liste des meilleures ventes. Mais il faudra attendre plus de dix ans pour que Sitchin, et à échelle modeste, commence à devenir accessible à un public francophone[2]. Le livre que vous prenez en mains figure parmi les démonstrations clés du chercheur américain. En synthétisant l'essentiel des découvertes véhiculées dans *La 12e Planète*, il offre à un public nouveau de se familiariser avec l'essentiel de sa lecture des épopées sumériennes, tout en plongeant dans les découvertes scientifiques contemporaines qui corroborent une incroyable réalité.

Un astronome du XXIe siècle confirme scientifiquement des écrits du VIe siècle avant Jésus-Christ

J'ai rencontré une première fois Zecharia Sitchin en 1990, à New York. Sa *12e Planète* m'avait, non pas convaincu à cent pour cent (comment le journaliste que je suis aurait pu, sans complément d'enquête, adopter un point de vue aussi radical ?), mais en tout

---

2 *La 12e Planète*, Louise Courteau, 2000, *Les marches du Ciel*, Macro Éditions (à paraître), *Guerres des dieux, guerres des hommes*, Macro Éditions (à paraître), *Quand les géants dominaient sur Terre*, Macro Éditions, 2011, *La Fin des Temps*, Macro Éditions, 2012, et désormais *CosmoGenèse*, Macro Éditions, 2012. À paraître en 2013, *Rencontres avec le divin*, Macro Éditions.

cas intrigué. Suffisamment pour que je veuille parler à ce chercheur cosmopolite hors norme, né dans un État de l'ex-Union soviétique, l'Azerbaïdjan, élevé en Palestine, étudiant en Grande-Bretagne puis journaliste et écrivain aux États-Unis…

Notre premier entretien m'avait surpris. Sitchin, de son anglais parfait roulant les « r », s'était surtout attaché à montrer au journaliste français comment « vendre » un article sur son œuvre aux divers magazines : insister sur le rôle des déesses et la procréation pour les journaux féminins, aborder le thème de la protection de l'atmosphère de la « planète cachée » dans les magazines scientifiques et écologistes, bref travailler l'« angle ». Pourquoi s'en étonner ? Aux États-Unis, un auteur, un chercheur, est en soi un chef d'entreprise, la sienne. Quoi de plus normal qu'il optimise, cible, promeuve l'œuvre d'une vie ?

Quelques années plus tard, notre second entretien scella une promesse : celle de faire connaître au public français les preuves sans cesse enrichies de l'existence d'une planète géante, au sein du système solaire, encore invisible aux yeux des astrophysiciens. J'avais une certitude : la thèse était scientifiquement plausible. Pourtant, les éditeurs français auxquels je présentais « l'impubliable Mister Sitchin » déclinaient l'offre : « Ça n'intéressera pas, la presse n'en voudra pas, un succès dans le monde entier ne préfigure pas un succès en France… » Chère exception française !

En février 2003, pourtant, le mensuel *Science & Vie* se demande « Combien de planètes dans notre système solaire ? » Aux neuf connues pourraient s'ajouter un, deux, plusieurs corps célestes selon la définition que l'on retiendra d'une planète (Pluton a bel et bien perdu son statut de planète en raison de sa taille – l'ex-minuscule dernière planète connue n'est sans doute qu'une « lune » échappée…). Mais surtout, bon nombre d'astronomes opinent que le système « cache » une ou plusieurs planètes supplémentaires non encore repérées. Ils fondent leur hypothèse sur certaines perturbations inexplicables et une énigme astronomique, la « ceinture de Kuiper », myriade de petits corps glacés – des astéroïdes pour

la plupart – en anneau autour du Soleil. « La ceinture de Kuiper semble s'arrêter brusquement à cinquante unités astronomiques, comme si elle était tronquée », constate l'astrophysicien Alessandro Morbidelli, de l'Observatoire de Nice-Côte d'Azur. Il soupçonnait alors une planète inconnue d'en être cause. Selon lui, il ne s'agit pas d'une énième planète tournant autour du Soleil à l'exemple des neuf connues dans le plan de l'écliptique : « [...] cette planète aurait pu être expulsée sur une orbite très allongée dont la période pourrait se compter en milliers d'années. »

Pour la première fois, un scientifique reconnu corrobore non pas Sitchin, qui n'a rien inventé, mais bel et bien les scribes des récits mésopotamiens. Eux-mêmes simples et modestes « traducteurs » de récits bien plus anciens qui ont tranquillement transcrit, dans l'argile, en caractères cunéiformes, vers 4000 avant Jésus-Christ, l'existence d'une planète, Nibiru, orbitant selon une trajectoire cométaire allongée : très exactement la conclusion de Morbidelli !

Entre les surprenants scribes mésopotamiens et l'astrophysicien français, une seule divergence, à l'époque : la planète cachée pourrait être de la taille de Mars selon l'astrophysicien niçois, c'est une planète géante selon les récits sur tablettes. Curieusement, le même Morbidelli, sans doute morigéné par la « communauté » scientifique qui voit toujours d'un très mauvais œil que l'on échafaude des hypothèses trop éloignées du cadre consensuel, a dernièrement revu et corrigé « son » système solaire : il n'y fait plus mention d'une planète transplutonienne.

Le jour du Seigneur...

Il n'empêche que la théorie très étayée d'Alessandro Morbidelli constitua, à l'époque, pour Zecharia Sitchin un début de reconnaissance à nul autre pareil. Elle fit tomber le principal frein que les critiques ont jusqu'alors adressé à l'auteur des « Chroniques terriennes » : l'existence d'une planète orbitant sur une si longue période relevait pour eux de la spéculation hasardeuse. Plus main-

tenant. Les savants du très lointain passé, auteurs de récits dits mythologiques, ne peuvent plus passer pour des rêveurs imaginatifs si Morbidelli a raison… Dès lors, tout lecteur sans parti pris va regarder d'un autre œil ce qu'affirment ces surprenants scribes d'un passé très lointain sur cette planète. Il va comprendre à quel point la Bible elle-même a puisé dans ce savoir pour décrire la cosmogenèse dans… la Genèse.

Tour à tour historien, archéologue, linguiste et scientifique, Zecharia Sitchin s'est attaché au fil de cette synthèse de ses ouvrages précédents à rassembler tous les indices, grands et petits, qui donnent sens à sa thèse. Il fut bien sûr malmené, contredit, traîné dans la boue par des contempteurs qui lui auront essentiellement reproché ses interprétations « imaginatives » de textes dont ils affirment qu'ils n'en disent pas autant que le prétend Sitchin. Mais avant tout, « ils » ne lui ont jamais pardonné de n'être pas sorti de leurs écoles prestigieuses…

En 2011, au moment même où j'achève la traduction de *Quand des géants dominaient sur Terre*, j'apprends la disparition de l'auteur des *Chroniques terriennes*. Si un jour, dans quelques centaines ou dizaines d'années, moins peut-être, un grand observatoire ou un astronome amateur découvre pour la première fois au bout de son télescope la « douzième planète », le monde entier va retenir son souffle. Des millions de lecteurs de par le monde se souviendront qu'un opiniâtre chercheur, aidé par le savoir inouï de savants des temps bibliques, avait affirmé cette planète *habitée*.

Alors commencera l'attente.

Celle d'une humanité à la rencontre de ses origines…

OLIVIER MAGNAN

La transcription des appellations sumériennes suit la recommandation universitaire qui veut que le son « ou » soit transcrit par la lettre « u ».

Bibliographie

Les Chroniques terriennes

- *La 12e Planète*, Louise Courteau, 2000 (*The 12th Planet*, Harper, 1976), trad. François Fargue et Patricia Maré, revue par l'auteur.
- *Les marches du Ciel*, à paraître, Macro Éditions, 2013 (*The Stairway to Heaven*, Avon Books, 1980), trad. Olivier Magnan.
- *Guerres des dieux, guerres des hommes*, à paraître, Macro Éditions, 2013 (*The Wars of Gods and Men*, Avon Books, 1985), trad. Olivier Magnan.
- *The Lost Realms*, Avon Books, 1990.
- *When Time Began*, Avon Books, 1993.
- *The Cosmic Code*, Avon Books, 1998.
- *La Fin des Temps : Les prophéties du retour*, Macro Éditions, 2011 (*The End of Days : Armageddon and Prophecies of the Return*, William Morrow, 2007), trad. Olivier Magnan.

Les livres compagnons

- *CosmoGenèse,* Macro Éditions, 2012 (*Genesis Revisited : Is Modern Science Catching Up With Ancient Knowledge ?*, Avon Books, 1990), trad. Olivier Magnan.
- *Divine Encounters : A Guide to Visions, Angels and Other Emissaries*, Avon Books, 1995, à paraître, Macro Éditions, 2013.
- *Le livre perdu du dieu Enki*, Macro Éditions, 2011 (*The Lost Book of Enki : Memoirs and Prophecies of an Extraterrestrial god*, Bear & Company, 2001), trad. Géraldine Oudin.
- *Quand les géants dominaient sur Terre*, Macro Éditions, 2010 (*There Were Giants Upon the Earth : God, Demigods, and Human Ancestry : The Evidence of Alien DNA*, Bear & Company, 2010), trad. Olivier Magnan.

Message de l'auteur à ses lecteurs français

Ce livre est né d'une prise de conscience. Nos découvertes actuelles sur nous-mêmes, notre planète et notre système solaire ne sont pas nouvelles sous le Soleil. Elles étaient sues depuis la haute antiquité. La Bible – plus particulièrement le *Livre de la Genèse*, mais pas uniquement – se fait l'écho de ce savoir incommensurable.

Avec mon premier livre – *La 12e Planète* – j'avais travaillé à ressusciter la magnifique civilisation sumérienne, mère de l'humanité. Et j'avais montré que ses épopées et ses « mythes » – précisément les récits de la création – relevaient d'un savoir scientifique approfondi. En rapprochant les textes des tablettes d'argile avec les livres et récits bibliques – *la Genèse, les Psaumes, le Livre de Job, les paroles des Prophètes* –, j'avais été frappé par la découverte d'un savoir scientifique inouï sous-jacent à l'Ancien Testament.

Et puis un événement décisif m'a conduit à écrire ce livre : le passage de la sonde Voyager 2 à proximité d'Uranus et de Neptune, en 1989. Face aux gros plans télévisés de ces deux planètes bleu-vert quasi-jumelles, j'ai bondi de mon siège en criant : « C'est exactement ainsi que les ont décrites les Sumériens ! » J'ai débarqué chez mon éditeur au comble de la frustration : « Chaque découverte nouvelle, l'interpellé-je, me donne envie de descendre dans la rue et d'ameuter les passants en leur criant que nos aïeux savaient déjà tout ça ! Ils savaient ! Alors, faute de me livrer à ce petit numéro, que puis-je faire ? »

– Écrire un livre… me rétorque-t-il.

Écrire un tel livre revient à peu près à ceci : c'est comme si un peintre impressionniste portraiturait un patron de bar en train de lire son journal : s'il était possible de lire les gros titres ou la date, le tableau est bien sûr figé dans le temps. Mais la portée de la toile elle-même échappe à la durée : elle représente un instant de vérité et fixe une réalité, celle d'un bar, d'un homme, d'un journal. Un livre exige un certain temps pour la recherche qui prélude à sa rédaction, sa correction, son impression et sa publication. Il se distingue ainsi d'une publication quotidienne ou d'un magazine mensuel. Les éléments qu'il expose sont par la force des choses figés à un moment T, même si nos découvertes se poursuivent. Dès lors, une seule question importe : le savoir nouveau acquis depuis l'écriture du livre entre-t-il en contradiction avec ce qui a été écrit ? Les données sont-elles caduques ? Les conclusions invalidées ? Ou bien au contraire le flux des découvertes nouvelles renforce-t-il et corrobore-t-il ce que j'ai écrit et affirmé dans *La planète cachée…* ?

La réponse est sans ambiguïté : tout ce qui s'est révélé depuis la première publication a reçu une confirmation éclatante. Notamment dans le domaine de la biologie et plus spécialement celui de la génétique. Le décodage du génome humain a établi que notre caractère génétique est un arbre de vie virtuel à travers lequel l'on peut « tracer » toute l'évolution humaine. Mais encore, que nous possédons au moins deux cent vingt-trois gènes « étrangers », absents totalement du capital génétique de l'un quelconque de nos ancêtres. On sait désormais que ces gènes, regroupés dans le chromosome 21, nous donnent les capacités uniques du langage articulé. Voilà qui confirme le récit suméro-biblique de la création de l'Adam.

Les preuves convergentes, à la fois paléontologiques et génétiques, en faveur de l'origine africaine de l'évolution humaine, tout comme la preuve archéologique des tout débuts de notre civilisation corroborent les récits d'Adam et Ève, celui du Jardin d'Éden, tandis que le « serpent » symbolise la double hélice DNA entrelacée.

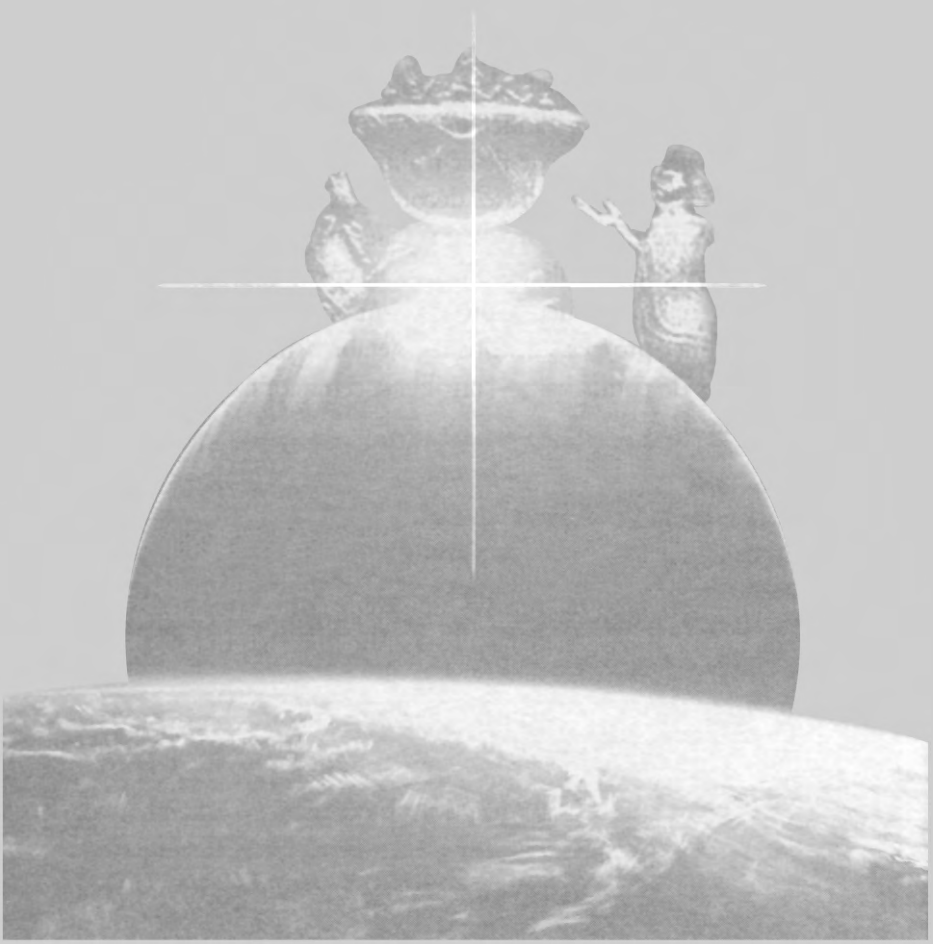
On sait désormais que l'eau coulait sur Mars – et l'on vient d'obtenir confirmation qu'elle existe encore sous la surface –, que la planète a gardé une atmosphère, qu'elle fut « habitable ». De quoi considérer d'un autre œil l'affirmation sumérienne selon laquelle Mars servit de planète relais lors des voyages spatiaux des Anunnaki aux temps que nous nommons préhistoriques.

En outre, se multiplient les études astronomiques qui tendent à conclure qu'exista une planète là où orbite la ceinture d'astéroïdes, entre Mars et Jupiter. Et que la Lune est née d'une collision avec une mystérieuse planète vagabonde. Autant d'assertions déjà présentes au cœur des cosmogenèses anciennes qui les décrivent sous forme de « Batailles célestes ». Sans parler de l'existence présumée d'une grande planète aux confins du système solaire, la « planète X », suspectée par les astrophysiciens de nombreux pays – dont Alessandro Morbidelli, de l'Observatoire de Nice-Côte d'Azur, cité dans la préface de mon traducteur.

CosmoGenèse repose sur deux réalités essentielles : d'une part le savoir ancien, d'autre part les découvertes scientifiques contemporaines. Le premier remonte à six mille ans et reste fixé à travers les âges. Les secondes, elles, évoluent sans cesse, quasiment chaque jour. Mais ce qui demeure proprement incroyable au fur et à mesure que les progrès scientifiques s'établissent, c'est qu'ils n'en finissent pas de confirmer et corroborer cette connaissance venue du fond des âges.

New York, décembre 2003

Z. S.



Avant-propos

Le savoir de l'homme, au cours des dernières décennies, s'est accru dans des proportions inimaginables. À telle enseigne que l'on ne mesure plus les progrès en siècles ni en décennies, mais en années ou en mois dans tous les domaines de la science et de la technologie. De tels progrès dépassent, par leurs acquis et leur portée, tout ce que l'homme a accompli dans le passé.

Est-ce bien sûr ? Les historiens nous disent que l'humanité s'est arrachée des temps primitifs puis de son Moyen Âge, qu'elle a atteint le Siècle des Lumières, vécu la Révolution industrielle, mis en œuvre l'ère du *high-tech*, de la manipulation génétique et du voyage spatial… Et si nous n'avions fait que redécouvrir, au final, le savoir des temps anciens ?

Pour des générations entières, la Bible et ses enseignements ont ancré les recherches de l'humanité. Puis la science moderne a pris le relais. Omnipotente. Aujourd'hui, elle semble avoir largué les amarres, nous avoir laissés partir à la dérive, entre évolution et créationnisme…

Eh bien pas du tout. Et cet ouvrage va le montrer. Il va prouver que le *Livre de la Genèse et ses sources sont le reflet des acquis scientifiques les plus pointus !*

Oui, notre civilisation est sur le point de se rejouer, sur la planète Terre et son coin d'univers, une vaste pièce de théâtre créée dans un lointain passé. Une pièce de théâtre mise en scène par une

civilisation très antérieure à la nôtre, ici sur Terre, et sur une autre planète…

Il ne s'agit pas de simple curiosité scientifique. Ce qui va vous être dévoilé plonge au cœur de l'humanité, son existence, son origine, sa destinée. Les événements du passé de la Terre l'ont conditionnée à devenir une planète abritant la vie. C'est notre devenir que révèlent nos origines. Et les réponses, comme nous allons en prendre conscience, aboutissent à des conclusions imparables. Certains les jugeront incroyables, donc inadmissibles. Pour d'autres, elles seront trop terrifiantes pour qu'ils les admettent.

Chapitre 1

L'hôte du Ciel

« Au commencement,
Dieu créa le Ciel et la Terre »
(Genèse I, 1-1)

L'idée même de commencement de toute chose est la base de l'astronomie moderne et de l'astrophysique. On admet que régnaient le vide et le chaos *avant* l'ordre. Voilà qui est conforme aux toutes dernières théories selon lesquelles le chaos, un équilibre dynamique, détermine l'univers. Le surgissement de la lumière, début du processus de création, est admis par l'ensemble de la communauté scientifique.

Doit-on y voir une image du Big Bang, la théorie selon laquelle l'univers serait né d'une explosion primordiale, un déploiement soudain d'énergie sous forme lumineuse, le creuset de matière dont sont constitués étoiles, planètes, roches et êtres humains, matière dispersée aux quatre coins de l'univers, source de toutes les merveilles du Ciel et de la Terre ? Oui, pensent certains scientifiques, guidés par les aperçus prodigués par notre source d'inspiration première, la *Genèse*. Mais alors, comment nos ancêtres rédacteurs de l'Ancien Testament connaissaient-ils la théorie du Big Bang ?

À moins que cette légende biblique ne fasse allusion non à la naissance de l'univers, mais à des événements plus proches de nous. Qu'elle ne décrive comment notre petite planète Terre et la zone céleste nommée « firmament », ou « bracelet de métal étiré[3] », furent formés ?

---

3 L'expression de « bracelet de métal étiré » a été rendue par « firmament » *(Gn, 1, 8).*

Et d'ailleurs, comment l'homme de cette si haute antiquité avait-il pu se créer une cosmogonie ? Jusqu'où s'étendaient ses connaissances ? Et d'où lui venaient-elles ?

Il apparaît judicieux d'entamer notre quête de réponses là où les événements commencèrent à se manifester – dans les cieux. Là où, de tout temps, l'homme a senti qu'il devait rechercher ses origines, ses valeurs suprêmes – Dieu, si vous voulez.

Les découvertes dues au microscope sont saisissantes, certes. Il n'empêche que ce que les télescopes nous montrent est bien plus capable de nous pénétrer de la réalisation de la grandeur de la nature et de l'univers. Parmi les avancées les plus récentes, ce sont sans nul doute les découvertes réalisées dans notre proche banlieue du ciel qui restent les plus impressionnantes. Carrément stupéfiantes ! En quelques décennies à peine, les Terriens que nous sommes ont vu se dessiner le visage de notre planète, nous avons parcouru le ciel à des centaines de kilomètres au-dessus de sa surface, nous avons aluni sur son satellite solitaire, la Lune. Et nous avons envoyé dans l'espace des sondes inhabitées en quête de nos voisins célestes, nous avons découvert des mondes en pleine activité, éblouissants de couleurs, des mondes uniques par leurs caractères, leurs satellites, leurs anneaux. Pour la première fois peut-être, nous voilà à même de saisir le vrai sens et de sentir la portée de ces paroles des *Psaumes* :

« Les cieux racontent la gloire de Dieu
Et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce »
(Psaume XIX)

Une ère fantastique d'exploration spatiale a atteint son apogée lorsque, en août 1989, une sonde automatique, Voyager 2, a croisé la région de Neptune et a envoyé sur Terre images et données. Un robot d'un peu plus d'une tonne, ingénieusement équipé de caméras vidéo, de capteurs, d'équipement de mesures, pourvu d'une source d'énergie fondée sur la décomposition atomique, avec ses antennes de transmission et ses minuscules ordinateurs. Un robot capable

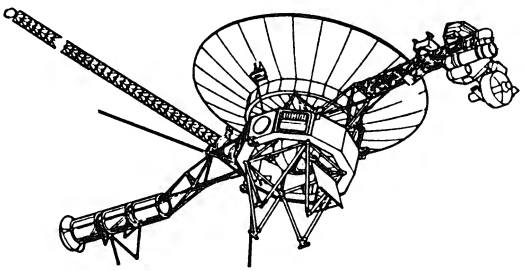


Figure 1

de transmettre des pulsations – sorte de chuchotements ! – qui ont mis plus de quatre heures à nous parvenir, le tout à la vitesse de la lumière. Sur Terre, un réseau de radiotélescopes a capté l'émission – le Deep Space Network de la NASA (National Aeronautics and Space Administration). Enfin, les signaux ténus ont été traduits, *via* toute une électronique un peu magique, en photographies, schémas et autres représentations de données au sein du JPL (Jet Propulsion Laboratory) à Pasadena, en Californie, responsable du projet pour la NASA *(Figure 1)*.

Voyager 2 et son compagnon, Voyager 1, avaient été lancés en août 1977 – vingt ans avant leur ultime mission, la visite de Neptune. Leur but originel : atteindre et analyser Jupiter et Saturne, et ainsi enrichir la moisson de données déjà collectées auparavant sur ces deux planètes gazeuses géantes par les sondes automatiques Pioneer 10 et 11. L'ingéniosité et l'adresse des scientifiques et des techniciens du JPL firent merveille : en profitant d'un alignement peu fréquent des planètes les plus extérieures, ils utilisèrent leurs forces gravitationnelles en guise de « catapultes » pour propulser Voyager 2 de Saturne vers Uranus d'abord, puis d'Uranus vers Neptune *(Figure 2)*.

Ainsi, pendant quelques jours en cette fin août 1989, les gros titres des journaux firent-ils la part belle à cet autre monde, Neptune, au point de reléguer quelque peu les autres informations : conflits

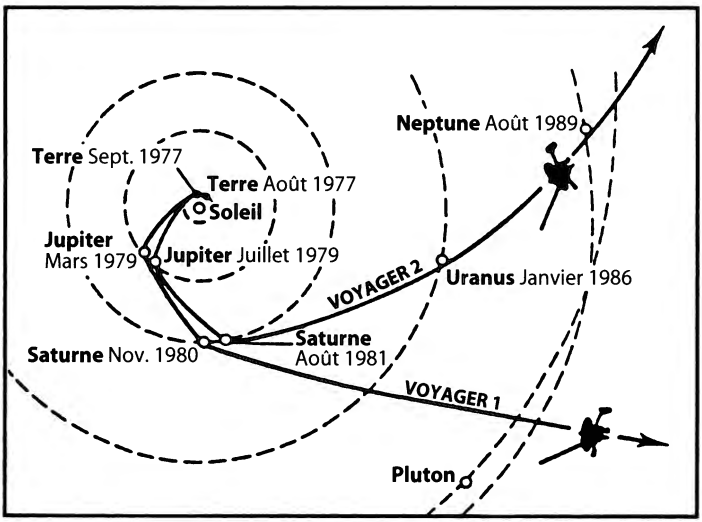


Figure 2

armés, crises politiques, résultats sportifs, de la Bourse, tout ce qui arbitre le cours des choses humaines passa au second plan. Quelques jours pendant lesquels le monde d'une planète nommée Terre prit un peu de son temps pour jeter un regard sur un autre monde, extérieur. Nous autres Terriens – en tout cas les plus curieux d'entre nous – étions rivés à nos écrans de télévision, électrisés par les gros plans d'une autre planète, celle que nous appelons Neptune. Et tandis que les images éblouissantes de ce globe océan défilaient sur les écrans, les commentaires des journalistes insistaient sans relâche sur l'événement : c'était la première fois que l'homme sur Terre *voyait* enfin cette planète, à peine un vague point lumineux sur le noir de l'espace au bout des télescopes terrestres les plus puissants, à quelque trois milliards de kilomètres de nous. Et de rappeler aux téléspectateurs que Neptune n'avait été découverte qu'en 1846, grâce aux perturbations de l'orbite de la planète alors plus rapprochée, Uranus. Des anomalies gravitationnelles qui montraient l'existence d'un autre corps céleste, au-delà.

Personne auparavant, souligna le commentateur, n'avait jamais soupçonné l'existence de Neptune. Ni Sir Isaac Newton ni Johann Kepler, qui établirent les lois de la gravitation universelle au cours des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Ni Copernic, au XVI^e^ siècle, qui démontra la position centrale du Soleil – et non de la Terre – au sein du système solaire. Galilée non plus, un siècle plus tard, qui fut l'observateur de quatre lunes de Jupiter, armé d'un télescope. Aucun grand astronome jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle n'avait vu Neptune, concluait le commentaire. Et ce jour-là, le téléspectateur lambda, comme les astronomes eux-mêmes, étaient sur le point de découvrir ce que personne n'avait jamais vu auparavant. C'était la première fois que nous allions visualiser les vraies nuances et la véritable livrée de Neptune.

Oui, mais : deux mois *avant* cette auguste rencontre, j'avais rédigé un article destiné à bon nombre de mensuels de par le monde. Il entrait en contradiction avec des présupposés longtemps admis. J'ai écrit que Neptune *était connue* dès l'Antiquité. Que les découvertes à venir n'allaient que confirmer ce savoir ancien. Je prédisais que Neptune serait bleu-vert, aqueuse, et présenterait des bandes colorées comparables à la « végétation des marais » !

Les signaux électroniques en provenance de Voyager 2 confirmèrent le tout, et davantage. Ils révélaient une belle planète bleu-vert, aigue-marine, qu'étreint une atmosphère d'hélium, d'hydrogène et de gaz méthanes, balayée de vents tourbillonnants à grande vitesse (de quoi faire passer nos ouragans terrestres pour de pâles brises). Sous cette atmosphère, apparaissent d'étranges « tâches » géantes, dont la coloration passe du bleu nuit au jaune verdâtre : dépend-elle de l'angle sous lequel les éclairent les rayons solaires ? Comme prévu, les températures de l'atmosphère et de la surface descendent sous le point de gel, mais, surprise, la planète dégage de la chaleur qui émane de son sein. En contradiction avec les représentations antérieures de Neptune, réputée planète « gazeuse », Voyager 2 lui découvrit ce jour-là un cœur rocheux, entouré, selon les mots mêmes des scientifiques du JPL, d'une *« mixture grossière d'eau et*



Figure 3

de glace ». Cette couche aqueuse, autour du cœur rocheux, alors que Neptune accomplit un tour sur elle-même en seize heures, agit comme une dynamo, créatrice d'un assez fort champ magnétique.

Cette belle planète se révéla ceinte de plusieurs anneaux constitués de gros rochers lisses, de pierre, de poussière. Huit satellites, ou lunes, au moins, gravitent autour[4]. Dont le plus gros, Triton, qui se révéla tout aussi spectaculaire que son maître planétaire. Voyager 2 confirma le mouvement rétrograde de ce petit corps céleste (de la taille, pratiquement, de notre Lune) : il orbite autour de sa planète dans le sens contraire à la rotation de Neptune et de toutes les planètes connues du système solaire – qui tournent dans le sens des aiguilles d'une montre. Lui fait l'inverse. Outre son existence en tant que telle, sa taille approximative et son déplacement rétrograde, les astronomes connaissaient bien peu de chose de Triton. Voyager 2 la montra comme une « lune bleutée », particularité due au méthane présent dans l'atmosphère tritonienne. La surface de Triton révéla, sous une couche gazeuse ténue, une surface gris-rosâtre, un hémisphère accidenté, montagneux, l'autre lisse, quasiment vierge de cratères. Des gros plans suggérèrent une activité volcanique, mais des plus étranges : ce que vomit le sous-sol actif et chaud de ce corps céleste ne doit rien à de la lave en fusion. Ce sont des jets de glace fondue ! Les premières hypothèses indiquaient même que de l'eau avait coulé sur Triton dans le passé, que des lacs auraient carrément existé à sa surface à une période géologiquement récente. Aucune explication de la part des astronomes pour ces « stries en formation parallèle double » courant de façon rectiligne sur des centaines de kilomètres, croisées à angle droit, parfois à deux reprises. Ils dessinent ce qui ressemble à des aires rectangulaires *(Figure 3)*.

Ainsi ces découvertes valident-elles à cent pour cent ma prédiction : Neptune est bel et bien dans les vert-bleu, elle est consti-

---

4 On en dénombre désormais officiellement treize. NDT.

tuée en grande partie d'eau et offre au regard ces bandes colorées comparables à la « végétation des marais ». C'est plus qu'un simple code de couleur si l'on prend conscience des véritables implications des découvertes réalisées sur Triton : « Des plaques plus sombres aux halos plus brillants » ont véritablement laissé soupçonner aux scientifiques de la NASA l'existence de « *mares profondes de boue* organique ». L'envoyé spécial du *Wall Street Journal* écrivit que les volcans de Triton, dont l'atmosphère contient autant d'azote que celle de la Terre, semblent rejeter, outre des gaz et de la glace d'eau, également des « matériaux organiques à base de carbone, lesquels semblent couvrir des surfaces entières de Triton. »

Que ma prédiction se confirme de façon aussi flatteuse qu'éclatante ne devait rien au simple hasard. Elle figurait déjà dans mon tout premier livre, *La 12^e^ Planète*, paru en 1976[5]. J'avais suggéré, un peu pour la forme, en me fondant sur des textes sumériens millénaires : « Si nous sondons Neptune un de ces jours, n'allons-nous pas découvrir que son association constante avec les eaux est due aux marécages humides » qui y ont été vus un jour ?

Le tout rédigé et publié un an *avant* le lancement de Voyager 2. À deux mois de l'arrivée de la sonde dans la banlieue de Neptune, je récidive à travers un article de presse.

Comment pouvais-je me montrer aussi sûr de ma prédiction de 1976 à la veille de l'événement ? Comment ai-je osé prendre le risque de me voir désavoué quelques semaines seulement après avoir publié mon « papier » ? Tout simplement, j'avais appuyé ma certitude sur ce qui s'était passé en janvier 1986, quand Voyager 2 passa près d'une autre planète, Uranus, qui prend place entre Saturne et Neptune.

Plus proche de nous que Neptune – à « seulement » deux milliards de kilomètres –, Uranus orbite malgré tout si loin au-delà de Saturne qu'on ne peut l'apercevoir de la Terre à l'œil nu. La planète

---

5 *The Twelfth Planet*, premier tome de la série *Earth Chronicles [Chroniques terriennes]*.

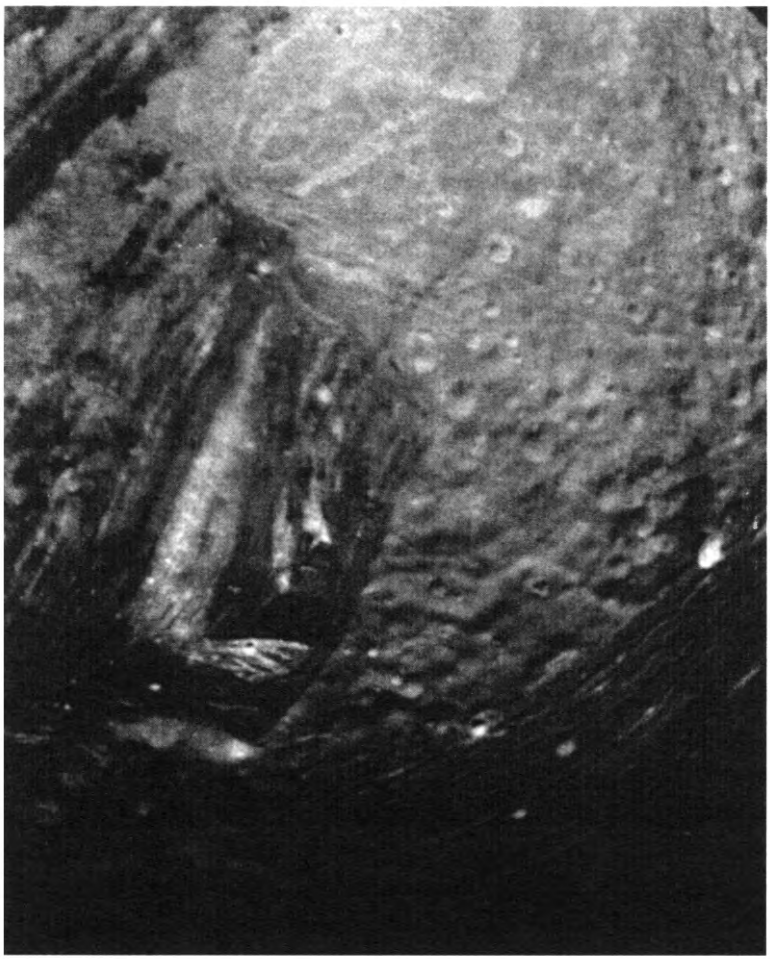


Planche A

fut découverte en 1781 par Frederick Wilhelm Herschel, un musicien qui se passionna pour l'astronomie après le perfectionnement du télescope. À l'époque, et jusqu'à présent, Uranus était la première planète inconnue dans l'Antiquité découverte au cours des temps modernes. On tenait en effet pour acquis que les peuples anciens connaissaient et vénéraient le Soleil, la Lune et cinq pla-

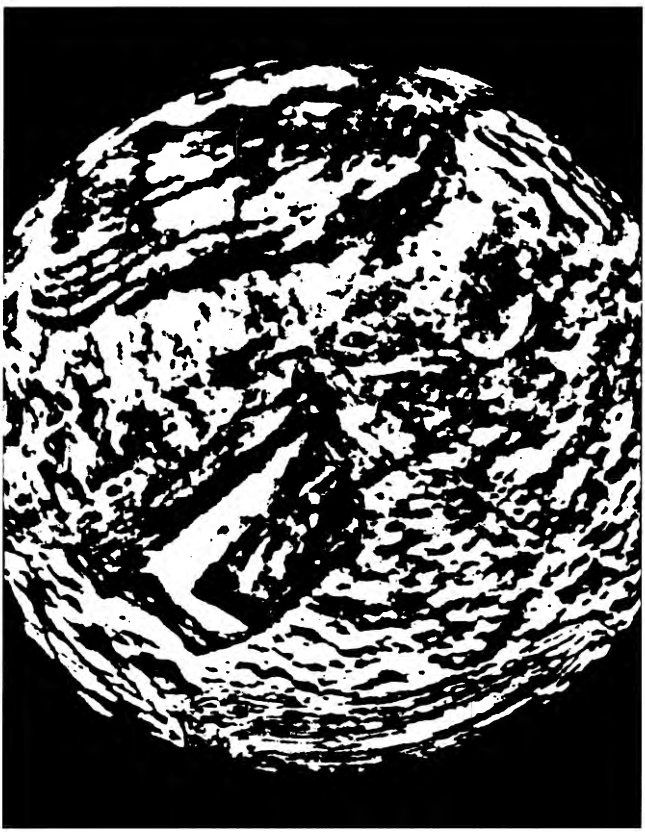


Figure 4

nètes seulement (Saturne, Jupiter, Mars, Vénus et Mercure). Ces corps célestes, croyaient-ils, voyageaient autour de la Terre sur la « voûte des cieux ». Au-delà de Saturne, c'était l'inconnu.

Voyager 2 allait apporter la preuve qu'il n'en était rien : il fut un temps où un très ancien peuple connaissait Uranus, et Neptune, et même la lointaine Pluton !

Les scientifiques ont passé des années à analyser les photographies et les données d'Uranus, sans oublier ses extraordinaires lunes, à la recherche de réponses à des casse-tête insolubles *(Planche A)*.

Pourquoi cette planète a-t-elle basculé sur le côté, comme percutée par un autre grand corps céleste ? Pourquoi ses vents soufflent-ils dans la direction contraire à la norme dans le système solaire ? Pourquoi la température du côté exposé au Soleil est-elle la même sur la face cachée ? Et qu'a-t-il bien pu arriver qui explique les anomalies et formations inhabituelles à la surface de certaines des lunes uraniennes ?

Symptomatique est le cas de l'intrigante lune Miranda, « l'un des objets les plus énigmatiques du système solaire » selon les termes mêmes des astronomes de la NASA : un plateau surélevé, délimité par des escarpements de plus de cent quarante kilomètres de long, forme un angle (surnommé « le chevron »). Sur les deux côtés de ce plateau, sont visibles des traits dépouillés, semblables à des pistes labourées de sillons concentriques *(Planche A et Figure 4)*.

Deux phénomènes propres à Uranus semblent toutefois des découvertes majeures. L'un est sa couleur. Les télescopes terrestres et les sondes spatiales nous ont familiarisés avec le brun-gris de Mercure, la brume soufre qui entoure Vénus, le rougeoiement de Mars, les teintes multiples jaune-brun-rouge de Jupiter et de Saturne. Mais quand les images à couper le souffle d'Uranus s'inscrivirent sur les écrans de télévision en janvier 1986, c'est sa *couleur bleu-vert* qui frappa le plus – totalement différente de celle de toutes les planètes que l'on avait pu voir auparavant.

Second phénomène, tout aussi inattendu, la compositon de la planète. À l'encontre des suppositions des astronomes qui pensaient qu'elle était entièrement « gazeuse », comme les géantes Jupiter et Saturne, les clichés de Voyager 2 montrèrent qu'elle n'était pas entourée de gaz, mais couverte d'eau. Et pas seulement d'une couche glacée à la surface, mais bien d'un *océan d'eau*. Il existe une atmosphère autour de la planète. Mais à sa surface bouillonne un abysse immense « d'eau très chaude », *dixit* le JPL – huit mille quatre cents kilomètres d'épaisseur, jusqu'à quatre mille cinq cents degrés Celsius. Cette couche liquide chaude entoure un noyau rocheux en fusion dont les éléments radioactifs (ou autres

processus inconnus) produisent l'énorme chaleur interne.

Sur l'écran de télévision, l'image d'Uranus grossit au fur et à mesure que Voyager 2 s'en approche. L'interlocuteur du JPL se met alors à souligner l'insolite couleur bleu-vert. Je ne peux m'empêcher de m'exclamer : « Oh, mon Dieu, c'est exactement la description des Sumériens ! » Je fonce dans mon bureau prendre un exemplaire de *La 12e Planète* et, les mains légèrement tremblantes, je cherche la page où j'en parle. Je lis et relis les lignes où je cite les textes anciens. Oui, aucun doute : les Sumériens, sans télescope, avaient décrit Uranus sous l'appellation MASH.SIG, un terme que j'avais rendu par « vert pâle brillant ».

Quelques jours plus tard, la publication des résultats des analyses des données de Voyager 2 corrobore les textes sumériens qui évoquent la présence d'eau sur Uranus. En réalité, l'élément liquide est omniprésent sur la planète : comme on l'a rapporté dans le dernier volet d'une série télévisée, *Nova*[6], « Voyager 2 a établi que toutes les lunes d'Uranus sont composées de roches et de glace d'eau ordinaire ». Cette abondance d'eau, voire sa simple présence, était totalement inattendue sur des planètes supposées gazeuses et leurs satellites, aux confins du système solaire. Nous tenons la preuve, présentée dans *La 12e Planète*, que non seulement les anciens Sumériens connaissaient l'existence d'Uranus, mais encore qu'ils l'avaient décrite avec précision comme une planète bleu-vert pâle pleine d'eau !

Tout cela n'a qu'une signification : la science de 1986 n'a pas *découvert* ce qui était inconnu auparavant, elle l'a plutôt *re*découvert. Elle a retrouvé des savoirs anciens. C'est cette corroboration de mes écrits de 1976 – et, donc, de la véracité des textes sumériens – qui me donna le « culot » de prédire les découvertes sur Neptune la veille de la visite de Voyager 2.

Les survols d'Uranus et de Neptune par la sonde ont ainsi

---

6 *The Planet That Got Knocked on Its Side*, soit La planète frappée par le travers.

confirmé qu'un savoir ancien avait consigné l'existence même de ces deux planètes lointaines ainsi que des détails irréfutables à leur sujet. Le survol de Neptune en 1989 allait une nouvelle fois valider la justesse des textes anciens : Neptune y était classée *avant* Uranus, comme le noterait un observateur qui *entrerait* dans le système solaire et verrait *d'abord* Pluton, puis Neptune, puis Uranus. Dans ces textes ou listes planétaires, Uranus était appelée *Kabbab shanamma*, « La Planète qui est le double » [de Neptune]. Les données de Voyager 2 valident singulièrement cette notion ancienne. Uranus est en effet une sosie de Neptune par la taille, la couleur, et son caractère liquide. Les deux planètes possèdent des anneaux et une multitude de satellites, ou lunes. Une similitude inattendue de plus intéresse les champs magnétiques des deux planètes : toutes deux présentent une inclinaison prononcée et inhabituelle de leur axe de rotation par rapport à ceux des autres planètes – 58° pour Uranus, 50° pour Neptune. « Neptune semble presque une jumelle magnétique d'Uranus » a noté un chroniqueur du *New York Times*. La longueur des jours des deux planètes est également fort proche : entre seize et dix-sept heures.

Les vents féroces qui balaient Neptune et la couche de bouillie de glace d'eau à sa surface témoignent de la grande chaleur interne de la planète, tout comme Uranus. En fait, les rapports du JPL établissent que les premiers relevés de température indiquaient « des valeurs pour Neptune semblables à celles d'Uranus. Or celle-ci est pourtant plus proche du Soleil d'un milliard et demi de kilomètres ». Les scientifiques en concluent donc « que, d'une certaine façon, Neptune irradie davantage sa chaleur interne qu'Uranus » – et compense ainsi la plus grande distance qui la sépare du Soleil afin d'atteindre la même température qu'Uranus – ce qui ajoute un élément « à la taille et aux autres caractéristiques qui font d'Uranus une quasi jumelle de Neptune ».

« La planète qui est le double », disent les Sumériens d'Uranus, en la comparant à Neptune. « La taille et autres caractéristiques qui font d'Uranus une quasi jumelle de Neptune », annoncent les

scientifiques de la NASA. Ainsi, caractéristiques ou terminologie se rejoignent. Au détail près que le premier descriptif, celui des Sumériens, date de quatre mille ans environ avant J.-C., tandis que l'autre, rédigé par la NASA en 1989, l'aura été presque six mille ans plus tard…

Dans le cas de ces deux planètes lointaines, tout semble montrer que la science a simplement renoué avec un savoir disparu. C'est incroyable, mais les faits parlent d'eux-mêmes. Le plus surprenant est à venir : il ne s'agit que de la première des découvertes scientifiques qui ont suivi la publication de *La 12e Planète.* Chacune va corroborer, une à une, mes assertions.

Ceux qui ont lu mes livres savent qu'ils sont d'abord et surtout fondés sur le savoir que les Sumériens nous ont transmis.

Les Sumériens sont les représentants de la première civilisation connue, apparue soudain il y a six mille ans, surgie de nulle part. On lui prête virtuellement toutes les grandes « premières » d'une haute civilisation, inventions et innovations, concepts et croyances, autant de fondements de notre propre culture occidentale et de toutes les autres civilisations et cultures sur Terre : la roue et la traction animale, les bateaux pour les rivières et les navires pour les mers, le four et la brique, la construction des tours, l'écriture, les écoles et les scribes, les lois, les juges et les jurys, la royauté et les conseils de citoyens, la musique, la danse et l'art, la médecine et la chimie, les textiles et le tissage, la religion, la prêtrise et les temples – tout a commencé ici, en Sumer, un pays situé au sud de l'Irak actuel, dans l'ancienne Mésopotamie. C'est là, avant tout, que s'élaborèrent la connaissance mathématique et l'astronomie.

En vérité, tous les éléments de base de l'astronomie moderne sont d'origine sumérienne : le concept de sphère céleste, d'horizon et de zénith, la division du cercle en trois cent soixante degrés, la bande céleste au sein de laquelle les planètes tournent autour du Soleil, le regroupement des étoiles en constellations dotées des noms et des figures que nous appelons « le zodiaque », l'applica-

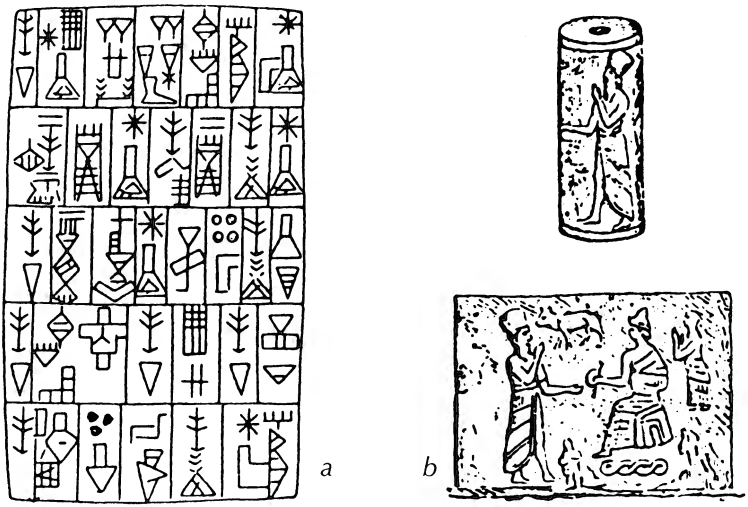


Figure 5

tion du nombre douze à ce zodiaque et aux divisions du temps, ainsi que la conception d'un calendrier qui a été la base de tous les autres jusqu'à ce jour… Tout cela et beaucoup, beaucoup plus, a commencé avec Sumer.

Les Sumériens archivaient sur des tablettes d'argile leurs transactions juridiques et commerciales, leurs contes et leurs histoires *(Figure 5a)*. Ils dessinaient leurs illustrations sur des sceaux cylindriques où l'image était gravée inversée, comme un négatif, pour apparaître à l'endroit quand le sceau était roulé sur l'argile humide *(Figure 5b)*. Les archéologues qui exhumèrent les ruines des cités sumériennes à partir de la deuxième moitié du XIX^e^ siècle trouvèrent des centaines, sinon des milliers, de textes et d'illustrations d'astronomie. Dont des listes d'étoiles et de constellations célestes correctement situées, et des manuels pour observer le lever et le coucher des étoiles et des planètes. Certains textes concernent spécifiquement le système solaire. D'autres tablettes offrent la liste des planètes qui orbitent autour du Soleil, dans l'ordre exact. L'une d'elles indique même les distances entre les planètes. Et sur des



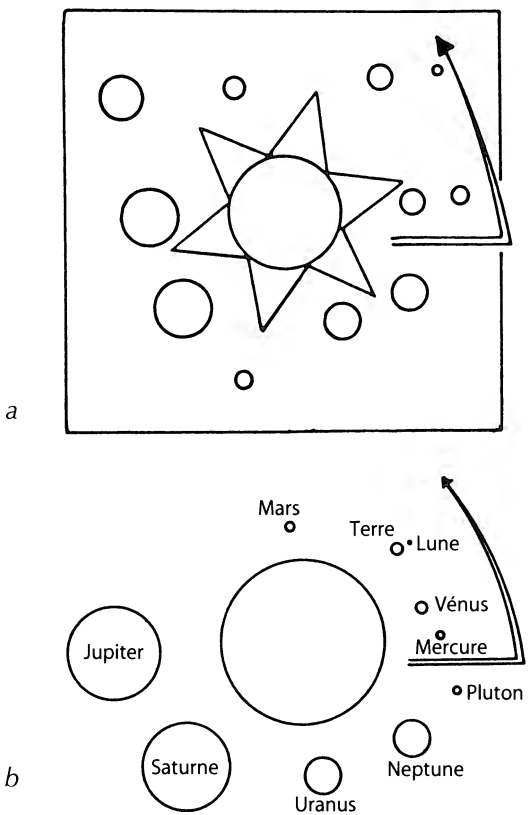
Planche B

sceaux cylindriques, des illustrations figurent le système solaire, telle celle que montre la Planche B (un sceau vieux d'au moins quatre mille cinq cents ans qui se trouve à présent dans la Section du Proche-Orient au Musée d'État de Berlin, catalogué sous le numéro VA/243).

Isolons l'illustration qui apparaît en haut, à gauche de la représentation sumérienne *(Figure 6a)* : voilà un système solaire complet, avec le Soleil au centre (et non la Terre !), et toutes les planètes connues aujourd'hui en orbite autour de lui. C'est frappant quand nous les redessinons dans l'ordre, en respectant leurs tailles relatives *(Figure 6b)*. La similitude entre les représentations anciennes et actuelles est totale. Il ne fait aucun doute que les jumelles planétaires Uranus et Neptune étaient connues dans l'Antiquité.

Mais l'illustration sumérienne révèle aussi certaines différences. Ce ne sont ni une erreur de l'artiste ni un défaut d'information. Deux, parmi ces différences, bien au contraire, se montrent d'une très grande portée.

La première concerne Pluton. Son orbite est très étrange – trop inclinée par rapport au plan appelé écliptique, plan dans lequel tournent les planètes autour du Soleil. Elle est si elliptique que



Figures 6

Pluton, régulièrement, comme ce fut le cas jusqu'en 1999, se trouve non pas plus loin, mais plus proche du Soleil que Neptune. Les astronomes ont donc émis l'hypothèse, depuis la découverte de Pluton en 1930, qu'elle avait été autrefois le satellite d'une autre planète. On suppose en règle générale qu'elle fut une lune de Neptune arrachée à son emprise d'une façon ou d'une autre – personne ne sait comment. Pluton avait réussi à gagner son orbite propre (bien qu'insolite) autour du Soleil.

La représentation ancienne le confirme, mais au prix d'une variante importante : Pluton n'y est pas montrée près de Neptune, mais entre Saturne et Uranus. Or, les textes de cette cosmologie sumérienne, sur lesquels nous allons nous pencher en détail, établissent que Pluton était un satellite de Saturne qui avait fini par se libérer de l'attraction de la planète pour rejoindre au final sa propre « destinée » – son orbite indépendante autour du Soleil.

Cette explication de l'origine de Pluton révèle, au-delà de la connaissance des faits, une science sophistiquée des choses du ciel. Elle implique une compréhension des forces complexes qui ont modelé le système solaire et la mise au point de théories astrophysiques expliquant comment les lunes peuvent devenir des planètes, ou comment des planètes en formation avortent en lunes. D'après la cosmologie sumérienne, Pluton a donc réussi à devenir planète alors que notre Lune, qui avait entamé un processus planétaire, est restée satellite en raison d'événements célestes.

Les astronomes modernes ont acquis peu à peu la conviction qu'un tel processus a effectivement eu lieu dans notre système solaire. Ils sont parvenus à cette certitude dans la dernière décennie seulement, après que les vaisseaux spatiaux Pioneer et Voyager ont établi que Titan, la plus grande lune de Saturne, était une planète en formation dont le processus de détachement n'était pas achevé. Les découvertes sur Neptune confirmèrent le scénario inverse pour Triton, lune de Neptune, dont le diamètre est de cinq cent soixante kilomètres inférieur à celui de notre Lune. Son orbite singulière, son volcanisme et d'autres traits inattendus ont poussé les scientifiques du JPL – par la voix d'Edward Stone, chef du projet Voyager – à penser que « Triton a pu être un objet croisant dans le système solaire, il y a plusieurs milliards d'années, et qui, transitant trop près de Neptune, a été happée par son influence gravitationnelle et s'est mise à tourner autour d'elle ».

Une hypothèse qui ne s'écarte en rien de la notion sumérienne de lunes éligibles en planètes, changeant de position céleste, ou gardées prisonnières sur des orbites planétaires. Il deviendra clair,

au fur et à mesure que nous exposerons la cosmogonie sumérienne, *primo*, qu'une grande partie des découvertes actuelles ne sont qu'une redécouverte de savoirs anciens. Mais, *secundo*, que cette cosmogonie même explique bien des phénomènes encore incompréhensibles pour notre propre science !

Avant d'en apporter des preuves, posons-nous cette question fondamentale : par quel miracle les Sumériens pouvaient-ils connaître tout cela, il y a si longtemps, à l'aube de la civilisation ?

La réponse s'esquisse dans la deuxième différence relevée entre la représentation sumérienne de notre système solaire *(Figure 6a)* et ce que nous en savons nous-mêmes *(Figure 6b)* : la présence d'une grande planète entre Mars et Jupiter. Elle ne nous est pas perceptible. Or, les textes sumériens historiques, astronomiques et cosmologiques soutiennent qu'il existe bien une planète supplémentaire dans notre système solaire – son douzième membre : ces textes dénombrent le Soleil, la Lune (qu'ils comptaient à juste titre comme un corps céleste pour des raisons bien établies), et non pas neuf, mais dix planètes. C'est lorsque j'ai pris conscience que l'une des planètes des textes sumériens, nommée NIBIRU (« La Planète du Passage ») n'était ni Mars ni Jupiter, comme en débattaient quelques chercheurs, mais une autre planète qui passe entre elles tous les trois mille six cents ans, que j'écrivis mon premier livre, *La 12e Planète* – le « douzième membre » du système solaire, bien que, techniquement, en tant que *planète*, elle ne fût que la dixième.

C'est de cette planète que les Anunnaki vinrent sur Terre, comme le répètent à l'envi les textes des Sumériens. Le terme *Anunnaki* signifie littéralement « Ceux qui du Ciel sur la Terre vinrent ». Ils sont appelés *Anakim* dans la Bible et *Néphilim* dans le chapitre 6 de la *Genèse*, ce qui signifie la même chose en hébreu : « Ceux qui sont descendus du Ciel sur la Terre[7] ».

Et les Sumériens – comme s'ils avaient anticipé nos questions – ont expliqué que tout ce qu'ils savaient leur venait des Anunnaki. Le savoir avancé que nous révèlent leurs textes appartient donc,

---

7 Le terme et le concept de Néphilim apparaissent en *Genèse* 6,4. NDT.

en fait, aux Anunnaki venus de Nibiru. Dont la civilisation devait être très sophistiquée puisque, comme je l'ai présumé à partir des textes, les Anunnaki sont venus sur Terre il y a quatre cent quarante-cinq mille ans environ. En des temps aussi reculés, ils savaient déjà voyager dans l'espace. L'immense orbite elliptique de leur planète se dessine en une *boucle* – traduction précise du terme sumérien – autour de tous les corps planétaires du système solaire. C'est un observatoire mobile à partir duquel les Anunnaki ont pu observer chaque planète. Rien d'étonnant si ce que nous sommes en train de découvrir aujourd'hui était déjà connu au temps des Sumériens.

Pourquoi une quelconque entité prendrait-elle la peine d'accoster sur ce grain de matière que nous appelons la Terre, ni par accident ni par hasard ? Pas seulement une fois, mais régulièrement, exactement tous les trois mille six cents ans ? Les textes sumériens ont répondu à cette question. Sur Nibiru, leur planète, les Anunnaki/Néphilim affrontaient une situation que nous, sur Terre, allons peut-être devoir bientôt connaître : la détérioration écologique rendait la vie progressivement impossible. Ils avaient besoin de protéger leur atmosphère qui se raréfiait, et l'unique solution semblait celle d'injecter des particules d'or en suspension, comme un bouclier (par exemple, les hublots d'un vaisseau spatial américain sont couverts d'une fine couche d'or pour protéger les astronautes des radiations). Ce métal rare avait été découvert par les Anunnaki sur ce qu'ils ont appelé la Septième Planète (en décomptant de l'extérieur vers l'intérieur). Ils lancèrent la Mission Terre pour récupérer cet or. Ils tentèrent tout d'abord de l'obtenir sans effort, dans les eaux du golfe Persique – sans succès. Ils se lancèrent alors dans des exploitations minières laborieuses dans le sud-est de l'Afrique.

Il y a trois cent mille ans environ, les Anunnaki assignèrent les équipes des mines africaines qui s'étaient mutinées. C'est alors que le chef scientifique et le médecin-chef du secteur médical des Anunnaki recoururent à des manipulations génétiques et à des techniques de fertilisation *in vitro* pour créer des « travailleurs pri-

mitifs » – le premier Homo sapiens –, pour assurer la relève des Anunnaki affectés au travail éreintant des mines d'or.

Les textes sumériens *décrivent tous ces événements*. Avec leur version condensée du livre de la *Genèse*, ils ont été largement abordés dans *La 12e Planète*. Avec l'ouvrage que vous avez entre les mains, ce sont les aspects scientifiques et les techniques employées par les Anunnaki que nous allons détailler. Notre science, on va le voir, accomplit un travail de recherche extraordinaire – mais la route du futur sera balisée de jalons, de connaissances et de progrès en provenance directe du passé. Nous démontrerons en outre que les Anunnaki ont vécu sur Terre. Et que, parce que la relation avec les êtres qu'ils avaient créés se transforma, parce qu'ils décidèrent de donner la civilisation à l'humanité, ils nous transmirent une partie de leurs connaissances et les moyens de bâtir notre propre évolution scientifique.

Parmi les perspectives scientifiques que nous allons aborder dans les chapitres à venir, figure le faisceau de preuves qui établit l'existence de Nibiru. Sa découverte, si elle n'avait pas été révélée dans *La 12e Planète*, serait certainement un grand événement en astronomie, mais n'affecterait pas notre quotidien plus que ne l'a fait, par exemple, la découverte de Pluton en 1930. Il avait été intéressant d'apprendre que notre système solaire comportait une planète de plus « quelque part au loin », et il serait tout aussi gratifiant de confirmer que le système solaire compte dix planètes, pas neuf. De quoi combler les astrologues qui ont besoin de douze corps célestes, pas seulement de onze, pour les douze maisons du zodiaque !

Mais après la publication de *La 12e Planète* et des preuves que le livre contient – jamais réfutées depuis la première parution en 1976 –, plus celles qu'apportent les découvertes scientifiques réalisées depuis, la confirmation de l'existence de Nibiru ne peut se limiter aux publications d'astronomie. Si ce que j'ai écrit est validé – si, en d'autres termes, les archives des Sumériens se révèlent exactes – la découverte de Nibiru ne signifierait pas seulement qu'il

existe une autre planète ailleurs, mais qu'il existe de la *vie* ailleurs. *Qu'il existe des êtres intelligents quelque part* – si évolués qu'ils voyageaient dans l'espace il y a presque un demi-million d'années. Un peuple capable de rallier la Terre depuis leur planète tous les trois mille six cents ans.

Répondre à la question « Qui vit sur Nibiru ? » dépasse de loin la seule affirmation de l'existence d'un peuple extraterrestre. Cette réponse est de nature à ébranler les ordres établis sur Terre – politiques, religieux, sociaux, économiques, militaires. Quelles en seront les conséquences quand – et non pas « si » – l'existence de Nibiru sera rendue publique ?

Eh bien, que vous le croyiez ou pas, sachez que cette question est déjà prise en considération.

À quand remonte l'exploitation des mines d'or ?

Avons-nous la preuve que l'exploitation minière est apparue en Afrique australe, au cours de l'âge de pierre ? Les études archéologiques le tiennent pour acquis.

Dans les années 1970, l'Anglo-American Corporation, numéro 1 de l'exploitation minière en Afrique du Sud, imagine que les anciens sites miniers pourraient révéler des filons d'or. Elle engage des archéologues chargés d'en repérer les emplacements. *Optima*, le journal de la compagnie, publie les détails de la découverte de zones minières immenses au Swaziland et ailleurs en Afrique du Sud, avec présence de puits profonds de cent cinquante mètres. Les restes de charbon et d'objets en pierre trouvés sur ces sites sont datés de trente-cinq mille, quarante-cinq mille et soixante mille ans avant J.-C.

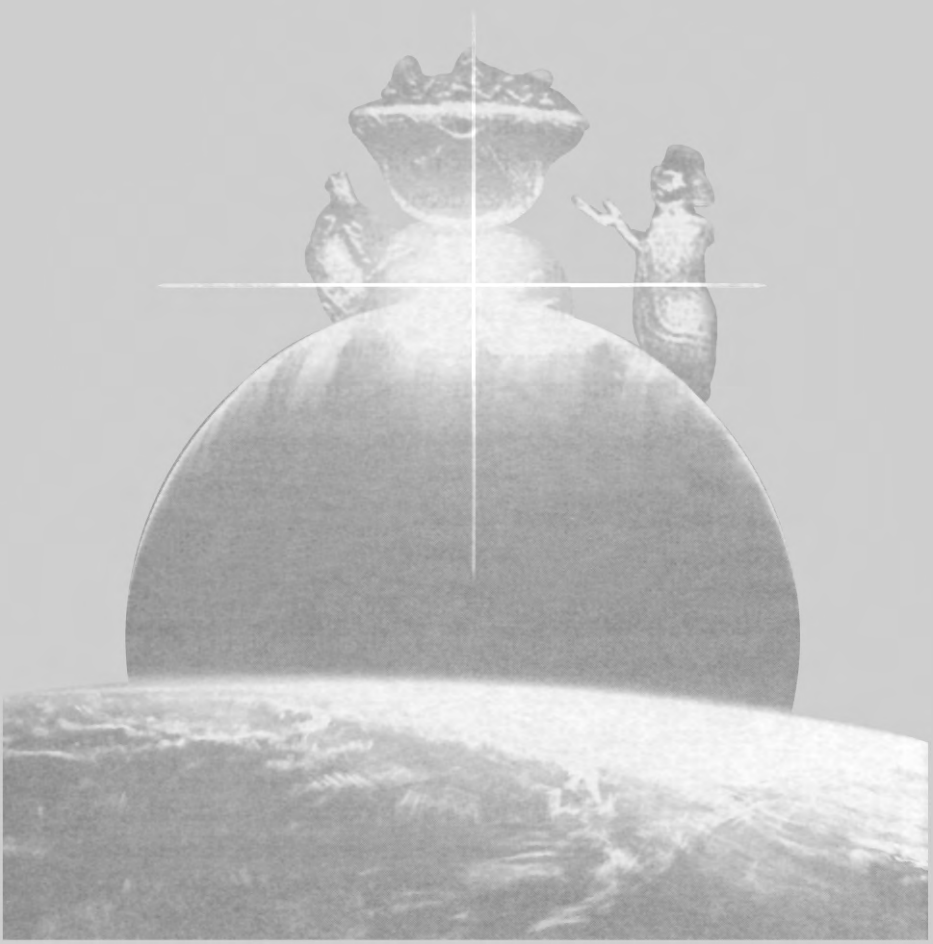
Les anthropologues et les archéologues qui participèrent à la datation des exhumations pensent que la technologie minière a été utilisée en Afrique australe « pendant une grande partie de la période qui remonte à cent mille ans avant J.-C. »

En septembre 1988, une équipe de physiciens internationaux vient en Afrique du Sud vérifier l'âge des habitats humains du Swaziland et du Pays zoulou : des techniques de pointe ont conclu à une ancienneté de quatre-vingt mille à cent quinze mille ans.

Les légendes zouloues disent des mines les plus anciennes de Monotapa au sud du Zimbabwe qu'elles étaient exploitées par des « esclaves de chair et de sang, artificiellement créés par le Premier Peuple. » Ces esclaves – content les légendes – « ont livré bataille à l'homme-singe » lorsque « la grande guerre des étoiles apparut dans le ciel » (lire *Indaba My Children*, par l'homme médecine zoulou Credo Vusamazulu Mutwa[8]).

---

8 *Indaba, My Children: African Tribal History, Legends, Customs and Religious Beliefs*, Payback Press, nouvelle édition 1998. Ouvrage non traduit en français. Mutwa est aussi historien de son peuple et auteur de plusieurs livres traduits dans de nombreuses langues. NDT.



Chapitre 2

Venu du plus profond de l'espace

« C'est le [projet] Voyager qui a attiré notre attention sur l'importance des collisions », a reconnu Edward Stone du Caltech[9], responsable scientifique du programme Voyager. « Les accidents cosmiques furent de puissants sculpteurs du système solaire. »

Les Sumériens ont décrit le même phénomène sans ambiguïté six mille ans auparavant. Le cœur de leur cosmogonie, de leur vision du monde et de leur religion se fonde sur un cataclysme qu'ils ont appelé « La Bataille céleste ». Elle est citée dans des hymnes, proverbes et textes divers – tout comme elle l'est dans les livres de la Bible : *Job, Proverbes, Psaumes* et quelques autres. Mais les Sumériens, eux, la décrivent en détail, pas à pas, dans un long texte qui a exigé pas moins de sept tablettes. Seuls des fragments et citations de l'original en sumérien ont été retrouvés. Le texte le plus complet est parvenu jusqu'à nous en akkadien, langue des Assyriens et des Babyloniens qui ont succédé aux Sumériens de la Mésopotamie. Ce texte concerne la formation du système solaire qui a suivi la Bataille céleste, et traite plus précisément de la nature, des causes et des conséquences de cette collision formidable. Et en une seule prémice cosmogonique, il résout des mystères qui déconcertent toujours, aujourd'hui, nos astronomes et nos astrophysiciens.

Plus important encore, chaque fois que ces scientifiques modernes sont tombés sur une réponse satisfaisante, elle s'accordait avec celle des Sumériens !

Jusqu'aux découvertes de Voyager, l'approche scientifique courante considérait que la forme actuelle du système solaire n'avait pas

---

9 California Institute of Technology.

changé depuis sa création, qu'il était modelé par les lois immuables du mouvement céleste, ainsi que par la force de la gravité. Bien sûr, quelques corps excentriques – des météorites venues de nulle part ont percuté les corps stables du système solaire et les ont marqués de cratères, tout comme des comètes qui fonçaient çà et là selon des orbites très allongées, venues on ne sait d'où et disparaissant, semblait-il, vers nulle part. Mais on supposait que ces exemples de débris cosmiques remontaient à environ 4,5 milliards d'années, au tout début du système solaire, et qu'ils étaient des morceaux de matière planétaire incapables de s'intégrer aux planètes ou à leurs lunes et anneaux. La ceinture d'astéroïdes – cette chaîne de rochers orbitant entre Mars et Jupiter – s'est avérée un peu plus déconcertante. D'après la loi de Bode, règle empirique qui explique pourquoi les planètes se sont formées à tel ou tel endroit, il aurait dû exister une planète au moins de deux fois la taille de la Terre entre Mars et Jupiter. Les débris de la ceinture d'astéroïdes en sont-ils ses restes ? Une réponse affirmative poserait deux questions : la somme totale de matière contenue dans la ceinture d'astéroïdes n'atteint pas la masse d'une telle planète ; et il ne s'offre aucune explication plausible à la déflagration d'un objet si hypothétique. S'il s'agissait d'une collision céleste, quand se serait-elle produite, avec quoi, et pourquoi ? Silence des scientifiques sur tous ces points.

Le Dr Stone a admis qu'après le survol d'Uranus en 1986, il devenait incontournable de prendre conscience qu'une ou plusieurs collisions majeures avaient dû avoir lieu et qu'elles avaient modifié l'organisation initiale du système solaire. Les télescopes et autres instruments d'observation avaient déjà révélé, bien avant Voyager, que cette planète était couchée sur le côté. Mais l'était-elle depuis le tout début ? Ou bien devait-elle cette position à l'effet d'une force extérieure – à une collision de plein fouet ou à un impact avec un autre corps céleste important ?

La réponse, un examen minutieux des lunes d'Uranus par Voyager 2 devait l'apporter. Ces satellites tournent autour de l'équateur d'Uranus *dans sa position couchée* – l'ensemble forme une sorte

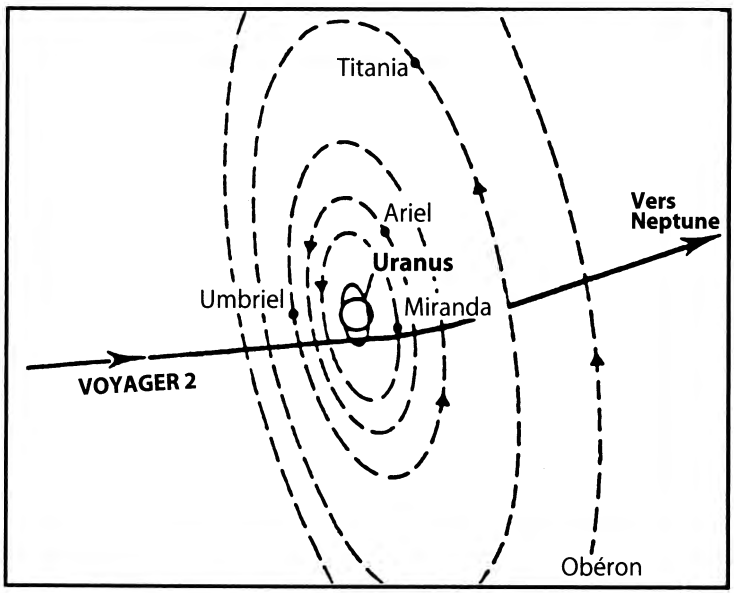


Figure 7

« d'œil de taureau » face au Soleil *(Figure 7)*. Dès lors, les scientifiques se sont demandé si ces lunes existaient déjà au moment du basculement ou si elles se sont agglomérées après cet événement, peut-être à partir de la matière dispersée lors de la collision.

La base théorique de la réponse fut énoncée avant la rencontre avec Uranus par, entre autres, le Dr Christian Veillet, de l'ex-Centre français d'études et de recherches géodynamiques et astrométrie[10]. Si les lunes s'étaient formées en même temps qu'Uranus, la « matière brute » céleste avec laquelle elles se seraient agglomérées aurait dû condenser la matière plus dense plus près de la planète.

---

[10] Le Centre d'études et de recherches géodynamiques et astrométrie (auparavant astronomiques, le Cerga, créé en 1974, en tant que service interuniversitaire) a fusionné en 1988 avec l'Observatoire de Nice pour devenir l'Observatoire de la Côte d'Azur. Il a été dissous en 2004 dans le cadre d'une réorganisation des départements scientifiques de l'observatoire. NDT.

On devrait trouver plus de matériaux lourds, rocheux, et moins de couches fines de glace sur les lunes intérieures, ainsi qu'une certaine combinaison plus légère de matériaux (davantage de glace aqueuse, moins de rochers) sur les lunes extérieures. Selon le même principe de distribution des corps célestes dans le système solaire (il énonce qu'une plus grande proportion de matière lourde devrait se situer plus près du Soleil et que la matière légère – à l'état « gazeux » – aurait dû migrer plus loin), les lunes de la plus lointaine Uranus devraient donc se montrer proportionnellement plus légères que celles qui sont proches du Soleil.

Mais les recherches révélèrent une réalité contraire à ces attentes. Dans le sommaire exhaustif des rapports sur le contact avec Uranus, publié par la revue américaine *Science*, le 4 juillet 1986, une équipe de quarante scientifiques conclurent que la densité des lunes d'Uranus (sauf Miranda) « est beaucoup plus importante que celles des satellites de glace de Saturne ». De même, les données de Voyager 2 montrèrent – à nouveau à l'inverse de ce que l'on aurait « dû trouver » – que la composition des deux plus grandes lunes proches d'Uranus, Ariel et Umbriel, est plus légère que les lunes extérieures, Titania et Obéron. Pour les premières, couches de glace épaisses et petits noyaux rocheux. Pour les secondes, matière rocheuse lourde et fines couches de glace, essentiellement.

Ces données de Voyager 2 suggéraient que les lunes d'Uranus n'avaient pas été formées en même temps que la planète elle-même, mais plus tard, dans des circonstances inhabituelles. Or, ces mêmes données aboutirent à une autre découverte qui plongea les scientifiques dans la perplexité : les anneaux d'Uranus étaient d'un noir absolu, « plus noirs que de la poussière de charbon ». On présumait qu'ils étaient composés « d'une matière riche en carbone, une sorte de goudron primordial *comme arraché au cosmos* » (je souligne). Ces anneaux sombres, vrillés, couchés et « bizarrement elliptiques » étaient assez différents des bracelets symétriques de particules glacées entourant Saturne. Six des nouvelles petites lunes d'Uranus étaient, elles aussi, très noires, quelques-unes agissaient

en véritables « bergers » des anneaux. La conclusion s'imposa : les anneaux et les petites lunes étaient les débris nés d'un « violent événement dans le passé d'Uranus. » Ellis Miner, scientifique assistant du projet au JPL, l'énonça en termes simples : « L'une des probabilités est l'arrivée d'un intrus, extérieur au système d'Uranus, qui heurta ce qui fut un jour une grande lune, avec une force suffisante pour la fracturer. » Cette théorie d'une collision céleste catastrophique comme explication à l'étrange phénomène d'Uranus et de ses lunes trouva plus tard une confirmation : on découvrit que les débris de rochers noirs qui forment les anneaux d'Uranus tournent autour de la planète en huit heures – vitesse qui correspond à deux fois celle de la révolution de la planète sur son axe. Qu'est-ce qui a pu donner aux débris des anneaux une vélocité pareille ?

Une seule réponse plausible, celle d'une collision, fondée sur les données précédentes : « Nous devons tenir compte d'une possibilité sérieuse, celle que les conditions de la formation de ce satellite aient été affectées par l'événement qui créa le grand décalage axial d'Uranus », conclut l'équipe des quarante scientifiques. Dit plus simplement, et selon toute probabilité, les lunes en question furent créées à la suite de la collision qui désaxa latéralement Uranus. Les scientifiques de la NASA se montrèrent plus audacieux encore au cours des conférences de presse. « Une collision avec un objet de la taille de la Terre, voyageant à quelque cinquante-six mille kilomètres à l'heure, aurait pu aboutir à cette situation », déclarèrent-ils, avec cette hypothèse de datation : l'événement eut lieu il y a à peu près quatre milliards d'années.

L'astronome Garry Hunt, du Collège Impérial de Londres, l'a résumé en dix mots : « Uranus a subi un très grand choc à ses débuts. »

Mais jamais, ni dans les comptes rendus ni dans les longs rapports écrits, il n'intervint de tentative d'explication de ce « quelque chose », ce qu'il était, d'où il venait, et comment il entra en collision avec Uranus ou le percuta.

Pour trouver ces réponses, nous devrons nous tourner vers les Sumériens…

Avant de partir de la connaissance acquise à la fin des années 1970 et 1980 pour nous tourner vers celle qui était connue il y a déjà six mille ans, un autre aspect du puzzle mérite examen : les bizarreries de Neptune sont-elles le fruit de collisions ou d'« impacts » sans rapport avec ceux qui ont affecté Uranus, ou proviennent-elles d'une seule et unique catastrophe qui affecta toutes les planètes d'au-delà la ceinture d'astéroïdes ?

Avant le passage de Voyager 2 près de Neptune, on savait que la planète ne possédait que deux satellites, Néréide et Triton. L'orbite de Néréide se révéla curieuse, anormalement « anglée » par rapport au plan équatorial de sa planète (jusqu'à vingt-huit degrés), et fort excentrique : Néréide tourne autour de Neptune non pas de façon quasi-circulaire, mais selon une trajectoire très allongée qui la fait s'éloigner de sa planète de 8,4 millions de kilomètres et la rapproche jusqu'à 1,4 million de kilomètres. Néréide affecte au surplus la forme d'un beignet tordu, alors que sa taille aurait dû la rendre sphérique, d'après les lois des planètes en formation. Elle est en outre brillante d'un côté et d'un noir absolu de l'autre. Toutes ces particularités ont conduit la revue *Nature*[11] à la conclusion que « Néréide s'était constituée en accrétion lunaire autour de Neptune ou d'une autre planète, et que Triton et elle avaient été projetées sur leurs étranges orbites par quelque grand corps céleste ou planète ». L'un des auteurs souligna « qu'il fut un temps où Neptune offrait un système de satellites dans les normes, comme ceux de Jupiter ou de Saturne. Puis un objet massif arriva dans le système et perturba considérablement l'état des choses ».

La matière sombre de l'un des côtés de Néréide s'explique de deux façons – mais chacune recourt au scénario d'une collision. Soit l'impact sur un côté du satellite découvrit une couche existante, plus sombre, révélant une substance plus légère sous la surface ; soit la matière sombre appartenait à l'objet percuteur et

---

[11] Martha et Bradley Schaefer, *Nature*, 2 juin 1987.

« vint se coller sur l'un des côtés de Néréide ». C'est l'explication la plus plausible. Elle est suggérée par la découverte des membres de l'équipe du JPL, le 29 août 1989 : ils annoncèrent que tous les nouveaux satellites (six de plus) repérés par Voyager 2 autour de Neptune « sont très sombres » et qu'« ils présentent tous des formes irrégulières », y compris la lune désignée sous le n° 1989N1, dont la taille devait la rendre sphérique.

Les théories à propos de Triton, de son orbite allongée et rétrograde (dans le sens des aiguilles d'une montre) autour de Neptune tendent aussi vers une explication de type collision.

Des scientifiques du Caltech[12] s'exprimèrent dans la prestigieuse revue *Science,* à la veille de l'arrivée de Voyager 2 vers Neptune. Leur postulat était que « Triton fut capturée à partir d'une orbite héliocentrique [une orbite du Soleil] après sa collision avec un satellite régulier de Neptune ». Dans ce scénario, le petit satellite originel de Neptune « aurait été dévoré par Triton », mais la force de la collision eût été telle qu'elle aurait affaibli l'énergie orbitale de Triton et l'aurait ralentie au point que la gravité de Neptune eût capturé Triton. Selon une autre théorie, Triton avait été un satellite propre à Neptune, mais l'étude de ces scientifiques nia cette possibilité en montrant qu'elle ne pouvait résister à une analyse critique.

Les données collectées par Voyager 2 lors du survol de Triton confirmèrent cette théorie. Elles s'accordaient aussi avec les autres études (comme celle de David Stevenson, du Caltech) qui montraient que la chaleur interne de Triton, tout comme les particularités de sa surface, ne pouvaient s'expliquer que par une collision à l'issue de laquelle Triton avait été capturée sur une orbite neptunienne.

« D'où venaient ces corps capables de telles collisions ? » demanda pour la forme Gene Shoemaker, l'un des scientifiques de la NASA, sur le plateau de l'émission de télévision *Nova.* La ques-

---

12 P. Goldberg, N. Murray, P. Y. Longaretti et D. Banfield.

tion demeura sans réponse. Tout comme celle-ci : les cataclysmes d'Uranus et de Neptune étaient-ils des aspects d'un même événement ou n'avaient-ils aucun rapport entre eux ?

Que les solutions à tous ces mystères soient livrées par les anciens textes sumériens paraît plus gratifiant qu'ironique. Il en va de même toutes les données confirmées ou apportées par les vols de Voyager qui soutiennent et corroborent celles des Sumériens – présentées et interprétées dans *La 12e Planète.*

Leurs textes parlent d'un événement unique mais totalement explicatif, et ils procurent bien plus de réponses sur les planètes éloignées que celles qu'ont tenté de fournir les astronomes modernes. Ils expliquent aussi bien des phénomènes plus proches de nous, comme l'origine de la Terre et de sa Lune, celle de la ceinture d'astéroïdes et celle des comètes. Ils content en outre une histoire qui fusionne le credo des créationnistes et la théorie de l'évolution. Une histoire capable d'offrir une explication bien plus satisfaisante de ce qui s'est passé sur Terre, comment l'être humain et sa civilisation sont apparus, que les modèles conceptuels modernes.

Tout a commencé, racontent les textes de Sumer, quand le système solaire était encore jeune. Le Soleil (dit APSU, ce qui signifie « Celui qui existe depuis le commencement »), son petit compagnon, notre Mercure (MUM.MU « Celui qui naquit » et beaucoup plus loin, TI.AMAT – « Servante de la vie »), furent les premiers membres du système solaire. Lequel se développa graduellement avec la « naissance » de trois couples planétaires, ceux que nous nommons Vénus et Mars, situés entre Mummu et Tiamat, la paire de géantes Jupiter et Saturne (pour utiliser leurs noms modernes), au-delà de Tiamat. Et, plus loin encore, Uranus et Neptune *(Figure 8).*

Au sein de ce système solaire nouveau-né encore instable (j'ai estimé que cette période se situait il y a environ quatre milliards d'années), une « envahisseuse » surgit. Les Sumériens l'appelèrent NIBIRU, rebaptisée Marduk par les Babyloniens en l'honneur de leur dieu national. Elle survint de l'espace lointain, des « Profon-

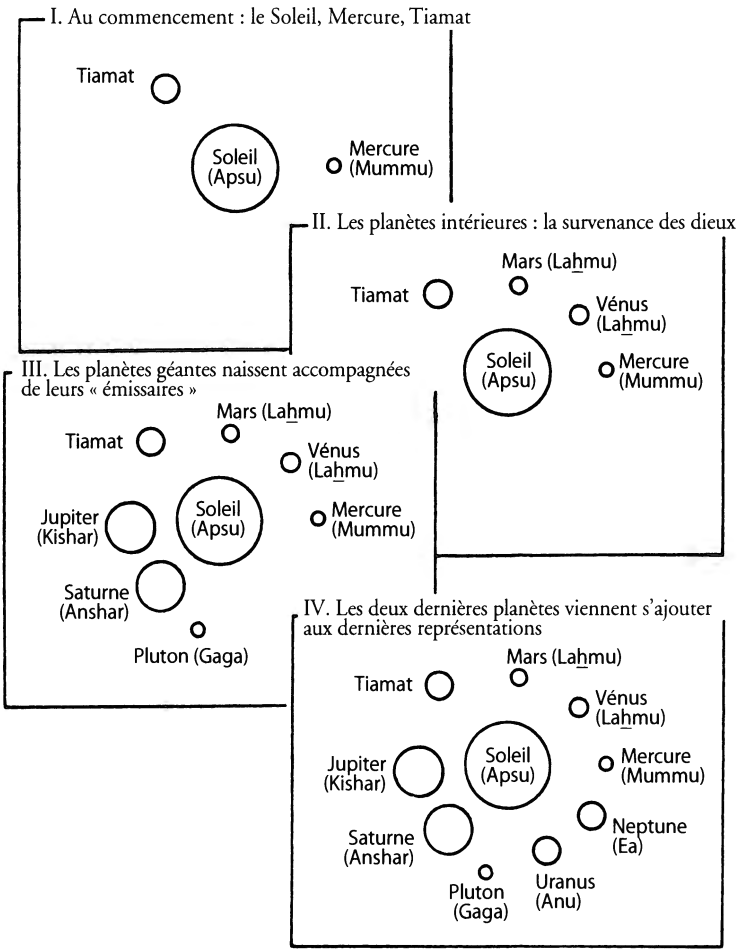


Figure 8

deurs », d'après les textes. À son approche des planètes extérieures de notre système solaire, elle en subit l'attraction. Selon toute probabilité, la première planète à attirer Nibiru dans son champ gravitationnel fut Neptune – ou E.A (« Celui dont la maison est l'eau »), en sumérien. L'ancien texte explique : « Celui qui l'engendra était Ea. »

Nibiru/Marduk était en soi un spectacle. Fascinante, étincelante, imposante, princière, sont quelques-uns des adjectifs utilisés pour la décrire. Des flux lumineux, des éclairs jaillissaient à la rencontre de Neptune et Uranus à son approche. Nibiru est-elle arrivée escortée de ses propres satellites déjà en orbite autour d'elle, a-t-elle pu en acquérir sous l'influence gravitationnelle des planètes extérieures ? Peut-être. Le récit ancien parle de ses « compagnons parfaits… difficiles à apercevoir » – « quatre étaient ses yeux, quatre étaient ses oreilles. »

Au passage de Nibiru/Marduk près d'Ea/Neptune, son côté se mit à *gonfler* « comme si elle avait une deuxième tête ». Est-ce alors que l'excroissance fut arrachée pour devenir Triton, lune de Neptune ? Un phénomène incite fortement à le croire : Nibiru/Marduk entra dans le système solaire sur une orbite rétrograde (dans le sens des aiguilles d'une montre), contraire à celle des autres planètes *(Figure 9)*. Ce seul détail sumérien – selon lequel l'envahisseur planétaire se déplaçait à l'opposé de toutes les autres planètes – est de nature à expliquer le mouvement rétrograde de Triton, les ellipses extrêmes des orbites, des satellites et des comètes, et l'événement majeur dont il nous reste encore à parler.

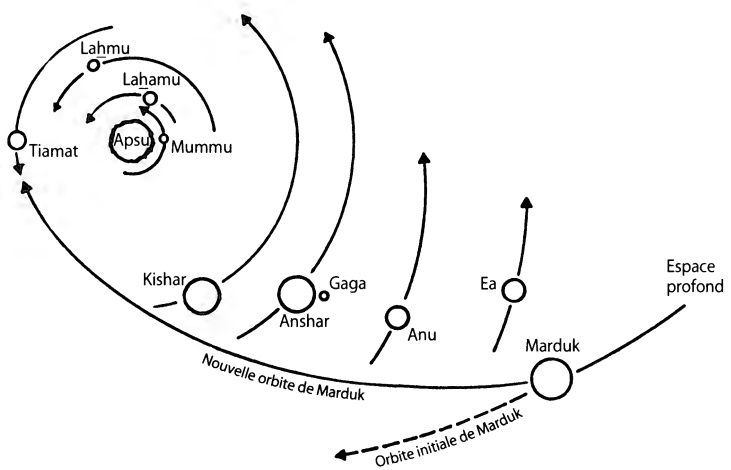


Figure 9

D'autres satellites furent créés quand Nibiru/Marduk croisa au voisinage d'Anu/Uranus. En décrivant ce passage, les textes disent qu'« Anu apporta et engendra les quatre vents » – référence aussi précise qu'on pourrait l'espérer aux quatre lunes principales d'Uranus formées au cours de la collision qui coucha Uranus sur le flanc, et seulement à ce moment, comme nous le savons aujourd'hui. Un passage ultérieur des textes nous apprend par la même occasion que Nibiru/Marduk elle-même gagna trois satellites dans la rencontre.

Les écrits sumériens racontent qu'après sa capture définitive en orbite solaire, Nibiru/Marduk rencontra les planètes extérieures et les modela au final pour constituer le système que nous connaissons aujourd'hui. Malgré tout, la toute première rencontre résout déjà les énigmes auxquelles l'astronomie moderne fut confrontée – et celles qui demeurent inexpliquées – à propos de Neptune, Uranus, leurs lunes et leurs anneaux.

Quand Nibiru/Marduk eut dépassé ces deux planètes, elle fut attirée encore davantage au cœur du système planétaire par l'immense attraction gravitationnelle de Saturne (AN.SHAR, « Le principal des cieux ») et Jupiter (KI.SHAR, « Le principal des terres fermes »). Tandis que Nibiru/Marduk « approchait et se tenait comme en position de combat » près d'Anshar/Saturne, les deux planètes « s'embrassèrent sur les lèvres ». C'est alors que la « destinée » – le chemin orbital – de Nibiru/Marduk fut fixée à jamais. C'est alors aussi que le satellite principal de Saturne, GA.GA (l'actuelle Pluton), fut attiré en direction de Mars et de Vénus – seule trajectoire que la force rétrograde de Nibiru/Marduk rendait possible. Par une large orbite elliptique, Gaga retourna finalement aux confins du système solaire. Là, elle « aborda » Neptune et Uranus en traversant leurs orbites sur l'élan du retour. Ce fut le début du processus par lequel Gaga allait devenir notre Pluton, avec sa curieuse orbite inclinée qui s'intercale parfois entre Neptune et Uranus.

La nouvelle « destinée » de Nibiru/Marduk – son chemin orbital – était à présent inéluctablement dirigée vers Tiamat, la

vieille planète. En ce temps-là, proche de sa formation, le système solaire demeurait instable, surtout (nous disent les textes) dans la région de Tiamat. Alors que les planètes à proximité tremblaient encore sur leurs orbites, Tiamat était attirée dans des directions diverses par les deux géants au-delà d'elle et par les deux planètes plus petites qui orbitaient entre le Soleil et elle. L'une des conséquences en a été l'arrachement ou le rassemblement autour d'elle d'une « foule » de satellites « ivres de rage », dans le langage poétique de ce récit (que les spécialistes nomment *L'Épopée de la Création*). Ces satellites, « monstres rugissants », étaient « revêtus de terreur » et « couronnés de halos », ils tournoyaient furieusement, décrivant des orbites comme s'ils étaient des « dieux célestes » – autrement dit des planètes.

Le « chef de la horde » qui orbitait autour de Tiamat menaçait le plus directement la stabilité ou la sécurité des autres planètes. Il s'agissait d'un grand satellite qui avait presque atteint la taille planétaire et était sur le point d'acquérir sa « destinée » indépendante – sa propre orbite autour du Soleil. Tiamat « jeta un sort pour lui, pour qu'il siège parmi les dieux célestes, elle l'exalta ». Il était appelé KIN.GU en sumérien – « Le grand émissaire ».

À présent, le rideau se lève sur le drame qui se déroule et que j'ai raconté pas à pas dans *La 12e Planète.* Comme dans une tragédie grecque, les forces magnétiques et gravitationnelles entrèrent inexorablement en jeu. La « Bataille céleste » qui s'ensuivit était inévitable. Elle conduisit à la collision entre Nibiru/Marduk, qui venait en sens inverse avec ses sept satellites (« vents » dans le texte ancien) et Tiamat plus sa « horde » de onze satellites conduite par Kingu.

Même si Tiamat et Nibiru/Marduk fonçaient l'une vers l'autre sur des orbites de rencontre (l'une dans le sens des aiguilles d'une montre et l'autre à l'opposé), les deux *planètes* ne se percutèrent pas – ce constat est d'une importance astronomique essentielle. Ce furent les satellites, ou « vents » (en sumérien littéral « Ceux qui sont sur le côté ») de Nibiru/Marduk qui percutèrent Tiamat et ses satellites.

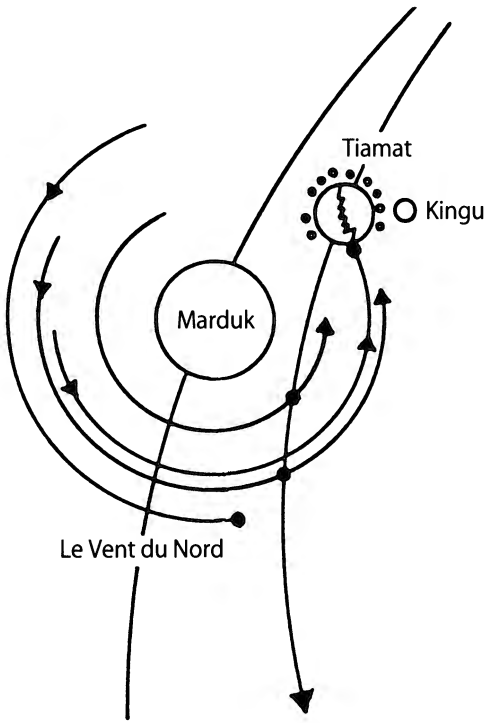


Figure 10

Dans la première de ces rencontres *(Figure 10)*, la première phase de la Bataille céleste,

Les quatre vents elle rangea
pour que rien d'elle ne puisse s'échapper :
Le Vent du Sud, le Vent du Nord,
Le Vent de l'Est, le Vent de l'Ouest.
Elle maintint le réseau à ses côtés,
Le présent de son grand-père Anu qui apporta
le Vent Mauvais, la Tornade et l'Ouragan…
Elle envoya les vents qu'il avait créés,
tous les sept ; pour bouleverser Tiamat de l'intérieur
ils s'élevèrent derrière elle.
(L'Épopée de la Création)

Ces « vents », ou satellites, de Nibiru/Marduk, « les sept d'entre eux », étaient les « armes » principales qui assaillirent Tiamat dans la première phase de la Bataille céleste *(Figure 10).* Mais l'envahisseuse disposait d'autres « armes » :

Devant elle, elle installe l'éclair,
d'une flamme ardente elle emplit son corps ;
Elle fait ensuite un filet pour y piéger Tiamat…
D'un halo effroyable elle se fit un turban,
elle était enveloppée comme d'une cape d'une terreur absolue.

Alors que les deux planètes et leurs foules de satellites s'approchent d'assez près pour que Nibiru/Marduk pût « scruter l'intérieur de Tiamat » et « percevoir le plan de Kingu », Nibiru/Marduk attaque Tiamat de son « filet » (champ magnétique ?) pour « l'envelopper », lançant sur la vieille planète des éclairs immenses d'électricité (« éclairs divins »). Tiamat « fut emplie d'éclat » – elle se freine, s'échauffe, « se distant ». De larges trous s'ouvrent dans sa croûte, d'où jaillissent peut-être vapeur et substance volcanique. Dans l'une des fissures qui s'élargit, Nibiru/Marduk lance l'un de ses principaux satellites, le « Vent Mauvais ». Il déchire « le ventre de Tiamat, fend ses entrailles, cisaille son cœur ».

La première rencontre ne se limite pas à déchirer Tiamat et « éteindre sa vie », elle scelle le sort des petites lunes qui orbitent autour d'elle – sauf la quasi-planète Kingu. Pris dans le « filet » – l'attraction gravitationnelle et magnétique – de Nibiru/Marduk, « bouleversés, éclatés », les membres du « groupe de Tiamat » sont détournés de leur route antérieure et poussés de force dans la *direction opposée,* vers de nouvelles orbites : « Tremblants de peur, ils tournèrent le dos ».

Ainsi furent créées les comètes – et ainsi apprenons-nous, par l'entremise d'un texte vieux de six mille ans, comment les comètes acquirent leurs orbites rétrogrades et largement elliptiques. Quant à Kingu, le satellite principal de Tiamat, nous apprenons que, dans

la première phase de la collision céleste, il fut simplement privé de l'orbite qu'il était sur le point de suivre, en planète indépendante. Nibiru/Marduk lui ôta sa « destinée ». Il le changea en DUG.GA.E, « une masse d'argile inanimée », dépourvue d'atmosphère, d'eau, et de substance radioactive. Sa taille diminua et « des chaînes le lièrent » pour qu'il demeure en orbite autour de Tiamat ravagée.

Après sa victoire, Nibiru/Marduk navigua vers sa nouvelle « destinée ». Les textes sumériens ne laissent pas place au doute : l'envahisseuse d'antan se plaça en orbite autour du Soleil :

Elle traversa les cieux et passa les régions en revue,
et le domaine d'Apsu elle mesura ;
Sa Seigneurie mesura les dimensions d'Apsu.

Après avoir tourné autour du Soleil (Apsu), Nibiru/Marduk continua sa course dans l'espace lointain. Mais à présent, prise pour toujours dans l'orbite solaire, elle devait revenir. Ea/Neptune était là pour l'accueillir à son retour et Anshar/Saturne acclamait sa victoire. Puis le chemin de sa nouvelle orbite la ramena sur la scène de la Bataille céleste, « son retour vers Tiamat qu'elle avait enchaînée ».

Sa Seigneurie s'arrêta pour contempler son corps inanimé.
Pour diviser le monstre, elle s'y prit avec art,
Puis, comme une moule, elle la partagea en deux.

Ainsi, la création du « ciel » atteignit son étape finale et la création de la Terre et de sa Lune commença. D'abord, le nouvel impact cassa Tiamat en deux moitiés. La partie supérieure, son « crâne », fut frappée par le satellite de Nibiru/Marduk, le Vent du Nord. Le souffle l'emporta, et emporta Kingu, « vers des lieux qui n'étaient pas connus » – sur une orbite toute neuve où jamais encore nulle planète n'avait circulé. La Terre et notre Lune étaient créées ! *(Figure 11)*

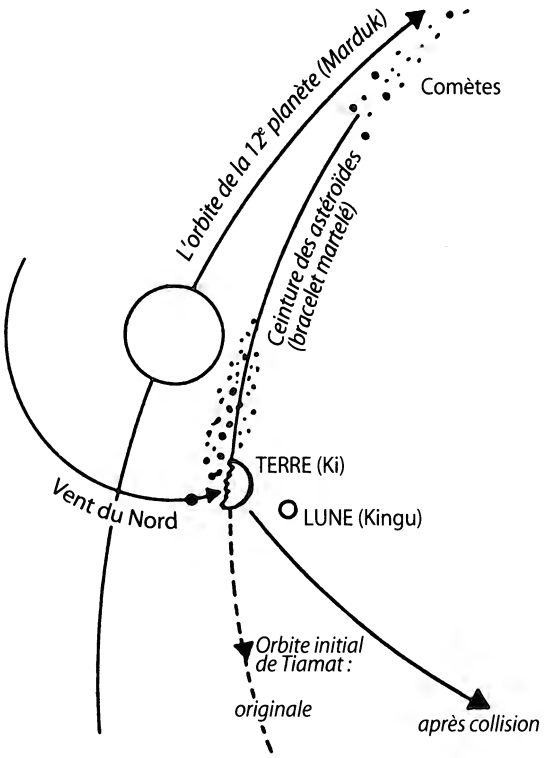


Figure 11

L'autre moitié de Tiamat fut brisée en petits morceaux par les impacts. Cette partie inférieure, sa « queue », fut « martelée » pour devenir un « bracelet » dans les cieux :

Assemblant les morceaux,
Elle les plaça comme guetteurs...
Elle plia la queue de Tiamat pour former la Grande Bande comme un bracelet.

C'est ainsi que la ceinture d'astéroïdes, « la Grande Bande », fut créée.

Après s'être imposée face à Tiamat et Kingu, Nibiru/Marduk « traversa à nouveau les cieux et passa en revue les régions ». Cette fois-ci, son attention se concentra sur « le domicile d'Ea » (Neptune) pour lui donner, ainsi qu'à Uranus, sa jumelle, une touche finale. D'après l'ancien texte, elle procura également à Gaga/Pluton sa « destinée » finale, l'assignant dans « un lieu caché » – une partie des cieux inconnue jusqu'alors – qui se trouvait bien plus loin que Neptune. C'était, nous dit-on, « dans les profondeurs » – très loin dans l'espace. En rapport avec son nouveau statut de planète la plus éloignée, Gaga reçut un nouveau nom, US.MI – « Elle qui montre le chemin », la première planète que l'on rencontre en arrivant *dans* le système solaire – autrement dit en venant de l'espace lointain et en allant vers le Soleil.

C'est ainsi que Pluton fut créée et qu'elle fut placée sur son orbite actuelle.

Après avoir ainsi « construit les postes de garde » des planètes, Nibiru/Marduk fabriqua deux « domiciles » pour elle-même. L'un se trouvait dans le « Firmament », nom que donnaient aussi à la ceinture d'astéroïdes les textes anciens ; l'autre, très loin « dans les profondeurs », fut appelé le « Grand domicile lointain », *alias* E.SHARRA (« Demeure/Foyer du Dirigeant/Prince »). Les astro-

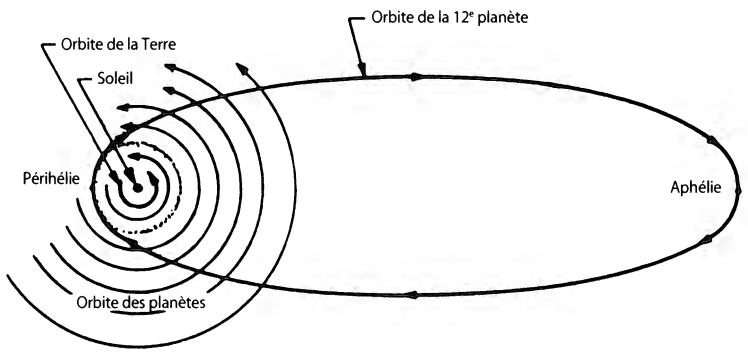


Figure 12

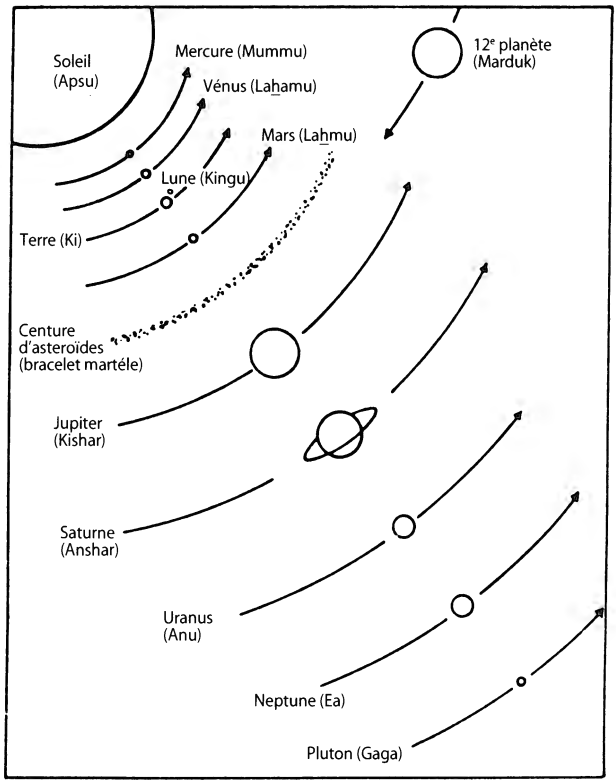


Figure 13

nomes modernes désignent ces deux positions planétaires sous les termes de « périhélie » (le point orbital le plus proche du Soleil) et d'« aphélie » (le point le plus éloigné, *Figure 12*). Les preuves amassées dans *La 12e Planète* ont conduit à la conclusion que le cycle complet de cette orbite était de trois mille six cents années terrestres.

L'« envahisseuse » venue du plus profond de l'espace devint donc le douzième membre du système solaire, ainsi composé : le Soleil au centre, avec Mercure, son compagnon de longue date ; les trois paires des temps premiers (Vénus et Mars, Jupiter et Saturne, Uranus et Neptune) ; la Terre et la Lune, restes de la grande Tiamat,

mais sur une nouvelle orbite ; Pluton, nouvellement indépendante ; et la planète Nibiru/Marduk qui a donné sa forme finale à notre système *(Figure 13)*.

L'astronomie moderne et les dernières découvertes soutiennent et corroborent ce récit millénaire.

Avant la Terre...

En 1776, J. D. Titius élabora ce que Johann Elert Bode popularisa en 1772, la « loi de Bode ». Elle montrait que les distances entre les planètes suivaient plus ou moins la progression de 0, 2, 4, 8, 16, etc., au prix d'une manipulation de la formule qui oblige à multiplier par 3, additionner 4, et diviser par 10. Fondée sur l'unité astronomique (UA) – la distance de la Terre au Soleil –, la formule implique qu'il devrait exister une planète entre Mars et Jupiter (là où l'on trouva les astéroïdes) et une planète au-delà de Saturne (là où Uranus fut découverte). La formule montre des déviations passables jusqu'à Uranus, mais déraille complètement à partir de Neptune.

Planète	*Distance (UA)*	*Loi de Bode*	
		Distance	*Déviation*
Mercure	0,387	0,400	3,4 %
Vénus	0,723	0,700	3,2 %
Terre	1,000	1,000	
Mars	1,524	1,600	5,0 %
Astéroïdes	2,794	2,800	
Jupiter	5,203	5,200	
Saturne	9,539	10,000	4,8 %
Neptune	19,182	19,600	2,1 %
Uranus	30,058	38,800	36,3 %
Pluton	39,400	77,200	95,0 %

La loi de Bode, empirique, utilise ainsi la Terre comme point de départ arithmétique. Mais d'après les textes, au commencement, alors que la Terre n'avait pas encore été formée, Tiamat se trouvait entre Jupiter et Mars. Le Dr Amnon Sitchin a montré que si la loi de Bode est dépouillée de ses artifices arithmétiques et si seule la progression géométrique est retenue, la formule fonctionne, même si la Terre est omise – confirmant ainsi la cosmogonie sumérienne :

Planète	*Distance du Soleil (en millions de km)*	*Rapport de progression*
Mercure	58 326 250	
Vénus	108 124 800	1,85
Mars	227 995 300	2,10
Astéroïdes (Ti.Amat)	418 983 600	1,84
Jupiter	778 756 000	1,86
Saturne	1 427 343 900	1,83
Uranus	1 2 870 295 100	2,01

Chapitre 3

Au commencement

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, l'esprit de Dieu planait sur les eaux.
Dieu dit : « Que la Lumière soit » et la lumière fut.
(Genèse, 1 : 1,1)

Ce majestueux résumé de la façon dont notre monde fut créé a été, pendant des générations, au cœur du judaïsme, du christianisme et de la troisième religion monothéiste, l'islam – les deux dernières issues de la première. C'est à partir de ces versets du début de la *Genèse* qu'au XVII[e] siècle, en Irlande, l'archevêque James Ussher de Armagh a calculé le jour, et même le moment précis de la création du monde – qu'il situait dans l'année 4004 avant J.-C. Bon nombre d'éditions anciennes de la Bible portent encore la chronologie d'Ussher imprimée dans les marges ; beaucoup croient toujours que la Terre, et le système solaire dont elle fait partie, ne sont pas plus vieux. Malheureusement, cette croyance, connue sous le nom de « créationnisme », a tenu la science pour adversaire. Et la science, qui a fermement adopté la théorie de l'évolution, a relevé le défi et est entrée dans la bataille.

Il est regrettable que les deux partis prêtent si peu d'attention à ce que l'on connaît depuis plus d'un siècle : les histoires de la création de la *Genèse* sont des versions, abrégées et corrigées, de textes mésopotamiens beaucoup plus détaillés qui, à leur tour, ne sont que des versions du texte sumérien original. Le fossé entre les créationnistes et les évolutionnistes – démarcation complètement injustifiée, comme on va le prouver – est sans doute aucun creusé par le principe de la séparation entre la religion et l'État, principe

exprimé dans la Constitution des États-Unis[13]. Mais une telle séparation n'est pas la norme parmi les nations de la Terre (même dans des démocraties éclairées comme celle de l'Angleterre), et elle ne l'était pas non plus dans l'Antiquité, lors de la rédaction des versets bibliques.

Et pour cause. L'Antiquité voyait le roi investi de la fonction de grand prêtre. L'État affichait une religion nationale et un dieu national. Les temples étaient le siège de la connaissance scientifique. Et les prêtres étaient les savants. Explication : au début de la civilisation, les dieux qui étaient adorés – acte central du caractère « religieux » – n'étaient autres que les Anunnaki/Néphilim, source de toutes les formes de connaissances, *alias* science, sur la Terre.

La fusion de l'État, de la religion et de la science ne fut nulle part plus achevée qu'à Babylone. C'est ici que le texte original sumérien, *L'Épopée de la Création*, a été traduit et révisé, afin d'assigner une contrepartie céleste à Marduk, dieu national de Babylone. En renommant Nibiru « Marduk » dans les versets de leur histoire de la création, les Babyloniens usurpèrent pour Marduk les attributs d'un « dieu suprême du ciel et de la terre ». Cette version – la plus intacte trouvée à ce jour – est connue sous le nom d'*Enuma elish* (« Quand les hauteurs… »), premiers mots du récit. Il devint le document scientifico-politico-religieux le plus sacré du pays. Sa lecture figurait au centre des rituels du nouvel an, et les comédiens rejouaient ce conte sous forme de pièces de théâtre pleines de passion pour délivrer son message aux masses populaires. Tracées sur des tablettes d'argile *(Figure 14)*, elles étaient les biens très précieux de la bibliothèque royale et des temples dans l'Antiquité.

Le déchiffrage des tablettes – découvertes dans les ruines de l'ancienne Mésopotamie il y a plus d'un siècle désormais – a fait prendre conscience que des récits bibliques de la création existaient

---

[13] Et bien sûr, entre autres constitutions, celle de la V^e^ République française, qui a repris le principe de la Loi du 9 décembre 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État. NDT.



Figure 14

des millénaires avant la rédaction de l'Ancien Testament. Ceux qui furent trouvés dans la bibliothèque du roi assyrien Assurbanipal, à Ninive (cité renommée dans la Bible), étaient particulièrement importants. Ils s'accordaient, parfois mot pour mot, avec ceux de la *Genèse*. George Smith, du British Museum, recomposa les tablettes brisées des textes de la création et, en 1876, publia *La Genèse chaldéenne*. Il a établi de façon concluante qu'il existait bien un texte akkadien de l'histoire de la *Genèse*, rédigé dans le dialecte de l'ancienne Babylone, et qu'il précédait d'au moins mille ans

celui de la Bible. Les fouilles menées de 1902 à 1914 exhumèrent des tablettes portant la version assyrienne de l'*Épopée de la création*. Le nom du dieu national assyrien, Assur, avait été remplacé par celui du Marduk babylonien. Des découvertes ultérieures établirent l'étendue de la copie et des traductions de ce texte épique dans l'Antiquité, mais également son origine sumérienne indiscutable.

En 1902, L. W. King montra dans son œuvre, *Les sept tablettes de la création*, que les divers fragments constituaient les sept tablettes. Six d'entre elles contaient le processus de la création. La septième était entièrement consacrée à exalter « le Seigneur » – soit Marduk dans la version babylonienne et Assur dans la version assyrienne. On peut seulement supputer que cette division en sept tablettes rejoint, d'une façon ou d'une autre, les sept parties du calendrier de la création de l'histoire biblique – six évoquent le divin ouvrage, la septième est consacrée au repos et à la contemplation satisfaite de l'œuvre accomplie.

Il est vrai que le *Livre de la Genèse*, écrit en hébreu, utilise le terme *yom*, qui signifie « jour » et est traduit comme tel, pour marquer chaque phase. Alors que j'étais invité dans une émission de radio produite dans l'une des villes de la « ceinture biblique » américaine[14], une dame me mit au défi d'expliquer ce point-là. J'ai dit que le terme « jour » employé dans la Bible n'avait rien à voir avec nos vingt-quatre heures terrestres, mais qu'il exprimait le concept d'une phase du processus de la création. « Non, insista-t-elle, c'est exactement ce que dit la Bible : vingt-quatre heures. » Je lui fis alors remarquer que le texte du premier chapitre de la *Genèse* n'évoque pas un calendrier humain, mais l'œuvre du Créateur, et que le *Livre des Psaumes* (90,4) dit que, au regard de Dieu, « mille ans sont à tes yeux comme un jour, hier qui s'en va, une veille de la nuit ». Voulait-elle concéder, au moins, que la création pouvait

[14] Bible Belt désigne les régions des États-Unis où se trouvent réunis plus spécialement les fondamentalistes chrétiens du Texas, de Caroline du Sud, d'Alabama, du Tennessee. NDT.

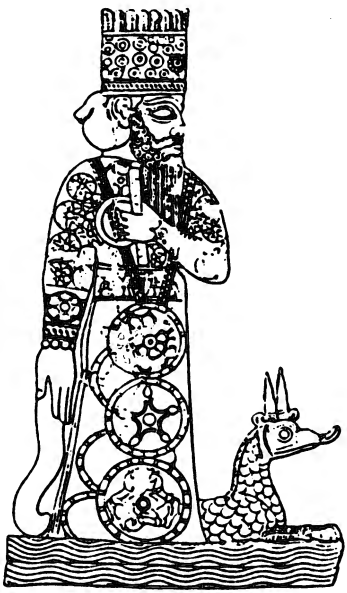


Figure 15

avoir duré six mille ans ? J'en fus pour mes frais, elle ne consentit à rien. « Six jours veulent dire six jours », insista-t-elle.

Le récit biblique sur la création est-il un document religieux et son contenu ne doit-il être tenu que pour un acte de foi ? Ou bien est-il un document scientifique qui nous transmet une connaissance essentielle sur la façon dont toute chose a commencé, dans les cieux et sur la terre ? Voilà qui constitue, évidemment, la pomme de discorde centrale permanente entre créationnistes et évolutionnistes. Les deux camps auraient remisé leurs armes au vestiaire depuis longtemps s'ils s'étaient rendu compte que les rédacteurs et compilateurs du *Livre de la Genèse* n'avaient pas agi différemment des Babyloniens : ces descendants d'Abraham – rejeton d'une famille de la prêtrise royale d'Ur, capitale sumérienne – utilisèrent l'unique source scientifique de leur temps et s'approprièrent, aussi, l'*Épopée de la Création.* Ils la raccourcirent et la réécrivirent, puis l'érigèrent

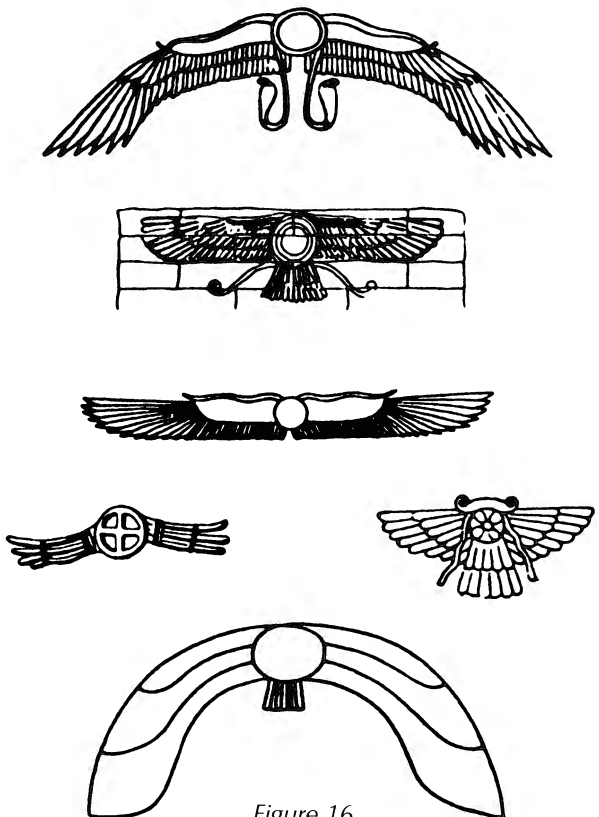


Figure 16



Figure 17

en base d'une religion nationale à la gloire de Yahvé « qui est dans les cieux et sur la terre ».

À Babylone, Marduk représentait une divinité double. Physiquement présent, resplendissant dans ses précieux atours *(Figure 15)*, il était adoré en tant qu'Ilu (traduit par « dieu », mais le mot signifie littéralement « l'Élevé »). Son combat pour la suprématie contre les autres dieux anunnaki a été décrit en détail dans *Guerres des dieux, guerres des hommes*[15]. Mais « Marduk » était aussi une divinité céleste, un dieu planétaire qui assumait, dans les cieux, les attributs, le rôle et le crédit des créations primordiales que les Sumériens avaient attribuées à Nibiru – planète représentée fréquemment par un disque ailé *(Figure 16)*. Les Assyriens, en remplaçant Marduk par leur dieu national, Assur, mélangèrent les deux aspects et représentèrent Assur comme un dieu au centre d'un disque ailé *(Figure 17)*.

Les Hébreux firent de même, mais, comme ils prêchaient le monothéisme et qu'ils reconnaissaient l'universalité de Dieu – fondée sur la connaissance scientifique sumérienne –, ils résolurent ingénieusement le dilemme de la dualité et des multitudes de divinités anunnaki impliquées dans les événements terrestres : ils concoctèrent une entité singulière mais plurielle, pas un El (équivalent hébreu d'Ilu), mais un créateur collectif, Élohim (littéralement « Dieux »), et pourtant « Un ». Ce démarquage du présupposé religieux des Assyriens et des Babyloniens ne peut s'expliquer qu'en reconnaissant que les Hébreux savaient que la divinité qui pouvait parler à Abraham et à Moïse, et le Seigneur céleste que les Sumériens appelaient Nibiru, n'étaient scientifiquement pas les mêmes, bien qu'ils fissent tous deux partie d'un Dieu – Élohim – universel, éternel, omniprésent. Dont le grand dessein pour l'univers est de fixer le chemin pour chaque planète, sa « destinée » prédéterminée. Et que ce que les Anunnaki avaient fait sur terre était, de la même

---

[15] Macro Éditions, à paraître.

façon, une mission prédéterminée. Ainsi se manifesta, sur terre et dans les cieux, l'ouvrage d'un Dieu universel.

On ne pouvait parvenir à ces perceptions profondes, au cœur de l'adoption biblique de l'histoire de la création, *Enuma elish*, qu'en assemblant la religion et la science, tout en retenant la base scientifique pour la narration et la suite des événements.

Mais admettre que la *Genèse* représente non seulement une religion, mais aussi une science, force à reconnaître *ipso facto* le rôle des Anunnaki et à accepter que les textes sumériens ne soient pas un « mythe », mais autant de comptes rendus de faits précis. Les chercheurs ont accompli de grands progrès à cet égard, mais ils ne sont pas encore arrivés à la pleine reconnaissance de la nature factuelle des textes. Bien que les scientifiques et les théologiens aient tout à fait conscience de l'origine mésopotamienne de la *Genèse*, ils s'entêtent à repousser la valeur scientifique de ces anciens textes. Il ne peut être question de science, maintiennent-ils, parce qu'« il devrait être évident, par la nature des choses, que la mémoire humaine ne saurait restituer aucun de ces récits[16] ». On ne combattra pareille assertion qu'en expliquant, comme je l'ai répété souvent dans mes écrits, que les informations sur le commencement de toute chose – y compris sur la création de l'être humain – ne provenaient *pas* de la mémoire des Sumériens, des Babyloniens ou des Assyriens, mais de la connaissance et de la *science* des Anunnaki/Néphilim. Certes, eux-mêmes ne pouvaient se « souvenir » de la création du système solaire ni de son invasion par Nibiru/Marduk, faute d'exister sur leur planète à cet âge ancien. Mais tout comme nos scientifiques ont acquis des repères solides sur la façon dont est né le système solaire et des connaissances non moins élaborées sur la naissance de l'univers entier (avec la théorie reconnue du Big Bang), les Anunnaki/Néphilim – capables de voyager dans l'espace il y a quatre cent cinquante mille ans – ont eu la capacité de parvenir à des scénarios

---

16 N. M. Sarna, du Séminaire de théologie juive, dans *Comprendre la Genèse*.

vraisemblables sur la création. Et d'autant plus certainement que Nibiru, tel un vaisseau spatial, croisait à intervalles réguliers dans la proximité des planètes lointaines du système solaire. Les Anunnaki avaient ainsi l'occasion répétée de les observer de près, et bien plus longuement, que notre Voyager avec ses « regards furtifs ».

Plusieurs études de l'*Enuma elish* ont établi le parallèle entre le thème et la structure des narrations biblique et mésopotamienne[17]. Elles commencent en effet toutes deux par affirmer que l'histoire emmène le lecteur (ou l'auditoire, dans le cas de Babylone) au temps primordial où « les cieux » et la Terre n'existaient pas encore. Mais, alors que la cosmogonie sumérienne plonge dans la création du système solaire et place après seulement la phase de l'apparition du Seigneur céleste (Nibiru/Marduk), la version biblique saute par-dessus tout cela et va directement à la Bataille céleste et à ses conséquences.

Voici le début de la version mésopotamienne qui dépeint le tableau primordial, avec l'immensité de l'espace en toile de fond :

Quand les hauteurs du ciel n'avaient pas encore de nom
Qu'au-dessous la terre n'était point nommée,
Il n'était dans le néant qu'Apsu, leur procréateur,
Mummu et Tiamat, elle qui les porta tous.
Leurs eaux étaient mêlées.
Ni le roseau ni les marais n'existaient.
(Enuma elish)

Même dans la version traditionnelle de la Bible dite du Roi Jacques[18], le commencement biblique est plus « terre à terre ». Il ne

---

17 Entre autres celle d'Alexander Heidel, de l'Institut oriental de l'université de Chicago, *The Babylonian Genesis*, la *Genèse babylonienne*.

18 L'une des versions des quinze bibles en anglais, dont *King James Version, Webster Bible, Douay Rheims, Weymouth New Testament, Jewish Old Testament, Bible in Basic English, Revised Webster Bible, Darby New Testament, Young's Literal Translation, Em-*

s'agit pas d'un *opus* d'inspiration religieuse, mais d'une leçon de science primordiale où le lecteur apprend qu'il y eut vraiment un temps où le ciel et la terre n'existaient pas encore ; qu'un acte du Seigneur céleste a été nécessaire – son « esprit » planant sur les « eaux » – pour créer le ciel et la terre dans un jaillissement de lumière.

Les progrès accomplis depuis le Roi Jacques par les études linguistiques et bibliques ont incité les rédacteurs de la *New American Bible* et de la *New English Bible* catholiques des Églises de Grande-Bretagne à substituer à l'expression « Esprit de Dieu » le mot « vent » – qui est la traduction du mot hébreu *ru'ach*. Ainsi lit-on maintenant dans le dernier verset qu'« un vent puissant balaya les eaux ». Ces mêmes traducteurs retinrent cependant le concept de « l'abîme » pour le mot hébreu *Tehom* de la Bible originale. Or, même les théologiens reconnaissent aujourd'hui que ce mot *Tehom* ne faisait référence à nulle autre entité que la Tiamat sumérienne.

Ceci compris, la référence aux « eaux » de Tiamat qui se mélangent – dans la version mésopotamienne – perd sa dimension allégorique et implique une évaluation factuelle. Elle aboutit à la réalité d'eaux abondantes à la surface de la Terre et à l'assertion biblique (exacte, comme nous le verrons plus tard) que lorsque la Terre fut formée, elle était entièrement recouverte d'eau. De l'eau en telle abondance sur Terre au moment de sa création pourrait s'expliquer si Tiamat était elle-même une planète océanique : rien d'étonnant si la moitié de Tiamat qui devint la Terre ait alors été recouverte d'eau.

Or, la nature aquatique de *Tehom*/Tiamat est mentionnée dans plusieurs références bibliques. Le prophète Isaïe (51 : 10) invoqua le « temps des générations passées » quand la puissance du Seigneur

---

phasized Bible, New King James Version, 21st Century King James, American Standard Version, Green's Literal Translation, Modern King James. Pour mémoire, on décompte onze bibles françaises : *Parole de Vie, Bible du Semeur, Parole Vivante,* Bible dite *« à la Colombe »*, *TOB*, Bible en français courant, *Bible de Jérusalem, Ostervald révisée, Darby, Nouvelle édition de Genève, Louis Segond.* NDT.

« a fendu Rahab (le Très Haut), transpercé le Dragon, desséché la mer, les eaux du grand abîme. » Le psalmiste exalta le « Dieu dès l'origine », « toi qui fendis la mer par ta puissance, qui brisas les têtes des monstres sur les eaux » (*Psaume* 74, 12).

Quel était le « vent » du Seigneur qui « planait sur les eaux » de Tiamat/*Tehom* ? Non pas « l'Esprit » divin, mais le satellite de Nibiru/Marduk, ainsi désigné dans les textes mésopotamiens ! Lesquels décrivent de manière vivante les éclairs et les foudres qui jaillissaient de Nibiru/Marduk tandis qu'elle s'approchait de Tiamat. En appliquant ce savoir au texte biblique, il nous est dès lors possible de réexprimer les premiers mots de la Genèse :

Au commencement,
Dieu créa le ciel et la terre,
La terre, non encore formée, était dans le vide,
Les ténèbres couvraient Tiamat.
Puis le Vent du Seigneur balaya la surface des eaux
et le Seigneur ordonna, « Que la lumière soit ! »
et une brillante lumière fut.

La suite de la narration de la *Genèse* ne décrit pas la séparation de Tiamat ou la dispersion de sa cohorte de satellites, événements si alertement décrits dans les textes mésopotamiens. Il est cependant patent, à la lecture des versets des *Psaumes* et d'Isaïe cités ci-dessus, à celle des récits décrits dans *Job* (26 : 7-13), que les Hébreux connaissaient bien les passages écartés de l'histoire originale. Job rappelle la façon dont le Seigneur frappa « les aides du Très Haut », et il exalta le Seigneur, venu des confins de l'espace, qui a divisé Tiamat/*Tehom* et a bouleversé le système solaire :

C'est lui qui a étendu le Septentrion sur le vide,
Suspendu la terre sans appui,
Il enferme les eaux dans ses nuages,
Sans que la nuée crève sous leur poids…

Par sa force il a calmé la mer,
Par son intelligence, écrasé Rahab.
Son souffle a clarifié les cieux,
Sa main transpercé le Serpent fuyard[19].
(Job, 26 : 7)

Les textes mésopotamiens poursuivent la description de la façon dont Nibiru/Marduk a formé la ceinture d'astéroïdes à partir de la demi-sphère de Tiamat :

L'autre partie d'elle-même
elle en fit un écran dans les cieux ;
Assemblant les morceaux,
Elle les plaça comme guetteurs…
Elle plia la queue de Tiamat
pour former la Grande Bande comme un bracelet.

La *Genèse* reprend alors l'histoire primordiale pour décrire ainsi la formation de la ceinture d'astéroïdes :

Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament, qui sépara les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus et Dieu appela le firmament "ciel". »
(Genèse, 1, 6)

Les rédacteurs de la *Genèse*, qui réalisent que le mot hébreu *Sha-ma'im* signifie ciel ou cieux en général, se donnent alors la peine d'employer deux termes pour désigner « le ciel » né de la destruc-

---

[19] Selon la Bible de Jérusalem, le texte choisi par l'auteur se rend en ces termes : « Le ciel frappé il étendit à la place de Tehom, la Terre il la suspendit dans le vide, il enferma les eaux dans ses épaisseurs, sans que la nuée ne crevât… Sa puissance arrêta les eaux, son énergie fendit le Très Haut, son vent a tracé le firmament, sa main a anéanti le dragon qui se tord… » NDT.

tion de Tiamat. Le texte de la *Genèse* marque bien que ce qui a séparé les « eaux supérieures » des « eaux inférieures » est le *Raki'a* ; que l'on traduit en général par « firmament », mais dont la traduction littérale est « bracelet ouvragé ». Puis la *Genèse* poursuit en expliquant qu'Élohim nomma alors le *Raki'a*, le prétendu firmament, *Shama'im*, « le ciel » – lors de sa première occurrence dans la Bible, le nom se décompose en deux mots, *sham* et *ma'im*, littéralement « où se trouvaient les eaux ». Dans le récit de la création de la *Genèse*, « le ciel » renvoie à un emplacement céleste spécifique, ancienne localisation de Tiamat et ses eaux, et où la ceinture d'astéroïdes a été forgée.

Tout cela survint, d'après les textes mésopotamiens, quand Nibiru/Marduk s'en retourna au Lieu de la Rencontre – la seconde phase de la bataille contre Tiamat : le « Deuxième Jour », si l'on veut, comme l'exprime la Bible.

L'histoire ancienne se pare de détails dont chacun constitue en soi une source d'étonnement. La conscience qu'en avaient alors les hommes est si incroyable que la seule explication plausible est celle qu'offrent les Sumériens eux-mêmes – ceux qui sont venus de Nibiru étaient à la source de cette connaissance. L'astronomie moderne a déjà corroboré bon nombre de ces détails. Elle confirme ainsi indirectement les assertions principales de cette cosmogonie/astronomie : la Bataille céleste, qui conduisit à la rupture de Tiamat, la création de la Terre et de la ceinture d'astéroïdes, et la capture de Nibiru/Marduk dans une orbite permanente autour de notre Soleil.

Examinons l'un des points du récit sumérien, celui de la « cohorte » de satellites, ou « vents », que possédaient les « dieux célestes ».

Nous savons aujourd'hui que Mars possède deux lunes, Jupiter seize[20], plus quelques satellites mineurs, Saturne en a vingt et une

[20] L'astronomie du XXI^e^ siècle en décompte soixante-six, désormais. NDT.

et sans doute davantage[21], Uranus quinze[22], et Neptune huit[23]. Jusqu'en 1610, année où Galilée découvre, grâce à son télescope, les quatre satellites les plus brillants et les plus grands de Jupiter, il était tenu pour impensable qu'un corps céleste puisse se voir accompagné par plus d'une lune – pour preuve, la Terre et son unique satellite.

Mais les textes sumériens affirment sans ambages que par l'interaction de la gravité de Nibiru/Marduk avec Uranus, l'« envahisseuse » « engendra » trois satellites (« vents ») et Anu/Uranus « donna naissance » à quatre lunes semblables. Le temps pour Nibiru/Marduk d'atteindre Tiamat, elle possédait sept « vents » au total pour l'attaquer, et Tiamat, elle, alignait une « horde » de onze « vents » – parmi lesquels se trouvait le « chef de la horde », en passe de devenir une planète indépendante, notre Lune actuelle.

Un autre élément de l'histoire sumérienne, d'une grande portée pour les anciens astronomes, était l'assertion que les débris de la partie inférieure de Tiamat s'étaient vu disperser dans la portion d'espace où la planète jusqu'alors circulait.

Les textes mésopotamiens et la version biblique de la *Genèse* correspondante s'étendent avec force détails sur la formation de la ceinture d'astéroïdes – chacun insiste sur l'existence effective d'un tel « bracelet » de débris, qu'il décrit une orbite autour du Soleil, entre Mars et Jupiter, etc. Mais jusqu'au XIX^e^ siècle, nos astronomes *l'ignoraient*. La première supposition que l'espace entre Mars et Jupiter ne se résume pas à du vide et des ténèbres nous vient de la découverte, par Giuseppe Piazzi, le 1^er^ janvier 1801, d'un petit objet céleste entre les deux planètes, Cérès. Ce premier astéroïde connu (et nommé) sera suivi de trois autres astéroïdes (Pallas, Junon et Vesta) en 1807, liste sans ajout jusqu'en 1845. Des centaines, des milliers, ont suivi. On en connaît plus de deux

---

21 Cinquante-trois nommées et douze à désignation temporaire, désormais. NDT.

22 Vingt-sept connues, désormais. NDT.

23 Treize connues, désormais. NDT.

mille désormais[24]. Les astronomes chiffrent la quantité globale des astéroïdes d'au moins 1,5 kilomètre de diamètre à quelque cinquante mille. Sans parler des milliards de débris trop petits pour être vus de la Terre.

Bilan : il aura fallu presque deux siècles aux astronomes contemporains pour renouer avec la science des Sumériens d'il y a six mille ans.

Mais connaissance ou pas, le passage biblique qui explique que le « Bracelet ouvragé », le *Shama'im*, *alias* « le ciel », sépara les « eaux qui sont sous le firmament » demeure un mystère. Au nom du ciel, si j'ose dire, de quoi parlait la Bible ?

La Terre était donc une planète sans continent, couverte d'eau, et cela seulement. De quoi évoquer ces récits de science-fiction où les *aliens* viennent sur Terre pour s'emparer de son fluide vital, l'eau. Mais si les textes anciens évoquaient les eaux de Tiamat – donc celles de la Terre – sous la forme « les eaux qui sont sous le firmament », à quelles eaux « au-dessus du firmament » faisait allusion la suite ?

Nous savons – ou sommes censés savoir – que la ceinture d'astéroïdes sépare effectivement les planètes en deux groupes, et les textes sumériens l'affirmaient déjà. « En dessous », se trouvent les planètes telluriques, dites « intérieures ». « Au-dessus », les planètes gazeuses, ou « extérieures ». Mais, à part la Terre, la surface des premières planètes est stérile et les secondes n'ont pas de surface du tout. La sagesse des nations nous a toujours affirmé qu'il n'y a d'eau nulle part – sinon sur Terre.

Eh bien nous en savons davantage désormais, grâce aux sondes d'exploration qui ont approché toutes les autres planètes, à l'exception de Pluton. Mercure a été observée par le vaisseau Mariner 10, en 1974-1975 : elle est trop petite et trop proche du Soleil pour avoir retenu l'eau, si elle en a jamais eu. Mais Vénus, que l'on croyait aussi sèche en raison de sa relative proximité du Soleil, a surpris les

---

[24] Le recensement moderne en compte par centaines de milliers. NDT.

scientifiques. On découvrit, grâce à une sonde américano-soviétique, que la planète devait moins la chaleur extrêmement élevée de sa surface (près de cinq cents degrés Celsius) au Soleil qu'à un « effet de serre » : La planète est enveloppée d'une épaisse atmosphère de dioxyde de carbone et de nuages d'acide sulfurique. Il en résulte que la chaleur du Soleil est piégée et ne peut se dissiper dans l'espace au cours de la nuit. D'où l'entretien d'une température toujours plus élevée capable de vaporiser les molécules d'eau que Vénus aurait pu produire. Mais au fait, en avait-elle produit dans le passé ?

L'analyse minutieuse des résultats des sondes conduisit les scientifiques à répondre par l'affirmative sans hésitation. Les particularités topographiques révélées par les relevés des radars suggèrent que Vénus abrita, autrefois, des mers et des océans. L'existence probable de masses liquides fut confirmée par la découverte de traces de vapeur d'eau dans l'atmosphère « infernale », selon l'expression de quelques scientifiques, de la planète.

L'analyse des données des deux vaisseaux Pioneer/Venus 1 & 2, qui avaient sondé longuement Vénus après décembre 1978, convainquit les chercheurs que Vénus, « à une époque, avait probablement été couverte d'une pellicule d'eau de dix mètres de profondeur en moyenne ». Leurs conclusions, publiées dans *Science* du 7 mai 1982, affirmaient que Vénus avait eu un jour « au moins cent fois plus d'eau sous forme liquide qu'elle n'en a aujourd'hui sous forme de vapeur ». Des études ultérieures ont laissé penser qu'un peu de cette ancienne eau entrait dans la composition des nuages d'acide sulfurique, et dans l'oxygène qui oxyde la surface rocheuse de la planète.

« Les océans perdus de Vénus » sont-ils détectables sur ses roches ? C'est ce qu'affirme le rapport commun des scientifiques soviétiques et américains, publié dans le numéro de mai 1986 de *Science.* « Sous le firmament », il y avait donc de l'eau, sur la Terre comme sur Vénus.

Les découvertes scientifiques les plus récentes ajoutent Mars à la liste des planètes intérieures où la présence d'eau recoupe le savoir des Anciens.

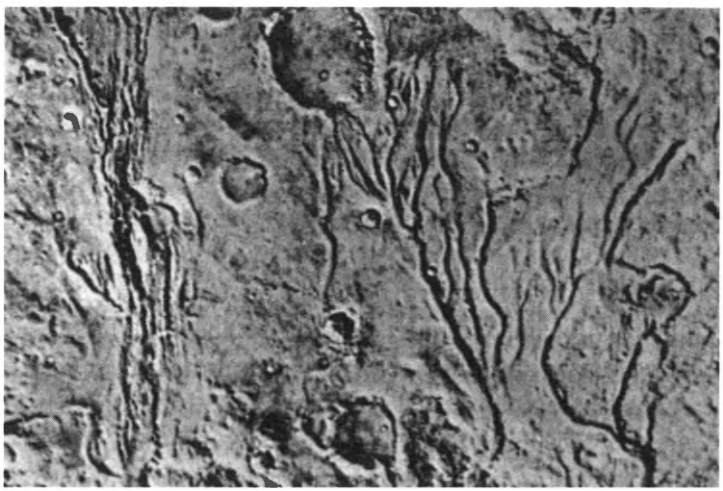


Planche C

À la fin du XIX^e^ siècle, d'énigmatiques « canaux » sur Mars furent popularisés par les observations au télescope de l'Italien Giovanni Schiaparelli, astronome, et de l'Américain Percival Lowell. Le public en rit, pour l'essentiel. La conviction que Mars était sèche et stérile prévalut. Au cours des années 1960, les premières explorations robotisées semblèrent confirmer l'idée que « cette planète n'avait pas de vie géologique, pas plus que sur la Lune ». Une idée complètement remise en cause quand Mariner 9, lancé en 1971, se plaça en orbite autour de Mars et photographia entièrement sa surface (les précédentes sondes n'en avaient examiné que 10 %). Les astronomes à la tête du projet parlèrent de résultats « stupéfiants ». Mariner 9 révéla que des volcans, des canyons, et des *lits de rivières asséchés* abondent sur Mars *(Planche C)*. Harold Masursky, du Geological Survey américain, dirigeait l'équipe d'analyse des photographies. Selon lui, « l'eau a joué un rôle actif dans l'évolution de la planète. La preuve la plus convaincante transparaît à travers les nombreuses photographies montrant des canaux profonds et sinueux qui ont pu être un jour des ruisseaux roulant des

eaux rapides [...] Nous sommes tenus d'y voir les effets de l'eau sur Mars. »

Les découvertes de Mariner 9 furent confirmées et enrichies par les missions menées quelques années plus tard par Viking 1 et Viking 2. Les sondes examinèrent Mars depuis leur orbite et à l'aide de sondeurs autonomes acheminés à la surface de la planète. Des particularités relevées prouvaient que de grandes quantités d'eau avaient créé plusieurs inondations dans une zone dénommée la Plaine de dessous ; que des canaux ont un jour contenu l'eau courante qui les avait creusés, eau en provenance de Valles Marineris ; que des fusions cycliques de permafrost avaient laissé des traces dans les régions équatoriales ; que des rochers érodés par la force de l'eau ajoutaient à la preuve manifeste qu'il avait existé autrefois des lacs, des étangs et d'autres « bassins ».

On détecta de la vapeur d'eau dans la fine couche atmosphérique de Mars. Charles A. Barth, le scientifique responsable des mesures à l'ultraviolet de Mariner 9, a estimé que l'évaporation quotidienne équivalait à trois millions cinq cent mille litres. Le raisonnement de Norman Horowicz, du Caltech, était que « de grandes quantités d'eau, sous une forme ou une autre, ont existé à la surface et dans l'atmosphère de Mars au cours des éternités passées », parce qu'elle seule explique la présence d'autant de dioxyde de carbone (90 %) dans l'atmosphère martienne. En 1977, l'American Geographic Union publia un rapport sur les résultats scientifiques du projet Viking[25]. Ses conclusions : « Il y a très longtemps, des inondations géantes soudaines découpèrent le paysage de Mars en de nombreux endroits ; un volume d'eau égal au lac Érié se déversa en creusant de grands canaux. »

Le module Viking 2 *lander* détecta du gel sur le sol, à l'endroit même de son atterrissage. L'analyse révéla une combinaison d'eau, de glace d'eau, et de dioxyde de carbone (glace sèche). Les calottes

25 *Journal of Geophysical Research* du 30 septembre 1977.

glaciaires de Mars contenaient-elles de la glace sèche ou humide ? Le débat fut tranché en janvier 1979 : des scientifiques du JPL conclurent que « le Pôle Nord est composé de glace d'eau », mais pas le Pôle Sud[26].

Le rapport final publié par la NASA après les missions Viking *(Mars : les découvertes de Viking)* concluait que « Mars a eu un jour suffisamment d'eau pour former une couche profonde de plusieurs mètres sur toute la surface de la planète ». On pense aujourd'hui que le phénomène est lié au léger tremblement de Mars autour de son axe (comme la Terre). Il en résulte des modifications climatiques tous les cinquante mille ans. Quand la planète était plus chaude, il est possible qu'elle ait entretenu des lacs aussi grands que sur Terre, comparables aux Grands Lacs d'Amérique du Nord, d'une profondeur de l'ordre de quatre kilomètres. « Cette conclusion est quasi inéluctable », affirmèrent en 1985 Michael H. Carr et Jack McCauley, du Geological Survey. Au cours des deux conférences sur Mars organisées à Washington sous les auspices de la NASA en juillet 1986, des scientifiques avaient exprimé leur conviction qu'« il y a assez d'eau cachée dans la croûte de Mars pour inonder virtuellement la planète entière d'une couche liquide d'une profondeur moyenne d'au moins trois cents mètres ». Les spécialistes de l'université de l'Arizona ont avisé leurs homologues ex-soviétiques chargés à l'époque des projets de voyage sur Mars que de l'eau coulait peut-être encore dans les profondeurs de quelques grands canyons martiens. Ou, du moins, juste en dessous des lits asséchés des rivières.

Ainsi Mars, d'abord réputée sèche et stérile, s'est forgée l'image, au cours de la dernière décennie, d'une planète abondamment pourvue d'eau dans son passé – et non pas une eau au débit compté, mais dont le flot jaillissant modelait les traits de la planète. Les textes sumériens affirmaient la présence d'eau « sous le firma-

---

[26] Deuxième colloque international sur Mars, Institut de technologie (Caltech), Pasadena, Californie.

ment », sur les planètes intérieures, donc sur Mars, tout comme sur Vénus et la Terre.

L'antique certitude que la ceinture d'astéroïdes a séparé les eaux du dessous du firmament de celles d'au-dessus implique la présence d'eau sur les corps célestes situés beaucoup plus loin. Ne revenons pas sur les découvertes de Voyager 2 qui confirment la description sumérienne d'Uranus et de Neptune sous forme de planètes « océanes ». Restent Saturne et Jupiter, dont l'orbite transite entre ces deux planètes extérieures et la ceinture d'astéroïdes.

Saturne elle-même, géante gazeuse dont le volume équivaut à plus de huit cents fois celui de la Terre, n'a pas encore livré les secrets de sa surface – en supposant qu'elle possède un centre solide ou liquide, quelque part sous son immense atmosphère d'hydrogène et d'hélium. Mais l'on sait à présent que ses multiples lunes et ses époustouflants anneaux *(Figure 18)* se composent de glace d'eau – sinon en totalité, du moins en large partie – et peut-être même d'eau sous forme liquide.

À l'origine, les observations de Saturne menées à partir de la Terre montraient seulement sept anneaux. Nous savons maintenant, grâce aux sondages spatiaux, qu'elle en compte beaucoup plus : des anneaux plus minces et des milliers de petits anneaux emplissent l'espace entre les sept majeurs. L'ensemble donne l'impression d'un disque « gravé » par ces milliers d'anneaux. En 1979, Pioneer 11 a établi qu'ils étaient composés de matériaux glacés, dont on croyait, à l'époque, qu'ils étaient de petits morceaux de glace de quelques centimètres de diamètre ou moins, tels des flocons de neige. Ce que l'on a décrit au départ comme « un carrousel de particules glacées brillantes » se révélèrent de gros morceaux de glace (données des deux Voyager en 1980 et 1981). Leur taille variait de celle d'un rocher à celle de « grandes maisons ». Nous voyons « une mer de glace étincelante », dirent les scientifiques du JPL. De la glace qui fut, à quelque époque des temps premiers, de l'eau liquide.

Les plus grandes lunes de Saturne auxquelles les trois vaisseaux spatiaux, Voyager 2 surtout, jetèrent un coup d'œil en passant,

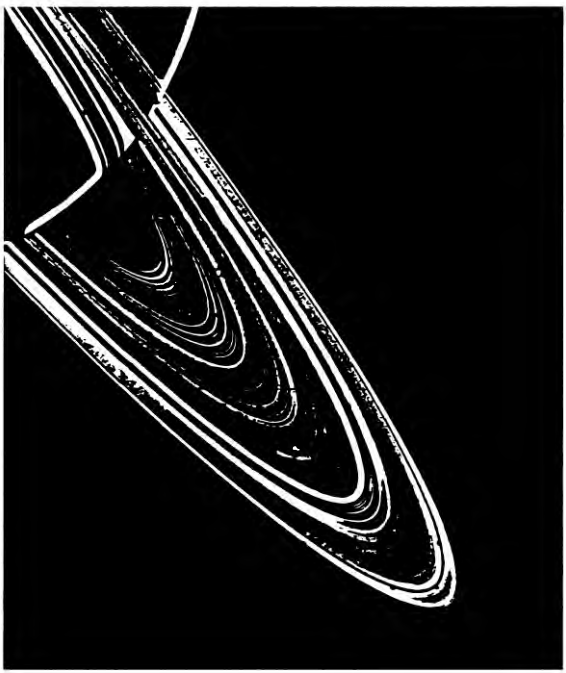


Figure 18

paraissaient contenir beaucoup plus d'eau, et pas seulement sous forme de glace. En 1979, Pioneer 11 rapporta que le groupe des lunes intérieures de Saturne – Janus, Mimas, Encelade, Téthys, Dione et Rhéa – semblait des « corps glacés… largement constitués de glace ». En 1980, Voyager 1 confirma que ces satellites intérieurs, tout comme les petites lunes découvertes récemment, étaient des « sphères de glace ». Encelade fut examinée de plus près : les observations montraient que ses plaines lisses provenaient du remplissage d'anciens cratères par de l'eau sous forme liquide, qui avait suinté à la surface et gelé.

Voyager 1 révéla également que les lunes extérieures de Jupiter étaient couvertes de glace. La lune Japet, dont les parties sombres et brillantes plongeaient les astronomes dans la perplexité, était « couverte de glace d'eau » dans les parties brillantes. Voyager 2

confirma, en 1981, que Japet était « principalement une boule de glace avec du rocher en son centre ». Von R. Eshleman, de l'université de Stanford, conclut au vu des données que cette lune était composée de 55 % de glace d'eau, 35 % de roche, et 10 % de méthane gelé. La plus grande lune de Saturne, Titan – plus grande que la planète Mercure –, possédait une atmosphère et une surface riches en hydrocarbures. Mais en dessous s'étend un manteau de glace gelée et, là où la chaleur interne de ce corps céleste augmente – à une profondeur de l'ordre de quatre-vingt-cinq kilomètres –, se rencontre une couche plus épaisse de neige fondue. On pense à présent qu'il existe probablement, encore plus bas, une couche d'eau chaude bouillonnante, profonde de plus de cent quarante kilomètres. Dans l'ensemble, les données des Voyager donnèrent à penser que Titan est composée de 15 % de roche et de 85 % d'eau et de glace.

Saturne en soi est-elle un modèle en plus grand de Titan, sa lune principale ? Les missions futures donneront sans doute la réponse. Pour le moment, il est clair que tout ce que les instruments modernes ont pu atteindre – lunes, petites lunes et anneaux – possédait de l'eau. Saturne n'a pas manqué de confirmer les anciennes assertions.

Jupiter fut sondée par Pioneer 10, Pioneer 11 et les deux Voyager. Les résultats ne se montrèrent guère différents de ceux de Saturne. La planète gazeuse géante émet des quantités énormes de rayonnements et de chaleur, elle est engloutie sous une atmosphère épaisse, sujette à de violents orages. Et pourtant, cette enveloppe impénétrable se compose aussi principalement d'hydrogène, d'hélium, de méthane, d'ammoniac, de *vapeur d'eau*, et probablement de *gouttes d'eau*. Les scientifiques en ont conclu qu'il existe de l'eau sous forme liquide, plus bas, dans l'épaisseur de l'atmosphère.

Comme avec Saturne, les lunes de Jupiter se révélèrent plus fascinantes, plus parlantes et plus surprenantes que la planète elle-même. Parmi les quatre lunes de Galilée, Io, la plus proche de Jupiter *(Figure 19)*, révéla une activité volcanique totalement imprévue. Bien que les matériaux expulsés par le volcan soient

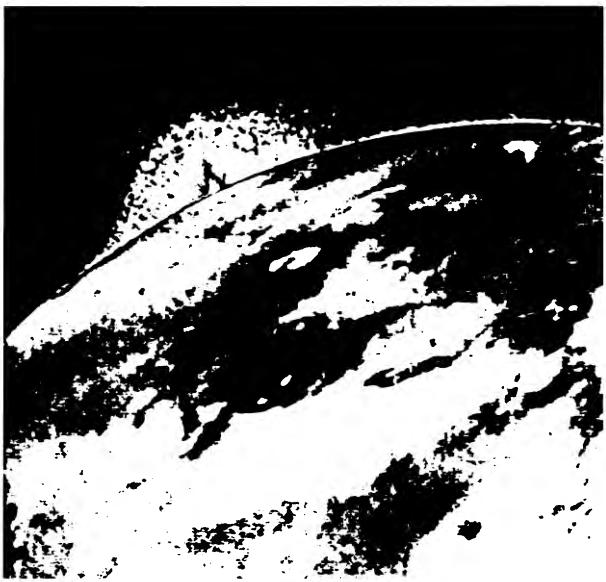


Figure 19

surtout composés de soufre, ils contiennent également un peu d'eau. La surface d'Io montre d'immenses plaines parcourues de dépressions, comme si elles avaient été creusées par de l'eau vive. Un consensus admet qu'Io possède « des sources d'eau internes ».

Europe, comme Io, semblait un objet rocheux, mais sa densité plus basse suggère qu'elle peut contenir plus d'eau en interne qu'Io. Sa surface montre un treillis de lignes, semblables à des veines, dont les équipes de la NASA pensaient qu'elles étaient probablement des fissures peu profondes sur une mer de glace gelée. Voyager 2 s'approcha tout près d'Europe et détecta une couche de bouillie de glace d'eau sous la surface craquelée. Lors de la réunion de l'American Geophysical Union, qui se tint à San Francisco en 1984, deux scientifiques de l'Ames Research Center de la NASA, émirent l'hypothèse qu'il pouvait exister des oasis plus chaudes d'eau liquide sous la nappe de glace d'Europe, capables de nourrir des organismes vivants. Après un nouvel examen des photos de Viking 2, les scientifiques de la NASA conclurent provisoirement que le

vaisseau spatial avait assisté à des éruptions volcaniques internes d'eau et d'ammoniac. On croit maintenant que la glace qui couvre Europe est épaisse de plusieurs kilomètres et qu'elle « s'étend sur un océan d'eau liquide de quarante-deux kilomètres de profondeur, maintenu hors du point de congélation par la décomposition radioactive et la friction des forces de la marée. »

La plus grande des lunes de Jupiter, Ganymède, semble couverte d'un mélange de roche et de glace d'eau, ce qui suggère que des secousses sismiques ont fissuré sa croûte glacée. On pense qu'elle se compose presque entièrement de glace d'eau, avec un océan d'eau liquide près de son centre. La quatrième lune de Galilée, Callisto – dont la taille avoisine celle de la planète Mercure – offre aussi une croûte riche en glace qui recouvre un centre rocheux entouré d'eau et de bouillie de glace. D'après les estimations, Callisto comporte plus de 50 % d'eau. Enfin un anneau découvert autour de Saturne est aussi presque entièrement, sinon totalement, constitué de particules de glace.

La science moderne confirme de façon éclatante ce que véhiculaient les textes de la Bible : il y eut véritablement « des eaux au-dessus du firmament ».

Jupiter est la plus grosse planète du système solaire – aussi volumineuse que mille trois cents planètes Terre – et compte pour quelque 90 % de la masse globale du système planétaire du Soleil. On l'a écrit déjà, les Sumériens l'appelaient KI.SHAR, le « Principal des terres fermes » des corps planétaires.

Bien qu'elle soit plus petite que Jupiter, Saturne occupe également une grande partie des cieux grâce à ses anneaux. Le diamètre de son « disque » est de neuf cent trente-huit mille kilomètres. Les Sumériens l'appelaient AN.SHAR, le « Principal des cieux ».

De toute évidence, ils savaient de quoi ils parlaient.

Face au Soleil

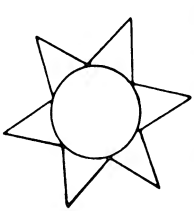
Quand nous pouvons regarder le Soleil à l'œil nu, à l'aube ou au crépuscule par exemple, il apparaît comme un disque complet. Même au télescope, il offre la forme d'un globe parfait. Pourtant, les Sumériens le représentaient doté de rayons triangulaires partant de sa surface ronde, comme le montre la gravure du sceau cylindrique VA/243 *(Planche B et Figure 6a)*. Pourquoi ?

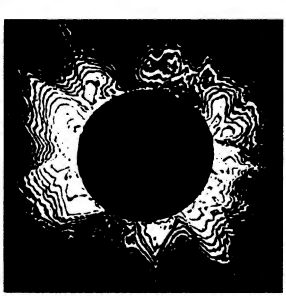
En 1980, les astronomes de l'observatoire de haute altitude de l'université du Colorado filmèrent le Soleil avec une caméra spéciale au cours d'une éclipse observée en Inde. Les films révélèrent que les influences magnétiques donnent à la couronne du Soleil l'apparence d'un disque avec rayons triangulaires – comme l'avaient décrit les Sumériens des millénaires auparavant. En janvier 1983, j'attirai l'attention de Dennis Flanagan, directeur de la revue *Scientific American* (haut lieu de publication des découvertes des astronomes) sur la « représentation énigmatique » du sceau sumérien. Il me répondit, dans une lettre datée du 27 janvier 1983 :

« Merci pour votre lettre du 25 janvier.

Ce que vous avez à dire est fort intéressant et nous pouvons envisager de le publier. »

J'avais écrit dans ma lettre : « En plus des nombreuses énigmes posées par cette représentation, dont la source principale puise dans la connaissance des Sumériens, s'ajoute désormais l'idée





que la forme exacte de la couronne du Soleil leur était apparemment familière. »

Est-ce la nécessité d'avoir à reconnaître que la source puisait dans le savoir sumérien qui bloque encore la publication de ce que la revue *Scientific American* avait jugé « fort intéressant » ?

Chapitre 4

Les messagers de la *Genèse*

En 1986, l'humanité eut le privilège de vivre ce qu'un homme ne connaît qu'une fois dans sa vie : l'apparition d'un messager du passé, un messager de la *Genèse*. Son nom : la *comète de Halley*.

Parmi les nombreuses comètes et autres petits objets qui errent dans le cosmos, Halley est unique à bien des égards. *Primo*, ses apparitions ont été enregistrées tout au long des millénaires passés. *Secundo*, la science contemporaine a été capable, en 1986, d'assurer pour la première fois un examen en gros plan, complet, d'une comète et de son cœur. Le premier exploit marque l'excellence de l'ancienne astronomie. Le second confirme – encore une fois – la validité des savoirs sumériens et des récits de la *Genèse*.

Toute une chaîne de développements scientifiques relie le Britannique Edmund Halley (qui devait devenir astronome royal en 1720) aux lois sur la gravitation et les mouvements célestes établies par Sir Isaac Newton. Halley détermina que la comète qu'il avait observée en 1682, et qui portera son nom, revenait de façon périodique. Et qu'elle avait bien été observée en 1531 puis en 1607 (Newton consulta Halley sur ses conclusions). Jusqu'alors, la théorie sur les comètes se résumait à ceci : elles apparaissent à une extrémité des cieux, les traversent en ligne droite, puis disparaissent à l'autre extrémité pour ne jamais revenir. Mais, en se fondant sur les lois de Newton, Halley conclut que la courbe de la trajectoire des comètes est elliptique et qu'elle ramène finalement ces corps célestes là où ils ont déjà été observés.

Les « trois » comètes de 1531, 1607 et 1682 étaient inhabituelles, en ce sens qu'elles décrivaient une orbite dans la « mauvaise » direction – dans le sens des aiguilles d'une montre ; qu'elles

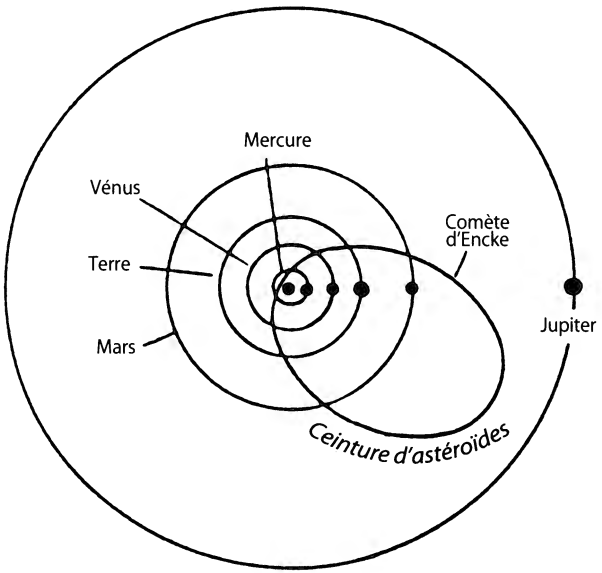


Figure 20

montraient des déviations similaires – inclinées de dix-sept à dix-huit degrés environ – par rapport au plan orbital général des planètes autour du Soleil ; et qu'elles se ressemblaient *(Figure 20)*. Sir Halley conclut qu'il s'agissait d'une seule et même comète, détermina sa course et calcula que sa « période » (le temps écoulé entre ses apparitions) était d'environ soixante-seize ans. Il prédit alors qu'elle réapparaîtrait en 1758. Il ne vécut pas assez longtemps pour voir se confirmer sa prédiction, mais on l'honora en donnant son nom à la comète.

Comme tous les corps célestes, et surtout à cause de la petite taille d'une comète, son orbite est facilement perturbée par l'attraction gravitationnelle des planètes près desquelles elle transite (c'est d'autant plus vrai avec Jupiter). Chaque fois qu'une comète s'approche du Soleil, son matériau gelé se met à s'animer. La comète développe une tête et une longue queue, elle se met à perdre une partie de sa substance qui se transforme en gaz et en vapeur. Tous

ces phénomènes affectent son orbite. Malgré tout, dans le cas de la comète de Halley dont des mesures plus précises ont minoré quelque peu l'orbite que Halley avait calculée dans une tranche de soixante-quatorze à soixante-dix-neuf ans, soixante-seize ans constituent seulement une moyenne pratique. L'orbite actuelle et sa période doivent être recalculées à chaque apparition de la comète[27].

Grâce aux équipements modernes, on détecte actuellement cinq ou six comètes en moyenne par année. Une ou deux sont des « périodiques » que l'on voit revenir, les autres sont « nouvelles ». La plupart des comètes régulières connaissent des périodes courtes. Celle qui revient le plus vite est la comète d'Encke qui tourne autour du Soleil avant de regagner une région légèrement au-delà de la ceinture d'astéroïdes en un peu plus de trois ans *(Figure 20)*. La plupart des comètes à cycle court « tournent » en moyenne sept ans le long d'une orbite qui les conduit aux environs de Jupiter. La comète Giacobini-Zinner (qui porte, comme les autres, le nom de son découvreur) est typique des précédentes, avec sa révolution de 6,5 ans. Son dernier passage visible de la Terre date de 1985. L'autre catégorie regroupe des comètes à révolutions très longues, telle Kohoutek. Découverte en mars 1973, elle était pleinement visible en décembre 1973 et janvier 1974, puis on la perdit de vue (elle reviendra peut-être dans soixante-quinze mille ans). Par comparaison, le cycle de soixante-seize ans de la comète de Halley est suffisamment court pour rester vivant dans les mémoires, mais pourtant assez long pour que l'on retienne sa « magique » apparition comme événementiel dans une vie humaine.

Quand la comète de Halley apparut en 1910, lors de son avant-dernier passage autour du Soleil, sa course et son apparence avaient été calculées longtemps à l'avance *(Figure 21)*. La « grande comète », comme on la saluait à l'époque, fut tout de même attendue avec

---

[27] Le prochain passage de la comète est prévu pour le 28 juillet 2061. NDT.

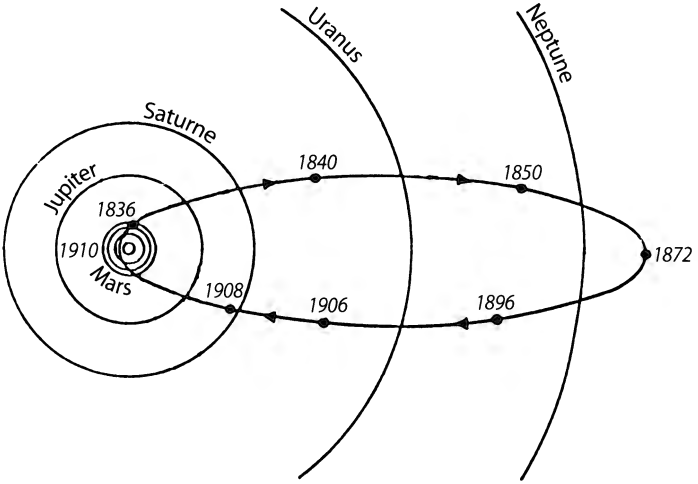


Figure 21

une profonde appréhension. On craignait que la vie sur Terre ne fût anéantie au passage si la queue de gaz empoisonnés de la comète enveloppait notre globe. On s'alarmait aussi à la perspective que la comète constituât un mauvais présage d'épidémie de peste, de guerres et de mort de rois – croyance ancienne. Le roi britannique Édouard VII décéda en mai 1910, au moment où la comète atteignait son envergure maximale, au paroxysme de son éclat, alors que sa queue couvrait plus de la moitié de la voûte du ciel *(Figure 22)*. Sur le continent européen, une série de bouleversements politiques aboutirent à la première guerre mondiale de 1914.

La croyance, ou superstition, que la comète de Halley fût associée aux guerres et aux bouleversements était surtout nourrie par les événements passés, témoins de ses apparitions précédentes : la révolte des Indiens Séminols contre les colons blancs de Floride en 1835, le grand tremblement de terre de Lisbonne en 1755, le début de la guerre de Trente ans en 1618, le siège de Belgrade par les Turcs en 1456, le début de la mort noire (la peste bubonique) en 1347. Tous ces événements accompagnaient ou précédaient l'appa-



Figure 22



Figure 23

rition de la grande comète, finalement reconnue comme la comète de Halley, établissant ainsi son rôle de messager du courroux de Dieu.

Qu'elle soit ordonnée divinement ou pas, la coïncidence de l'apparition de la comète avec des événements historiques majeurs semble prendre de plus en plus d'importance, au fur et à mesure que nous remontons dans le temps. L'une de ses plus célèbres apparitions prit place en 1066, pendant la bataille de Hastings. Les Saxons, conduits par le roi Harold, y furent vaincus par Guillaume le Conquérant. La comète fut représentée *(Figure 23)* sur la célèbre tapisserie de Bayeux, dont on pense qu'elle a été commandée par la reine Mathilde *(Figure 24)*, épouse de Guillaume le Conquérant, pour illustrer sa victoire. L'inscription près de la queue de la comète, *Isti mirant stella,* signifie « Ils sont impressionnés par l'étoile » et fait référence à la description du roi Harold chancelant sur son trône.

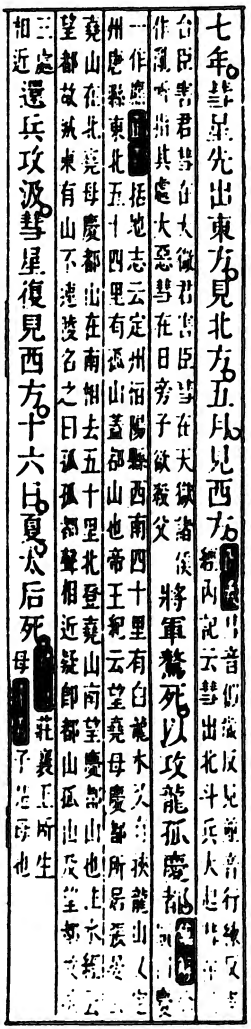


Figure 24

L'année 66 après J.-C. est considérée par les astronomes comme l'une de celles où la comète de Halley est apparue. Ils fondent leur conclusion sur deux observations chinoises contemporaines au moins. Ce fut l'année au cours de laquelle les Juifs de Judée lancèrent leur « grande révolte » contre Rome. L'historien juif Flavius Josèphe (*Les Guerres de Judée,* livre VI) rejette la responsabilité de la chute de Jérusalem et de la destruction de son Temple sacré sur

l'erreur des Juifs attachés à interpréter les signes célestes qui précédèrent la révolte : « Une étoile ressemblant à une épée qui se tient au-dessus de la cité, une comète qui perdure toute l'année. »

Jusqu'à tout récemment, le premier rapport certifié sur l'observation de la comète était celui que l'on a découvert dans les Tables chronologiques chinoises de Shih-chi, pour l'année 467 après J.-C., et dont le début se lit avec pertinence ainsi : « Une étoile balai a été vue pendant la dixième année de Ch'in Li-kung. » Certains pensent qu'une inscription grecque fait allusion à la même comète cette année-là. Les astronomes modernes ne sont pas sûrs que les Tables de Shih-chi en 467 avant J.-C. se réfèrent bien à la comète de Halley. Ils font davantage confiance à la notation de l'année 240 avant J.-C. *(Figure 24)*. En avril 1985, F. R. Stephenson, K.K.C. Yau, et H. Hunger, annoncèrent dans *Nature* qu'un nouvel examen des tablettes astronomiques de Babylone – qui se trouvent dans les sous-sols du British Museum, depuis leur découverte en Mésopotamie il y a plus d'un siècle – a montré qu'elles décrivaient les apparitions de corps célestes extraordinaires (des comètes, probablement, ont-ils écrit), dans les années 164 et 87 avant J.-C. La durée de soixante-dix-sept ans des cycles observés donne à penser à ces spécialistes que ces corps inhabituels étaient bien la comète de Halley.

L'année 164 avant J.-C. fut d'une importance capitale dans les histoires du Proche-Orient et des Juifs – ce qui a échappé à ces mêmes spécialistes préoccupés par la comète de Halley. Ce fut cette année-là que, sous le commandement des Maccabées, les Juifs de Judée se révoltèrent contre la domination gréco-syrienne. Ils reprirent Jérusalem et purifièrent le Temple souillé. La cérémonie de la nouvelle consécration du Temple est encore célébrée aujourd'hui par les Juifs lors du festival de Hanukkah (« Reconsécration »). La tablette datant de 164 ans avant J.-C. *(Figure 25)*, numérotée WA-41462 au British Museum, est datée lisiblement de l'année spécifique du règne du Séleucide (gréco-syrien) Antiochus d'Épiphane, le roi très malveillant du Livre des Maccabées. Il est rapporté

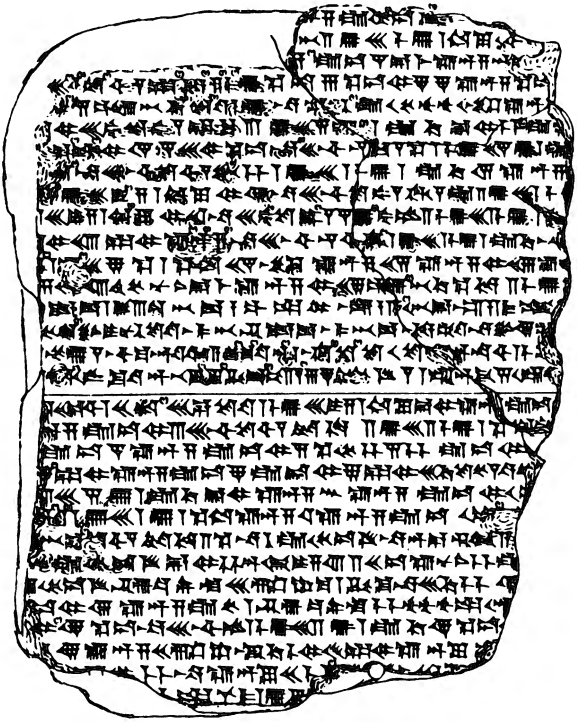


Figure 25

que l'objet céleste inhabituel, dont les trois érudits pensaient qu'il était la comète de Halley, avait été vu pendant le mois babylonien de Kislimu, qui est effectivement le mois juif de Kislev, celui au cours duquel ils célèbrent Hanukkah.

En une autre circonstance, parce que Flavius Josèphe avait comparé la comète à une épée céleste (comme elle semble représentée aussi dans la tapisserie de Bayeux), quelques savants ont émis la suggestion que l'Ange du Seigneur vu par le Roi David, et qui « se tenait debout entre le ciel et la terre, avec une épée dans la main étendue sur Jérusalem » (*Chroniques* I, 21:16), avait pu être, en réalité, la comète de Halley, envoyée par le Seigneur pour punir le roi d'avoir ordonné un recensement interdit. L'époque de cet inci-

dent se situe environ mille ans avant J.-C., et il coïncide avec l'une des années au cours desquelles la comète aurait dû apparaître.

J'ai signalé, dans un article publié en 1986, que le nom hébreu pour « comète » est *Kokhav shavit*, une « étoile sceptre ». En rapport direct avec le récit biblique du voyant Bilam, ai-je écrit. Après l'Exode, quand les Israélites eurent fini d'errer dans le désert et qu'ils se mirent à conquérir Canaan, le roi moabite commanda à Bilam de maudire les Israélites. Mais au contraire, Bilam les bénit, comprenant que leur avance était divinement ordonnée. Il fit ainsi, expliqua-t-il (*Nombres* 24 : 17), au nom d'une vision céleste :

Je le vois – mais non pour maintenant,
Je l'aperçois – mais non de près ;
Un astre issu de Jacob devient chef,
un sceptre se lève, issu d'Israël.

Dans *Les marches du Ciel*[28], j'ai fourni la chronologie qui fixait la date de l'Exode à 1433 avant J.-C. L'entrée des Israélites dans Canaan commença quarante années plus tard, en 1393 avant J.-C. La comète de Halley serait apparue aux environs de 1390 avant J.-C., selon une période de soixante-seize ou soixante-dix-sept ans. Bilam a-t-il interprété cet événement comme le signe divin que l'avance des Israélites ne pourrait et ne devrait pas se voir arrêter ? Si la comète que nous appelons Halley était considérée comme l'étoile sceptre d'Israël dans les temps bibliques, nous tiendrions alors l'explication pour laquelle les révoltes juives de 164 avant et 66 après J.-C. furent programmées pour coïncider avec ses apparitions. Il est significatif que, en dépit de la victoire écrasante des Romains sur la révolte judéenne en 66 avant J.-C., les Juifs reprirent encore les armes, quelque soixante-dix ans après, dans un effort héroïque pour libérer Jérusalem et reconstruire le Temple. Shimeon Bar Kosiba, qui dirigeait la révolte, fut renommé Bar Kokhba, « Fils

---

[28] *Stairways to Heaven,* traduction à paraître chez Macro Éditions. NDT.

de l'Étoile », par les dirigeants religieux, surtout en référence aux versets de *Nombres* 24 cités ci-dessus.

On peut seulement supposer que la révolte réprimée par les Romains en trois ans, en l'an 135 avant J.-C., était aussi planifiée, comme le fut celle des Maccabées, pour achever la reconsécration du Temple au moment du retour de la comète de Halley, en l'an 142 après J.-C.

En 1986, le retour de ce corps céleste majestueux aux coïncidences historiques aussi énormes dans le passé, avait de quoi nous valoir quelques frissons. Je sais de quoi je parle…

Jusqu'à quand remontent les apparitions de ce messager du passé ? *(Figure 26)* Les épopées sumériennes de la création les datent d'aussi loin que l'époque de la Bataille céleste. La comète de Halley et ses semblables sont, véritablement, les messagers de la *Genèse*.

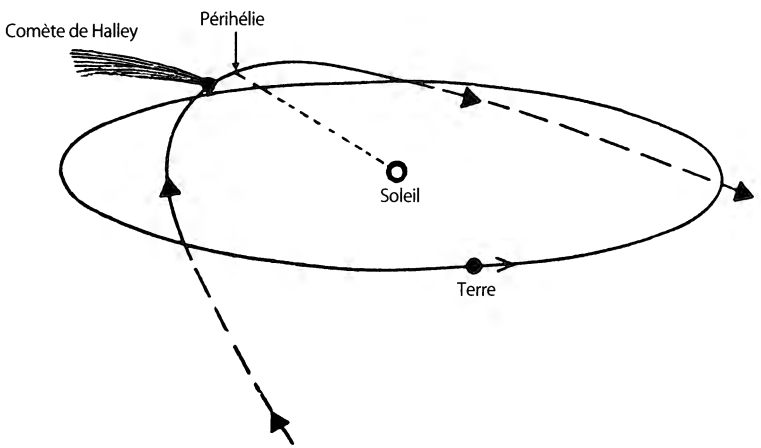


Figure 26

Les astronomes et les physiciens pensent que le système solaire s'est formé à partir d'un nuage primordial de matière gazeuse, en mouvement permanent, comme tout dans l'Univers. Il orbitait dans sa galaxie (la Voie Lactée) et tournait sur lui-même autour de son propre centre de gravité. En refroidissant, le nuage s'étendit peu à peu. Puis, lentement, son centre s'est condensé en étoile (notre Soleil), et les planètes se formèrent au-delà du disque de matière gazeuse en rotation. Tous les composants du système solaire ont dès lors conservé la direction du mouvement originel du nuage primordial, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Les planètes tournent autour du Soleil dans le même sens que la nébuleuse originelle, tout comme leurs satellites ou lunes. Les débris non agglomérés ou issus de la désintégration de comètes ou d'astéroïdes devraient donc tourner dans ce sens, et chaque composant du système solaire nécessairement adopter le sens contraire des aiguilles d'une montre. De même, rien ne peut tourner hors le plan du disque original, qui est appelé l'écliptique.

Mais Nibiru/Marduk n'a pas obéi à cette loi. Comme nous l'avons vu plus haut, son orbite était rétrograde – dans le sens des aiguilles d'une montre, à l'opposé des autres. Nibiru délogea Pluton – nommé GA.GA dans les textes sumériens – pour lui donner son orbite actuelle, inclinée de dix-sept degrés par rapport à l'écliptique (ce qui suggère que Nibiru suivait elle-même une trajectoire inclinée). Les instructions sumériennes pour son observation[29] indiquent que la planète est arrivée du sud-est par rapport à l'écliptique, qu'elle a dessiné un arc au-dessus, puis qu'elle a replongé sous l'écliptique avant de retourner d'où elle venait.

Étonnamment, la comète de Halley présente les mêmes caractéristiques. Hormis une orbite beaucoup plus courte que celle de Nibiru (soixante-seize ans contre trois mille six cents années terrestres), sa trajectoire *(Figure 26)* pourrait nous donner une bonne

---

[29] Détaillées dans *La 12e Planète*. NDT.

idée de l'orbite inclinée et rétrograde de Nibiru. Regarder la comète, c'est voir une Nibiru miniature ! Cette similitude orbitale n'est que l'un des aspects qui font de cette comète et d'autres des messagers du passé – non seulement du passé historique, mais de celui, lointain, qui remonte jusqu'à la *Genèse*.

La comète de Halley n'est pas la seule à posséder une orbite sensiblement inclinée sur l'écliptique (caractéristique mesurée en angle de déclinaison). D'autres suivent en outre un parcours rétrograde. Des comètes au cycle irrégulier décrivent non pas des ellipses, mais des paraboles, voire des hyperboles. Leurs orbites sont si étendues et leur éloignement si énorme qu'on a du mal à les calculer. Leurs déclinaisons sont marquées et une bonne moitié de ces objets cométaires se déplacent dans le sens horaire. Sur les quelque six cents comètes classifiées et cataloguées qui reviennent, presque cinq cents connaissent des cycles supérieurs à deux cents ans, avec des déclinaisons semblables à celle de Halley. Plus de la moitié d'entre elles orbitent en sens rétrograde. Les comètes à cycles orbitaux moyens (entre vingt et deux cents ans) et courts (moins de vingt ans) offrent une déclinaison moyenne de dix-huit degrés. Certaines – dont Halley – ont conservé leur mouvement rétrograde en dépit des énormes effets gravitationnels de Jupiter. L'une des comètes découvertes ces dernières années – P/Hartley-Iras (1983) – est remarquable : son cycle orbital est de vingt et un ans, son orbite est à la fois rétrograde et inclinée sur l'écliptique.

D'où viennent les comètes, et quelle est l'origine de leurs orbites inhabituelles, avec ce sens rétrograde qui surprend tant les astronomes ? Dans les années 1820, le marquis Pierre-Simon de Laplace croyait les comètes faites de glace, et leur tête rubis et leur queue brillante (« *coma* », chevelure, en latin, d'où leur appellation) suscitée lors de l'approche du Soleil, composées de glace vaporisée. Ce concept fut remis en cause après la découverte de l'étendue et de la nature de la ceinture d'astéroïdes. On supputa que les comètes fussent des « bancs de sable » – débris rocheux d'une planète désintégrée ? Dans les années 1950, nouveau chan-

gement théorique, autour de deux hypothèses : Fred L. Whipple (alors à Harvard) supposa que les comètes étaient des « boules de neige sale » glacée (principalement de la glace d'eau), mélangée aux grains plus sombres d'une matière semblable à du sable ; et la proposition de Jan Oort, astronome hollandais, fut que les comètes au long cours provenaient d'un immense réservoir à mi-chemin entre le Soleil et les étoiles les plus proches. Parce que les comètes viennent de toutes les directions (avec un mouvement contraire aux aiguilles d'une montre – prograde[30] – ou rétrograde, et selon des déclinaisons variées), ce réservoir de – milliards – de comètes n'est pas une ceinture ou un anneau, comme la ceinture d'astéroïdes ou les anneaux de Saturne, mais une sphère qui entoure le système solaire. Ce « nuage d'Oort » – comme on le nomma – s'établit à une distance moyenne de cent mille unités astronomiques (UA) du Soleil[31], selon les calculs d'Oort lui-même. Perturbations, collisions entre comètes ont pu pousser une partie de la horde à se rapprocher du Soleil, jusqu'à cinquante mille UA seulement (soit quand même dix mille fois la distance entre Jupiter et le Soleil). Des étoiles migrantes perturbent parfois ces comètes au point de les pousser vers le Soleil. Quelques-unes, sous l'influence gravitationnelle des planètes – Jupiter surtout – deviennent des comètes aux cycles courts ou moyens ; et certaines, plus spécialement influencées par la masse de Jupiter, se voient forcées d'inverser leur trajectoire *(Figure 27)*. Voilà comment l'on expose en substance le concept du nuage d'Oort.

Depuis les années 1950, le nombre de comètes observées a augmenté de plus de 50 %. L'informatique a permis de simuler les mouvements inversés des comètes, afin de déterminer leur origine.

---

30 Une orbite prograde entraîne un corps dans le même sens que celui de la rotation du corps principal autour du Soleil. NDT.

31 Une UA est la distance moyenne de la Terre au Soleil, soit 150 millions de kilomètres ou 500 secondes/lumière. Cette unité de distance est très utilisée pour l'évaluation des distances dans le système solaire et désormais dans ceux qui abritent des exoplanètes. NDT.

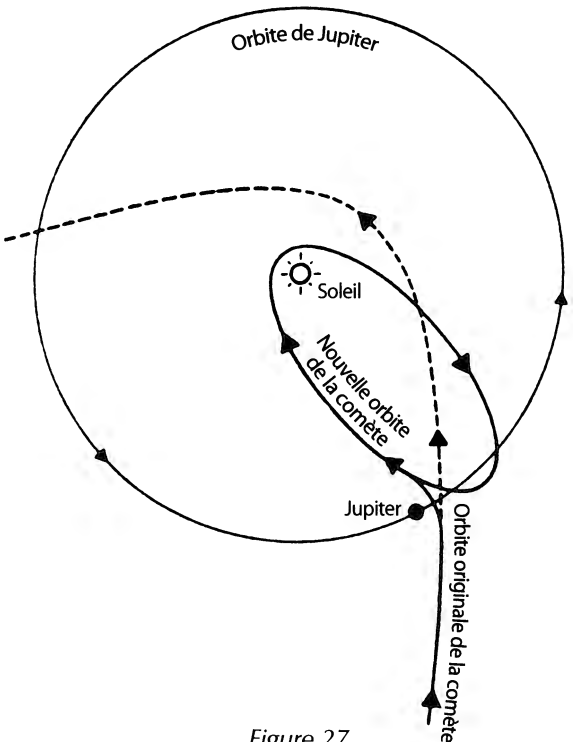


Figure 27

Des études[32] ont montré que, sur deux cents comètes aux cycles de deux cent cinquante ans ou davantage, pas plus de 10 % auraient pu entrer dans le système solaire en provenance de l'espace lointain, extérieur au système. Les autres, soit 90 %, ont toujours eu le Soleil comme point focal de leurs orbites, autrement dit ont toujours fait partie du système solaire. Dans « Les comètes et leur mystère[33] », Fred L. Whipple a postulé que « si les comètes venaient du cosmos, nous devrions nous attendre à ce qu'elles se déplacent à une vitesse

---

[32] Dont celle de l'équipe de l'observatoire Harvard-Smithsonian, sous la direction de Brian G. Marsden.

[33] *The Mystery of Comets*, Smithsonian Books,1987. Ouvrage non traduit en français. NDT.

bien supérieure au 0,8 kilomètre par seconde mesuré », mais ce n'est pas le cas. Conclusion de Whipple : « À de rares exceptions près, les comètes appartiennent à la famille du Soleil et lui sont attachées selon les lois de la gravité. »

« Au cours des toutes dernières années, les astronomes sont revenus du modèle simple du nuage d'Oort, a écrit Andrew Theokas, de l'université de Boston, dans le *New Scientist* du 11 février 1988. Les astronomes croient toujours à l'existence de ce nuage, mais les données nouvelles exigent qu'ils reconsidèrent sa taille et sa forme. Ils en sont venus à réexaminer l'origine du nuage d'Oort, et se sont demandé s'il pouvait contenir de "nouvelles" comètes en provenance de l'espace interstellaire. » Theokas cite une idée alternative de Mark Bailey, de l'université de Manchester. Lequel émet l'hypothèse que la plupart des comètes « se déplacent relativement près du Soleil, à peine au-delà des orbites des planètes ». Est-ce le cas de Nibiru/Marduk dont le « domicile lointain » – son aphélie[34] – pourrait suivre le même destin ?

La « remise en cause » du concept du nuage d'Oort (qui suggère que, *grosso modo*, les comètes ont toujours fait partie du système solaire et qu'elles n'étaient pas de simples passantes à s'y frayer un chemin occasionnel), Jan Oort lui-même l'avait définie. Il n'avait proposé l'existence d'un nuage de comètes dans l'espace interstellaire que pour répondre à l'anomalie de leurs orbites paraboliques et hyperboliques, mais cet aspect ne rendait pas compte de la théorie qu'il avait en réalité développée. L'étude qui avait rendu célèbre son « nuage » et son découvreur portait pour titre *Structure du nuage de comètes autour du système solaire et une hypothèse sur son origine*[35]. Pour Oort, sa nouvelle théorie établissait « l'origine commune des comètes et des planètes mineures » (autrement dit, astéroïdes). Son opinion était que les comètes occupaient leur place, non parce

---

[34] Aphélie, point focal de l'ellipse d'un corps céleste le plus éloigné du Soleil. Son point le plus rapproché est le périhélie. NDT.

[35] *Bulletin of the Astronomical Institutions of the Netherlands*, vol. 11, 13 janvier 1950.

qu'elles y sont « nées », mais parce qu'elles *y ont été projetées.* Elles n'étaient que fragments d'objets plus grands, « au loin dispersés » par les perturbations engendrées par les planètes, en particulier par Jupiter – tout comme, plus récemment, le vaisseau spatial Pioneer fut projeté dans l'espace par l'effet « rebond » de la gravitation des planètes Jupiter et Saturne.

« Le processus principal en jeu aujourd'hui s'est inversé, écrit Oort. On assiste à un transfert lent de comètes depuis un grand nuage jusqu'à des orbites à cycles courts. Mais, à l'époque à laquelle les planètes mineures (astéroïdes) furent formées [...], la tendance devait être à l'opposé : beaucoup plus d'objets transférés à partir de la région des astéroïdes vers le nuage de comètes [...] Il paraît beaucoup plus probable qu'au lieu de provenir de régions lointaines, les comètes soient nées parmi les planètes. Et d'abord, intuitivement, au cœur des astéroïdes. Plusieurs éléments plaident pour une identité d'appartenance [des comètes et des astéroïdes], ils font partie de la même "espèce" [...] Il semble raisonnable de supposer que les comètes naissent avec les planètes mineures. » Ainsi conclut Oort : l'existence d'un énorme nuage de comètes trouve une explication naturelle si ces comètes (et les météorites) sont considérées comme des planètes mineures échappées de la ceinture d'astéroïdes, aux premiers âges du système planétaire.

Ce qui commence à ressembler beaucoup à l'*Enuma elish*...

Fixer l'origine des comètes dans la ceinture d'astéroïdes et considérer que comètes et astéroïdes appartiennent à la même « espèce » d'objets célestes – d'origine commune – induit plusieurs questions : comment ces objets furent-ils créés ? Quel processus les a « engendrés » ? Qu'est-ce qui les a éparpillés ? Quel phénomène a donné leur inclinaison et leur mouvement rétrograde aux comètes ?

Une étude majeure, sans concession, sur le sujet, a été rendue publique en 1978 par Thomas C. Van Flandern, du Naval Observatory de Washington (publiée dans *Icarus,* n° 36). Son titre : *Un*

ex-astéroïde à l'origine des comètes[36]. L'étude confirmait ouvertement les hypothèses du XIX^e^ siècle, selon lesquelles les astéroïdes et les comètes provenaient d'une ancienne planète qui aurait explosé. Il est patent que Van Flandern avait trouvé dans l'œuvre d'Oort l'essence même de sa conception : « Même le père de la théorie moderne du "nuage de comètes", écrivit-il, était parvenu à la conclusion, sur la base des preuves alors disponibles, que ces comètes provenaient du système solaire, peut-être en relation avec "l'événement qui donna naissance à la ceinture d'astéroïdes" – hypothèse qui soulevait le minimum d'objections. » Van Flandern se référa également aux études entreprises, dès 1972, par Michael W. Ovenden, éminent astronome canadien, qui introduisit le concept d'un « principe de moindre action interaction ». Le corollaire du concept était l'hypothèse qu'« une planète, dont la masse est à peu près de quatre-vingt-dix fois celle de la Terre, a existé entre Mars et Jupiter, et qu'elle a "disparu" à une époque relativement récente, il y a environ dix millions d'années ». Ce qui, a expliqué plus longuement Ovenden en 1975[37], est le seul moyen de satisfaire aux exigences de « la théorie cosmogonique qui prévoit que les mouvements célestes puissent être rétrogrades aussi bien que directs ».

En 1978, Van Flandern résuma ses recherches en ces termes :

> « La conclusion principale de cette étude est que les comètes proviennent d'un événement destructeur qui s'est passé à l'intérieur du système solaire.
> *Selon toute probabilité, ce fut le même événement qui a donné naissance à la ceinture d'astéroïdes et qui a produit la plupart des météores visibles aujourd'hui.* »

Il a ajouté qu'il était moins certain que ce même « événement destructeur » ait pu donner naissance aux satellites de Mars et aux

---

36 *A Former Asteroidal Planet as the Origin of Comets.*

37 *La Loi de Bode – Vérité ou conséquences ?*, vol. 18, *Vistas in Astronomy.*

satellites extérieurs de Jupiter. Il estimait en outre que « l'événement » avait eu lieu il y a cinq millions d'années. Mais il ne doutait pas un instant qu'il se soit produit « dans la ceinture d'astéroïdes ». Il était persuadé que les propriétés physiques, chimiques et dynamiques de ces corps célestes nés de l'événement montraient « la désintégration d'une grande planète », là où se trouve à présent la ceinture d'astéroïdes.

Mais pour quelle raison cette grande planète s'est-elle désintégrée ? « La question la plus fréquemment posée à propos de ce scénario », releva Van Flandern. Sa réponse n'éclaira personne : « À l'heure actuelle, il n'y a aucune réponse satisfaisante à cette question. »

Pas de réponse satisfaisante ? Mais si, celle des Sumériens : le récit de Tiamat et de Nibiru/Marduk, la Bataille céleste, la rupture en deux parties de Tiamat, l'anéantissement de ses lunes (à l'exception de « Kingu »), et la mise sur orbite forcée rétrograde de leurs débris…

L'une des critiques principales à l'encontre de la théorie de la planète détruite porte sur le devenir réel de sa matière dispersée : les astronomes estiment la masse totale des comètes et astéroïdes connus à une fraction seulement de la masse estimée de la planète brisée. C'est particulièrement vrai si l'on retient pour ces calculs l'estimation, par Ovenden, de la masse de cette planète – quatre-vingt-dix fois celle de la Terre. La réponse d'Ovenden est que la masse manquante a probablement été capturée par Jupiter. Ses propres calculs[38] font état d'une augmentation du volume de Jupiter de l'ordre de cent trente fois la masse de la Terre, engendrée par la capture d'astéroïdes et de plusieurs de ses lunes « rétrogrades ». Pour justifier la différence entre son estimation de la masse de la planète brisée (quatre-vingt-dix fois celle de la Terre) et une augmentation de la masse de Jupiter de cent trente planètes Terre, Ovenden a fait appel à d'autres études dont les conclusions

---

38 *Monthly Notes of the Royal Astronomical Society*, 173, 1975.

établiraient que la masse de Jupiter aurait diminué au cours d'une époque passée.

Mais plutôt que de gonfler en premier lieu la taille de Jupiter pour ensuite la diminuer, un meilleur scénario consisterait à estimer à la baisse la taille de la planète détruite. Or, c'est très exactement ce qu'on lit dans les textes sumériens. Si la Terre est bien l'une des *moitiés* restantes de Tiamat, alors cette planète entière atteignait approximativement deux fois la taille de la Terre – et non pas quatre-vingt-dix fois, CQFD. Les études de la ceinture d'astéroïdes révèlent non seulement sa capture par Jupiter, mais aussi une dispersion des astéroïdes à partir de leur emplacement originel, présumé à environ 2,8 UA. Cette dispersion intéresse une région si étendue qu'elle occupait l'espace de 1,8 à 4 UA. On trouve quelques astéroïdes entre Jupiter et Saturne. Un autre (Chiron 2060), récemment découvert, tourne entre Saturne et Uranus, à 13,6 UA. La collision qui détruisit la planète doit donc avoir été extrêmement puissante.

En plus des vides entre les groupes d'astéroïdes, les astronomes distinguent des trous entre les grappes que forment ces mêmes astéroïdes *(Figure 28)*. Les dernières théories estiment que des astéroïdes ont dû circuler dans ces niches, mais qu'ils ont été éjectés loin dans l'espace, tandis que certains pourraient avoir été capturés en chemin par les forces gravitationnelles des planètes extérieures. À moins qu'ils n'aient été détruits au cours de « collisions catastrophiques[39] » ! En l'absence d'explications valables pour de telles éjections-collisions, la seule théorie plausible reste celle qu'offrent les écrits sumériens : elle décrit l'orbite de Nibiru/Marduk comme une immense trajectoire elliptique qui ramène régulièrement la planète (toutes les trois mille six cents années terrestres, d'après mes calculs) dans la ceinture d'astéroïdes. Comme le montrent les figures 10 et 11, la conclusion tirée des textes anciens était que Nibiru/Marduk *(Figure 28)* passa près du côté extérieur de Tiamat,

---

[39] Cité par la *McGraw-Hill Encyclopedia of Astronomy*, 1983.

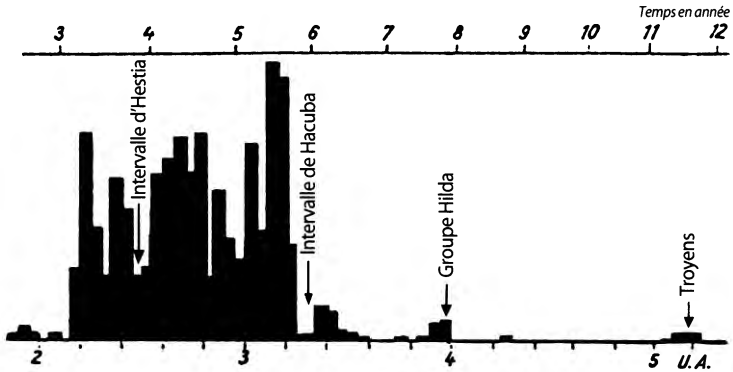


Figure 28

ou côté de Jupiter. Les retours répétés dans cette zone céleste ont de quoi expliquer la taille du « trou béant » : c'est le retour périodique de Nibiru/Marduk qui provoque « l'éjection » et le « balayage ».

Si l'on prend en compte l'existence de Nibiru et son retour cyclique sur le « Lieu de la Bataille », l'énigme de la « matière manquante » est résolue. L'existence de cette planète conforte en outre les théories selon lesquelles les augmentations de masse de Jupiter ont eu lieu à une époque relativement récente (des millions d'années – et non des milliards). Le scénario tient alors compte des localisations de Jupiter au moment où Nibiru atteint son périhélie au fur et à mesure de ses passages réguliers : les accrétions de matière sur Jupiter ne se seraient pas nécessairement produites en une seule fois, lors de la catastrophe qui brisa Tiamat. Les études spectrographiques des astéroïdes révèlent que certains « furent chauffés dans les premiers millions d'années qui suivirent la naissance du système solaire », une chaleur si intense qu'elle les a fait fondre. « Le fer a coulé au centre, formant des noyaux solides de pierre et de fer, tandis que les laves basaltiques flottaient à leur surface, produisant des planètes mineures comme Vesta[40] ». L'époque proposée pour la catastrophe est celle-là même qui est indiquée dans *La 12e Planète* –

40 *McGraw-Hill Encyclopedia of Astronomy, op. cit.*

quelque cinq cents millions d'années après la formation du système solaire.

Les récents progrès scientifiques en astronomie et en astrophysique font plus que corroborer la cosmogonie sumérienne. Lorsqu'elle décrit une collision céleste comme source commune des comètes et des astéroïdes, quand elle indique le lieu de cette collision (là où les restes de la ceinture d'astéroïdes sont toujours en orbite), ou quand elle date l'époque de la catastrophe (quatre milliards d'années environ). La science valide aussi les textes anciens sur la question vitale de l'*eau*.

La présence d'eau, le mélange des eaux, la séparation des eaux – tout joue un rôle important, d'une façon ou d'une autre, dans l'histoire de Tiamat, Nibiru/Marduk, la Bataille céleste et ses conséquences. Une partie du mystère a déjà été élucidée : nous avons démontré que la notion ancienne d'une ceinture d'astéroïdes, qui divisait les eaux du « dessus » et les eaux du « dessous », est confirmée par la science d'aujourd'hui. Mais cette préoccupation à propos de l'eau allait plus loin. Tiamat était décrite comme un « monstre aqueux » et les textes mésopotamiens parlent de la façon dont Nibiru/Marduk a travaillé ces eaux :

> *L'autre partie d'elle-même, elle en fit un écran dans les cieux,*
> *Comme un verrou au Lieu du Passage elle le plaça comme guetteur ;*
> *Elle ordonna de ne point permettre aux eaux de fuir.*

Le concept d'une ceinture d'astéroïdes – qui a non seulement divisé les eaux de la planète et les a mises au-dessus et en dessous d'elle, mais qui était aussi le « gardien » des propres eaux de Tiamat – trouve un écho dans les versets bibliques de la *Genèse* où l'explication est donnée : le « Bracelet ouvragé » était aussi appelé *Shama'im*, le lieu « où étaient les eaux ». Les références aux eaux où se produisirent la Bataille céleste, la création de la Terre et le *Shama'im* sont

fréquentes dans l'Ancien Testament. C'est le signe d'une connaissance millénaire de la cosmogonie sumérienne, même au temps des prophètes et des rois de Judée. On en trouve un exemple dans le *Psaume* 104, qui dépeint le Créateur comme le Seigneur :

> *Tu déploies les cieux* [Shama'im] *comme une tente,*
> *Tu bâtis sur les eaux tes chambres hautes* [un écran]
> *(Psaume 104*[41]*)*

Ces versets sont une copie quasi-mot pour mot de certains vers de l'*Enuma elish*. Dans les deux exemples, le positionnement de la ceinture d'astéroïdes « où étaient les eaux » suit les événements précédents au cours desquels Tiamat est brisée en deux moitiés et où le « vent » de l'envahisseuse propulse la partie devenue la Terre sur une nouvelle orbite. Les eaux de la Terre pourraient expliquer la présence de tout ou partie des eaux de Tiamat. Mais *quid* de son autre moitié et de ses satellites ? Si les comètes et les astéroïdes sont bien ces restes, ne devraient-ils pas eux aussi contenir de l'eau ?

Une telle hypothèse eût été absurde à une époque où ces objets étaient considérés comme des « gros débris » et des « bancs de sable itinérants ». Mais elle ne l'est plus tellement à la lumière des récentes découvertes : les astéroïdes sont bien des objets célestes dont l'eau – je dis bien l'eau – constitue un composant majeur.

La plupart des astéroïdes appartiennent à deux catégories : 15 % environ sont du type S, dont les surfaces rougeâtres trahissent la présence de silice et de fer ; 75 % sont du type C, carbonique. C'est bien dans ceux-ci que l'on détecta de l'eau. Non pas sous forme liquide comme l'ont montré les études spectrographiques : puisque les astéroïdes sont dépourvus d'atmosphère, l'eau qui se trouverait à la surface s'évaporerait rapidement. Mais la présence de molécules d'eau sur les matériaux de surface indique que les minéraux

---

[41] La version retenue par l'auteur s'énonce : « Who was stretched out the Shama'im as a curtain, Who in the waters for His ascents put a ceilling. » NDT.

qui constituent l'astéroïde ont capturé l'eau et se sont combinés à elle. La confirmation directe de cette découverte fut administrée en août 1982, lorsqu'un petit astéroïde s'approcha trop près de la Terre, plongea dans son atmosphère et se désintégra. Il apparut comme « un arc-en-ciel avec une longue queue traversant le ciel ». Or un arc-en-ciel se forme lorsque la lumière du soleil tombe sur un ensemble de gouttes d'eau, comme la pluie, le brouillard ou les embruns.

Puisque l'astéroïde est semblable à une « planète mineure » – son appellation originelle –, de l'eau véritable, sous forme liquide, pourrait bien s'y trouver. L'examen du spectre infrarouge de Cérès, premier astéroïde à avoir été découvert (et le plus grand), montre un décrochage supplémentaire du spectrogramme, marque d'eau libre, plutôt que d'eau liée à des minéraux. Or, puisque de l'eau libre s'évaporerait rapidement, même sur Cérès, les astronomes présument l'existence d'une source d'eau constante qui jaillit de l'intérieur. « Si cette source a toujours existé sur Cérès, écrit l'astronome britannique Jack Meadows[42], alors l'astéroïde a dû naître sous forme de parcelle rocheuse très humide. » Meadows signala en outre que les météorites de type carbonique « montrent – aussi – des signes de présence d'eau dense dans les temps passés. »

L'objet céleste Chiron 2060, intéressant à bien des égards, confirme à son tour la présence d'eau dans les corps issus de la Bataille céleste. Quand Charles Kowal (de l'observatoire Hale du Mont Paloma en Californie) découvrit Cérès en novembre 1977, il n'était pas certain de la nature de sa trouvaille. Il la classa simplement comme planétoïde, la nomma temporairement « O-K », pour « Objet Kowal », et fut d'avis qu'il devait s'agir d'un satellite capricieux de Saturne ou d'Uranus. Quelques semaines d'études ultérieures révélèrent une orbite beaucoup plus elliptique que celle des planètes ou planétoïdes, ce qui l'apparentait davantage

---

42 *Space Garbage – Comets, Meteors and Other Solar-System Debris,* « Le dépotoir spatial – comètes, météores et autres débris du système solaire », Philip's, 1985.

au mouvement des comètes. Vers 1981, on comprit que cet objet était un astéroïde, peut-être l'un de ceux qui avaient pu atteindre et dépasser des planètes aussi éloignées que Neptune et Uranus. C'est à ce moment-là qu'il reçut le nom de Chiron 2060. Cependant, vers 1989, les astronomes de l'observatoire national de Kitt Peak, en Arizona, menèrent des observations plus poussées et détectèrent autour de Chiron une atmosphère importante de dioxyde de carbone et de poussière : il ressemblait alors à une comète. Les dernières observations ont établi que Chiron « est essentiellement une boule de neige sale composée d'eau, de poussière et de glace de dioxyde de carbone ».

S'il est prouvé que Chiron tient davantage de la comète que de l'astéroïde, alors une présomption supplémentaire viendra asseoir l'hypothèse que les deux types de corps célestes issus de l'événement de la *Genèse* contiennent bien de l'eau.

Quand une comète est encore loin du Soleil, elle demeure sombre et invisible. Quand elle s'en approche, les rayons solaires déclenchent l'animation de son noyau. La comète développe une tête gazeuse *(coma)*, puis une queue composée de gaz et de poussières que le noyau éjecte en s'échauffant. L'observation de ces émissions a largement confirmé l'opinion de Whipple selon laquelle les comètes étaient des « boules de neige sale ». Le début de l'activité des comètes – quand le noyau commence à monter en température – rend compte des propriétés thermodynamiques de la glace d'eau. Ensuite, les analyses spectroscopiques des émissions gazeuses ont montré invariablement la présence du composant H_2O (autrement dit, eau).

La présence d'eau dans les comètes a été définitivement établie, ces dernières années, par l'examen soigné des nouvelles arrivantes. La comète Kohoutek (1974) a été étudiée à partir de la Terre comme par les sondes Skylab et Mariner 10 au cours de leur voyage vers Vénus et Mercure. On rapporta, à l'époque, que les résultats avaient fourni « la première preuve directe de la présence d'eau » dans une comète. « La découverte d'eau et de deux molécules com-

plexes dans la queue de la comète sont des événements scientifiques majeurs », estima Stephen P. Moran, responsable du projet scientifique pour la NASA. Un consensus s'établit autour de l'évaluation des astrophysiciens du Max Planck Institute for Physics and Astronomics de Munich, lesquels voyaient là « les spécimens de matériaux les plus anciens et les moins altérés depuis la naissance du système solaire ».

Des observations ultérieures de comètes confirmèrent ces résultats. Cependant, aucune de ces études, menées à l'aide d'un déploiement significatif d'instruments, ne put concurrencer les moyens consentis pour sonder la comète de Halley en 1986. Dont les conclusions établirent sans équivoque qu'elle était un corps céleste aqueux.

Au-delà des travaux d'observation à distance partiellement réussis des États-Unis pour examiner Halley, c'est une quasi-flottille internationale de cinq vaisseaux spatiaux inhabités qui s'en vint accueillir la comète *(Figure 29)*. Les Soviétiques convièrent les sondes Vega 1 et 2 *(Figure 29a)* à un rendez-vous avec la revenante. Les Japonais lui envoyèrent Sakigake et Suisei. Et l'Agence européenne de l'espace (ESA) lança Giotto *(Figure 29b)*[43].

Les observations intensives avaient commencé en 1985, alors que la comète de Halley avait déployé sa tête et sa queue. Les astronomes de l'observatoire Kitt Peak la suivirent au télescope et conclurent qu'il était certain « que la glace d'eau était le composant dominant de la comète, et qu'une grande partie du nuage diffus qui l'entourait, de cinq cent quatre mille kilomètres de large, était constituée de vapeur d'eau ». Susan Wyckoff, de l'université d'Arizona, conclut qu'« il s'agissait de la première preuve tangible que la glace d'eau prévalait sur Halley ». Ces observations télescopiques

---

[43] Ainsi nommé en l'honneur du peintre florentin Giotto di Bondone (XIV^e^ siècle), qui fut tellement inspiré par Halley quand il la vit apparaître de son temps qu'il la glissa dans sa fameuse fresque *L'Adoration des Mages*, fendant le ciel comme un éclair, suggérant ainsi que la comète était l'Étoile de Bethléem, dans le récit de la naissance du Christ *(Figure 30)*.

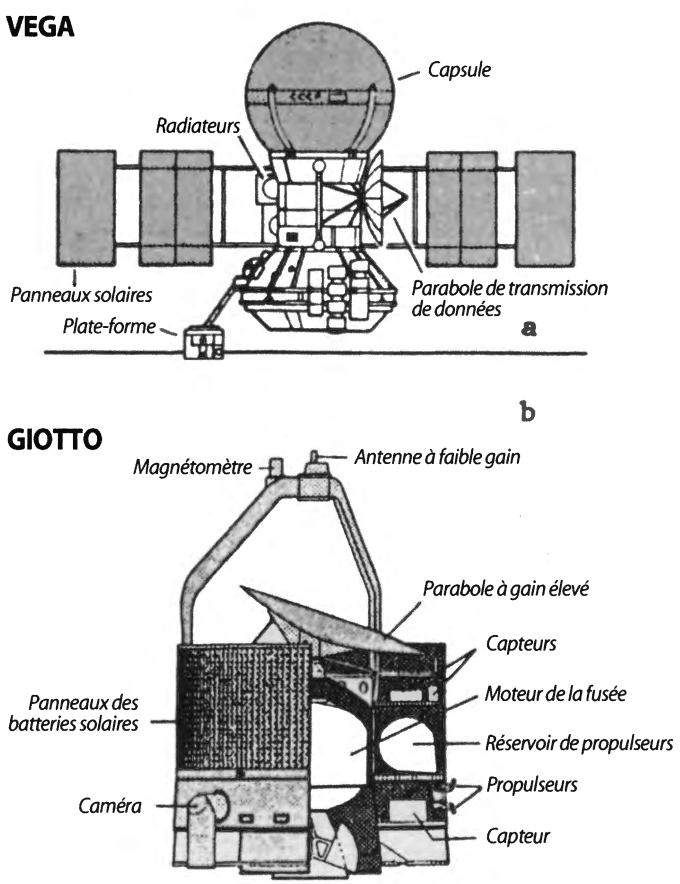


Figure 29

furent enrichies, en janvier 1986, par les observations infrarouges d'avions de haute altitude. À la suite desquelles une équipe de scientifiques de la NASA et des astronomes de plusieurs universités américaines firent état d'une « confirmation directe que l'eau était un constituant majeur de la comète ».

En janvier 1986, Halley avait développé une queue immense et un halo de gaz d'hydrogène dont le diamètre atteignait 17,5 millions de kilomètres – soit quinze fois celui du Soleil. C'est alors que

les techniciens de la NASA dirigèrent les instruments du vaisseau Pioneer Venus (qui tournait autour de la planète du même nom) vers la comète en approche (périhélie entre Vénus et Mercure). Le spectromètre du vaisseau spatial, capable de « voir » les atomes du corps observé, révéla que « la comète perdait douze tonnes d'eau par seconde ». Le 6 mars 1987, tandis qu'elle s'approchait de son périhélie, son débit d'eau « augmentait énormément » selon Ian Stewart, directeur du projet Halley pour la NASA à l'Ames Research Center. D'abord de trente tonnes à la seconde, il atteignit soixante-dix tonnes à la seconde. Stewart assura toutefois à la presse que, même à ce rythme, la comète de Halley possédait « suffisamment de glace d'eau pour des milliers de passages supplémentaires ».

Les rencontres rapprochées avec Halley commencèrent le 6 mars 1986, jour où Vega 1 plongea à travers l'atmosphère radiative de



Figure 30

la comète et envoya, à moins de huit mille quatre cents kilomètres de la surface de l'objet, les premières photos jamais prises de son centre de glace. Les médias notèrent scrupuleusement que l'espèce humaine contemplait le noyau d'un objet céleste qui était apparu au commencement du système solaire. Le 9 mars, Vega 2 survola Halley à moins de sept mille trois cents kilomètres de son noyau. Les conclusions de Vega 1 y trouvèrent confirmation. Le vaisseau révéla aussi que la « poussière » de la comète contenait des morceaux de matière solide, dont certains de la taille d'un rocher, et que la température de la croûte ou couche plus lourde enveloppant le noyau s'élevait à une trentaine de degrés – Halley se trouvait alors à quelque cent vingt-six millions de kilomètres du Soleil.

Les deux vaisseaux japonais, conçus pour étudier les effets du vent solaire sur la queue de la comète et sur son immense nuage d'hydrogène, étaient programmés pour passer à des distances considérables de Halley. La mission Giotto, elle, visait à rencontrer la comète dans un quasi-tête-à-tête, histoire de croiser à une vitesse prodigieuse à moins de quatre cent vingt kilomètres de son centre. Le 14 mars (heure européenne), Giotto passa comme l'éclair près du cœur de Halley et révéla un « noyau mystérieux », d'un noir absolu, d'une taille plus grande qu'on ne l'avait pensé (à peu près la moitié de la taille de l'Île de Manhattan). La forme du noyau était irrégulière et rugueuse *(Figure 31)* : certains l'ont décrite comme « deux pois dans une cosse », d'autres comme une « patatoïde ». Cinq jets principaux fuyaient le noyau, émettant des torrents de poussière et 80 % de vapeur d'eau, preuve que, dans la croûte carbonique, la comète contenait de la « glace fondue » – de *l'eau liquide.*

La première publication exhaustive de tous les gros plans de ces observations fut assurée dans un numéro spécial de *Nature* (du 15 mai 1986). Dans une série de comptes rendus très détaillés, l'équipe soviétique confirmait que l'eau (H_2O) était bien le constituant majeur de la comète, suivi d'un composé d'hydrogène et de carbone. Le rapport de Giotto établit à nouveau que « H_2O était la molécule parente dominante de la tête de Halley », et que « la vapeur

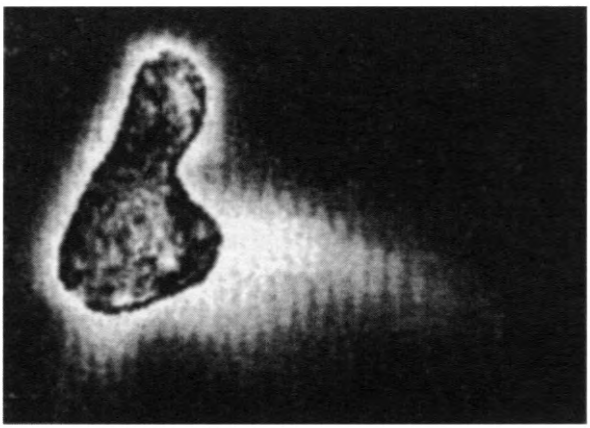


Figure 31

d'eau comptait pour environ 80 % du volume de gaz s'échappant de la comète ». Ces conclusions préliminaires furent réaffirmées en octobre 1986, lors d'une conférence à Heidelberg, en Allemagne de l'Ouest. Et, en décembre 1986, les scientifiques de l'université John Hopkins annoncèrent que l'évaluation des données collectées en mars 1986 par le petit satellite IUE (International Ultraviolet Explorer) tournant autour de la Terre avait révélé une explosion sur la comète qui avait soufflé près de dix mille mètres cubes de glace de son noyau.

Décidément, il y avait de l'eau partout sur ces messagers de la *Genèse* !

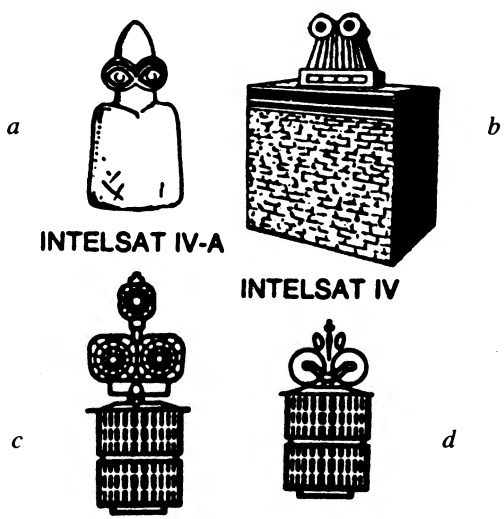
Les études ont montré que ces comètes venues du froid « revenaient à la vie » quand elles s'approchaient du Soleil à une distance de 2,5 à trois UA et que l'eau était la première substance à se dégeler. On remarqua peu que cette distance correspond à la zone de la ceinture d'astéroïdes... Alors, les comètes se dégèlent-elles à l'endroit précis où elles prirent leur essor, ou bien plutôt parce qu'à cet endroit l'eau liquide baignait Tiamat et son hôte océanique...

Quelque chose d'autre est revenu à la vie en même temps que ces découvertes : l'ancienne connaissance de Sumer.

Des « yeux célestes » nous regardent

Quand les effectifs de la Mission Terre des Anunnaki furent au complet, six cents d'entre eux vinrent sur Terre, tandis que trois cents autres demeuraient en orbite pour assurer l'entretien de la navette. Le terme sumérien qui les désignait est IGI.GI, littéralement « Ceux qui observent et qui voient ».
Les archéologues ont trouvé en Mésopotamie un grand nombre d'objets qu'ils appellent « les idoles aux yeux » (a), comme des lieux saints dédiés à ces « dieux » (b). Les textes se réfèrent aux dispositifs dont se servaient les Anunnaki pour « inspecter la Terre d'un bout à l'autre ». Ces textes et ces représentations impliquent qu'ils utilisaient des « yeux » célestes orbitant autour de la Terre – des satellites qui « observaient et voyaient ».

Certains des « observateurs de la Terre » – et en particulier les satellites de communication géostationnaires lancés de nos jours, comme Intelsat IV et Intelsat IV-A (c, d) – ressemblent énormément à ces images millénaires. Il ne s'agit peut-être pas d'une coïncidence.



Chapitre 5

Gaïa, planète brisée

Pourquoi appelons-nous notre planète « Terre » ?
En allemand, on dit *Erde*, qui vient d'*Erda*, en vieil allemand. *Jördh* en islandais. *Jord* en danois. *Erthe* en moyen anglais[44]. *Airtha* en gothique. Vers l'Est, et en reculant dans le temps, *Ereds* ou *Aratha* en araméen. *Erd* ou *Ertz* en kurde. *Eretz* en hébreu. La mer d'Arabie actuelle, cette étendue d'eau qui conduit au golfe Persique, était appelée dans l'Antiquité la mer d'*Érythrée,* et jusqu'à aujourd'hui, *ordu* signifie « campement », ou « colonie », en persan. Pourquoi ?

La réponse repose sur les textes sumériens qui relatent la venue sur Terre du premier groupe d'Anunnaki/Néphilim. Ils étaient cinquante, dirigés par E.A (« Dont la maison est l'eau »), grand scientifique et premier-né d'ANU, dirigeant de Nibiru. Ils amerrirent dans la mer d'Arabie, puis pataugèrent à la lisière des terrains marécageux qui allaient devenir plus tard le golfe Persique, après le réchauffement du climat *(Figure 32)*. Et ils établirent leur première colonie sur une nouvelle planète, à l'extrémité des marécages. Ils l'appelèrent E.RI.DU – « la Maison du lointain » – nom fort approprié.

Et ainsi, avec le temps, toute la planète colonisée porta le nom de la première colonie – *Erde, Erthe, Earth*, [mais en français la Terre, la terre[45]]. Depuis, lorsque [les Anglo-Américains] nomment ainsi notre planète, ils invoquent la mémoire de cette première

---

44 De 1100 à 1500 ap. J.-C. NDT.

45 « Terre » a pour origine l'indo-européen *ters* (« asséché, sec, soif »), d'où le latin *torridus* (« torride »). Le vocable ne prend de majuscule que lorsqu'il désigne la planète, objet cosmologique. NDT.

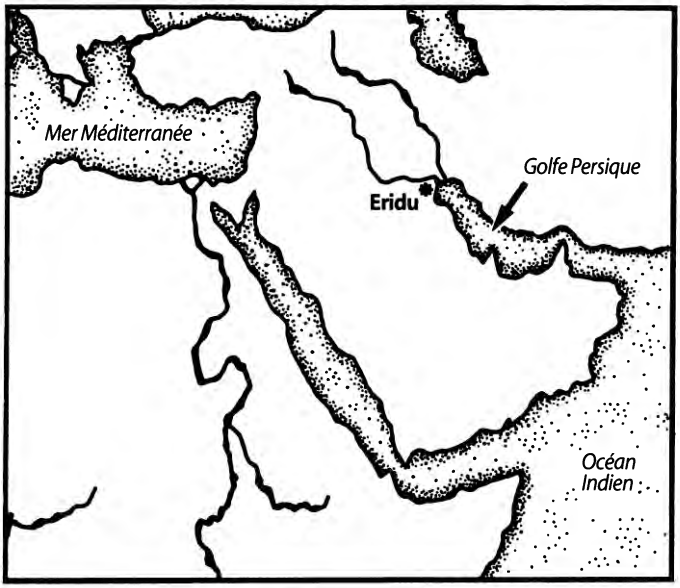
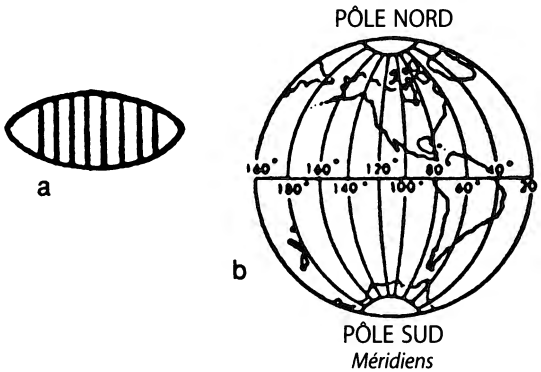


Figure 32

colonie sur terre. Sans le savoir, nous évoquons *Eridu* et honorons le premier groupe d'Anunnaki qui l'a établie.

Le terme sumérien technique et scientifique pour le globe terrestre et sa surface ferme était KI. Le pictogramme qui le représente prend l'allure d'un globe aplati *(Figure 33a)*, strié de lignes verticales, assez proche des représentations modernes des méridiens *(Figure 33b)*. Puisque la Terre est en effet quelque peu gonflée à l'équateur, la représentation sumérienne est scientifiquement plus correcte que la forme moderne habituelle d'un globe parfait…

Après qu'Ea eut achevé d'établir les cinq premières des sept colonies originelles des Anunnaki, il reçut l'épithète d'EN.KI, « Seigneur de la Terre ». Mais le terme KI comme racine ou verbe était appliqué sciemment à la planète « Terre ». KI induit le sens de « couper, sectionner, creuser ». Ses dérivés illustrent ce concept : KI.LA veut dire « excavation », KI.MAH « tombe » et KI.IN.DAR « crevasse, fissure ».



Figures 33

Le terme KI était précédé du déterminatif MUL (« corps céleste ») dans les textes astronomiques sumériens. Lorsqu'ils parlaient de *mul.*KI, ils voulaient dire « le corps céleste qui a été brisé ».

Ainsi, en nommant la Terre KI, les Sumériens évoquaient leur cosmogonie – l'histoire de la Bataille céleste et la fracture de Tiamat.

Inconscients d'une pareille origine, nous continuons à appliquer cette épithète descriptive à notre planète. Étrangement, au cours des siècles (la civilisation sumérienne était vieille de deux mille ans à la naissance de Babylone), la prononciation du terme *ki* se modifia en *gi*, et parfois en *ge*. Il en fut ainsi pour l'akkadien et ses branches linguistiques (babylonienne, assyrienne, hébreu), qui conservèrent cette connotation géographique ou topographique de séparation, de ravin, de vallée profonde. Dès lors, le terme biblique de *géhenne*, dans les traductions grecques de la Bible, provient de l'hébreu *Gai-Hinnom*, ravin étroit aux allures de crevasse, aux abords de Jérusalem. De *Hinnom*, endroit où les pécheurs connaîtront la punition divine par l'éruption d'un feu souterrain, le jour du Jugement dernier[46].

---

[46] De nombreux traducteurs rendent ce mot par « enfer », mais bon nombre de versions

On nous a appris à l'école que le préfixe *géo*, utilisé dans tous les termes scientifiques s'appliquant aux sciences de la Terre – *géo*-graphie, *géo*-métrie, *géo*-logie, etc. – dérivait du grec *Gaïa* (ou *Gaea*), nom de la déesse de la Terre des Grecs. On ne nous a pas enseigné d'où ils tenaient ce terme ni quelle était sa réelle signification. La réponse : du sumérien KI, ou GI.

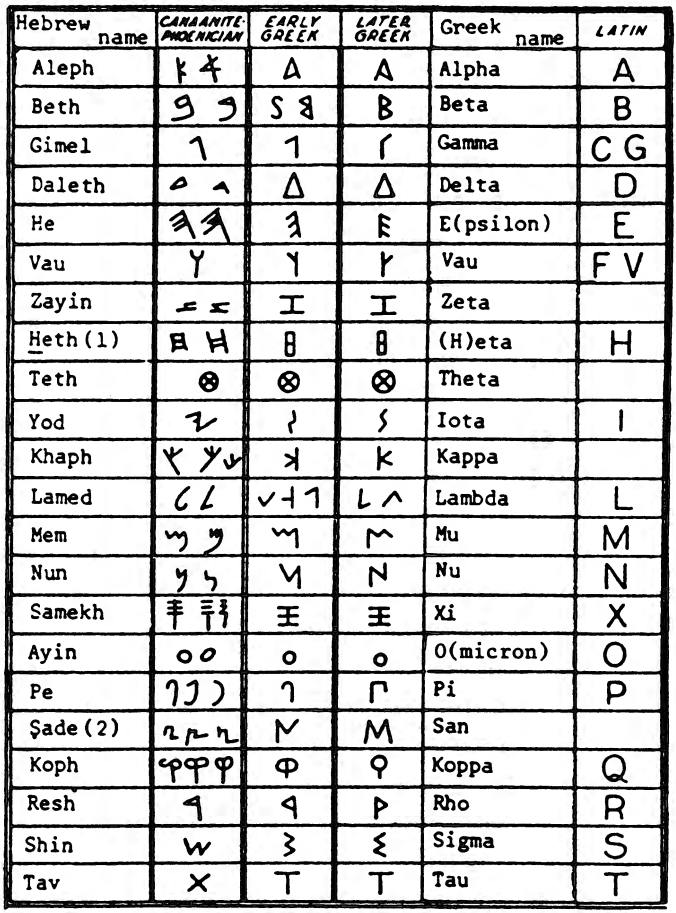
Les spécialistes s'accordent à penser que les Grecs ont emprunté leurs notions des événements primordiaux et leurs dieux au Proche-Orient, par l'Asie mineure (où ils avaient établi des colonies sur les côtes occidentales, comme celle de Troie) et *via* la Crête, à l'est de la Méditerranée. D'après la tradition grecque, Zeus, dieu des dieux, des douze Olympiens, arriva sur le continent grec par la Crête, d'où il avait fui après avoir enlevé la belle Europe, fille du roi phénicien de Tyr. Aphrodite arriva du Proche-Orient par l'île de Chypre. Poséidon (que les Romains appelaient Neptune) s'en vint sur le dos d'un cheval par l'Asie mineure et Athéna apporta l'olive à la Grèce des terres de la Bible. Il ne fait aucun doute que l'alphabet grec s'est développé à partir d'un alphabet du Proche-Orient *(Figure 34)*. Cyrus H. Gordon, auteur, entre autres, d'« Écrits oubliés : éléments de preuve pour la langue minoenne[47] », a déchiffré l'écriture crétoise énigmatique, appelée linéaire-A, et a démontré qu'elle s'apparentait à une langue sémite du Proche-Orient. Avec les dieux et la terminologie de cette région, s'en vinrent les « mythes » et les légendes.

Les premiers écrits grecs à évoquer le lointain passé et les affaires des hommes et des dieux furent l'*Iliade*, d'Homère, les *Odes*, de

---

modernes transcrivent le mot du grec *géénna* (Mt 5:22, Darby ; Jérusalem ; Ostie ; Pléiade ; TOB). La vallée de Hinnom, étroite et profonde, s'étendait au sud et au sud-ouest de la Jérusalem antique. Elle porte le nom actuel d'ouadi er-Rababi (Gué Ben Hinnom). C'est là que les rois judéens Ahaz et Manassé pratiquèrent un culte idolâtrique, sacrifices humains à Baal. NDT.

47 Ce titre cité par l'auteur pourrait renvoyer à plusieurs ouvrages, *Evidence for the Minoan Language*, Ventnor Pub, 1966, *Forgotten Scripts: Their Ongoing Discovery and Decipherment*, Basic Books, édition révisée 1983, *Forgotten Scripts: The Story of Their Decipherment*, Penguin Books, nouvelle édition, 1971. NDT



Hebrew name	CANAANITE-PHOENICIAN	EARLY GREEK	LATER GREEK	Greek name	LATIN
Aleph		Α	Α	Alpha	A
Beth			Β	Beta	B
Gimel			Γ	Gamma	C G
Daleth		Δ	Δ	Delta	D
He			Ε	E(psilon)	E
Vau			Υ	Vau	F V
Zayin		Ι	Ι	Zeta	
Heth(1)		Β	Β	(H)eta	H
Teth		⊗	⊗	Theta	
Yod			Ι	Iota	I
Khaph			Κ	Kappa	
Lamed			Λ	Lambda	L
Mem			Μ	Mu	M
Nun			Ν	Nu	N
Samekh		Ξ	Ξ	Xi	X
Ayin		Ο	Ο	O(micron)	O
Pe			Π	Pi	P
Şade(2)		Μ	Μ	San	
Koph		Φ	Ϙ	Koppa	Q
Resh			Ρ	Rho	R
Shin			Σ	Sigma	S
Tav		Τ	Τ	Tau	T

Figures 34

Pindare de Thèbes. Et, par-dessus tout, la *Théogonie* (« La généalogie divine »), d'Hésiode, auteur d'une autre œuvre fameuse, *Les travaux et les jours*. Au VIII[e] siècle avant J.-C., Hésiode entreprit l'histoire divine des événements qui avaient finalement conduit à la suprématie de Zeus – une histoire de passions, de rivalités et de combats (reprise dans mon livre *Guerres des dieux, guerres des*

hommes[48]) – et la création des dieux célestes, du Ciel et de la Terre émergeant du chaos, fort proche du *commencement* biblique :

> *Donc, avant tout, fut Abîme [Chaos] ; puis Terre [Gaïa] aux larges flancs, assise sûre à jamais offerte à tous les immortels, maîtres des cimes de l'Olympe neigeux et le Tartare brumeux, tout au fond de la terre aux larges routes,*
> *Et Amour [Éros], le plus beau parmi les dieux immortels…*
> *D'Abîme [du Chaos], naquirent Érèbe [l'obscur] et la noire Nuit [Nyx]. Et de Nuit, à son tour, sortirent Éther et Lumière du Jour [Hêmerê].*
> *(Hésiode, Théogonie, 116-124, traduction Paul Mazon, Les Belles Lettres, 1986)*

À ce stade du processus de formation des « immortels divins » – les dieux célestes –, le « Ciel » n'existait pas encore, comme les sources mésopotamiennes le content. En conséquence, la « Gaïa » de ces versets est l'équivalent de Tiamat, « elle qui les porta tous », d'après l'*Enuma elish*. Hésiode fait la liste des trois paires de dieux célestes qui suivirent le « Chaos » et « Gaïa » (Tartare et Éros, Érèbe et Nyx, Éther et Hêmerê – la Clarté). Le parallèle devrait être direct avec la création des trois couples de la cosmogonie sumérienne (actuellement nommés Vénus et Mars, Saturne et Jupiter, Uranus et Neptune) – mais il ne semble pas avoir été remarqué.

C'est seulement après la création des planètes principales du système solaire, lors de l'apparition de l'envahisseuse Nibiru, qu'Hésiode mentionne la création d'Ouranos, le « Ciel » – ce que l'on retrouve dans les textes bibliques et mésopotamiens. Ainsi que nous l'explique le *Livre de la Genèse*, ce *Shama'im* était le Bracelet ouvragé, la ceinture d'astéroïdes. L'*Enuma elish* relate qu'il s'agissait d'une moitié brisée en morceaux de Tiamat, tandis que l'autre

[48] À paraître chez Macro Éditions.

moitié, intacte, devenait la Terre. Tout cela fait écho aux versets de la *Théogonie* d'Hésiode :

> *Terre [Gaïa], elle, d'abord enfanta un être égal à elle-même, capable de la couvrir tout entière, Ciel étoilé [Ouranos], qui devait offrir aux dieux bienheureux une assise sûre à jamais.*
> *(Hésiode, Théogonie, 125-128, op. cit.)*

Partagée en deux parties égales, Gaïa cessa d'être Tiamat. Séparée de la moitié pulvérisée qui devint le firmament, domicile éternel des astéroïdes et des comètes, la moitié intacte (lancée sur une autre orbite), devint Gaïa, la Terre. Et ainsi cette planète, d'abord Tiamat, puis la Terre, répond-elle à ses épithètes : *Gaïa, Gi, Ki* – Celle qui fut séparée.

À quoi ressemblait la planète brisée après la Bataille céleste, orbitant désormais en tant que Gaïa/Terre ? Les terres fermes qui avaient constitué la croûte de Tiamat d'un côté, et de l'autre, le creux, une immense faille dans laquelle les eaux de l'ancienne Tiamat ont dû s'écouler. Comme le compose Hésiode, Gaïa (qui était maintenant la contrepartie du Ciel) *« mit aussi au monde les hautes Montagnes, plaisant séjour des déesses, les Nymphes, habitantes des monts vallonnés »*. Et, de l'autre côté, *« elle enfanta aussi la mer inféconde* [Pontos] *aux furieux gonflements » (Hésiode, Théogonie, 128-131, op. cit.).*

Le *Livre de la Genèse* fournit la même image de la planète brisée :

> *Dieu [Élohim] dit : « Que les eaux qui sont sous le ciel*
> *s'amassent en un seul endroit*
> *et qu'apparaisse le continent »*
> *et il en fut ainsi.*
> *Dieu appela le continent « terre »*
> *et la masse des eaux « mers »*
> *(Genèse, 1,9)*

La Terre, la nouvelle Gaïa, était en train de se former.

Trois mille ans séparent Hésiode de l'époque où la civilisation sumérienne s'est épanouie. Il est clair que ces peuples millénaires, y compris les auteurs et compilateurs du *Livre de la Genèse*, acceptèrent partout la cosmogonie de Sumer. On appelle de nos jours « mythes », « légendes » ou « croyances religieuses », ce qui constituait la science des précédents millénaires – connaissance conférée par les Anunnaki, comme l'ont affirmé les Sumériens.

D'après cette science millénaire, la Terre n'était pas un membre original du système solaire. Elle était une moitié de la planète séparée qui s'appelait alors Tiamat, « elle qui les portait tous ». La Bataille céleste, processus de création de la Terre, survient plusieurs centaines de millions d'années après que le système solaire et ses planètes eurent été créés. La Terre a retenu beaucoup des eaux de Tiamat parce qu'elle était une partie d'elle, de cette planète que l'on appelait le « monstre aquatique ». Et, tandis qu'elle évoluait en planète indépendante et atteignait la forme sphérique dictée par les lois de la gravité, les eaux se rassemblèrent dans l'immense cavité du côté arraché, et les terres sèches apparurent sur l'autre côté.

Voilà l'essentiel de ce en quoi les anciens peuples croyaient fermement. Que postule la science moderne en la matière ?

Les planètes, théorise-t-elle, ont d'abord pris l'allure de boules congelées nées du disque gazeux qui s'étendait autour du Soleil. En se refroidissant, la matière lourde – du fer dans le cas de la Terre – se concentra au centre des futures planètes, à l'origine d'un noyau solide – celui de la Terre est constitué de fer fondu. Autour, se forma un cœur plus malléable, voire fluide. Les deux cœurs en mouvement sous l'effet de la rotation de la planète agissent comme une dynamo et produisent le champ magnétique planétaire. Au-dessus du cœur solide et de son enveloppe fluide, commence le manteau rocheux et minéral – pour la Terre, l'épaisseur avoisine deux mille cinq cent vingt kilomètres. Le cœur fluide et la chaleur du noyau central – six mille six cent cinquante degrés – affectent le

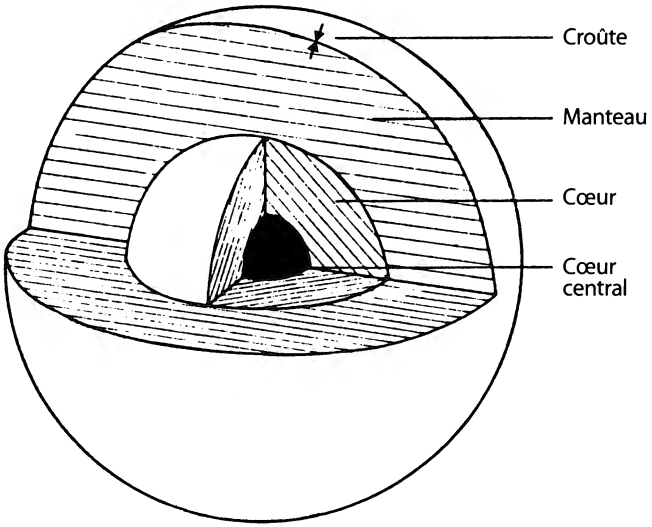


Figure 35

manteau et les couches au-dessus, mais ce sont les six cents derniers kilomètres supérieurs du manteau terrestre qui déterminent l'allure de la surface – la croûte refroidie.

Le processus qui aboutit à un globe sphérique sur des milliards d'années – la force de gravité uniforme et la rotation de la planète autour de son axe – devrait aussi produire des couches ordonnées. Le noyau solide, le cœur plastique ou fluide, l'épais manteau inférieur de silice, le manteau supérieur de rochers et la croûte la plus haute, devraient s'imbriquer l'une l'autre en couches ordonnées, un peu comme un oignon. C'est vrai pour le globe appelé Terre *(Figure 35)* – mais jusqu'à un certain point seulement. Car il existe sur la couche supérieure, la croûte, des anomalies majeures.

Depuis les sondages approfondis de la Lune et de Mars dans les années 1960 et 1970, les géophysiciens ont essayé de comprendre pourquoi la croûte de la Terre est à ce point mince. Celle de la Lune

et de Mars représente 10 % de leur masse. Celle de notre planète n'atteint que 0,5 % de la masse globale. En 1988, des géophysiciens du Caltech et de l'université de l'Illinois, dirigés par Don Anderson, annoncèrent avoir repéré la « croûte manquante ». En analysant les ondes de choc des tremblements de terre, ils étaient parvenus à la conclusion que le matériau de la croûte s'était affaissé et qu'il se trouvait quelque part *sous* la surface de la Terre, à une profondeur de l'ordre de quatre cents kilomètres. Il est en quantité suffisante, estimaient ces scientifiques, pour décupler l'épaisseur du manteau terrestre. Mais même ainsi recalculée, la croûte ne représenterait pas plus de 4 % environ de la masse terrestre – soit la moitié à peu près de ce qui semble être la norme, si l'on en juge par la Lune et par Mars. Ainsi, même si les conclusions de ce groupe étaient avérées, il manquerait encore la moitié de la croûte de la Terre. Cette approche laisse en outre une question sans réponse : quelle force aurait obligé la substance composant la croûte, substance plus légère que celle du manteau, à « plonger » – comme le dit le rapport – à des centaines de kilomètres en sous-sol ? L'équipe de recherche a émis l'hypothèse que cette matière était composée « d'énormes blocs de croûte » qui « auraient plongé à l'intérieur par des failles ouvertes ». Mais alors quelle force aurait pu casser la croûte en « blocs énormes » ?

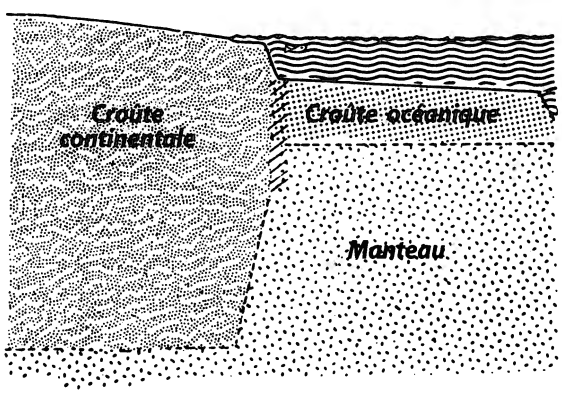


Figure 36

Le manque d'uniformité de la croûte terrestre constitue une autre anomalie. L'épaisseur de ce que nous appelons « continents » varie de trente-cinq à quarante kilomètres. Mais sous les océans, l'épaisseur de la croûte oscille de 5,5 à huit kilomètres. Alors que l'altitude moyenne des continents au-dessus du niveau de la mer est de l'ordre de sept cents à neuf cents mètres, la profondeur moyenne des océans est inférieure à quatre mille mètres. Au total, plus l'épaisseur de la croûte continentale est grande, plus elle s'enfonce dans le manteau, tandis que la croûte océanique est constituée seulement d'une couche fine de sédiments et de matière solidifiés *(Figure 36)*.

D'autres différences existent entre la croûte des continents et celle des océans. La composition de la couche continentale – en majeure partie du roc type granite – est relativement légère, avec une densité moyenne de 2,7 à 2,8 grammes par centimètre cube, comparée à celle du manteau (3,3 grammes par centimètre cube). La croûte océanique est plus dense et plus lourde que la continentale, et avoisine les trois grammes par centimètre cube : elle est ainsi bien plus proche de la composition du manteau, avec sa formule de basalte et autres rocs denses, que de la croûte du continent. Autrement dit, la « croûte manquante » qui, pour l'équipe scientifique mentionnée plus haut, devait avoir plongé dans le manteau, se révèle d'une composition similaire à la croûte océanique et pas à la continentale.

Ce qui conduit à souligner une autre différence majeure entre les croûtes continentale et océanique de la Terre. La partie continentale est non seulement plus légère et plus épaisse, elle est aussi bien plus vieille que la partie océanique. À la fin des années 1970, les scientifiques estimaient que la plus grande partie de la surface continentale d'aujourd'hui s'était formée il y a quelque 2,8 milliards d'années. Les preuves d'une croûte continentale datant de cette époque et aussi épaisse que celle d'aujourd'hui se trouvent sur tous les continents, dans ces zones que les géologues nomment

« boucliers archéens[49] ». À cette nuance près qu'on y a découvert des roches vieilles de 3,8 milliards d'années. Mais, en 1983, les géologues de l'université australienne trouvèrent des restes rocheux de croûte continentale dans l'ouest de l'Australie qui dataient, eux, de 4,1 à 4,2 milliards d'années. En 1989, de nouvelles méthodes sophistiquées permirent d'analyser des échantillons de roches collectés au nord du Canada et de les dater de 3,96 milliards d'années. Samuel Bowering, de l'université de Washington, apporta la preuve que des rochers à proximité remontaient à 4,1 milliards d'années[50].

Les scientifiques ont encore de la difficulté à s'expliquer ce trou de cinq cents millions d'années entre l'âge de la Terre (que les fragments de météores, tels ceux du Meteor Crater – dit grand cratère – d'Arizona, fixent à 4,6 milliards d'années) et celui des plus vieux rochers trouvés jusqu'à présent. Mais quelle que soit l'explication, on est certain d'une chose : la croûte continentale de la Terre date d'au moins quatre *milliards* d'années, alors qu'aucune partie de l'écorce océanique ne s'est révélée âgée de plus de deux cents *millions* d'années. Il s'agit là d'une différence énorme qu'aucune tentative spéculative ne peut expliquer : ni le jeu d'élévation/affaissement des continents ni celui des mers apparues/disparues. Quelqu'un a comparé la croûte terrestre à la peau d'une pomme. Là où les océans se trouvent actuellement, la « peau » est fraîche – née d'hier, relativement parlant. Et là où naquirent les océans, à l'ère primaire, la « peau » et une bonne partie de la « pomme » elle-même, semblent avoir été « épluchées ».

Les différences entre les croûtes continentale et océanique ont dû se montrer jadis encore plus criantes, puisque la première est

---

[49] Les boucliers sont de vastes étendues planes ou ondulées, formées de roches très anciennes (granites, gneiss), longuement usés par l'érosion (boucliers canadien, du Groenland, brésilien, scandinave et africain). Les premiers noyaux archéens sont au cœur des boucliers précambriens. La période archéenne s'étend de - 4 milliards d'années à - 2,5 milliards. NDT.

[50] L'âge des plus vieilles roches terrestres a été établi à 4,016 milliards d'années par datation radiométrique. NDT.

constamment érodée par les forces de la nature. Une bonne partie de ces matières solides sont entraînées dans les bassins océaniques et accroissent ainsi l'épaisseur de la croûte océanique. Laquelle s'épaissit déjà en permanence grâce à la remontée du silicate et du basalte fondus du manteau, lequel s'infiltre jusque sur les fonds marins, par les failles. Ce processus dure depuis deux cents millions d'années qui ajoute sans cesse de nouvelles couches à la croûte océanique, et la modèle. Que trouvait-on au fond des mers avant ? Une absence de croûte, une « blessure » béante dans la surface de la Terre ? La formation continue de la croûte océanique est-elle semblable au processus de la coagulation du sang à l'œuvre sur une peau coupée ou blessée ?

Gaïa – planète vivante – est-elle en train d'essayer de guérir de ses blessures ?

La zone terrestre la plus profondément « blessée » est l'océan Pacifique. Si, en moyenne, la croûte terrestre s'enfonce de 3,5 kilomètres sous les surfaces océaniques, elle plonge jusqu'à dix kilomètres dans le Pacifique. Si nous pouvions retirer du plancher de l'océan les matières qui s'y sont accumulées au cours des deux cents derniers millions d'années, le Pacifique atteindrait des profondeurs de l'ordre de dix-sept kilomètres sous la surface de l'eau et de trente à quatre-vingts kilomètres et plus sous la surface continentale. Une jolie cavité… Quelle était sa profondeur avant la constitution de la croûte au cours des deux cents millions d'années, quelle était la largeur de la « blessure » cinq cents millions, un milliard, quatre milliards d'années auparavant ? Inimaginable. Tout ce dont on peut être certain, c'est qu'elle était beaucoup, beaucoup plus profonde.

Autre certitude, l'étendue océane était bien plus grande à la surface de la Terre. Le Pacifique occupe à présent un tiers environ du globe, mais si tant est que l'on puisse en juger sur les deux cents derniers millions d'années, il a rétréci. La cause est à imputer aux continents qui le bordent – les Amériques à l'est, l'Asie et l'Australie à l'ouest –, lesquels se rapprochent. Ils prennent le Pacifique lentement mais implacablement dans leur étau, en réduisent la superficie centimètre après centimètre, année après année.

L'approche scientifique qui modélise ce processus est connue sous l'appellation de *Théorie des plaques tectoniques*. Elle repose à l'origine sur un constat identique à celui qui a remis en cause la genèse du système solaire : il a fallu renoncer aux conceptions d'une évolution des planètes uniforme, stable, permanente, et reconnaître la réalité des catastrophes, du changement et même de l'évolution. Et pas seulement côté flore et faune : les globes eux-mêmes sur lesquels ces entités « vivantes » évoluent peuvent grossir et rétrécir, prospérer et souffrir, et même naître et mourir.

La nouvelle science des plaques tectoniques, on le reconnaît désormais, doit son émergence à Alfred Wegener, météorologue allemand, dont le livre fondateur s'intitule « La formation des continents et des océans », publié en 1915[51]. Le point de départ de son idée, comme d'autres avant lui l'avaient remarqué, fut la « correspondance » évidente des contours des continents des deux côtés de l'Atlantique sud. Avant Wegener, on postulait l'affaissement des continents ou des ponts de matière les reliant : on croyait que les continents s'étaient toujours trouvés à la même place qu'aujourd'hui, depuis des temps immémoriaux, et qu'une partie médiane s'était affaissée sous le niveau de la mer, donnant ainsi l'impression d'une séparation continentale. En enrichissant les données disponibles sur la flore et la faune, en établissant de nombreuses correspondances géologiques entre les deux côtés de l'Atlantique, Wegener parvint à formuler la notion de *Pangée* – un supercontinent, une masse terrestre énorme et d'un seul tenant, à partir de laquelle le chercheur allemand a pu ajuster tous les continents actuels comme les pièces d'un puzzle. Wegener suggéra que la Pangée couvrait environ la moitié du globe terrestre, entourée par l'océan Pacifique primitif. Flottant sur les eaux telle une banquise de glace, cette masse terrestre unitaire subit une série de fractures suivies de recollements jusqu'à sa dislocation définitive au cours

---

[51] *Die Entstehung der Kontinente und Ozeane*, Borntraeger, nouvelle édition 2005. NDT.

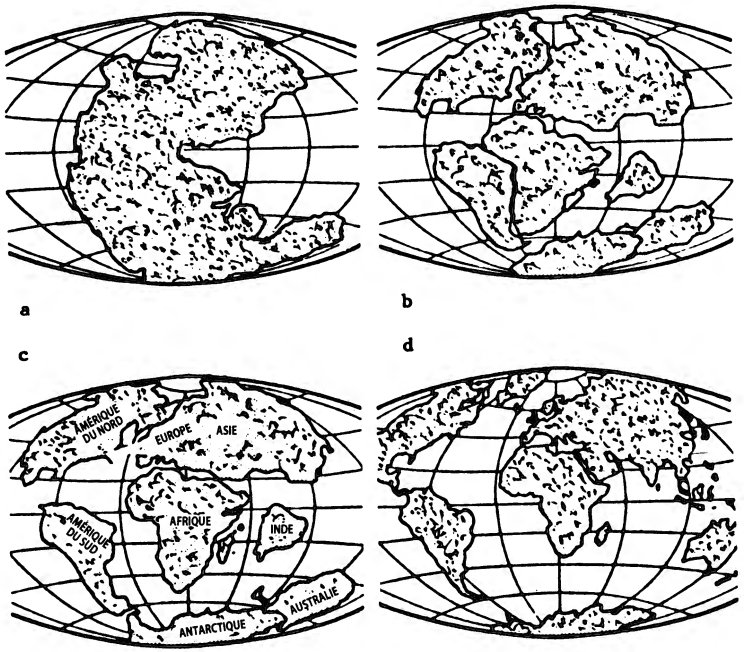


Figure 37

de l'ère mésozoïque (période géologique datée de deux cent vingt-cinq millions à soixante-cinq millions d'années avant notre ère). Lentement, les blocs continentaux se séparèrent. L'Antarctique, l'Australie, l'Inde et l'Afrique commencèrent leur dérive *(Figure 37a)*. Par la suite, l'Afrique et l'Amérique du Sud opérèrent leur clivage *(Figure 37b)*, tandis que l'Amérique du Nord s'éloignait de l'Europe et que l'Inde était poussée vers l'Asie *(Figure 37c)*. Ainsi, les continents poursuivirent leur dérive jusqu'à ce qu'ils se réorganisent sous la forme que nous leur connaissons aujourd'hui *(Figure 37d)*.

La division de la Pangée en plusieurs continents s'accompagna de l'apparition et de la disparition de grandes masses d'eau entre les terres. À l'époque, l'unique « panocéan » (si je peux le nommer

ainsi) se cliva à son tour en une série d'océans reliés entre eux ou de mers fermées (Méditerranée, mer Noire, mer Caspienne), et des volumes d'eau immenses comme l'Atlantique et l'océan Indien prirent forme. Mais chacune de ces grandes masses d'eau est née du panocéan originel. Le Pacifique est ce qui en reste.

La vision des continents de Wegener comme autant de « segments de banquise brisée » en mouvement au-dessus de la surface fluide de la Terre fut repoussée avec dédain, et même tournée en ridicule, par les géologues et les paléontologues de l'époque. Il fallut un demi-siècle pour que la communauté scientifique accueillît l'idée de la dérive des continents. C'est au tournant des années 1960 que son attitude changea grâce aux études menées sur le fond des océans. Elles révélèrent en effet que des singularités telles que la dorsale Atlantique avaient été créées par la résurgence de roche fondue (le « magma »), remontée de l'intérieur du globe. Dans le cas de l'Atlantique, ce magma s'était épandu au fond de l'océan par une faille courant pratiquement sur toute la longueur de l'océan. Puis il s'était refroidi et avait formé une crête de roche basaltique. Au fur et à mesure des remontées, les bords successifs de la crête étaient repoussés sur les côtés pour laisser place au nouveau flux de magma. De telles études firent un bond en avant grâce à Seasat, satellite océanographique lancé en juin 1978, en orbite autour de la Terre pendant trois mois. On dessina la carte des fonds sous-marins à partir de ses données : nous disposions dès lors d'un décodage nouveau de nos océans, avec leurs chaînes, leurs rifts, leurs montagnes, leurs volcans sous-marins et leurs zones de fractures. On découvrit que chaque vague de magma – une fois refroidie et solidifiée – conservait son orientation magnétique initiale. Puis on s'aperçut qu'une série de ces lignes magnétiques, presque parallèles, nous procurait à la fois une graduation du temps et un schéma directionnel de l'expansion du fond de l'océan en cours. L'élargissement du socle atlantique a conditionné principalement la séparation de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, et bien sûr la création de l'océan Atlantique (qui continue à s'étendre).

D'autres forces sont à l'œuvre, pense-t-on, qui contribuent à la fracture de l'écorce terrestre et à l'évolution des continents, depuis l'attraction gravitationnelle de la Lune, la rotation de la Terre, jusqu'aux mouvements du manteau sous-jacent. Il en va de même pour la région Pacifique où l'océan révèle encore plus de dorsales, de failles, de volcans sous-marins et autres singularités géologiques que sous l'océan Atlantique, qu'elles ont modelé. Mais alors, pourquoi les masses terrestres qui s'enfoncent dans le Pacifique ne se sont-elles pas séparées, à l'image des continents riverains de l'Atlantique, ce qui est démontré ? Pourquoi ont-elles poursuivi leur lent rapprochement, parfaitement établi, *qui réduit* sans cesse la taille du Pacifique ?

L'explication trouve sa réponse dans une théorie annexe à la dérive des continents, la théorie des *plaques tectoniques*. Elle postule que les continents, tout comme les océans, s'appuient sur des « plaques » géantes mobiles de l'écorce terrestre. Si les continents dérivent, s'ils se développent (comme l'Atlantique) ou se contractent (comme le Pacifique), la cause sous-jacente est le mouvement des plaques qu'ils chevauchent. Les scientifiques reconnaissent à présent six plaques majeures (dont certaines offrent des sous-divisions) : la plaque Pacifique, l'américaine, l'eurasienne, l'africaine, l'indo-australienne et l'Antarctique *(Figure 38)*. Le fond marin en expansion de l'océan Atlantique éloigne encore petit à petit les Amériques de l'Europe et de l'Afrique. On reconnaît désormais que la contraction de l'océan Pacifique provient de l'enfoncement, la « subduction », de la plaque Pacifique sous la plaque américaine. C'est la cause première des mouvements de la croûte et des tremblements de terre sur toute la longueur des côtes du Pacifique, tout comme elle explique l'émergence des principales chaînes de montagnes dans cette zone. La collision des plaques indienne et eurasienne a créé les Himalaya et a fait fusionner le sous-continent indien avec l'Asie. En 1985, les scientifiques de l'université de Cornell découvrirent que la « suture géologique » – preuve qu'une partie de la plaque de l'Afrique de l'Ouest était restée attachée à la

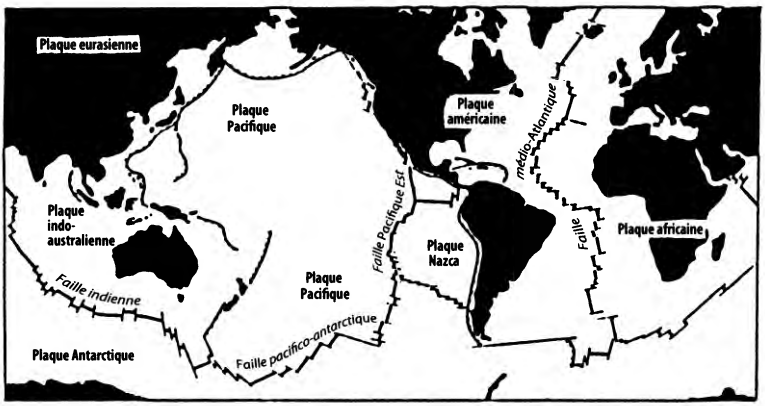


Figure 38

plaque américaine, lors de leur séparation, il y a cinquante millions d'années – marquait le « don » de la Floride et de la Géorgie du Sud à l'Amérique du Nord.

La grande majorité des scientifiques d'aujourd'hui acceptent, moyennant quelques variantes, l'hypothèse de Wegener qui établit que notre planète a été constituée initialement d'une seule et unique masse de terre ferme entièrement entourée par un océan. En dépit du jeune âge (géologique) du fond marin actuel (deux cents millions d'années), les spécialistes reconnaissent l'existence d'un océan primitif dont on trouve les traces sur les continents, et non dans les profondeurs récemment emplies des océans. Les zones du bouclier archéen, où les roches les plus jeunes datent de 2,8 milliards d'années, montrent deux types de couches géologiques : l'une dite de *greenstones,* littéralement rendue par « roches vertes », l'autre granito-gneissique[52]. Stephen Moorbath, auteur de « Roches primitives et expansion continentale »[53], a rapporté

[52] Les « roches vertes » forment une suite de laves différenciées, basaltes, andésites, etc. Les terrains granito-gneissiques sont constitués d'une roche métamorphique – le gneiss – dans laquelle s'est massivement introduit le granite. NDT.

[53] Unique référence, *Geological Significance of Early Precambrian Rocks*, Geologists' Assn., 1975. NDT.

dans un numéro de *Scientific American*[54] l'opinion actuelle des géologues : « ... la couche de roches vertes s'est déposée dans un environnement océanique primitif, et est la représentante effective des anciens océans, tandis que les terrains granito-gneissiques pourraient être les traces de ces anciens océans. » Des prélèvements étendus de roches sur la quasi-totalité des continents montrent que ces échantillons jouxtaient des océans d'eau pendant plus de trois milliards d'années. Dans quelques régions, tel le Zimbabwe en Afrique du Sud, les rochers sédimentaires montrent qu'ils se sont déposés progressivement dans des volumes d'eau immenses il y a 3,5 milliards d'années. Des progrès récents dans la datation ont permis de reculer l'âge de la période archéenne – au cours de laquelle se sont déposées les roches des océans primitifs – jusqu'à 3,8/4,01 milliards d'années[55].

Depuis combien de temps les continents dérivent-ils ? La Pangée a-t-elle seulement existé ?

Dans l'étude citée, Stephen Moorbath a conclu que le processus de la rupture continentale aurait débuté il y a six cents millions d'années environ : « Avant, il est possible que n'existât un seul continent, immense, connu sous le nom de Pangée. Ou bien deux supercontinents, Laurentia au nord et Gondwana au sud. » D'autres scientifiques, forts de simulations par ordinateur, estiment que les masses continentales qui formèrent finalement la Pangée ou ses deux parties reliées – il y a cinq cent cinquante millions d'années – n'étaient pas plus séparées qu'elles ne le sont aujourd'hui, et que l'un ou l'autre des processus des plaques tectoniques se poursuit depuis au moins quatre milliards d'années. Mais que la masse de terre émergée ait été un supercontinent unique ou des terres séparées qui se sont unies, qu'un superocéan d'eau ait entouré une masse unique de terre ferme ou que des masses d'eau

---

54 Mars 1977.

55 *The Dynamic Earth*, numéro spécial de septembre 1983.

se soient d'abord étendues entre plusieurs terres fermes, revient, comme dit Moorbath, au débat sur l'œuf et la poule : « Qui est apparu en premier ? Les continents ou les océans ? »

La science moderne valide ainsi les notions scientifiques exprimées dans les textes anciens, mais elle ne peut rembobiner le film suffisamment loin en arrière pour valider le déroulement de la séquence masses terrestres/océans. Or, si chaque nouvelle découverte semble avoir corroboré tel ou tel aspect de cette connaissance du lointain passé, pourquoi ne pas accueillir pour probable la réponse que ce savoir décrit en ces termes : les eaux recouvraient la Terre et – le troisième *« jour »* ou « *phase* » – elles furent « *rassemblées sur* » l'un de ses côtés pour révéler les terres fermes. Formaient-elles des continents isolés ou un supercontinent, la Pangée ? Les textes anciens ne tranchent pas. Il est toutefois intéressant de noter que les Grecs se représentaient la Terre comme une masse de terre reposant sur une base solide, entourée par les eaux (ce qui les éloignait complètement de la notion de globe). À l'image de la science grecque en général, cette représentation dérivait sans doute d'un savoir antérieur, plus précis. L'Ancien Testament, lui, fait allusion à maintes reprises aux « fondations » de la Terre, et exprime une connaissance de la forme qu'affectait la Terre dans les versets qui louent le Créateur :

À Yahvé la terre et sa plénitude,
Le monde et tout son peuplement ;
C'est lui qui l'a fondée sur les mers,
Lui qui sur les fleuves [les eaux] l'a posée.
(Psaume 24 : 1-2)

En plus du mot *Eretz*, qui signifie à la fois la planète « Terre » et « la terre, le sol », le récit de la *Genèse* emploie le terme *Yabashah* – littéralement, « la masse terrestre émergée » – quand il s'agit de décrire les eaux qui étaient « rassemblées en un seul lieu » pour laisser apparaître Yabashah. Mais un autre terme, *Tebel*, est fréquemment

utilisé tout au long de l'Ancien Testament. Il signifie qu'une partie de la terre est habitable, arable et utile à l'humanité (et en outre une source de minerais). Le terme *Tebel* – habituellement traduit par « la terre » ou « le monde » – est surtout employé pour désigner la partie de la terre distincte des zones aquatiques. Les « fondations » de cette *Tebel* étaient juxtaposées aux bassins maritimes. C'est le Chant de David qui l'a exprimé le mieux :

Yahvé tonna des cieux,
Le Très Haut fit entendre sa voix ;
Il décocha des flèches et les dispersa,
Il fit briller l'éclair et les chassa.
Et le lit des mers apparut,
Les assises du monde [Tebel] se découvrirent...
(2 Samuel 22 : 14, et Psaume 18 : 14)

Avec ce que nous savons aujourd'hui des « fondations de la Terre », le mot *Tebel* exprime clairement le concept de continents dont les fondations – les plaques tectoniques – sont posées au milieu des eaux. Quel plaisir que de percevoir l'écho des dernières théories géophysiques dans un psaume vieux de trois mille ans !

Le récit de la *Genèse* établit sans équivoque que les eaux étaient « réunies » d'un côté de la Terre, afin que puissent émerger les terres – ce qui implique une cavité où les eaux pouvaient se rassembler. Cette cavité, qui fait plus de la moitié de la surface de la Terre, existe toujours, rétrécie, réduite, sous la forme de l'océan Pacifique.

Pour quelle raison n'a-t-on pas trouvé trace d'une écorce terrestre antérieure à quatre milliards d'années, et rien à 4,6 milliards d'années, âge présumé de la Terre et du système solaire ? La première des Conférences sur les origines de la vie qui se sont tenues à Princeton, dans le New Jersey, en 1967, sous le parrainage de la NASA et de l'Institut Smithsonian, a vu les experts d'alors se pencher longuement sur cette question. La seule hypothèse qu'ils retinrent fut que la Terre avait subi un « cataclysme » à l'époque

où se sont formés les spécimens de roche les plus anciens jusqu'à présent trouvés. Les discussions sur les origines de l'atmosphère de la Terre avait mené au consensus qu'elle ne provenait pas d'une « émission continue de gaz » née de l'activité volcanique, mais qu'elle était bien plutôt, d'après Raymond Siever, de l'université de Harvard, le résultat d'un « épisode d'émission de gaz antérieur et bien plus important… Un gigantesque rot des gaz qui entrent aujourd'hui dans la composition de l'atmosphère et des sédiments de la Terre ». Une énorme éructation datée de la même époque que la catastrophe enregistrée par les rochers.

Il saute ainsi aux yeux que les conclusions de la science contemporaine valident les savoirs anciens en détail : rupture de l'écorce terrestre, processus dynamique des plaques tectoniques, différences entre croûtes continentale et océanique, émergence d'une Pangée de sous les eaux, océan primordial tout autour. Ces résultats ont également conduit les scientifiques de toutes les disciplines à conclure que la seule façon d'expliquer le développement des masses continentales, des océans et de l'atmosphère passait par un scénario cataclysme, survenu il y a quelque quatre milliards d'années – un demi-milliard d'années environ après la formation initiale de la Terre au sein du système solaire.

De quelle nature, ce cataclysme ? L'humanité possède la réponse sumérienne depuis six mille ans : une « Bataille céleste » entre Nibiru/Marduk et Tiamat.

Dans cette cosmogonie sumérienne, les composants du système solaire étaient dépeints comme des dieux, féminins et masculins, dont la création était comparée à la naissance, et dont l'existence était celle de créatures vivantes. Dans le texte de l'*Enuma elish*, Tiamat, en particulier, prend les traits d'une femme, d'une mère qui donne naissance à un groupe de onze satellites, sa « horde », conduite par Kingu « qu'elle a élevée ». Quand Nibiru/Marduk et sa horde s'approchèrent d'elle, « Tiamat en furie hurla, ses jambes tremblant sur leurs assises… Elle jeta à maintes reprises un sort contre son assaillant ». Quand la « Seigneurie étendit son filet pour

qu'elle s'y prenne » et qu'elle « lâcha le Vent mauvais qui la suivait sur sa face, Tiamat ouvrit la bouche pour l'engloutir ». Mais alors d'autres « vents » de Nibiru/Marduk « frappèrent son flanc » et « distendirent son corps ». Car « Allez éteindre la vie de Tiamat » était l'ordre que les planètes extérieures avaient donné à l'envahisseuse. Ce dont elle s'acquitta en lui « déchirant les entrailles, en brisant son cœur… L'ayant ainsi abattue, elle anéantit sa vie ».

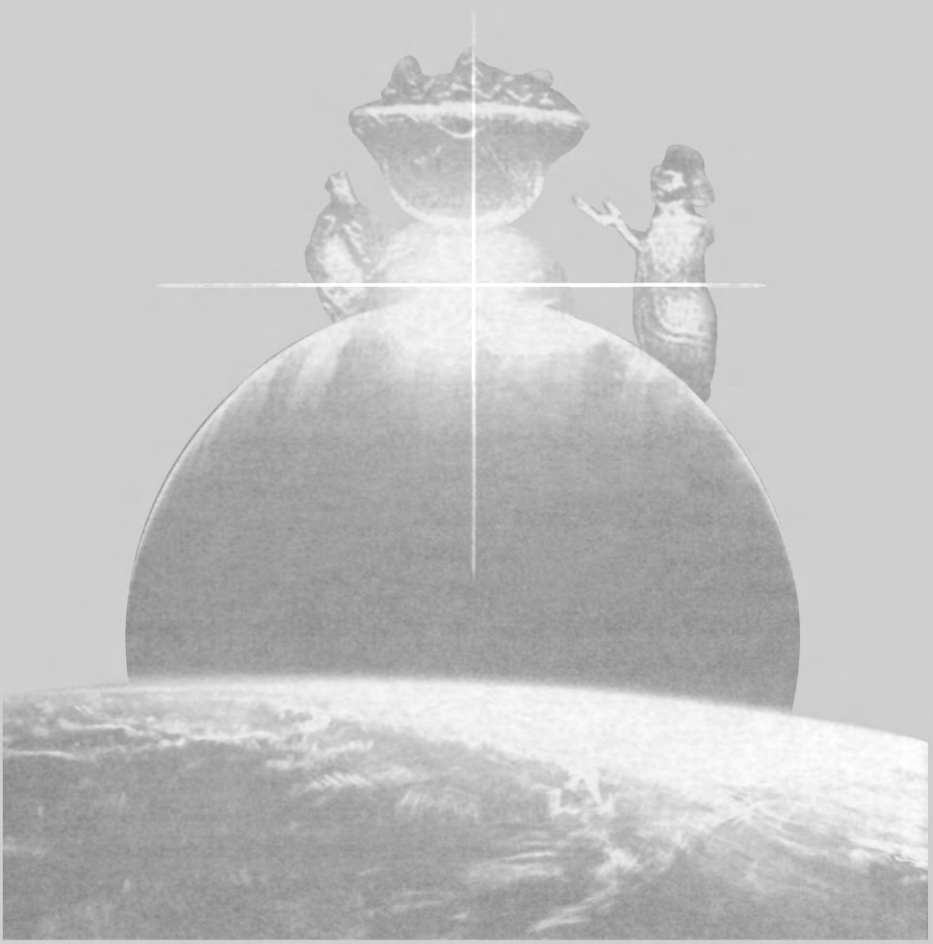
Pendant longtemps, cette idée que les planètes, et particulièrement Tiamat, étaient des entités vivantes qui pouvaient naître et mourir, a été qualifiée de paganisme primitif. Mais pourtant, l'exploration, ces dernières décennies, du système planétaire, a révélé des mondes pour lesquels on a constamment usé du mot « vivant ». Que la Terre elle-même soit une planète vivante a été avancé avec force comme dans l'« hypothèse Gaïa » de James E. Lovelock, dans les années 1970 *(La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa*[56]*)*. Il a étayé plus tard sa vision d'une planète vivante dans *Les âges de Gaïa*[57]. Lovelock part de l'idée que la Terre et la vie qui s'est développée sur elle constituent un seul et même organisme. La Terre n'est pas un simple globe inanimé sur lequel la vie est apparue, mais un corps complexe, cohérent et vivant. Il pense que la planète en soi est vivante, vivante à la surface de ses terres, dans ses océans et son atmosphère, à travers la faune et la flore qu'elle nourrit et qui, en retour, la nourrissent. « La plus grande créature vivante de la Terre, écrit Lovelock, est la Terre elle-même. » Ce faisant, reconnaît-il, il a réexploré le vieux « concept de la Terre mère, ou, comme la nommaient les Grecs, il y a fort longtemps, Gaïa ».

En réalité, il a fait retour aux temps sumériens, quand on connaissait la vraie nature de la planète brisée.

---

[56] *Gaia: A New Look at Life on Earth*, disponible en format Kindle, Oxford University Press, 2000. Traduction/adaptation de la version française par Paul Couturiau, Christel Rollinat, éditions du Rocher, 1990. NDT.

[57] *The Ages of Gaïa: A Biography of Our Living Earth*, édition récente OUP Oxford, 2000. NDT.



Chapitre 6

Les témoins de la *Genèse*

Réaction affirmée contre le créationnisme ou pas, les scientifiques rangent le récit biblique de la *Genèse* parmi les questions de foi et non comme une relation de faits réels. Pourtant, quand l'une des roches lunaires ramenées sur Terre par les astronautes d'Apollo s'avéra vieille de quelque 4,1 milliards d'années, on la surnomma « la pierre de la *Genèse* ». Un minuscule morceau de verre de couleur verte en forme de haricot fut trouvé parmi les échantillons du sol lunaire apportés par les astronautes d'Apollo 14 : aussitôt, les scientifiques le surnommèrent « haricot de la *Genèse* ». Il semble ainsi, en dépit de toutes les objections et réserves, que la communauté scientifique elle-même ne puisse échapper à la foi ancestrale, à la croyance, aux sentiments viscéraux, à moins qu'il ne s'agisse, peut-être, de quelque mémoire génétique de l'espèce appelée humanité : une vérité primordiale sous-tend l'histoire du *Livre de la Genèse*.

De quelque manière que la Lune soit devenue une compagne permanente de la Terre – les diverses théories sur son origine vont être examinées –, elle appartient comme notre globe au système solaire, et leurs histoires respectives remontent à la création du Soleil et de ses planètes. Sur Terre, l'érosion orchestrée par les forces de la nature comme par la vie qui s'y est développée a détruit bon nombre des preuves du processus de cette création (sans parler des cataclysmes variés qui ont modifié et réorganisé la planète). La Lune, elle, avait au contraire conservé intacte sa virginité initiale – du moins le présumait-on. En l'absence de vent, d'atmosphère et d'eau, elle n'avait subi aucune force d'érosion. Un regard sur la Lune était comme jeter un coup d'œil sur la *Genèse*. Voilà une éternité que l'homme scrute la Lune, d'abord à l'œil nu, puis à l'aide

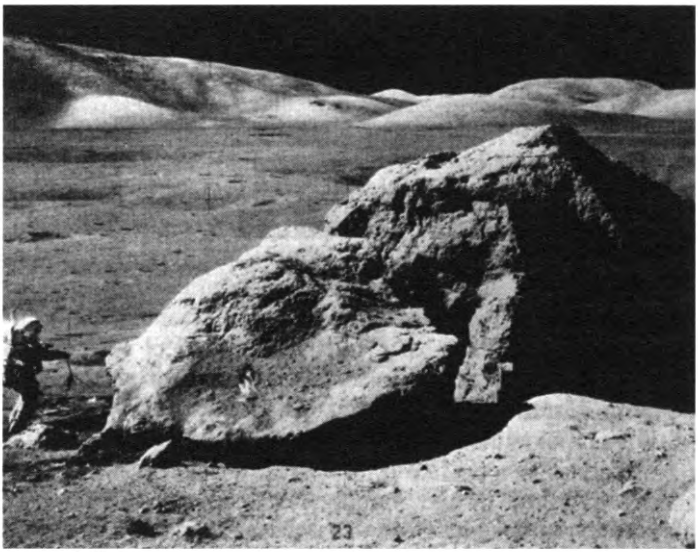


Planche D

d'instruments depuis la Terre. Les voyages spatiaux ont ouvert l'ère des sondages rapprochés. Entre 1959 et 1969, un certain nombre de sondes soviétiques et américaines photographièrent la Lune et l'analysèrent en tournant autour ou en s'y posant. Puis on a finalement marché sur la Lune, après l'alunissage du module d'Apollo 11, le 20 juillet 1969. Neil Armstrong lança alors à l'adresse du monde entier son « Houston ! Ici, la base de la Tranquillité. L'Aigle s'est posé ! »

Six Apollo déposèrent douze astronautes en tout sur la Lune. La dernière mission habitée fut celle d'Apollo 17, en décembre 1972. Les Américains ont admis que la première mission avait surtout visé à « devancer les Russes sur la Lune ». Mais au fur et à mesure de la progression du programme Apollo, les missions se voulurent plus scientifiques. Les équipements pour les essais et les expériences se sophistiquèrent, le choix des sites d'alunissage fit l'objet d'une meilleure pertinence scientifique, les zones explorées s'étendirent grâce aux *landers* et la longueur des séjours passa de quelques heures

à plusieurs jours. Même la constitution des équipages se modifia : un géologue confirmé, Harrison Schmitt, fit partie de la dernière mission. Son expertise se révéla essentielle pour la sélection du sol et des roches à rapporter sur Terre, pour la description et l'évaluation de la poussière et matériaux lunaires sur place et le choix et la description des particularités topographiques – collines, vallées, petits canyons, escarpements et rochers géants *(Planche D)*. Faute de quoi, la Lune serait demeurée un mystère. On laissa à demeure des instruments chargés de mesurer et enregistrer les phénomènes lunaires sur de longues périodes. On fora plus profondément sous la surface pour le prélèvement d'échantillons. Mais le plus précieux des chargements, celui qui apporta le plus d'enseignements au plan scientifique, ce furent les trois cent quatre-vingts kilos de sol lunaire et de pierres de Lune rapportés sur Terre. On célébrait le vingtième anniversaire du premier alunissage que les études, examens et analyses se poursuivaient !

La notion de « roches de la *Genèse* » trouvées sur la Lune a été suggérée à la NASA par le lauréat du prix Nobel, Harold Urey. Ladite roche de la *Genèse*, l'un des premiers prélèvements lunaires du programme Apollo, se révéla ne pas être le spécimen le plus ancien. Il ne datait « que » de 4,1 milliards d'années environ, alors que l'âge des pierres lunaires trouvées plus tard s'étageait de 3,3 milliards d'années pour les plus « jeunes » à 4,5 milliards d'années pour les plus anciennes. Sous réserve de découverte future, les roches les plus anciennes montrent donc que la Lune se serait formée cent millions d'années après le système solaire – âgé de 4,6 milliards, estimation jusqu'alors présumée à partir de l'analyse des météorites qui ont frappé la Terre.

La Lune, ce qu'ont démontré les missions qui s'y sont posées, fut un témoin de la *Genèse*.

Établir l'âge de la Lune, fixer la date de son apparition, c'est poser la question de sa *formation*.

« L'espoir de déterminer les origines de la Lune faisait partie des justifications scientifiques prioritaires du Projet Apollo des années

1960 », écrivait James Gleick en juin 1986 dans le *New York Times*. Ce fut, pourtant, « la grande question à laquelle Apollo ne put répondre ».

Ainsi, la science moderne avait-elle lu une « Pierre de Rosette » du système solaire intacte[58], toute proche, scrutée tant et plus, sur laquelle on s'était posé six fois… sans parvenir à répondre à cette question aussi fondamentale, comment avait-elle été formée ? Il semble que la raison qui ait présidé à ce « ratage » tienne en ceci : on a appliqué à la question une grille de lecture préconçue. Comme elle était fausse, les données n'ont pas abouti à l'établissement de la solution.

L'une des premières théories scientifiques sur les origines de la Lune fut publiée en 1879 par Sir George H. Darwin, deuxième fils de Charles Darwin. Le père avait développé la théorie sur l'origine des espèces sur Terre. Le fils, Sir George, fut le premier à développer celle de l'origine du système Soleil-Terre-Lune. Il cala son raisonnement sur des analyses mathématiques et la théorie géophysique. Sa spécialité était l'étude des marées. Il en extrapola l'idée que la Lune avait été formée à partir des matériaux arrachés à la Terre par des marées solaires. On avança plus tard que le bassin Pacifique était la cicatrice de ce « vol » d'une partie de la masse terrestre au profit de la Lune.

Pourtant, comme l'*Encyclopaedia Britannica* le suggère sous forme d'euphémisme, « l'hypothèse est tenue aujourd'hui pour très peu probable ». L'idée figurait au XX^e^ siècle parmi les trois hypothèses en concurrence que les échantillons lunaires allaient départager. Sous l'appellation très *high-tech* de *Théorie de la fission*, elle connaît alors un regain d'intérêt au prix d'une légère variante. Dans la théorie reconstituée, on abandonne l'idée simpliste d'une attraction due aux marées solaires. On propose à la place la vision

---

[58] Allusion à la pierre gravée trouvée à Rachid (Rosette) dans le delta du Nil en 1799, qui permit à Jean-François Champollion de trouver la clé de traduction des hiéroglyphes égyptiens. NDT.

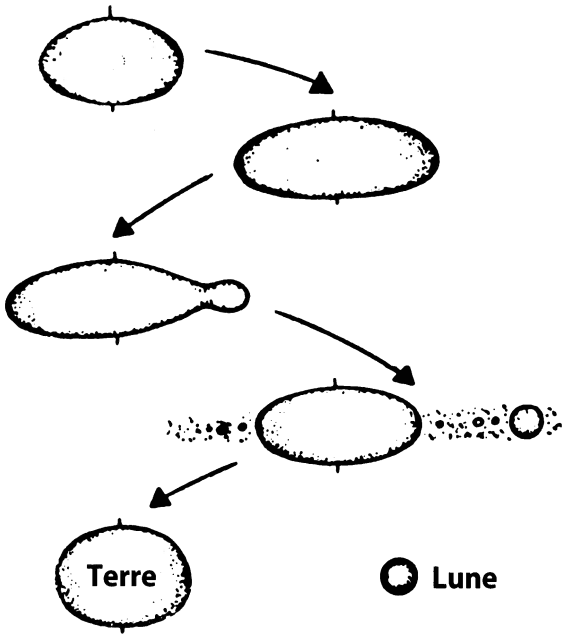


Figure 39

d'un globe terrestre divisé sous l'effet d'une rotation très rapide au cours de sa formation. Une rotation si rapide qu'une partie de sa substance se projette à l'extérieur, se condense à quelque distance et demeure finalement en orbite autour de la boule jumelle plus massive, en qualité de satellite permanent *(Figure 39)*.

Cette théorie du « morceau dérobé », dans son ancienne ou nouvelle formulation, a été définitivement rejetée par des scientifiques d'horizons divers. La troisième Conférence sur les origines de la vie, en 1970, établit que les forces des marées ne pouvaient être la cause d'une fission au-delà d'une distance de cinq rayons terrestres. Or, la Lune gravite à une soixantaine de rayons. En s'appuyant sur les travaux de Kurt S. Hansen, publiés en 1982[59], qui

[59] *Review of Geophysics and Space Physics*, vol. 20.

ont démontré que la Lune n'aurait jamais pu se trouver à moins de cent quatre-vingt-seize mille kilomètres de la Terre, ces mêmes scientifiques ont disqualifié toute tentative de considérer la Lune comme issue de la Terre (la distance entre la Lune et la Terre est aujourd'hui de trois cent trente-six mille kilomètres environ, mais ce chiffre n'a pas toujours été le même).

Les partisans de la théorie de la fission ont tenté par la suite d'établir d'autres variantes pour surmonter l'objection de la distance. Mais cette contrainte se complique au nom du concept de *limite de roche* (distance en dessous de laquelle la force des marées dépasse la force de gravitation). Mais toutes ces variantes ont été rejetées au nom du respect des lois de la préservation de l'énergie. La théorie de la fission revendiquerait un « moment angulaire[60] » plus grand qu'il n'en a été conservé pour que cette énergie fasse tourner la Terre et la Lune sur leurs axes et décrire leurs orbites autour du Soleil.

Contributeur de la synthèse *L'Origine de la Lune* (1986), John A. Wood[61] résume ainsi la contrainte précitée : « Le modèle de la fission pose de graves limites de dynamique : pour pouvoir atteindre un point de fission, la Terre devait acquérir environ quatre fois plus de "moment angulaire" que n'en possède le système Terre-Lune aujourd'hui. Or, rien n'explique pourquoi la Terre eût possédé un surplus de moment angulaire à l'origine, pas plus que l'on ne comprend où cet excès de moment angulaire se serait retrouvé après la fission. »

Le programme Apollo et ses enseignements ont poussé les géologues et les chimistes dans le camp des scientifiques anti-fission. La composition de la Lune est semblable à celle de la Terre à bien

---

60 La préservation de l'énergie exige qu'augmente la vitesse angulaire d'un corps pour conserver son moment (son élan) : ce que réalise un patineur sur glace en rotation sur lui-même ; ramener ses bras contre son corps, suffit à augmenter sa vitesse de rotation et conserver son moment angulaire. NDT.

61 Membre du Centre d'astrophysique Harvard-Smithsonian.

des égards, mais elle s'en éloigne sur certains points clés. Il existe assez « d'affinités » pour confirmer que les deux planètes sont très proches parentes. Mais tout autant de différences pour montrer qu'elles ne sont pas sœurs jumelles. C'est particulièrement vrai du côté de la croûte et du manteau de la Terre dont serait issue la Lune, selon la théorie de la fission. Ainsi, par exemple, la Lune contient trop peu d'éléments dits « sidéropohiles[62] », tels que le tungstène, le phosphore, le cobalt, le molybdène et le nickel, si on les compare à la quantité de ces substances présentes dans la croûte et le manteau terrestres. Et elle contient trop d'éléments « réfractaires » comme l'aluminium, le calcium, le titane et l'uranium. Stuart R. Taylord conclut : « Pour toutes ces raisons, il est difficile d'établir une correspondance entre la masse lunaire et le manteau terrestre[63]. »

Le livre *L'Origine de la Lune* compile, hors les écrits de Wood, les interventions de soixante-deux scientifiques au cours de la Conférence sur l'origine de la Lune de Kona (Hawaï), en octobre 1984 (vingt ans plus tôt, une autre conférence avait fixé les objectifs scientifiques des sondes automatiques et habitées). À Kona, les conclusions pluridisciplinaires des scientifiques contredisent la théorie de la fission. Les manteaux Terre/Lune comparés « excluent rigoureusement » l'hypothèse de la fission par rotation, a conclu Michael J. Drake, de l'université de l'Arizona.

Les lois du moment angulaire ajoutées à la composition des manteaux terrestre et lunaire disqualifièrent dans la foulée la deuxième théorie à succès, dite de la *capture*. Selon celle-ci, la Lune ne se serait pas formée dans la proximité de la Terre, mais au sein des planètes lointaines, voire au-delà d'elles. Lancée pour une cause indéfinie sur une immense orbite elliptique autour du Soleil, la Lune serait passée trop près de la Terre, aurait été capturée par sa force gravitationnelle et serait devenue son satellite.

---

62 Les éléments sidérophiles offrent une faible affinité pour l'oxygène et le soufre, et sont au contraire associés au fer, au cobalt, au nickel, à l'or ou au platine.

63 *American Scientist*, septembre-octobre 1975.

Les simulations nombreuses sur ordinateur montrèrent que cette théorie exigeait une approche extrêmement lente de la Lune. Ce processus de la capture – proche de celui qui a satellisé nos sondes autour de Mars ou de Vénus – néglige la prise en compte des tailles relatives de la Terre et de la Lune. Comparée à la Terre, la Lune (un huitième environ de la masse terrestre) est beaucoup trop massive pour avoir été capturée à partir d'une vaste orbite elliptique, à moins qu'elle ne se soit déplacée très lentement. Mais alors, et tous les calculs l'ont montré, la Lune n'eût pas été capturée : elle serait entrée en collision avec la Terre. On disqualifia plus tard cette approche après avoir comparé les deux corps célestes : la Lune ressemblait trop à la Terre et trop peu aux objets célestes lointains pour être née aussi loin de sa planète.

La théorie de la capture poussée plus avant a alors suggéré que la Lune avait pu demeurer intacte lors de son approche de la Terre, mais à une condition : qu'elle se soit approchée de la Terre, non pas en provenance d'un lointain ailleurs, mais à partir du même secteur d'espace dans lequel la Terre s'était formée. Conclusion approuvée par S. Fred Singer, de l'université George Mason – partisan de l'hypothèse de la capture – dans un document intitulé *Origin of the Moon by Capture* (L'origine de la Lune par capture) présentée à la conférence citée plus haut : « La capture à partir d'une orbite héliocentrique excentrique n'est ni possible ni nécessaire », conclut-il. Les singularités de la composition de la Lune « s'expliquent si elle s'est formée sur une orbite proche de celle de la Terre ». Bref, la Lune fut « capturée » au cours de son accrétion près de la Terre.

Ces concessions de la part des partisans de la fission et de la capture firent le lit de la troisième grande théorie, longtemps admise, celle de la co-accrétion, autrement dit de la naissance commune. Cette vision des choses s'inscrit dans l'hypothèse avancée par Pierre-Simon de Laplace au XVIII[e] siècle, selon lequel le système solaire serait né d'un nuage de gaz densifié au fil du temps pour former le Soleil et les planètes – scénario reconnu par la science moderne.

En démontrant que les accélérations lunaires étaient liées aux variations orbitales de la Terre, Laplace parvint à la conclusion que les deux corps avaient été formés côte à côte, la Terre d'abord, puis la Lune. Pour lui, elles étaient planètes sœurs, partenaires d'un système double orbitant autour du Soleil, système dans lequel l'une « danse » autour de l'autre.

Ces lunes ou satellites naturels se combinent à partir de la même substance primordiale dont sont nées les planètes apparentées. Il y a consensus aujourd'hui autour de cette théorie générale de l'acquisition de lunes par les planètes. Elle s'applique à la Terre et la Lune. Les vaisseaux spatiaux Pioneer et Voyager ont établi que les lunes des planètes extérieures – forcément formées, globalement, à partir du même matériau que leurs planètes « parentes » – ressemblent aux corps autour desquels elles tournent, tout en révélant des caractéristiques propres, un peu à la façon parents/enfants. Il en est de même des similarités de base du couple Terre/Lune.

Et malgré tout, les scientifiques ont rejeté cette théorie dans le cas Terre/Lune en raison des tailles relatives des deux corps. La Lune est tout simplement trop grande par rapport à la Terre. Non contente de peser le huitième de la masse terrestre, la Lune atteint le quart du diamètre de la Terre. Un rapport de proportions unique dans le système solaire. Voici le tableau de proportion de chaque satellite/planète (à l'exception de Pluton) :

Mercure . . . 0 (pas de lune)
Vénus . . . . 0 (pas de lune)
Terre 0,0122
Mars . . . . . 0,00000002 (deux astéroïdes capturés)
Jupiter 0,00021
Saturne. . . . 0,00025
Uranus 0,00017
Neptune . . . 0,00130

Un schéma des tailles comparées de la plus grande des lunes de chacune des planètes et de la taille de la Lune par rapport à la Terre

(Figure 40), montre aussi clairement l'anomalie. Première conséquence de cette disproportion : il existe une quantité excessive de « moment angulaire » dans le système combiné Terre-Lune pour admettre l'hypothèse des planètes doubles.

Ainsi, aucune des trois théories fondamentales sur la formation Terre/Lune ne satisfait aux critères scientifiques. Alors, comment la Terre a-t-elle fini par acquérir un satellite… ?

Pareille impasse ne semble pas troubler grand monde. On remarque qu'aucune des planètes telluriques ne possède de satellites, à part la Terre. Mars ? Tous s'accordent sur l'idée que les deux corps minuscules qui orbitent autour de la planète rouge sont des astéroïdes capturés. Dès lors, si les conditions d'organisation du système solaire ont interdit aux planètes formées entre le Soleil et Mars (inclus) d'acquérir des satellites, ni par fission, ni par capture, ni par co-accrétion, la Terre, planète orbitant dans une zone non susceptible de générer des couples planète/satellite(s), n'aurait-elle

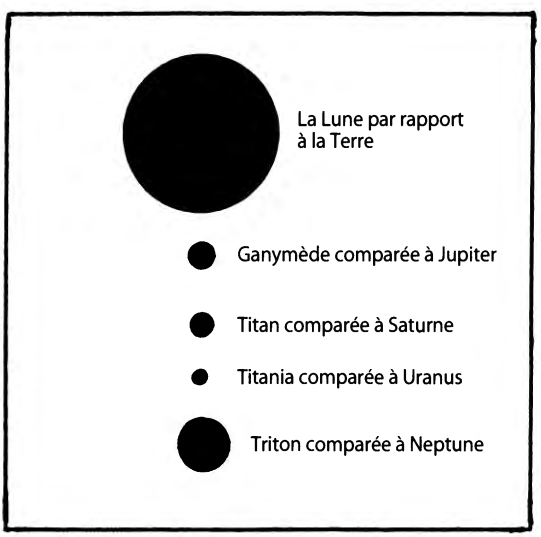


Figure 40

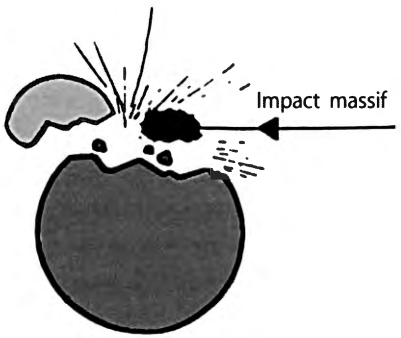


Figure 41

pas dû en être, elle aussi, dépourvue ? Or les faits sont têtus : la Terre possède bien une lune, *à une distance parfaitement connue*, et fort grande (proportionnellement), de surcroît. Alors, comment l'expliquer ?

Un autre acquis tiré du programme Apollo gêne la théorie de la co-accrétion. La surface de la Lune ainsi que sa teneur en minéraux évoquent un « océan de magma » créé par sa fonte interne partielle. Voilà qui exige une source de chaleur suffisamment importante pour faire fondre le magma. Une telle source de chaleur ne peut provenir que d'un cataclysme ou d'un événement catastrophique. Mais le scénario de la co-accrétion ne suppose aucune création de chaleur. Dès lors, comment expliquer l'océan de magma et la preuve d'un dégagement de chaleur de type cataclysmique sur la Lune ?

Deux exigences capables de cadrer avec de tels constats ont abouti à l'hypothèse post-Apollo du *« grand choc »* : la naissance de la Lune devait correspondre à une valeur de moment angulaire correcte. Et un cataclysme générateur de chaleur était indispensable. Cette théorie s'inspira des propositions de William Hartmann, géochimiste au Planetary Science Institute de Tucson, en Arizona, et de son collègue Donald R. Davis, en 1975. D'après eux, les col-

lisions et impacts ont joué un rôle dans la création de la Lune[64]. Selon leurs calculs, des astéroïdes de tailles variées bombardaient les planètes au stade final de leur formation bien plus fréquemment qu'aujourd'hui. Quelques-uns parmi les astéroïdes étaient suffisamment massifs pour arracher de la matière à la planète percutée. Dans le cas de la Terre, la masse soufflée par la collision devint la Lune.

L'idée fut reprise par deux astrophysiciens, Alistair G. W. Cameron, de Harvard, et William R. Ward, du Caltech. Leur étude, « L'origine de la Lune[65] », envisageait un corps de la taille d'une planète – au moins aussi grand que Mars – fonçant vers la Terre à trente-quatre mille kilomètres/heure. Il venait des confins du système solaire, sa trajectoire s'incurva vers le Soleil, mais la Terre, sur son orbite originelle, coupa sa course. Le « coup oblique » qui s'ensuivit *(Figure 41)* bascula légèrement la Terre qui acquit son degré d'inclinaison sur l'écliptique (environ 23,5°). Le choc fut tel que les couches extérieures des deux corps entrèrent en fusion, avec dégagement d'un flux de roche pulvérisée mis en orbite autour de la Terre. Une quantité de matière du plus du double de la taille de la Lune fut éjectée à la vitesse de la vapeur sous pression à distance de la Terre. Une partie de l'éjectat retomba sur Terre, mais l'autre s'éloigna suffisamment pour rester en orbite et se recondenser en satellite.

Cette théorie dite de *collision-éjection* fut plus tard perfectionnée par ses auteurs, au fur et à mesure de l'identification de ses faiblesses, et à nouveau affinée par les simulations sur ordinateur menées par d'autres équipes de recherche[66].

À en croire ce scénario (la *Figure 42* montre une simulation de dix-huit minutes en tout), l'impact généra une chaleur énorme

---

64 *Satellite-sized Planetesimals and Lunar Origin, Icarus*, vol. 24.

65 *The Origin of the Moon*, publiée en 1976 dans *Lunar Science*, vol. 7.

66 Dont A. C. Thompson et D. Stevenson, du Caltech, H. J. Melosh et M. Kipp, Sandia National Laboratories, et W. Benz et W. L. Slattery, du National Laboratory de Los Alamos.

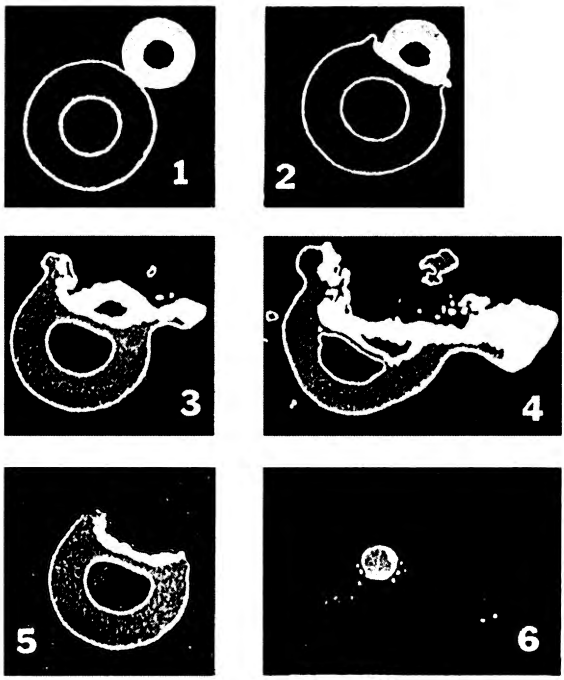


Figure 42

(peut-être six mille ou sept mille degrés Celsius) qui provoqua la fusion des deux corps. La majeure partie du bolide percuteur s'enfonça jusqu'au centre fluide de la Terre. Un mélange de matière mêlée fut chassé dans l'espace. Au cours de son refroidissement, la Terre se remodela autour d'un cœur riche en fer, héritage de l'impact. Selon le processus décrit plus haut, certains des matériaux éjectés retombèrent sur Terre. Le reste, en grande partie issu de l'astéroïde planétaire, se refroidit et se reforma à distance pour devenir la Lune, désormais satellite de la Terre.

Une variante majeure de l'hypothèse originelle du « grand choc » repose sur la prise de conscience des contraintes liées à la composition chimique : l'astéroïde percuteur devait provenir de la même région du ciel que la Terre elle-même – et non pas des

confins du système solaire. Mais si tel est le cas, où et comment a-t-il pu acquérir l'immense « moment » – vitesse – requis pour cet impact capable de vaporiser la matière ?

Cameron lui-même, au cours de son exposé à la conférence d'Hawaï, se posa la question : « Est-il plausible qu'un corps extra-planétaire du volume – au moins – de Mars, ait pu vagabonder à l'intérieur du système solaire au moment précis de la collision que nous avançons ? » Il répondit affirmativement à son interrogation en estimant que cent millions d'années environ après la formation des planètes, il demeurait suffisamment d'instabilités planétaires dans le système solaire nouveau-né et bien assez de « reliquats proto-planétaires » pour rendre plausibles l'existence d'un tel objet et la collision théorisée.

Des calculs ultérieurs montrèrent que pour « coller » au scénario, le « collisionneur » devait avoir trois fois la taille de Mars. Ce qui ne contribua pas à simplifier le problème : comment un corps céleste pareil avait-il pu se former dans l'entourage de la Terre ? Réponse de l'astronome George Wetherill, du Carnegie Institute, dont le rétro-calcul montra que les planètes telluriques avaient pu se former à partir d'un nuage itinérant de l'ordre de cinq cents microplanètes. En collision constante entre elles, ces petites lunes auraient servi de briques aux planètes et aux astéroïdes qui continuaient à les bombarder. Les calculs validèrent la pertinence du scénario du « grand choc », version collision-éjection, avec forte création de chaleur. « Cette montée en température sous l'impact a sans doute conduit à la fusion des deux corps », conclut Wetherill. La théorie, au passage, explique :

a) que la Terre ait acquis un cœur ferreux,

b) que la Lune présente les traces d'océans de magma fondu.

Même si cette dernière version conservait, en 1984, bon nombre de contradictions sans réponse, nombreux furent les participants, à l'issue de la Conférence sur les origines de la Lune, à ranger l'hypothèse de la collision-éjection au premier rang du plausible. Mais moins par conviction de sa justesse que par exaspé-

ration. « Ce qui s'est passé, écrivit Wood dans sa synthèse, c'est que plusieurs chercheurs indépendants démontrèrent que l'approche co-accrétive [la formation simultanée de la Lune et de la Terre], le modèle le plus largement accepté par les spécialistes de la Lune (au moins inconsciemment), n'était pas capable de prendre en compte la réalité du moment angulaire du système Terre-Lune. » Au vrai, certains des participants, dont Wood, achoppaient sur les aspects les plus agaçants de la nouvelle théorie. Le fer, souligna le rapporteur, « est vraiment des plus volatiles, il aurait dû subir au moins les effets propres aux autres corps volatils tels que le sodium et l'eau ». En clair, il n'aurait pas pu se déposer intact au centre de la Terre, comme la théorie l'avance. L'abondance d'eau sur Terre, pas plus que l'abondance de fer dans le manteau terrestre, n'auraient été possibles en cas de fusion.

Dans la mesure où chaque variante de l'hypothèse du « grand choc » implique une fusion totale de la Terre, il fallait impérativement en trouver une autre preuve. Mais comme l'avait montré en 1988 la Conférence sur l'origine de la Terre à Berkeley, en Californie, une telle preuve n'existe pas. Si la Terre avait connu des épisodes de fusion/solidification, alors les composants de ses roches montreraient des phases de cristallisation autres que celles que l'on constate. Ces composants réapparaîtraient selon des proportions qui font défaut. Enfin le cycle fusion/solidification aurait conduit à la distorsion de la chondrite – matériau le plus ancien sur Terre, que l'on retrouve au cœur des météorites les plus vieilles – mais nulle trace d'une telle distorsion. Un chercheur australien, A. E. Ringwood, a mené ces tests sur plus d'une douzaine d'éléments dont l'abondance relative aurait été altérée si la première écorce terrestre était apparue après fusion : aucune altération significative n'a été mise en évidence. Un article de *Science* du 17 mars 1989 qui rendait compte de ces conclusions a souligné la prise de position des géochimistes au cours de la conférence de 1988. Ils ont soutenu « qu'un impact géant contre la Terre et la fusion qui s'en serait suivie ne cadraient pas avec ce qu'ils savent de la géochimie. En

particulier, la composition des quelques centaines de kilomètres de la couche supérieure du manteau impliquait qu'il n'avait fondu à aucun moment en totalité. La géochimie, conclurent les auteurs de l'article, semble être ainsi une "pierre d'achoppement" potentielle pour l'origine de la Lune[67] ».

À l'image des théories précédentes, celle du « grand choc » s'accommoda de quelques contraintes mais fut incapable de rendre compte de certaines contradictions. Malgré tout, ne résolvait-elle la question de la fusion qui, elle, saute aux yeux à la surface lunaire ? Ne serait-il pas envisageable que cette théorie, peu applicable à la Terre, résolve pas, au moins, la fusion manifeste sur la Lune ?

Pas exactement, comme on s'en aperçut par la suite. Les expertises thermiques ont bien indiqué que la Lune avait connu une fusion importante. « Les traces d'une fusion partielle ou totale de la Lune sont avérées assez tôt dans l'histoire lunaire », affirma Alan B. Binder, du Centre spatial Johnson de la NASA, lors de la Conférence sur l'origine de la Lune de 1984. « Tôt, mais pas au tout début », ripostèrent d'autres scientifiques. Une différence essentielle fondée sur les essais de contraintes de la croûte de la Lune[68], comme sur les taux isotopiques (quand les noyaux atomiques d'un même élément présentent des masses différentes parce qu'ils possèdent un nombre différent de neutrons[69]). La conférence de 1984 conclut que ces études « plaident en faveur d'une formation relativement froide pour la Lune ».

Que deviennent, alors, les preuves de fusions qu'on y trouve, absolument pas douteuses ? Les cratères géants aux diamètres de l'ordre de centaines de kilomètres et plus en sont les témoins silen-

---

67 Dans *Science et Technologie* (*The Economist*, 22 juillet 1989), il fut rapporté de même que de nombreuses études avaient conduit les géochimistes « à se montrer sceptiques à l'égard de la théorie de l'impact ».

68 Sean C. Solomon, Massachusetts Institute of Technology.

69 Étudiés par D. L. Turcotte et L. H. Kellog, de l'université Cornell.

cieux, visibles par tous. Les « mers » lunaires aussi, dont on sait maintenant qu'elles n'étaient pas emplies d'eau, mais correspondent à des zones lissées par d'immenses impacts. Les océans de magma témoignent à leur tour. Il y a du verre et des matériaux lisses incrustés dans les roches et les veines rocheuses de la surface de la Lune, nés de la fusion soudaine de l'écorce superficielle provoquée par des impacts à haute vitesse (à ne pas confondre avec la lave chaude résurgente). La troisième Conférence sur les origines de la vie consacra un jour entier à la question du « verre sur la Lune », tant elle était tenue pour importante. Eugene Shoemaker, de la NASA et du Caltech, exposa que les preuves d'un verre « vitrifié sous l'effet d'un impact » en compagnie d'autres types de roche fondue abondaient sur la Lune. La présence de nickel dans les billes et les perles vitrifiées lui donnait à penser que le percuteur n'était pas de composition identique à la Lune, puisque les roches lunaires sont dépourvues de nickel.

Quand donc se sont produits ces impacts qui provoquèrent la fonte de la surface ? Pas lors de la création de l'astre, selon les analyses. Mais quelque cinq cents millions d'années plus tard. Ce fut alors, et par la suite, que « la Lune subit une évolution convulsive », révéla la NASA à la conférence de presse de 1972. « La grande période des cataclysmes a commencé il y a quatre milliards d'années, quand des corps célestes aussi vastes que des grandes villes et des petits pays vinrent s'écraser sur la Lune, pour former ses immenses bassins et ses montagnes imposantes. D'énormes quantités de minéraux radioactifs issus des collisions se mirent à faire fondre la roche sous la surface par plaques gigantesques, forçant des mers de lave à jaillir par les fissures de la surface… Apollo 15 a trouvé, dans le cratère Tsiolkovsky, des glissements de roches six fois plus grands que n'importe où sur Terre. Apollo 16 a établi que l'impact à l'origine de la mer de Nectar avait éjecté de la matière jusqu'à mille quatre cents kilomètres alentour. Apollo 17 se posa au pied d'un escarpement huit fois plus haut que n'importe lequel sur Terre. »

Les plus anciennes roches lunaires furent datées de 4,25 milliards d'années. Les particules du sol donnèrent la date de 4,6 milliards d'années. Quant à l'âge de la Lune, fixé par les quelque mille cinq cents scientifiques qui ont étudié les échantillons rocheux et de surface, il est contemporain de la formation du système solaire. Mais, il y a quatre milliards d'années, un événement survint. Dans un article intitulé *Les cratères du système solaire*, publié dans *Scientific American* de janvier 1977, William Hartmann soutint que « des analyses recoupées de missions Apollo ont montré que l'âge de nombreux échantillons de roches lunaires était brutalement limité à quatre milliards d'années. Très peu de rochers plus vieux ont résisté ». Les exemplaires de roches et de sol où l'on trouvait les vitrifications nées d'impacts massifs étaient datés de 3,9 milliards d'années. « Nous savons qu'un épisode cataclysmique de grande envergure accompagné d'un bombardement intense a détruit les roches les plus anciennes et ravagé les surfaces des planètes », lança Gerald J. Wasserburg, du Caltech, à la veille de la dernière mission Apollo. Question : « Que s'est-il passé entre 4,6 milliards d'années – formation de la Lune – et quatre milliards d'années », date de la catastrophe ?

Ainsi, le rocher surnommé « de la Genèse » par l'astronaute David Scott n'était pas contemporain de la formation de la Lune. Il était en fait apparu lors de l'événement catastrophique survenu six cents millions d'années plus tard. Mais, même alors, son nom restait justifié. Car le récit de la *Genèse* n'est pas celui de la formation initiale du système solaire, il y a 4,6 milliards d'années. Il est celui de la Bataille céleste entre Nibiru/Marduk et Tiamat, environ quatre milliards d'années en arrière.

Frustrés par cette ribambelle de théories avancées jusqu'alors pour expliquer la Lune, certains ont tenté de sélectionner les meilleures, en les classant selon contraintes et critères. Une « table de vérité » préparée par Michael J. Drake (Lunar & Planetary Laboratory de l'université de l'Arizona) plaça la théorie de la co-accrétion en

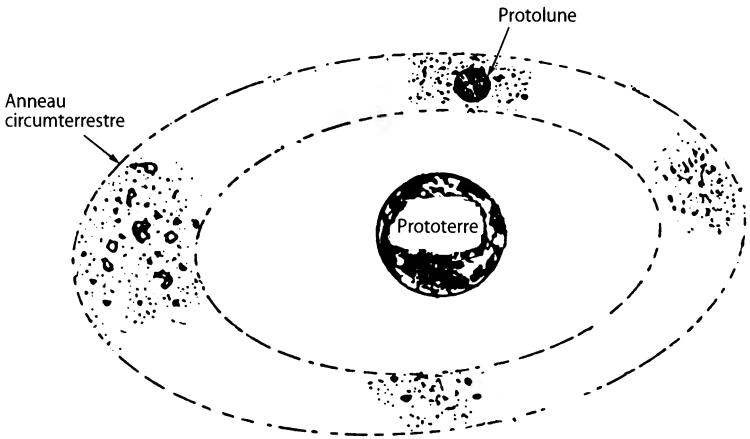


Figure 43

tête[70]. L'analyse de John A. Wood montrait qu'elle répondait à tous les critères, à l'exception du moment angulaire Terre-Lune et de la fusion de la Lune. Sinon, elle éclipsait vraiment les autres approches. Le consensus désormais revient à se focaliser sur cette théorie, enrichie de quelques éléments empruntés aux schémas du « grand choc » et celui de la « fission ». En 1984, A. P. Boss, de l'Institut Carnegie, et S. J. Peale, de l'université de Californie, ont proposé de voir la Lune comme le fruit d'une co-accrétion en compagnie de la Terre à partir de la même matière primordiale, mais le nuage de gaz au sein duquel la co-accrétion était à l'œuvre fut l'objet de bombardements de microplanétoïdes tour à tour vecteurs de destructions sur la Lune en formation et apporteurs de matière étrangère à sa masse *(Figure 43)*. Au final, la Lune a grossi sans cesse sous l'effet de l'absorption d'astéroïdes formés dans l'anneau circumterrestre, une Lune à la fois jumelle de la Terre et pourtant dissemblable.

---

[70] En algèbre de Boole, un tableau capable de décrire les possibilités de sorties en fonction des entrées. NDT.

Après avoir balancé d'une théorie à l'autre, la science moderne s'en tient à présent à une genèse lunaire identique au processus qui a conduit à la formation de systèmes plurisatellitaires autour des planètes géantes. L'obstacle qu'il reste à surmonter demeure la nécessité d'expliquer pourquoi une Terre trop petite a fini par acquérir une seule Lune trop grande, alors qu'elle aurait dû voir un essaim de lunes plus petites graviter autour d'elle.

Pour trouver la réponse, nous devons nous replonger dans la cosmogonie sumérienne. Elle offre un premier service à la science moderne en affirmant que la Lune n'est pas née satellite de la Terre, mais de la bien plus massive Tiamat. Des millénaires avant que la civilisation occidentale ne découvre les essaims de lunes autour de Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, les Sumériens avaient déjà attribué à Tiamat une cohorte de satellites, « onze en tout ». Ils plaçaient Tiamat au-delà de Mars, ce qui faisait d'elle l'une des planètes lointaines. La « horde céleste » des satellites qui l'entouraient avait été formée sur le modèle des autres planètes dites extérieures.

Comparer les dernières théories scientifiques à la cosmogonie sumérienne, c'est non seulement admettre que la science a fini par adopter les conceptions de ce vieux savoir sumérien, mais c'est aussi s'apercevoir qu'elle utilise une terminologie tout à fait proche des textes sumériens…

À la manière des avancées les plus récentes des conceptions scientifiques du XXI^e^ siècle, la cosmogonie sumérienne décrit les balbutiements instables du système solaire où des micro-astéroïdes et des forces gravitationnelles émergentes perturbent l'équilibre planétaire et gonflent parfois des lunes de façon disproportionnée. Dans *La 12^e^ Planète*, je décrivais ainsi les conditions cosmiques : « Après la fin du drame épique de la naissance des planètes, les auteurs de l'*Épopée de la Création* lèvent le rideau sur l'Acte II. La scène se joue en plein désarroi céleste. La famille des jeunes planètes est en pleine instabilité. Elles suivent des orbites qui les jettent les unes vers les autres. Les voilà qui convergent vers Tiamat, qui bouleversent et menacent les corps planétaires primordiaux. » Dans les mots poétiques de l'*Enuma elish,* on a :

Les frères divins se réunirent ;
Ils déstabilisent Tiamat de tout côté.
Ils menacent le flanc de Tiamat
Par leurs harcèlements dans le domaine du ciel.
Apsu [le Soleil] était impuissant à faire taire leurs clameurs ;
Tiamat restait muette face à leurs courses.
Leurs actes étaient répugnants...
Désagréables, leurs courses ;
En hautains maîtres des cieux.

« Voilà des allusions claires à des orbites erratiques », ai-je écrit. Les nouvelles planètes « surgissaient de tout côté » ; elles se rapprochèrent trop les unes des autres (« se réunirent ») ; elles interférèrent avec l'orbite de Tiamat ; elles s'approchèrent trop près de son « flanc » ; leurs « courses » – orbites – étaient « désagréables » ; leur attraction gravitationnelle était « dominatrice » – excessive, ne tenant pas compte des orbites des autres.

Après avoir conçu un système solaire issu d'un nuage primordial chaud qui se refroidissait peu à peu et se figeait graduellement jusqu'à sa forme actuelle, l'opinion scientifique a désormais viré bord sur bord. Richard A. Kerr a écrit dans *Science*[71] : « Aujourd'hui, la vitesse de calculs des ordinateurs offre aux mécaniciens célestes d'observer le comportement des planètes avec recul. Le chaos est omniprésent. » Il cite des études comme celle de Gerald J. Sussman et Jack Wisdom, du Massachusetts Institute of Technology, dans laquelle les deux hommes ont remonté le temps par simulation informatique pour découvrir que « bon nombre d'orbites entre Uranus et Neptune deviennent chaotiques » et que « le comportement orbital de Pluton est lui-même chaotique et imprévisible ». J. Laskar, du Bureau des Longitudes à Paris, mit en évidence un chaos originel dans tout le système solaire, « mais en particulier parmi les planètes proches, y compris la Terre. »

---

71 *Research News*, 14 avril 1989.

George Wetherill, après la mise à jour de ses calculs sur les pluri-collisions de quelque cinq cents micro-astéroïdes (*Science*, 17 mai 1985), modélisa le processus dans la zone des planètes telluriques sous forme d'accrétion de « nombreux frères et sœurs » entrés en collision pour former des « embryons de planètes ». Le processus d'accrétion – collisions, fractures, captures de matière, jusqu'à ce que des accrétions grossissent pour former les planètes telluriques – n'était rien d'autre, dit-il, qu'une « bataille royale » qui aura duré une bonne partie des premières cent millions d'années du système solaire.

Décidément, les mots mêmes de cet éminent scientifique entrent en résonance de façon étonnante avec le vocabulaire de l'*Enuma elish*. Il parle de « nombreux frères et sœurs » qui déferlent de tout côté, se percutent, perturbent les orbites des autres et menacent leur existence même. Les anciens textes, eux, parlent de « frères divins » qui « déstabilisent », « menacent », « déferlent de tout côté » dans les cieux, dans la zone même où se tenait Tiamat, près de son « flanc ». Wetherill utilise l'expression « bataille royale » pour décrire le conflit entre ces « frères et sœurs ». Le récit sumérien utilise le même mot – « bataille » – pour décrire les péripéties, et enregistre pour la postérité les événements de la *Genèse* sous l'expression de « Bataille céleste ».

Lisons les textes anciens : comme les perturbations célestes s'amplifiaient, Tiamat mit en avant sa propre « horde » pour « livrer bataille » aux « frères » célestes qui violaient son espace :

Elle réunit son Conseil,
Ivre de rage…
Forte des onze auxquels elle a donné naissance…

En rangs serrés, ils escortent le flanc de Tiamat ;
Furieux, ils conspirent sans cesse, nuit et jour.
Ils sont prêts au combat, ils bouillonnent de colère, en fureur ;
Ils sont regroupés, font face à la bataille.

Tout comme les astronomes d'aujourd'hui sont intrigués par la taille largement disproportionnée de la Lune, les auteurs de l'*Enuma elish* l'étaient aussi. Par la voix des autres planètes, ils ont souligné l'accroissement de taille de « Kingu », sa masse inquiétante, tandis que leur chef se plaignait :

De tous les dieux qui composaient sa horde
Son premier-né, Kingu, elle mit en avant ;
Parmi eux tous elle lui donna stature.
Pour la placer à la tête des troupes, pour qu'elle commande la horde,
Pour qu'elle porte les armes lors de l'assaut,
Pour qu'elle se place au-devant du combat,
Pour qu'elle soit, dans la bataille, le commandant en chef –
Elle confia ce pouvoir aux mains de Kingu.
Comme elle l'avait appelée dans ses rangs,
« Je t'ai confié une mission, lui dit-elle ;
Je t'ai fait le plus grand de l'assemblée des dieux ;
la gouvernance des dieux, je l'ai placée en toi.
En vérité, tu es suprême ! »

À suivre cette cosmogonie, l'une des onze lunes de Tiamat a effectivement grossi jusqu'à atteindre une taille inhabituelle, en raison des conditions que subissait alors le jeune système solaire, en phase chaotique. Il est très dommage que le récit ne nous éclaire pas sur les perturbations que cette lune monstrueuse induisit dans son environnement spatial. Les versets énigmatiques, avec leurs mots d'origine sujets à interprétations, semblent vouloir dire que placer Kingu à un « rang élevé » [une taille hors norme] conduit à « tempérer le feu » (approche de E. A. Speiser), ou à « apaiser le dieu feu » (A. Heidel). Et à limiter/défaire « l'arme puissante si terrible dans son balayage » – référence possible à l'attraction perturbatrice de la gravitation.

Quel qu'ait pu être l'effet d'apaisement de l'accroissement de taille de « Kingu » sur Tiamat et sa horde, cette croissance s'avéra

de plus en plus perturbatrice pour les autres planètes. Notamment à cause de l'élévation de Kingu au statut de planète à part entière :

Elle lui donna une Table des Destins,
Qu'elle arrima à son torse [...]
Kingu fut promue à un rang élevé,
Elle avait reçu le statut d'un dieu.

Ce fut ce « péché » de Tiamat, ce don fait à Kingu de sa propre « destinée » orbitale, qui rendirent furieuses les autres planètes, au point d'en « appeler » à Nibiru/Marduk pour qu'elle fixe une limite à Tiamat et à son satellite prince consort hors cadre. L'événement a été décrit plus haut : Tiamat fut brisée en deux au cours de la Bataille céleste qui s'ensuivit. L'une des moitiés fut pulvérisée. L'autre, accompagnée de Kingu, fut lancée sur une nouvelle orbite pour devenir la Terre et sa Lune.

Cette séquence obéit aux meilleurs acquis des diverses théories modernes sur l'origine, l'évolution et le destin final de la Lune. Bien que la nature de « l'arme puissante si terrible dans son balayage », ou celle du « dieu feu » qui fit grandir Kingu de façon aussi disproportionnée demeure incertaine, en tout cas la taille énorme de la Lune (quoique relative par rapport à la bien plus grosse Tiamat), est notée à travers toute une série de détails sur ses effets dévastateurs. Tout est en place – à ce précisions près que ce n'est pas la cosmogonie sumérienne qui confirme la science moderne, mais bien la science moderne qui rattrape le savoir ancien.

La Lune a-t-elle pu être une planète en devenir, comme le disent les Sumériens ? Nous avons vu au cours des chapitres précédents que c'est tout à fait concevable. Présente-t-elle réellement des caractéristiques planétaires ? En contradiction avec une conception ancienne qui a longtemps considéré la Lune comme un objet inerte depuis toujours, on a découvert, dans les années 1970 et 1980, qu'elle possédait virtuellement tous les attributs d'une planète, à l'exception d'une orbite indépendante autour du Soleil : une surface déchirée

de montagnes enchevêtrées ; des plaines et des « mers », à défaut d'avoir été creusées par l'eau, probablement formées par la lave en fusion. À la grande surprise des scientifiques, la Lune se révéla constituée par couches, comme la Terre. En dépit de l'épuisement de son fer dû à la catastrophe évoquée plus haut, elle semble avoir retenu un noyau ferreux. Les scientifiques se demandent en outre si son cœur est encore en fusion : à leur grand étonnement, la Lune a possédé par le passé un champ magnétique. Or il ne peut naître que de la rotation d'un cœur de fer liquide, comme pour la Terre et les autres planètes. Significatives, les études de Keith Runcorn, de l'université de New-Castle-upon-Tyne en Grande-Bretagne, ont montré que le magnétisme « s'est affaibli il y a environ quatre milliards d'années » – en pleine Bataille céleste.

Les instruments installés sur la Lune par les astronautes d'Apollo transmettent des données révélatrices de « flux inattendus de forte chaleur sous la surface lunaire », signes d'activité continue à l'intérieur de ce « globe sans vie ». De la vapeur – de la vapeur d'*eau* – fut détectée par les scientifiques de l'université de Rice. Ils rapportèrent en octobre 1971 avoir vu des « geysers de vapeur d'eau jaillir à travers les failles de la surface lunaire ». D'autres découvertes inattendues ont marqué en outre en 1972 la troisième Lunar Science Conference de Houston : elles ont révélé une activité volcanique « impliquant *la présence simultanée d'une quantité importante de chaleur* et d'eau ».

En 1973, les « flashs lumineux » aperçus sur la surface de la Lune ont été interprétés comme des émissions de gaz interne. Ce qui valut à un journaliste scientifique du *New York Times* l'observation que même si la Lune n'est pas « un objet céleste vivant [...] au moins respire-t-elle ». Des bouffées de gaz et des brumes sombres ont aussi été observées par la toute première mission Apollo dans plusieurs des cratères profonds de la Lune, et au moins jusqu'en 1980.

Les indices d'un volcanisme lunaire toujours actif ont conduit les scientifiques à présumer que la Lune a possédé un jour une

véritable atmosphère dont les éléments volatiles et les composants incluaient hydrogène, hélium, argon, soufre, des composants carboniques *et de l'eau*. La présence actuelle probable d'eau sous sa surface a soulevé une question intrigante : aurait-elle pu couler un jour sur la Lune ? – composant très volatile, elle se serait évaporée et dissipée dans l'espace.

Sans ses contraintes budgétaires, la NASA aurait été prête à suivre les recommandations d'un comité de scientifiques et à exploiter les ressources minérales lunaires. Trente géologues, chimistes et physiciens réunis en août 1977 sous l'égide de l'université de Californie, à San Diego, avaient souligné que la recherche sur la Lune – depuis son orbite et à sa surface – avait été jusqu'alors limitée à ses régions équatoriales. Ils insistaient sur l'urgence à lancer un nouveau satellite en orbite *polaire*, à la fois pour collecter des données sur la Lune entière et pour vérifier ou infirmer la présence d'eau. « L'une des cibles du satellite d'observation en orbite serait de petites zones près de chaque pôle, là où le soleil ne brille jamais, a dit alors James Arnold, de l'université de Californie. Les scientifiques estiment que l'on pourrait trouver dans ces régions jusqu'à cent milliards de tonnes d'eau sous forme de glace [...] Si l'on s'apprête à mener des activités dans l'espace à grande échelle, de l'exploitation minière à la production industrielle, alors l'on aura besoin d'une grande quantité d'eau. Les régions polaires lunaires pourraient en constituer une bonne source. »

Que la Lune possède encore de l'eau après tous les cataclysmes qu'elle a subis, ça reste à démontrer. Mais il ne serait pas surprenant que l'on découvre de l'eau en sous-sol, de même que des preuves convergentes laissent supposer qu'elle a coulé à sa surface. Après tout, la Lune – *alias* Kingu – n'était-elle pas le satellite majeur du « monstre aqueux », Tiamat ?

À l'occasion de la dernière mission d'Apollo sur la Lune, *The Economist* (11 décembre 1972) résuma ainsi l'ensemble des découvertes : « Le plus important au fond, c'est que son exploration a montré que la Lune n'était pas une simple sphère sans histoire, mais un véritable corps planétaire. »

« Un véritable corps planétaire ». Exactement ce qu'en disaient les Sumériens, des millénaires auparavant. Et, comme ils l'ont établi à la même époque, la quasi-planète ne devait jamais atteindre le statut de planète à orbite indépendante autour du Soleil, privée qu'elle en fut par la Bataille céleste. Voici le sort que Nibiru/Marduk réserva à « Kingu » :

Et Kingu, qui était devenue leur chef,
Elle [Nibiru/Marduk] la recroquevilla, elle la compta comme dieu
DUG.GA.E.
Elle lui arracha la Table des Destins
À laquelle elle ne pouvait prétendre de par la loi ;
Elle y apposa son propre sceau
Qu'elle fixa à son torse.

Freinée dans sa vitesse orbitale, Kingu se trouva réduite au statut de simple satellite – notre Lune.

On a interprété le constat des Sumériens – Nibiru/Marduk a fait en sorte que Kingu se « recroqueville » – comme une rétrogradation par le rang et l'importance. Mais les analyses récentes le montrent, la Lune a été privée d'une bonne partie de son fer par un cataclysme, avec, en conséquence, une forte diminution de sa densité. « Il existe deux corps planétaires, dans le système solaire, dont la densité moyenne anormale implique un état particulier. Ils sont sans doute le produit de circonstances inhabituelles », écrit Alastair Camron dans *Icarus*[72]. « Ce sont la Lune et Mercure. La première présente une densité moyenne basse et un fort déficit en fer. » En d'autres termes, Kingu s'est en effet recroquevillée sur elle-même !

Une autre preuve existe d'un compactage de la Lune sous l'effet de violents impacts. Sur la face opposée à la Terre – la face cachée – la surface offre le spectacle de hauts plateaux et d'une croûte

[72] Volume 64, 1985.

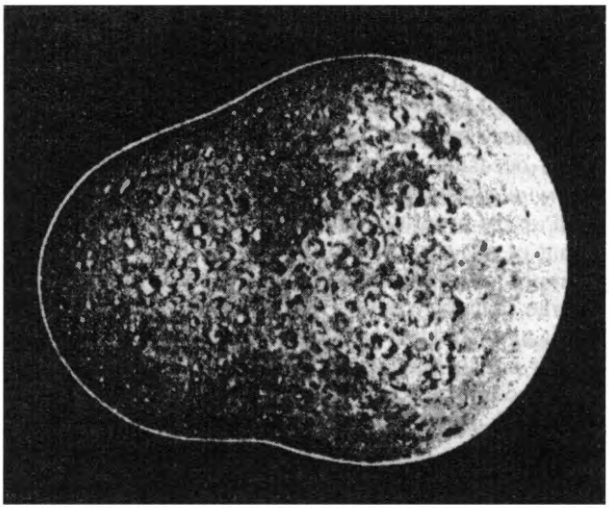


Figure 44

épaisse, tandis que la face visible depuis la Terre montre de larges plaines plates, comme si les reliefs avaient été rasés. Au sein de la Lune, des variations gravitationnelles révèlent l'existence de masses plus lourdes, plus compactes, en divers points, particulièrement là où la surface a été aplatie. Et, bien que notre satellite semble au global sphérique (comme tous les corps célestes au-dessus d'une taille minimum), la forme de son noyau affecte l'allure d'une calebasse, comme le montre une étude sur ordinateur *(Figure 44)*. Ce dessin porte la marque du « grand choc » qui a comprimé la Lune et l'a éjectée vers sa nouvelle place dans les cieux, tout comme les Sumériens l'ont décrit.

L'assertion sumérienne sur la transformation de Kingu en DUG.GA.E est à son tour curieuse. J'ai écrit dans *La 12e Planète* que ce terme signifie littéralement « pot de plomb ». À l'époque, je l'ai pris pour une simple description figurative de la Lune, « une masse d'argile inanimée ». Les découvertes d'Apollo donnent pourtant à penser que le terme sumérien n'était pas figuratif, mais littéral, et

scientifiquement correct. Ainsi, l'une des premières énigmes soulevées par l'exploration de la Lune reçut l'appellation de « plomb sans parenté ». Le programme Apollo a établi que les quelques kilomètres superficiels de la croûte lunaire sont riches en éléments radioactifs tels que l'uranium, ce qui est inhabituel. De même a-t-on établi la preuve de l'existence de radon, aujourd'hui disparu. Sous l'effet de leur décomposition, ces éléments se muèrent en plomb à une étape finale ou intermédiaire du processus de désintégration radioactive.

Pourquoi la Lune s'est-elle enrichie en éléments radioactifs, mystère. Mais que la plupart de ces éléments se soient transformés en plomb est maintenant établi. Ainsi, l'assertion sumérienne d'une Kingu transformée en « pot de plomb » se révèle scientifiquement exacte.

La Lune n'a pas été seulement un « témoin de la Genèse ». Elle valide aussi la véracité de la *Genèse* biblique – de l'exactitude du savoir ancien.

Paroles d'astronautes

La plupart des astronautes américains ont exprimé les mêmes concepts : ils ont éprouvé des évolutions « de nature quasi spirituelle » à l'égard de leur être propre et de l'espèce humaine, et ils ont ressenti la plausibilité qu'une vie intelligente existe hors la Terre.

Gordon Cooper a piloté Mercury 9 en 1963 et copiloté Gemini 5 en 1965. Il est revenu de l'espace persuadé qu'« une vie extraterrestre intelligente a visité la Terre dans le lointain passé ». Par la suite, il s'est passionné pour l'archéologie. Edward G. Gibson, scientifique à bord de Skylab 3 (1974), a, lui, déclaré que tourner en orbite autour de la Terre « nous

amène à réfléchir quelque peu sur la vie qui existe partout dans l'Univers ».

C'est particulièrement bouleversés que sont revenus les astronautes des missions Apollo sur la Lune : « Quelque chose vous prend, là-haut », expliqua Ed Mitchell d'Apollo 14. Jim Irwin (Apollo 15) a été « profondément bouleversé [et a senti] la présence de Dieu ». Son camarade de mission, Al Worden, au cours d'une commémoration télévisée du vingtième anniversaire du premier alunissage, a comparé le module lunaire utilisé pour se poser sur la Lune et qui décolle tout droit, au vaisseau spatial décrit dans une vision d'Ézéchiel.

« Pour moi, a dit Al Worden, l'Univers doit être cyclique ; une planète devient invivable dans une galaxie et, quelque part, dans cette galaxie ou une autre, il existe une planète qui est un habitat parfait, et je vois des êtres intelligents, comme nous, se déplacer d'une planète à l'autre, comme les Indiens du Pacifique Sud se déplacent d'une île à l'autre, pour perpétuer l'espèce. Je pense que c'est à cela que sert le programme spatial... Je pense que nous pourrions être le fruit d'un mélange de créatures, celles qui vivaient ici, sur Terre, à quelque époque du passé, et qui furent visitées par des êtres venus d'un ailleurs de l'Univers ; et ces deux espèces ont pu s'unir et donner naissance à une progéniture... En fait, un groupe restreint d'explorateurs pourrait se poser sur une planète et y créer des successeurs d'eux-mêmes, lesquels seraient libres de tenter de peupler le reste de l'univers. »

Buzz Aldrin (Apollo 11) exprima ainsi son opinion : « Un de ces jours, grâce aux télescopes orbitaux comme Hubble ou n'importe quelle autre avancée technologique, nous pourrions bien nous apercevoir qu'en réalité nous ne sommes pas seuls dans ce merveilleux Univers ».

Chapitre 7

La semence de vie

De tous les mystères auxquels se heurte l'humanité dans sa recherche du savoir, celui de la « vie » est bien le plus grand.

La théorie de l'évolution explique comment la vie s'est *développée* sur Terre, depuis les toutes premières créatures unicellulaires jusqu'à l'Homo sapiens. Elle n'explique pas comment elle s'est *déclenchée* sur Terre. Au-delà de la question « sommes-nous seuls dans l'Univers ? » se profile une autre interrogation, fondamentale : la vie n'existe-t-elle que sur Terre ? Est-elle étrangère au reste du système solaire, inconnue dans notre galaxie, absente de l'Univers entier ?

Les Sumériens affirment que la vie fut véhiculée dans le système solaire par Nibiru. Que Nibiru transmit la « semence de vie » à la Terre au cours de la Bataille céleste contre Tiamat. Il a fallu un long cheminement à la science moderne pour parvenir à la même conclusion.

Afin de comprendre comment la vie est apparue sur la Terre primitive, les scientifiques doivent déterminer, ou du moins modéliser, les conditions initiales à l'œuvre sur ce globe nouveau-né. L'eau y existait-elle ? Une atmosphère s'était-elle constituée ? Les principaux éléments constitutifs – les combinaisons moléculaires d'hydrogène, de carbone, d'azote, de soufre et de phosphore – étaient-ils apparus sur la jeune planète ? Ont-ils été suffisants pour élaborer les briques des organismes vivants ? Aujourd'hui, l'air de notre planète se compose de 79 % d'azote (N_2), 20 % d'oxygène (O_2) et 1 % d'argon (Ar), plus d'autres éléments sous forme de traces (l'atmosphère contient de la vapeur d'eau mélangée à l'air). On est loin de la relative abondance des éléments contenus

dans l'Univers, dont 99 % sont constitués d'hydrogène (87 %) et d'hélium (12 %). C'est l'une des raisons (parmi d'autres), qui inclinent à penser que l'atmosphère actuelle de la Terre n'est pas celle qu'elle possédait à l'origine. L'hydrogène et l'hélium sont tous deux hautement volatiles. Leur présence réduite dans l'atmosphère, tout comme la rareté des gaz dits « nobles » (par rapport à leur abondance dans le cosmos), tels que le néon, l'argon, le krypton, le xénon, font dire aux scientifiques que la Terre a subi un « épisode thermique » antérieur à 3,8 milliards d'années – événement qui vous est à vous, lecteur, désormais familier…

En gros, les scientifiques sont persuadés que notre atmosphère actuelle s'est reconstituée initialement à partir des gaz rejetés par les convulsions volcaniques d'une Terre blessée. Ces nuages projetés en altitude par les éruptions formèrent un écran autour de la planète, se refroidirent, la vapeur d'eau se condensa et retomba au sol sous forme de pluies torrentielles. L'oxydation des roches et des minéraux produisit une énorme accumulation d'oxygène sur Terre. Au final, le cycle végétal constitua un apport d'oxygène et de dioxyde de carbone (CO_2) à l'atmosphère, et déclencha le cycle de l'azote (avec l'aide des bactéries).

Notons d'emblée que, sous cet angle déjà, les textes anciens « tiennent » face à nos connaissances scientifiques. Les cinq tablettes de l'*Enuma elish,* bien que fort endommagées, restituent la description d'une lave torrentielle « crachée » par Tiamat et datent l'activité volcanique d'avant la formation de l'atmosphère, des océans et des continents. Les flux de lave, disent les textes, « s'amoncelaient en couches » au fur et à mesure de leur résurgence. On y découvre la phase de « refroidissement » et « l'amoncellement des nuages de pluie ». Alors les « fondations » de la Terre furent érigées et les océans rassemblés – ce qu'ont répété à l'envi les versets de la *Genèse.* C'est seulement après coup que la vie a fait son apparition sur Terre : herbages sur les continents et « marais » dans les eaux.

Mais les cellules vivantes, même les plus simples, sont constituées des molécules complexes de divers composants organiques et

non pas seulement d'éléments chimiques distincts. D'où proviennent ces molécules ? Comme on a trouvé trace de ces composants partout ailleurs dans le système solaire, on a supposé qu'ils s'étaient formés selon un processus naturel, au fil du temps. En 1953, deux chercheurs de l'université de Chicago, Harold Urey et Stanley Miller, mirent au point une expérience qualifiée « d'époustouflante ». Ils mêlèrent des molécules organiques simples de méthane, d'ammoniac, d'hydrogène et de vapeur d'eau dans un contenant pressurisé. Puis ils procédèrent à la dissolution du mélange en milieu aqueux pour simuler la « soupe » primordiale. Enfin ils soumirent le tout à des bombardements d'étincelles électriques pour simuler les éclairs de la foudre primitive. L'expérience produisit plusieurs acides aminés et hydroxydes – briques des protéines essentielles à la vie[73]. D'autres chercheurs soumirent plus tard des préparations semblables à la lumière ultraviolette, aux rayonnements ionisants ou à la chaleur pour simuler les effets des rayons du Soleil, et à toute une gamme de rayons présents dans l'atmosphère primitive et au sein des eaux stagnantes. Ils obtinrent les mêmes résultats.

Mais une chose était de montrer que la nature en soi pouvait, sous certaines conditions, produire ces briques de vie – pas seulement des composants simples, mais bien des composants organiques complexes. Une autre était de ressentir la vie dans les composants qui en résultaient, composants inertes, inanimés, dans les récipients pressurisés. On définit la « vie » par la capacité de l'objet vivant d'absorber des nutriments (quels qu'ils soient) et de se reproduire – donc pas seulement d'exister. Le récit biblique de la création lui-même reconnaît que lorsque l'être le plus complexe de la

---

[73] Miller s'est intéressé aux recherches du russe Oparin qui, dès 1924, émettait l'hypothèse que des réactions chimiques simples dans l'atmosphère primitive pouvaient créer des composants organiques. Le « contenant pressurisé » de Miller et Urey était en fait constitué de ballons de verre et de tubulures. Un ballon empli d'eau très chaude – l'océan – est connecté à un autre ballon empli de méthane, d'hydrogène et d'ammoniac – l'atmosphère. Sous l'effet d'un condensateur et d'électrodes, sept types d'acides aminés seront retrouvés dans l'eau, au terme de sept jours. C'est l'expérience historique de la chimie prébiotique (recherche des précurseurs de la vie). NDT.

Terre, l'homme, fut modelé à partir d'« argile », une intervention divine fut nécessaire pour « insuffler l'esprit/le souffle de vie ». Sans quoi, quelle que fût l'ingéniosité qui présidât à sa création, il n'était pas encore animé, pas encore vivant.

À l'image de l'astronomie des décennies 1970 et 1980 dans le domaine céleste, la biochimie perça nombre de secrets de la vie sur terre. Le tréfonds des cellules vivantes a été exploré, on a compris le code génétique qui gouverne la reproduction, et un grand nombre des éléments complexes qui composent le plus petit être unicellulaire tout comme les cellules des créatures les plus évoluées, ont été synthétisés. Stanley Miller a, depuis, poursuivi ses recherches en Californie. Il tire de son expérience cette perspective : « Nous avons appris comment fabriquer des composants organiques à partir d'éléments inorganiques ; la prochaine étape est d'apprendre comment ils s'organisent pour produire une cellule reproductrice. »

Cette hypothèse de l'origine de la vie sur terre (dite des « eaux troubles » ou « soupe primitive ») part du principe qu'une multitude de ces premières molécules organiques dans l'océan, à force de se cogner les unes contre les autres sous l'effet des vagues, des courants ou des variations de température, forment au final des chaînes. À la longue, elles s'agglutinent en chapelet. Reliées l'une à l'autre par l'attraction naturelle cellulaire, elles forment des groupements à partir desquels des polymères – longues chaînes de molécules au cœur des processus de constitution des êtres – finissent par se développer. Mais d'où vient la mémoire génétique de ces cellules, celle qui leur permet de savoir comment se combiner et comment se reproduire pour aboutir à des organismes complets ? Impliquer nécessairement le code génétique dans la transition de l'inanimé au vivant a conduit à formuler une hypothèse : celle du « creuset d'argile ».

On attribue cette théorie aux chercheurs de la NASA (Ames Research Center, Moutainview, Californie) en avril 1985. En réalité, l'idée du rôle majeur de l'argile, abondante sur les rivages des mers anciennes, dans l'émergence de la vie, avait déjà été rendue

publique lors de la Conférence du Pacifique sur la chimie, en 1977. Là, James A. Lawless, patron d'une équipe de chercheurs dans le centre de recherche précité, fit part d'une expérience : de simples acides aminés (briques chimiques des protéines) et les nucléotides (briques chimiques des gènes) – en partant du principe qu'ils s'étaient au préalable formés dans la « soupe primitive » opaque de la mer –, avaient été déposés sur des argiles contenant des traces de métal, comme le nickel ou le zinc. On a constaté que les acides se formaient en chaînes au cours de la phase de séchage de l'argile.

Les traces de nickel fixèrent en tout et pour tout les vingt sortes d'acides aminés communs à tous les organismes vivants sur terre, alors que les traces de zinc de l'argile aidèrent à lier les nucléotides. On aboutit ainsi à un composé analogue à une enzyme essentielle (appelée polymérase ADN) qui relie entre eux les composants du matériel génétique de toutes les cellules vivantes.

En 1985, les scientifiques du centre de recherche de la NASA exposèrent les progrès considérables accomplis dans la compréhension du rôle de l'argile dans les processus d'apparition de la vie sur la planète. Ils avaient découvert que l'argile possédait deux propriétés fondamentales, essentielles à la vie : conserver et transférer l'énergie. Aux premiers âges de la Terre, cette énergie aurait pu provenir de la désintégration radioactive – parmi d'autres sources énergétiques possibles. En utilisant l'énergie emmagasinée, les argiles ont pu fonctionner comme des laboratoires chimiques où les matières brutes inorganiques étaient transformées en molécules plus complexes. Mieux : l'un des scientifiques, Armin Weiss, de l'université de Munich, fit état d'expériences au cours desquelles des cristaux d'argile semblaient se reproduire grâce à un « cristal parent » – phénomène de reproduction primitive. Et Graham Cairns-Smith, de l'université de Glasgow, soutint que les « proto-organismes » inorganiques de l'argile agissaient comme pilotes, ou comme modèles, à partir desquels les organismes vivants finissaient par se développer.

Pour expliquer ces propriétés énigmatiques de l'argile – n'importe quel type d'argile, même le plus commun – Lelia Coyne,

directrice de l'une des équipes de recherche, exprima l'idée que la capacité des argiles à piéger et transmettre l'énergie découlait d'« erreurs » dans la formation de leurs cristaux. Ces défauts de leur microstructure servaient à « piéger » l'énergie. C'est à partir d'eux que s'élaboraient les schémas directeurs des proto-organismes.

« Si cette théorie était validée, commenta le *New York Times* en livrant l'information, c'est à une accumulation d'erreurs chimiques, semble-t-il, que l'on devrait la vie sur la Terre. » Ainsi, la théorie du « creuset d'argile », en dépit des avancées qu'elle établit, dépendait de circonstances aléatoires pour expliquer la transition d'éléments chimiques en molécules organiques simples, puis en molécules organiques complexes, enfin de matière inanimée en matière animée. Même schéma que dans l'hypothèse de la « soupe primitive » – dans un cas, erreurs microstructurales, dans l'autre, étincelles et collisions de molécules.

L'idée de Coyne d'une argile « à défauts » semblait induire une autre conséquence qui n'est pas passée inaperçue. « La théorie, poursuivait le journaliste du *New York Times*, évoque en outre le récit biblique de la création. Il est écrit dans la *Genèse*, "Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol". En langage courant, la glaise, c'est l'argile. » Ce scoop-là, avec les références bibliques implicites qu'il comportait, méritait bien un éditorial dans le vénérable journal. Sous le titre *Une argile peu ordinaire*, l'éditorialiste écrivit :

« Il semble que l'argile ordinaire possède deux propriétés fondamentales essentielles à la vie. Elle peut stocker de l'énergie et la transmettre. Dès lors, raisonne le scientifique, l'argile pourrait avoir servi d'"usine chimique" pour transformer des substances brutes inorganiques en molécules plus complexes. De ces molécules complexes a surgi la vie – et, un jour, l'homme.

Ce que la Bible nous dit depuis le début crève les yeux : l'argile, c'est ce que la *Genèse* exprime par "poussière" ou glaise, qui a formé l'homme. Ce qui va moins de soi, c'est le nombre de fois où nous

avons répété cette formule de l'homme-poussière sans savoir que nous parlions d'un homme d'argile. »

Si l'on rapproche les deux théories, celle de la soupe primitive et du « creuset d'argile », on comprend qu'elles vont très loin dans la confirmation de la véracité des récits anciens – et bien peu s'en sont aperçus. Des expériences ultérieures menées par Lelia Coyne, et Noam Lahab, de l'Hebrew University en Israël, ont montré que, pour servir de catalyseurs dans la formation des chaînes courtes d'acides aminés, les argiles doivent subir des cycles d'humidification et de séchage. Ce processus réclame un environnement où l'humidité alterne avec la sécheresse, comme une terre sèche sujette à des pluies intermittentes ou alternativement immergée et émergée sous l'effet des marées. Ce que les expériences sur la recherche des « proto-cellules » semblent démontrer avec le plus de vraisemblance, c'est que ce sont des algues primitives qui ont représenté les premières créatures vivantes unicellulaires sur terre[74]. Des algues que l'on trouve encore dans les bassins et les lieux humides et qui semblent avoir très peu changé au fil des milliards d'années.

Parce que l'on n'a trouvé aucune preuve de vie terrestre au-delà de cinq cents millions d'années au cours des dernières décennies, on a supposé que la vie qui s'est élaborée à partir des algues se limitait aux océans. Les manuels scolaires avaient coutume d'écrire que « des algues peuplaient les mers, alors que la terre ferme était dépourvue de vie ». Jusqu'à ce qu'en 1977 une équipe scientifique dirigée par Elso S. Barghoorn, d'Harvard, découvrît, dans des roches sédimentaires d'Afrique du Sud (à Figtree, un site du Swaziland), les restes de créatures unicellulaires microscopiques, vieilles de 3,1 milliards d'années (voire 3,4 milliards). Elles ressemblaient à nos algues bleu-vert d'aujourd'hui, et elles firent reculer d'un milliard d'années environ l'apparition sur terre de ces précurseurs des formes de vie plus complexes.

---

74 Institute for Molecular and Cellular Evolution, université de Miami.

On pensait auparavant que l'évolution avait surtout intéressé les formes de vie océanes, que les créatures terrestres provenaient de ces formes marines et que des amphibiens avaient joué les intermédiaires. Mais la présence d'algues *vertes* aussi âgées dans les roches sédimentaires remettait à plat tout ce bel ensemble. La classification des algues – sont-elles des végétaux ou pas ? – a beau ne pas faire l'unanimité (elles possèdent des rapports de parenté descendants avec les bactéries et ascendants avec la faune primitive), les algues bleues ou bleu-vert sont sans aucun doute les précurseurs des plantes à chlorophylle (qui utilisent la lumière du soleil pour convertir leurs éléments nutritifs en composants organiques et émettent de l'oxygène au cours du processus). Les algues vertes, bien que dépourvues de racine, de tige, de feuilles, sont les ancêtres de la flore qui couvre aujourd'hui la Terre.

Ces exposés sur les théories scientifiques de l'évolution de la vie sur terre sont indispensables à la compréhension de la pertinence du savoir biblique. Il est ainsi important de noter que, pour évoluer, les formes les plus complexes de vie eurent besoin d'oxygène. Un oxygène qui n'est apparu qu'après la multiplication des algues ou des proto-algues sur les terres émergées. Pour que ces formes de quasi-plantes vertes puissent utiliser et transformer l'oxygène, elles avaient besoin d'un environnement rocheux ferreux capable de fixer l'oxygène (faute de quoi, elles eussent été détruites par oxydation ; l'oxygène libre constituait encore un poison pour ces formes de vie). Les scientifiques pensent que, dès lors que ces « formations de fer en strates » se sont enfoncées au fond des océans sous forme de sédiments, les organismes unicellulaires ont, sous l'eau, évolué en organisations multicellulaires. En d'autres termes, l'algue verte qui a couvert les terres émergées a dû *précéder* l'apparition de la vie dans les océans.

Et justement, la Bible ne dit pas autre chose : l'herbage vert, affirme-t-elle, fut créé le troisième jour, mais la vie sous-marine apparut le cinquième jour, pas avant. Au cours du troisième « jour », ou phase, de la création, Élohim dit :

« Que la terre verdisse de verdure :
des herbes portant semence et des arbres fruitiers
donnant sur la terre selon leur espèce
des fruits contenant leur semence. »
(Genèse, 1-11)

La mention de l'existence de fruits et de semences alors que la verdure passe de l'herbe à l'arbre illustre clairement l'évolution d'une reproduction asexuée vers une reproduction sexuée. Ce faisant, la Bible inclut dans son compte rendu scientifique de l'évolution une étape que la science admet dans l'évolution des algues, il y a deux milliards d'années environ. Quand « l'herbage vert » commença à injecter de l'oxygène dans l'atmosphère.

Il n'existait point alors, selon la *Genèse*, de « créatures » sur notre planète – ni dans les eaux, ni dans les airs, ni sur la terre. Afin de rendre possible l'apparition à long terme de « créatures » vertébrées (c'est-à-dire à squelette interne), la planète Terre devait encore établir le modèle des horloges biologiques qui sous-tend les cycles de vie de toutes les formes vivantes qu'elle abrite. Elle devait stabiliser son mouvement orbital et sa propre rotation, s'exposer aux effets du Soleil et de la Lune, principalement sensibles par les cycles de lumière et d'obscurité. Le *Livre de la Genèse* assigne le quatrième « jour » à cet agencement et à l'année qui en découle, avec ses périodes régulières déclinées en mois, jour et nuit. C'est seulement alors, quand toutes les influences célestes, les cycles et leurs effets furent fermement établis, que les créatures de la mer, de l'air, et de la terre, ont pu faire leur apparition.

La science d'aujourd'hui se satisfait parfaitement de ce scénario biblique, mais elle offre de surcroît un indice qui explique la raison pour laquelle les rédacteurs de ce résumé scientifique que l'on nomme *Genèse* insérèrent un chapitre « céleste » (le « quatrième jour »). Il prend place entre le résumé de l'évolution du « troisième jour » – époque de l'apparition des formes de vie primitives – et le « cinquième jour », quand apparurent les « créatures ». Notre

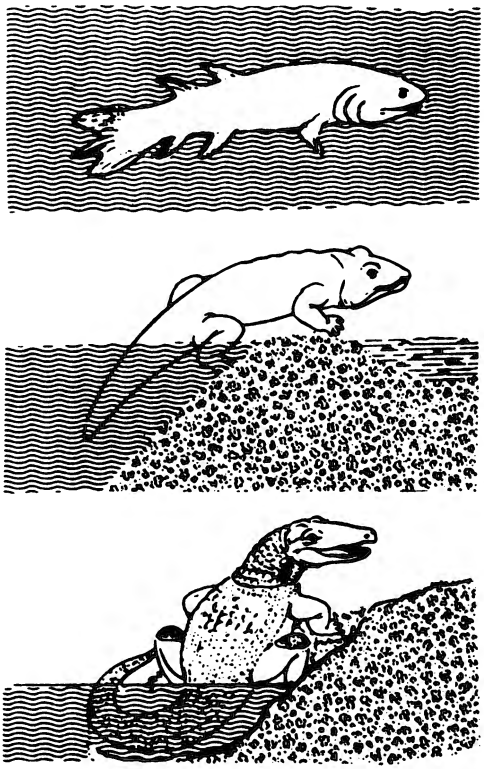


Figure 45

science aussi note le trou de quelque 1,5 milliard d'années – qui remonte entre deux milliards et cinq cent soixante-dix millions d'années – à peu près vierge de données fossiles et géologiques (le « précambrien »). C'est précisément dans cette période d'absence de données que les savants de la Bible décrivirent l'agencement des relations planétaires et des cycles biologiques.

Dans sa classification, la paléontologie nomme « cambrienne[75] » la première phase de l'ère paléozoïque (ère primaire) sans verté-

[75] D'après le nom de la région du Pays de Galles où les premières données sur cette époque furent collectées.

brés – ces formes de vie dotées d'un squelette interne que la Bible appelle « créatures ». Les premiers vertébrés marins apparurent il y a environ cinq cents millions d'années, suivis par les vertébrés terrestres, cent millions d'années plus tard (périodes de transition entre paléozoïques inférieur et supérieur). Quand cette ère s'acheva, il y a deux cent vingt-cinq millions d'années *(Figure 45)*, des poissons et des plantes peuplaient les eaux, et les amphibiens étaient passés de l'eau à la terre ferme. La flore des terres émergées poussa les amphibiens à évoluer en reptiles. Les crocodiles sont aujourd'hui les fossiles vivants de cette phase d'évolution.

L'ère suivante, le mésozoïque (ère secondaire), couvre la période qui va de deux cent vingt-cinq millions à soixante-cinq millions d'années avant notre ère. On l'a souvent surnommée « l'âge des dinosaures ». Aux côtés d'une variété d'amphibiens et de lézards marins, loin des océans et de la grouillante vie marine, deux lignées principales de reptiles ovipares évoluèrent : ceux qui prirent leur envol et devinrent des oiseaux. Et ceux qui, en grand nombre, se répartirent partout sur terre en dominants, les dinosaures (littéralement, « les terribles lézards », *Figure 46*).

Impossible de lire avec un esprit ouvert les versets bibliques sans réaliser que les événements créateurs du « cinquième jour » de la *Genèse* décrivent les ères décrites *supra* :

> *Dieu dit :*
> *« Que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants et que des oiseaux volent au-dessus de la terre contre le firmament du ciel » et il en fut ainsi.*
> *Dieu créa les grands serpents de mer marins et tous les êtres vivants qui glissent et qui grouillent selon leur espèce, et toute la gent ailée selon son espèce, et Dieu vit que cela était bon.*
> *Dieu les bénit et dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez l'eau des mers, et que les oiseaux multiplient sur la terre. »*
> *(Genèse, 1, 20)*

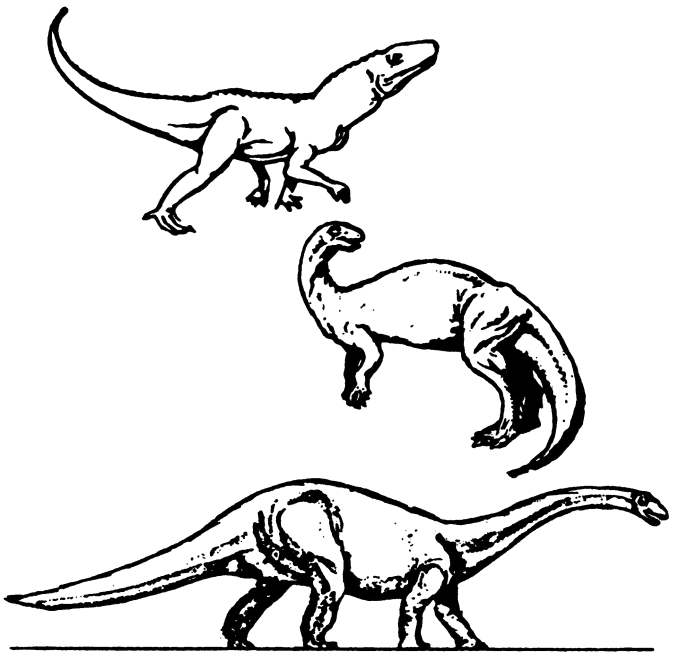


Figure 46

Il est tentant de voir dans les « grands serpents » de ces versets de la *Genèse* le souvenir des dinosaures. Le terme hébreu utilisé ici, *Taninim* (pluriel de *Tanin*) a été traduit de façons diverses : « serpent de mer », « monstre marin », et « crocodile[76] ». L'*Encyclopédie Britannica* rappelle que « les crocodiles sont le dernier lien vivant avec les reptiles dinosauriens des temps préhistoriques ; en même temps, ils sont les plus proches parents des oiseaux ». Il n'est pas interdit d'en conclure que la Bible, en employant l'expression « grands *Taninim* », ne faisait pas allusion aux seuls grands reptiliens mais aux dinosaures – non parce que les Sumériens auraient vu des dinosaures, mais parce que les savants Anunnaki avaient

[76] La version anglaise de la *Genèse* retenue par l'auteur rend ainsi le verset : « Elohim created the large reptilians... » NDT.

sûrement retracé le cours de l'évolution sur terre, au moins aussi bien que les scientifiques du XX^{e} siècle.

Autre détail curieux, l'ordre dans lequel les textes anciens énumèrent les trois branches des vertébrés. Pendant longtemps, les scientifiques ont estimé que les oiseaux avaient évolué à partir des dinosaures. En quête de nourriture, les dinosaures se seraient mis à développer un mécanisme de glisse pour sauter plus facilement sur les branches des arbres. Une autre théorie considère que les lourds dinosaures cloués au sol sont parvenus à courir beaucoup plus vite en réduisant leur poids : leurs os sont devenus creux. Cette hypothèse de l'origine des oiseaux – gagner en vitesse pour prendre son élan en développant la bipédie – trouve une confirmation fossile sous la forme des restes d'un *deinonychus* (littéralement, le reptile aux « griffes terribles »). Le squelette de la queue de ce coureur rapide laisse supposer qu'il portait des plumes *(Figure 47)*. On a jugé que les restes fossiles d'une créature nommée *archéoptéryx* (littéralement « vieille plume » – *Figure 48*) représentaient le « chaînon manquant » entre les dinosaures et les oiseaux. D'où est née l'hypothèse que dinosaures et oiseaux avaient un premier ancêtre commun terrestre, au début du triasique. Mais cette remontée dans le temps de l'apparition des oiseaux a été à son tour remise en question par la découverte d'autres fossiles d'*archéoptéryx* en Allemagne. Ils

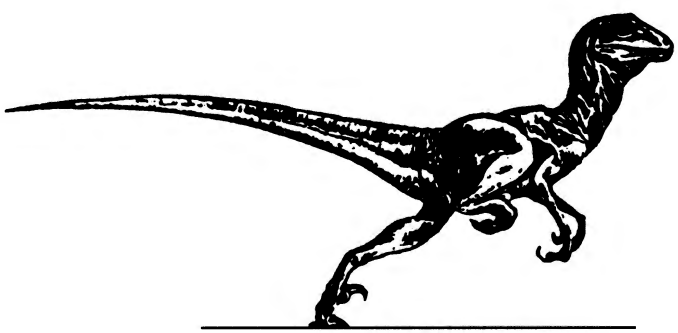


Figure 47

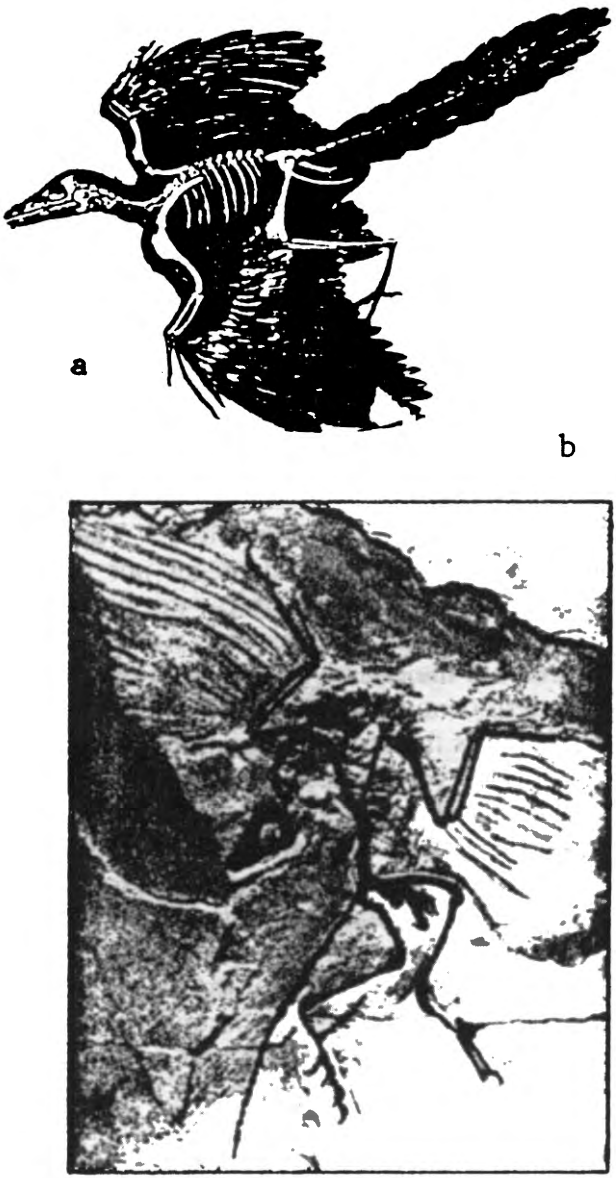


Figure 48

montrent que cette créature était déjà un oiseau pleinement abouti *(Figure 48b)*. Il ne descendait pas des dinosaures, mais avait évolué plutôt à partir d'un ancêtre bien plus ancien venu de la mer.

Les sources bibliques semblent l'avoir su. Non seulement la Bible ne situe pas les dinosaures *avant* les oiseaux (ce qu'ont pensé nos scientifiques pendant un temps), mais elle range les oiseaux *avant* les dinosaures sur sa liste. Il manque encore tant de fossiles aux paléontologues qu'il n'est pas impossible du tout de penser que l'on découvrira un jour la preuve que les premiers oiseaux offraient plus de points communs avec les animaux des mers qu'avec les lézards des déserts.

L'ère des dinosaures s'acheva abruptement il y a soixante-cinq millions d'années. Les théories sur les causes de cette disparition vont des changements climatiques aux épidémies virales, sans oublier leur destruction causée par une « étoile de la mort ». Quelle qu'en fut la cause, il s'est agi sans l'ombre d'un doute de la fin d'une époque d'évolution et du début d'une autre. Selon les mots de la *Genèse*, c'était l'aube du « sixième jour ». À nos yeux, il s'agit du cénozoïque (tertiaire/quaternaire), ère du déploiement sur terre des mammifères. La Bible l'évoque ainsi :

> *Dieu dit :*
> *« Que la Terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, bestioles, bêtes sauvages selon leur espèce » et il en fut ainsi.*
> *Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce, et toutes les bestioles du sol selon leur espèce, et Dieu vit que cela était bon.*
> *(Genèse 1, 24)*

Ici, l'accord est total entre la Bible et la science. Mais le conflit entre créationnistes et évolutionnistes allait atteindre son point de non-retour à partir de l'interprétation de ce qui se passa ensuite – l'apparition de l'homme sur la Terre, objet du prochain chapitre. Or, l'on pourrait attendre d'une société humaine primitive, ou ignorante,

après qu'elle a constaté combien l'homme est supérieur à tous les autres animaux, qu'elle en déduise qu'il est bien la plus ancienne des créatures sur terre, et donc l'être le plus évolué, le plus sage. Mais le *Livre de la Genèse* ne dit rien de tout cela. Il affirme au contraire que l'homme est apparu beaucoup plus tard sur terre. Nous ne sommes pas la plus vieille histoire du livre de l'évolution, nous sommes à peine ses quelques dernières pages. La science l'affirme.

Et c'est exactement ce que les Sumériens enseignaient dans leurs écoles. Comme nous le lisons dans la Bible, c'est seulement après que tous les « jours » de la création se furent écoulés, après « les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre » que « Dieu créa l'homme à son image. » *(Genèse, 1, 26*[77]*)*

Au « sixième jour » de la création, l'œuvre de Dieu sur terre était accomplie.

Le *Livre de la Genèse* conclut : *« Telle fut la genèse du ciel et de la terre, quand ils furent créés. » (Genèse, 2, 4)*

Donc, jusqu'au moment de la création de l'homme, la science moderne et le savoir des temps anciens se rejoignent. Mais en dressant le tableau de l'évolution, la science a fait l'impasse sur la question initiale de *l'origine* de la vie. Elle l'a séparée de la recherche sur son développement et son évolution.

Les théories de la soupe primitive et du creuset d'argile se contentent d'expliquer la vie sous la forme d'un jaillissement spontané en présence des matériaux adéquats et des conditions requises. Cette notion de processus d'apparition naturelle des éléments fondamentaux élémentaires semblait fortifiée par la découverte, ces dernières décennies, d'une abondance de ces composants sur les autres planètes. Mais comment des composants chimiques purent-ils devenir vivants ?

---

[77] La version retenue par l'auteur dit : « Élohim created the Adam » (Élohim créa l'Adam). NDT.

À l'évidence, c'est possible. On sait que la vie *est apparue* sur terre. Penser qu'elle puisse exister, sous une forme ou une autre, partout ailleurs dans le système solaire – et probablement dans d'autres systèmes stellaires –, c'est présupposer que la matière mue de l'inerte vers le vivant. Si bien que la question à se poser n'est pas « Est-ce possible ? », mais bien « Comment est-ce arrivé sur terre ? »

Pour que la vie telle qu'elle existe sur terre puisse apparaître, deux molécules fondamentales sont nécessaires : les protéines, qui assurent toutes les fonctions métaboliques complexes des cellules vivantes ; et les acides nucléiques, transmetteurs du code génétique et porteurs des instructions à l'œuvre dans les processus cellulaires. Comme leur définition le suggère, ces deux sortes de molécules fonctionnent au sein d'une unité appelée « cellule » – organisme des plus complexes lui-même, capable de déclencher sa propre reproduction, mais, bien plus, de recomposer tout l'animal dont il n'est, en tant que cellule, qu'un minuscule composant. Pour devenir protéines, les acides aminés doivent former des chaînes longues et complexes. Ils accomplissent, dans la cellule, la tâche correspondant aux instructions stockées dans un acide nucléique (désoxyribonucléique – ADN) et transmises par un autre acide nucléique (ribonucléique – ARN). Les conditions aléatoires qui prévalaient sur la Terre primitive ont-elles déclenché la combinaison des acides aminés sous forme de chaînes ? En dépit de tentatives de modélisation et de théories variées (des expériences remarquables ont été conduites par Clifford Matthews, de l'université de l'Illinois), les voies explorées par les scientifiques exigeaient toutes davantage « d'énergie de compression[78] » qu'il n'en aurait été disponible.

Alors, est-ce que l'ADN et l'ARN précédèrent les acides aminés sur terre ? Les progrès en génétique et la résolution des mystères

---

[78] Pour entrer en contact et former des chaînes, les composants primitifs de la chaîne d'acides aminés devaient subir des pressions fortes sous l'effet d'une énergie importante. Dans un accélérateur de particules, par exemple, où des noyaux nucléaires entrent en collision, les énergies de compression mises en œuvre sont considérables.

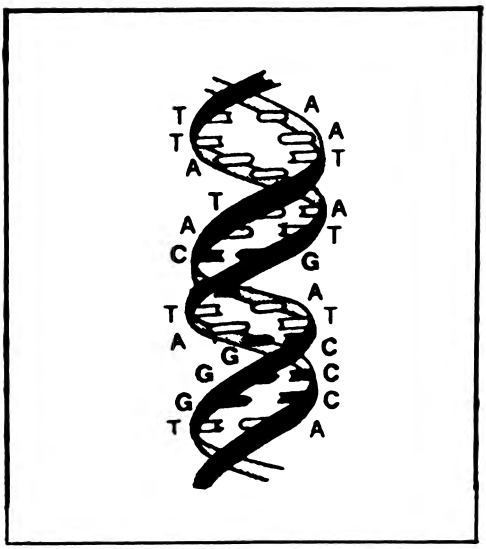


Figure 49

de la cellule vivante, loin de répondre aux questions, les ont plutôt obscurcies. La découverte, en 1953, de la structure de l'ADN en « double hélice » par James D. Watson et Francis H. Crick, a ouvert des champs d'exploration d'une complexité immense sur ces deux substances chimiques de la vie. Les molécules de l'ADN, relativement géantes, se présentent sous la forme de deux longs brins enroulés sur eux-mêmes, reliés entre eux par des « barreaux » constitués de quatre composants organiques très complexes (repérés sur les cartes génétiques par leurs initiales, A-G-C-T). Ces quatre nucléotides peuvent se combiner par paires en un nombre indéfini de séquences, et sont liés *(Figure 49)* par des composants de glucose alternant avec des phosphates. L'acide nucléique ARN, non moins complexe, est constitué de quatre nucléotides notés A-G-C-U qui peuvent supporter des milliers de combinaisons.

Combien de temps a-t-il fallu à l'évolution sur terre pour développer ces composants complexes, sans lesquels la vie telle que nous la connaissons n'aurait jamais pu apparaître ?

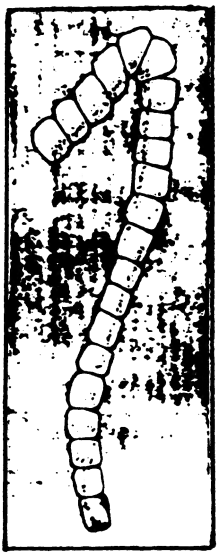


Figure 50

Les restes fossiles des algues trouvées en 1977 en Afrique du Sud dataient de 3,1 à 3,4 milliards d'années. Mais il s'agissait d'organismes microscopiques unicellulaires. D'autres découvertes réalisées en 1980, à l'ouest de l'Australie, allaient susciter un étonnement total. L'équipe, conduite par J. William Schopf (université de Californie, Los Angeles) exhuma des fossiles d'organismes beaucoup plus âgés – 3,5 milliards d'années – et *multicellulaires*. Ils ressemblaient, sous le microscope, à des filaments formés en chaînes *(Figure 50)*. Ces organismes possédaient déjà – il y a 3,5 milliards d'années – des acides aminés et des acides nucléiques complexes, composants génétiques de la reproduction. Ils devaient donc représenter, non pas le début, mais une étape déjà avancée de la chaîne de la vie sur terre.

Ce que ces découvertes ont mis en route n'est autre que la recherche du premier gène. Les scientifiques pensent de plus en plus volontiers que les bactéries ont précédé les algues. « Nous sommes vraiment en train de regarder des cellules qui sont les restes

morphologiques directs des insectes eux-mêmes », a lancé Malcolm R. Walter, membre australien de l'équipe. « Elles ressemblent à des bactéries modernes ». En fait, elles s'apparentent à cinq types différents de bactéries dont les structures, étonnamment, « étaient presque identiques à plusieurs bactéries modernes ».

L'idée que l'autoreproduction a commencé sur terre avec des bactéries qui ont précédé les algues paraît sensée, puisque les progrès en génétique montrent que toute forme de vie sur terre, de la plus simple à la plus complexe, possède les mêmes « ingrédients génétiques » et se partage la vingtaine d'acides aminés recensés. En réalité, les premières recherches sur la génétique, pour la plupart d'entre elles, et le développement des techniques de manipulation en ingénierie génétique, utilisèrent pour cobaye le modeste *Escherichia coli* (*E. coli*, en raccourci), bactérie responsable de diarrhées chez les humains et le bétail. Mais même cette minuscule bactérie unicellulaire qui se reproduit hors voie sexuelle par simple division possède presque quatre mille gènes différents !

Il est patent que les bactéries ont joué un rôle dans le processus évolutif. Que tant de plantes et d'animaux marins jusqu'aux organismes plus évolués dépendent des bactéries pour la mise en jeu de bon nombre de leurs processus vitaux n'en est qu'un premier indice. Les meilleures preuves ont été trouvées au fond de l'océan Pacifique d'abord, puis dans d'autres mers : les bactéries y ont rendu possibles, et c'est toujours le cas, des formes de vie qui ne dépendent pas de la photosynthèse et qui métabolisent les composants sulfuriques dans les profondeurs océanes. L'équipe conduite par Carl R. Woese (université de l'Illinois), a nommé ces très vieux organismes des « archéobactéries » en estimant leur âge de 3,5 à quatre milliards d'années. Datation confirmée en 1984 grâce aux fouilles de Hans Fricke et Karl Stetter (Institut Max Plank et université de Regensburg, en Allemagne de l'Ouest) qui ont trouvé des archéobactéries dans un lac australien.

Au large du Groenland, des sédiments portent des traces chimiques attestant de l'existence de la photosynthèse il y a au moins

3,8 milliards d'années. Tous ces témoins montrent qu'en quelques centaines de millions d'années à partir de l'horizon inaccessible des quatre milliards d'années de l'aventure du globe, proliféraient sur terre bactéries et archéobactéries aux différences marquées. *Nature* a publié le 9 novembre 1989 les études d'une équipe d'éminents scientifiques dirigée par Norman H. Sleep de Stanford. La conclusion stipulait que « la fenêtre de temps » où s'est jouée l'aventure de la vie sur terre avait duré deux cents millions d'années, entre les quatre à 3,8 milliards d'années qui nous ont précédés. « Tout ce qui vit sur terre aujourd'hui, écrivirent-ils, s'est développé à partir d'organismes apparus dans ce laps de temps. » Ils n'ont cependant pas cherché à établir *comment* la vie était née à une telle époque.

En se fondant sur des preuves multiples, dont les taux isotopiques très fiables du carbone, les scientifiques sont parvenus à la conclusion que la vie a commencé sur terre, quel qu'en soit le processus, il y a environ quatre milliards d'années. Pourquoi si tard ? Pourquoi pas plus tôt, quand les planètes se sont formées, il y a quelque 4,6 milliards d'années ? Mais non, toutes les recherches menées sur Terre comme sur la Lune se heurtent à ces quatre milliards d'années. En guise d'explication, la science moderne se contente d'évoquer un vague « événement catastrophique ». Décidément, pour en savoir plus, plongez-vous dans les textes sumériens…

Puisque les fossiles et autres indices ont établi l'existence d'organismes cellulaires reproducteurs (bactéries ou archéobactéries) deux cents petits millions d'années après la première ouverture de la « fenêtre de lancement », les scientifiques se sont mis à rechercher « l'essence » de la vie, et non les organismes qui en sont sortis. Autrement dit, les traces d'ADN et d'ARN directement. Les virus, ces brins d'acides nucléiques en quête de cellules où se reproduire, règnent au sol comme dans l'eau. Ce qui a donné à penser à certains qu'ils avaient pu précéder les bactéries. Mais dans ce cas, d'où leur viennent leurs acides nucléiques ?

Un boulevard de recherche a été ouvert, il y a plus de quinze ans, par Leslie Orgel, du Salk Institute (La Jolla, Californie), quand

il s'est mis en tête de proposer que l'ARN, plus simple, pouvait avoir précédé l'ADN, beaucoup plus complexe. Bien que l'ARN se contente de transmettre les messages génétiques contenus dans le plan de l'ADN, d'autres chercheurs conclurent qu'un certain type d'ARN pourrait se catalyser seul sous certaines conditions[79]. De quoi inciter le prix Nobel Manfred Eigen à entreprendre des simulations sur ordinateur, à partir d'un type d'ARN appelé ARN transfert. Avec ses collègues allemands de l'Institut Max Planck, il publia un article dans *Science* du 12 mai 1989, pour annoncer qu'en retraçant la séquence de l'ARN transfert tout le long de la chaîne de l'évolution, ils avaient découvert que le code génétique sur terre ne peut pas remonter au-delà de 3,8 milliards d'années, à six cents millions d'années près. À cette époque, a dit Manfred Eigen, un gène primitif a pu apparaître « dont le message était l'injonction biblique "Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre" [*Genèse*, 9, 1] » Si, comme il le semble, la marge de manœuvre de six cents millions d'années devait s'ajouter et non se retrancher à la limite de 3,8 milliards d'années, « alors un tel processus ne pourrait se concevoir que dans le cadre d'une *origine extraterrestre* des gènes », osèrent écrire les auteurs de ce document savant.

Dans son résumé de la quatrième Conférence sur les origines de la vie, Lynn Margulis avait prédit cette conclusion stupéfiante. « Nous reconnaissons aujourd'hui que si l'origine de notre système auto-reproducteur intervient tôt dans l'histoire terrestre, c'est qu'il a dû se mettre en place assez vite – en quelques millions d'années, non pas des milliards ». Elle avait ajouté :

« La question centrale qui inspire ces conférences, peut-être désormais légèrement mieux définie, n'a jamais été aussi loin d'une réponse. Est-ce que notre matière organique provient de l'espace interstellaire ? La science nouvelle qu'est la radioastronomie a

---

79 Dont Thomas R. Cech et ses co-équipiers de l'université du Colorado, et Sydney Altman, de l'université de Yale.

fourni la preuve que certaines molécules organiques parmi les plus petites voyagent bien dans le cosmos. »

Dans *L'Évolution des mondes*[80], écrit en 1908, Svante Arrhenius imaginait que des spores porteuses de vie fussent véhiculées sur terre par le jeu de la pression d'ondes lumineuses en provenance de l'étoile d'un autre système planétaire où la vie s'était développée bien longtemps avant qu'elle n'atteigne la Terre. Cette idée fut populaire sous le nom de « théorie de la panspermie ». Mais elle stagna à la frontière de la science établie car, à l'époque, les découvertes de fossiles semblaient, l'une après l'autre, corroborer la théorie de l'évolution, explication incontestée de l'origine de la vie sur notre planète.

Et pourtant, ces découvertes de fossiles avaient généré doutes et questions. À un point tel que le lauréat d'un prix Nobel de 1973, Francis Crick, entre-temps anobli, en compagnie de Leslie Orgel, replacèrent sur le devant de la scène le concept d'ensemencement de la Terre (*Panspermie dirigée*, *Icarus*, vol. 19). Un ensemencement dû à des organismes primitifs, ou spores, *d'origine extraterrestre*. Non pas par le jeu du hasard, mais de par « la volonté assumée d'une civilisation extraterrestre ». Alors que notre système solaire s'est mis en place il y a seulement 4,6 milliards d'années, d'autres systèmes solaires dans l'univers ont très bien pu apparaître dix milliards d'années avant le nôtre. Si l'intervalle entre la formation de la Terre et l'apparition de la vie à sa surface est vraiment beaucoup trop court, d'autres systèmes planétaires ont pu étaler ce processus sur six milliards d'années au moins. « Cette marge de temps rend plausible l'idée que des sociétés technologiquement avancées aient existé quelque part ailleurs dans la galaxie, *avant même que la Terre n'existât* », pensaient Crick et Orgel. Ils proposaient donc à la communauté scientifique de prendre en compte « une théorie nouvelle de type infec-

---

80 *Worlds in the Making*, 1910.

tieuse, que l'on peut définir comme l'implantation voulue sur terre d'une forme de vie primitive, par les bons soins d'une civilisation technologiquement avancée sur une autre planète ». Pour anticiper une objection qui ne tarda pas à se manifester, selon laquelle aucune spore vivante ne pourrait survivre aux rigueurs de l'espace, ils suggérèrent que les micro-organismes n'avaient pas été envoyés errer dans l'espace, mais qu'ils avaient été placés dans un vaisseau spatial conçu spécialement pour une protection appropriée et un environnement adapté au maintien de la vie.

Malgré la crédibilité incontestable de Crick et Orgel, leur théorie de la « panspermie dirigée » se heurta au rejet. Pire, elle fut tournée en ridicule. Et pourtant, des avancées scientifiques plus récentes ont contribué à modifier pareilles attitudes. *Primo*, parce que le raccourcissement de la fenêtre de temps jusqu'à deux ou trois centaines de millions d'années ôte pratiquement toute chance de développement à un matériel génétique apparu sur terre. *Secundo*, parce que l'on sait désormais que parmi la myriade d'acides aminés recensés, seuls une vingtaine, toujours les mêmes ou presque, entrent dans le code de tous les organismes vivants, quels qu'ils soient, quel que soit le point de départ de leur évolution. Et *tertio*, parce qu'il s'agit du même ADN, composé des mêmes quatre nucléotides – toujours, sans exception – qui entre dans le code génétique de tout ce qui vit sur terre.

Pour les participants à la huitième Conférence sur les origines de la vie[81], il n'était plus possible de s'en tenir à la théorie de la formation aléatoire du vivant, sous-tendue par les hypothèses de la soupe primitive et du creuset d'argile : si ces théories étaient fondées, c'est à une diversité de formes et de codes génétiques que l'on aurait dû assister. Un consensus se dégagea. Celui que « toute vie sur terre, des bactéries aux séquoias jusqu'à l'homme, s'est développée à partir d'une seule et unique cellule ancêtre ».

---

81 Berkeley, Californie, en 1986.

D'où venait-elle ? Les deux cent quatre-vingt-cinq scientifiques venus de vingt-deux pays ne cautionnèrent pas les suggestions prudemment avancées par une poignée d'intervenants, selon lesquelles des cellules à part entière ont été apportées sur Terre depuis l'espace. En revanche, nombreux se dirent prêts à envisager que « la réserve de composants organiques précurseurs à la vie avait été enrichie par des apports venus de l'espace ». À l'issue de leurs travaux, il ne restait plus aux scientifiques réunis qu'une perspective et un espoir : que l'exploration spatiale donne à l'homme la réponse au mystère de l'origine de la vie sur sa planète. On suggéra que la recherche quitte désormais la Terre pour viser Mars, la Lune, puis le satellite de Saturne, Titan, où un environnement vierge a pu conserver les balbutiements de la vie.

Une telle ligne de recherche suppose, c'est l'évidence, un *a priori* : la vie n'est pas spécifique à la Terre. Première justification de cet *a priori*, la preuve patente que les composants organiques imprègnent le système solaire et l'espace profond. On a détaillé dans un chapitre précédent les données des sondes interplanétaires : elles ont établi l'existence dans le cosmos d'une telle densité d'éléments et de composants entrant dans la chaîne de la vie qu'une infime partie d'entre eux auraient suffi à ensemencer la Terre. Un exemple : en 1977, une équipe internationale d'astronomes de l'Institut Max Planck découvre des molécules d'eau hors notre propre galaxie. La densité de vapeur d'eau y est de même valeur que dans la Voie Lactée, notre propre galaxie. Otto Hackenberg (Institut de Bonn de radioastronomie, en Allemagne) en a tiré cette conclusion : « Quelque part ailleurs, les conditions pour qu'apparaisse la vie existent, comme sur Terre. » En 1984, des scientifiques du Centre spatial Goddard ont localisé dans l'espace interstellaire « tout un déconcertant arsenal de molécules, y compris l'ébauche d'une chimie organique ». Ils venaient de découvrir « des molécules complexes composées des mêmes atomes qui constituent les tissus vivants » (Patrick Thaddeus). Selon ce chercheur, on pouvait « raisonnablement supposer que ces composants avaient rencontré la

Terre à l'époque de sa formation, et que la vie, finalement, en était issue ». Un second exemple : en 1987, les appareils de mesure de la NASA établirent que l'explosion des étoiles en fin de vie (novæ et supernovæ) produisait la plupart des quelque quatre-vingt-dix éléments, dont le carbone, contenus dans les organismes vivants terrestres.

Comment de tels composants essentiels à la vie, sous une forme qui a permis au vivant de se répandre sur terre, ont-ils pu arriver de l'espace, proche ou lointain ? On pense immédiatement à ces émissaires célestes que sont les comètes, les météores, les météorites et les astéroïdes « collisionneurs ». Les météorites, qui contiennent des chondrites carboniques, passent pour les grandes pourvoyeuses de matière du système solaire, et à ce titre intéressent au premier chef les scientifiques. L'une d'elles, qui tomba en 1969 près de Murchison, à Victoria, en Australie, livra toute une gamme de composants organiques, dont des acides aminés et des bases azotées qui contiennent tous les composants impliqués dans l'ADN. D'après Ron Brown, de l'université Monash de Melbourne, les chercheurs avaient même trouvé dans la météorite « des formations évoquant la structure d'une forme très primitive de cellule ».

Jusqu'alors, les météorites de chondrite carbonique, pour la première fois collectées en France en 1806, n'avaient pas été retenues au rang de preuves sous prétexte qu'une contamination terrestre expliquait la présence de composants prévitaux. Mais, en 1977, on découvrit deux météorites de ce type dans le sous-sol d'une étendue sauvage et glacée de l'Antarctique, où aucune contamination n'était possible. Ces échantillons, en compagnie d'autres collectés par des scientifiques japonais partout dans l'Antarctique, se révélèrent riches en acides aminés. Ils contenaient au moins trois des nucléotides (les A, G, et U, de « l'alphabet » génétique) qui constituent l'ADN et/ou l'ARN. En août 1983, un article signé Roy S. Lewis et Edward Anders, paru dans *Scientific American*, concluait que « les chondrites carboniques, les plus primitives des météorites, incorporent des substances captées hors le système solaire, dont de

la matière expulsée par les supernovæ et autres étoiles ». La datation au radiocarbone a donné à ces météorites un âge de 4,5 à 4,7 milliards d'années. Donc supérieur, pour certaines, à l'âge de la Terre, ce qui établit leur origine extraterrestre.

En prenant le risque, d'une certaine façon, d'actualiser les vieilles croyances qui tiennent les comètes pour responsables des fléaux sur terre, Sir Fred Hoyle et Chandra Wickramasinghe, deux éminents astronomes britanniques, émirent l'hypothèse que « la vie a commencé quand des comètes errantes, porteuses des briques de la vie, s'écrasèrent sur la Terre primitive[82] ». En dépit des critiques de leurs pairs, tous deux ont persisté et signé au cours de conférences scientifiques, dans des ouvrages (dont *Le nuage de la vie : les origines de la vie dans l'univers*[83], et d'autres) et au sein de publications universitaires. Ils offraient chaque fois plus d'arguments pour soutenir la thèse que « la vie s'en vint à bord d'une comète il y a quatre milliards d'années ».

Des examens rapprochés récents de comètes, comme celle de Halley, ont montré qu'elles contenaient de l'eau et des briques de vie, à l'image des autres messagers de l'espace profond. Ces découvertes ont conduit un plus grand nombre d'astronomes et de biophysiciens à envisager que les impacts cométaires avaient pu jouer un rôle dans l'émergence de la vie sur terre. Comme l'exprime Armand Delsemme, de l'université de Tolède, « un grand nombre des comètes percutant la Terre contribuaient à l'apport des éléments chimiques nécessaires à la formation des acides aminés ; les molécules dont nos corps sont constitués se trouvaient probablement logées au sein de comètes à une époque ».

Progrès scientifiques aidant, les analyses des météorites, des comètes et d'objets célestes se firent plus sophistiquées. Elles révélèrent une gamme toujours plus complète de composants

---

82 Étude parue dans *New Scientist*, 17 novembre 1977.

83 Albin Michel, 1980. *Lifecloud : The Origin of Life in the Universe*, Dent, London, 1978. NDT.

essentiels à la vie. Une nouvelle race de scientifiques baptisés « exobiologistes » allèrent jusqu'à trouver dans ces corps célestes des isotopes et éléments témoins d'une naissance antérieure au système solaire. Si bien que la proposition d'une origine extrasolaire de la vie qui se serait développée au final sur terre est ainsi devenue une proposition plus acceptable. Le cœur du débat entre l'équipe Hoyle-Wickramasinghe et leurs adversaires s'est déplacé. Il s'agit de savoir désormais si les impacts des comètes et des météorites ont apporté des « spores » – de véritables micro-organismes – comme le soutiennent les deux astronomes, ou des briques de composants.

Les « spores » auraient pu survivre aux rayonnements et au froid de l'espace… Le scepticisme global à l'encontre de cette assertion fut largement contrebattu par les expériences conduites à l'université hollandaise de Lede en 1985. L'astrophysicien J. Mayo Greenberg et son associé Peter Weber affirmèrent dans *Nature* (n° 316) avoir établi que les « spores » avaient pu voyager dans l'espace à l'intérieur d'une enveloppe de molécules d'eau, de méthane, d'ammoniac et de monoxyde de carbone – corps abondants sur d'autres corps célestes. La panspermie ? Possible, conclurent-ils.

Mais *quid* d'une panspermie *dirigée*, l'ensemencement délibéré de la Terre par une civilisation extraterrestre, thèse de Crick et Orgel ? Rappelons-nous que d'après eux, l'enveloppe de protection des spores ne se limitait pas aux composants cités. Elle consistait plutôt en un vaisseau spatial conservant les micro-organismes dans un bain d'éléments nutritifs. Même si leur proposition sentait la science-fiction, tous deux s'accrochaient à leur « théorème ». « Même si ça semble un peu loufoque, écrivit Sir Francis Crick dans le *New York Time* (26 octobre 1981), toutes les étapes de l'argumentation sont scientifiquement plausibles. » L'espèce humaine pourrait un jour envoyer ses « semences de vie » sur d'autres mondes. Si une telle perspective semble logique, pourquoi tenir pour impossible qu'une civilisation plus évoluée que la nôtre l'ait fait dans le passé lointain de la Terre ?

Lynn Margulis est une pionnière des Conférences sur l'origine de la vie et désormais membre de l'Académie nationale des sciences des États-Unis. Elle soutient, dans ses écrits et au fil de ses interviews, que de nombreux organismes, confrontés à des conditions de survie précaires, « libèrent des petits paquets solides » – qu'elle nomme « propagules » – « chargés de transporter le matériel génétique vers un environnement plus hospitalier » (*Newsweek*, 2 octobre 1989). Il s'agit là d'une « stratégie naturelle de survie » qui plaide en faveur de l'idée de « spores de l'ère spatiale ». Ce qui s'est produit dans le passé se répétera dans le futur.

Dans un article détaillé du *New York Time* (6 septembre 1988) consacré aux exposés de ces thèses et titré *La NASA sonde les cieux à la recherche d'indices des origines de la vie sur Terre*[84], Sandra Blakeslee résume ainsi l'état de l'art scientifique :

> « Ce qui alimente la nouvelle recherche d'indices sur les origines de la vie, c'est la découverte récente que les comètes, les météores et la poussière interstellaire transportent d'énormes quantités de substances chimiques organiques complexes, ainsi que des éléments dont la présence est indispensable aux cellules vivantes.
> Les scientifiques pensent que la Terre et les autres planètes ont été fécondées de l'espace, avec ces briques de la vie en puissance. »

« *Fécondées de l'espace* » – les mots mêmes que les Sumériens ont choisis il y a des millénaires !

L'astronome Chandra Wickramasinghe a fréquemment évoqué, dans ses exposés, les écrits du philosophe grec Anaxagore, lequel, en 500 avant J.-C. environ, croyait que les « semences de la vie » avaient essaimé partout dans l'univers, prêtes à germer et à créer la vie dès qu'elles rencontraient un environnement propice. Comme

---

84 *NASA to Probe Heavens for Clues to Life's Origins on Earth.*

il venait de l'Asie mineure, ses sources s'inspiraient des traditions et des écrits mésopotamiens, ce qui était courant pour une bonne partie du savoir grec des origines.

Après un détour de six mille ans, la science est revenue au scénario sumérien, celui d'une envahisseuse venue de l'espace profond, porteuse de la semence de vie dans le système solaire et qui l'a transmise à « Gaïa » au cours de la Bataille céleste.

Les Anunnaki, maîtres du voyage spatial il y a un demi-million d'années, avaient compris ce mécanisme bien avant nous…

Chapitre 8

L'Adam : un esclave fait sur mesure

L'histoire biblique de la création de l'homme constitue bien entendu le nœud du débat – parfois amer – qui oppose continuellement les créationnistes aux évolutionnistes. Parfois par tribunaux interposés, mais en tout cas, systématiquement au sein des conseils d'universités, notamment aux États-Unis. On l'a souligné déjà, les deux partis adverses feraient mieux de relire la Bible, si possible dans sa langue originelle, l'hébreu. Le conflit s'évanouirait à partir du moment où les évolutionnistes reconnaîtraient les bases scientifiques de la *Genèse* et où les créationnistes prendraient conscience du véritable contenu des textes.

Si l'on oublie les assertions naïves de ceux qui pensent mordicus que les « jours », dans le récit de la Création du *Livre de la Genèse*, signifient littéralement vingt-quatre heures, et non pas des ères ou des phases, le récit de la Bible décrit une évolution en accord avec la science. Les chapitres précédents ont dû contribuer à l'établir. Un obstacle insurmontable surgit dès lors que les créationnistes s'arc-boutent sur la certitude que nous, espèce humaine, *Homo sapiens sapiens*, avons été créés instantanément, sans prédécesseurs engagés dans un cycle évolutif, par « Dieu ». « Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, insuffla dans ses narines une haleine de vie, et l'homme devint un être vivant. » C'est l'histoire de la création de l'homme décrite au chapitre 2, verset 7, du *Livre de la Genèse* – version de la Bible de Jérusalem. Texte de foi absolue des zélotes créationnistes.

Auraient-ils étudié le texte en hébreu – après tout la véritable version originale –, qu'ils auraient découvert, *primo* que l'acte de la création est attribué à un certain *Élohim* – un terme pluriel qui devrait au moins se voir traduit par « dieux », et non pas « Dieu ».

Secundo, que le verset cité explique également la raison de la création de « l'Adam » : « [...] il n'y avait pas d'homme [d'Adam] pour cultiver le sol[85]. » *(Genèse, 2, 5)*. Voilà deux allusions importantes – et inquiétantes – à propos de ceux qui ont créé l'homme, et pourquoi.

Reste, bien sûr, la question de l'autre version – antérieure – de la création de l'homme, dans *Genèse* 1, 26-27. D'abord, « Dieu dit : "Faisons l'homme [l'Adam] à notre image, comme notre ressemblance". » Puis, exécution : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa[86]. » La version biblique se complique par le second récit de la création du chapitre 2 : on apprend que « l'Adam » était seul jusqu'à ce que Dieu lui procure une contrepartie femme à partir de sa « côte ».

Laissons les créationnistes à leur cas de conscience – décider laquelle des versions sera le dogme –, pour nous concentrer sur l'idée de dieu pluriel. La suggestion de créer l'homme provient d'une entité collective qui s'adresse à une audience collective : « Faisons *l'homme* [un Adam] *à* notre *image, comme* notre *ressemblance* » [c'est nous qui soulignons]. Que se passe-t-il donc vraiment ? doivent impérativement se demander ceux qui croient en la Bible.

Les exégètes de la Bible comme les spécialistes orientalistes savent maintenant que les rédacteurs du *Livre de la Genèse* ont compilé et condensé des textes beaucoup plus anciens et nettement plus détaillés, à l'origine composés à Sumer. Ces textes que j'ai amplement passés en revue et largement cités dans *La 12^{e} Planète*, en donnant toutes les sources, attribuent la création de l'homme aux Anunnaki. Grâce à de très longs textes comme l'*Atra Hasis*, nous

---

85 Fidèle au texte hébreu originel, l'auteur restitue le mot « Adam/l'Adam » pour désigner celui que la Bible de Jérusalem traduit par « homme/l'homme ». NDT.

86 Version King James : « God said, "Let us make men in our image, after our likeness". "And God created man in his own image, in the image of God created He him; male and female created He them. »

apprenons que cette création est intervenue quand les astronautes de base venus sur terre pour travailler dans les mines d'or se sont mutinés[87]. En Afrique du Sud, le travail éreintant des mines d'or était devenu insoutenable. Enlil, leur commandant en chef, avait convié le dirigeant de Nibiru – son père, Anu – à une assemblée des Grands Anunnaki, et il avait exigé une punition sévère à l'encontre de son équipe rebelle. Mais Anu s'était montré plus compréhensif. « De quoi les accuse-t-on ? » demanda-t-il après avoir entendu les plaintes des mutins. « Leur travail était pénible et grande leur détresse ! » Il n'existe donc pas d'autre moyen d'exploiter l'or ? s'était-il clairement enquis.

Si, il y en a un, avait répliqué son autre fils, Enki (demi-frère et rival d'Enlil), brillant patron de la science anunnaki. Il est possible de libérer les Anunnaki de ce labeur insupportable en leur substituant une main-d'œuvre pour les travaux difficiles : créons un travailleur primitif !

L'idée plut aux Anunnaki assemblés. Plus ils en discutaient, plus ils réclamaient à grands cris un tel travailleur, un *Adamu*, en charge des gros travaux. Mais, demandèrent-ils à Enki, comment peux-tu créer un être suffisamment intelligent pour utiliser des outils et obéir aux ordres ? Comment réussir la création, « l'accouchement » d'un tel travailleur primitif ? Au fond, l'entreprise était-elle envisageable ?

Un texte sumérien a immortalisé la réponse que donna Enki aux Anunnaki incrédules, mais qui voyaient dans la création d'un *Adamu* la solution à leur terrible corvée :

« La créature dont vous avez prononcé le nom –
ELLE EXISTE ! »

---

87 Dans *La 12e Planète*, en effet, Zecharia Sitchin, citant les récits akkadiens et sumériens, rappelle que les Anunnaki avaient établi des colonies de mineurs sur terre (à la recherche de l'or vital pour leur atmosphère, *cf. supra*). Le lecteur pourra contrôler les textes traduits du cunéiforme, cités en bibliographie. NDT.

Tout ce que vous avez à faire, ajouta-t-il, c'est…

« Lui greffer *l'image des dieux*[88]*. »*

Ces mots sont la clé du mystère de la création de l'homme. D'un coup de baguette magique, ils devraient résoudre une bonne fois pour toutes le conflit entre évolutionnisme et créationnisme. Les Anunnaki, les Élohim des versets bibliques, n'ont pas créé l'homme à partir de rien. Une créature existait déjà, sur la planète Terre, *produit de l'évolution*. Pour sa *mise à jour* au degré d'aptitude et d'intelligence requis, il suffisait « d'imprimer [greffer] en lui l'image des dieux », l'image des Élohim eux-mêmes.

Afin de ne pas compliquer la démonstration, désignons la « créature » qui préexistait sous l'expression d'homme-singe/femme-singe. Le processus envisagé par Enki était de « greffer », « d'imprimer » dans la créature terrienne « l'image » – le caractère interne, génétique – de l'Anunnaki. Exprimé autrement, il s'agissait de « mettre à niveau » l'homme-singe par manipulation génétique, et ainsi, par ce coup de pouce dans l'évolution, laisser émerger « l'homme » – l'Homo sapiens.

Le terme *Adamu*, qui a visiblement inspiré le nom biblique « Adam », et l'utilisation du mot « image » dans le texte sumérien, repris tel quel dans le récit biblique, ne sont pas les seuls indices de l'origine sumérienne et mésopotamienne de l'histoire de la création de l'homme dans la *Genèse*. L'utilisation des pronoms pluriels, la représentation d'un groupe d'Élohim parvenus à un consensus suivi d'effet, tout ce qui restait énigmatique dans la *Genèse* s'éclaire à la lumière des sources mésopotamiennes.

Qu'y lit-on ? Que les Anunnaki en conseil résolurent de mener le projet à bien et que, sur les conseils d'Enki, ils en confièrent la responsabilité à Ninti, leur « doctoresse en chef » :

---

[88] Fidèle au texte original, l'auteur utilise le verbe anglais *bind upon*. Soit « panser », « faire absorber complètement », « lier », « imprimer ». Il nous a semblé licite de rendre l'image « chirurgicale » du mot par ce verbe français précis, tout en laissant au lecteur la libre appréciation de la nuance. NDT.

Ils appelèrent, mandèrent la déesse, sage-femme des dieux, accoucheuse émérite,
[et lui dirent :]
« À un être tu donneras vie, des travailleurs tu créeras !
Crée un travailleur primitif,
Capable de supporter le joug !
Fais en sorte qu'il supporte le joug imposé par Enlil,
Qu'il prenne pour lui le labeur des dieux ! »

De là à affirmer avec certitude que les scribes de la *Genèse* tirèrent une version abrégée du récit *Atra Hasis* d'où sont extraits les vers ci-dessus, ou de textes sumériens beaucoup plus anciens, il y a un pas que nous ne franchirons pas. Il n'empêche que nous avons sous les yeux le contexte des événements qui ont conduit au besoin de créer un travailleur primitif, l'assemblée des dieux, la suggestion et la décision d'agir, de le créer. Ce n'est qu'en prenant conscience de ce qu'étaient les sources de la Bible que nous pouvons comprendre l'histoire des Élohim – les Élevés, les « dieux » –, cette histoire qui dit : « Faisons l'homme [l'Adam] à notre image, comme notre ressemblance ». Pourquoi ? Pour remédier à cette situation : « [...] il n'y avait pas d'homme [d'Adam] pour cultiver le sol. »

Dans *La 12e Planète,* toujours, j'insiste sur cette réalité : avant que la Bible ne commence à relater l'histoire et la généalogie d'Adam, personnage spécifique, le *Livre de la Genèse* cite l'être nouvellement créé comme « l'Adam », terme générique. Non pas une personne nommée Adam, mais, littéralement, « le Terrien ». Signification d'« Adam », issu de la même racine qu'*Adamah*, la « Terre ». Mais il s'agit au surplus d'un jeu de mots bâti sur *dam*, « sang », allusion, comme nous allons bientôt le voir, à la façon dont l'Adam fut « fabriqué ».

Le mot sumérien « homme » est LU. Dont la racine n'évoque nullement « être humain » mais bien plutôt « travailleur, serviteur ». Combiné à des noms d'animaux, il implique une idée de « domestication ». L'akkadien, dans lequel est rédigé l'*Atra Hasis* (et



Figure 51

d'où dérivent toutes les autres langues sémites), désigne l'être nouvellement créé sous le terme de *lulu*, « homme », comme en sumérien. Mais il sous-tend en outre la notion de « mélange ». Ainsi, dans un sens sous-jacent, *lulu* signifie « le mélangé ». Allusion à la manière dont fut créé l'Adam – « le Terrien », littéralement « Celui du sang ».

On a exhumé quantité de textes gravés sur des tablettes d'argile mésopotamiennes, plus ou moins bien conservés ou fragmentés. Dans la foulée de la publication de *La 12e Planète*, on a réexaminé les « mythes » de création des autres peuples de l'Ancien et du Nouveau Monde. Tous gardent le souvenir d'un processus de mélange d'un élément divin avec un élément terrestre. Dans la plupart des cas, l'élément divin y est décrit comme une « essence » émanant du sang d'un dieu, et l'élément terrestre comme de « l'argile » ou de la « boue ». Il n'est pas douteux que ces mythes tentent de raconter la même histoire : tous évoquent un couple premier. Leur origine ne peut se trouver que dans les récits de Sumer, les plus riches en descriptions des plus minutieuses et des plus détaillées sur l'exploit merveilleux : le mélange des gènes « divins » des Anunnaki avec les gènes « terrestres » de l'homme-singe, par la fécondation d'un ovule de femme-singe.

Il s'agissait de fertilisation *in vitro* – dans des éprouvettes, comme le figure ce sceau cylindrique *(Figure 51)*. Et, comme je

l'affirme depuis que la science moderne et la médecine ont réussi la même prouesse : *Adam a été le premier bébé-éprouvette...*



Un argument nous laisse penser qu'Enki savait déjà que cette suggestion surprenante de créer un travailleur primitif par manipulation génétique était réalisable. En outre, sa suggestion de la confier à Ninti était aussi mûrement réfléchie.

Pour planter le décor des événements à venir, l'*Atra Hasis* commence l'histoire de l'homme sur Terre par une distribution des tâches parmi les dirigeants Anunnaki. Alors que la rivalité entre les deux demi-frères, Enlil et Enki, atteint un degré de tension insupportable, Anu leur assigne de grandes responsabilités. À Enlil, échoit la maîtrise des opérations dans les anciennes colonies de l'E.DIN (l'Éden biblique). À Enki, envoyé en Afrique, la supervision de l'AB.ZU, les terrains aurifères. En grand scientifique qu'il était, Enki avait dû passer une partie de son temps à étudier la flore et la faune des environnements où il évoluait, tout comme les fossiles – ceux-là mêmes qui seront découverts quelque trois cent mille ans plus tard par les Leakey[89] et autres paléontologues dans le sud-est de l'Afrique. Comme les scientifiques d'aujourd'hui, Enki avait dû, lui aussi, explorer le cours de l'évolution sur la Terre. Les textes sumériens relatent qu'il était parvenu à la conclusion que la « semence de vie », apportée par Nibiru lors de son errance céleste antérieure avait fertilisé les deux planètes : il y a immensément longtemps sur Nibiru, et plus tard sur la Terre, fécondée par la collision.

---

89 Dont Louis Seymour Bazett Leakey, archéologue et anthropologue britannique (Kabete, Kenya, 1903, Londres, 1972). Ses découvertes avec sa femme Mary en Afrique orientale ont fait considérablement reculer la datation de l'aube de l'humanité. Leur fils Richard, auteur de nombreux ouvrages et articles scientifiques, a exhumé en 1984, près du lac Turkana au Kenya, avec Kamoya Kimeu et Lewin, le squelette complet d'un jeune garçon qui vivait il y a un million et demi d'années (Homo erectus). NDT.

L'être qui fascinait le plus Enki était sûrement l'homme-singe – parvenu à un stade d'évolution supérieur aux autres primates, un hominidé déjà bipède, inventeur de pierres aiguisées en guise d'outils, un proto-humain – pas encore un homme pleinement évolué. Et Enki a sans doute alors caressé l'intéressante idée de « jouer à Dieu » et de mener des expériences de manipulation génétique.

Pour le seconder dans ses manipulations, il demanda à Ninti de venir en Afrique à ses côtés. La raison officielle était plausible. Ninti était l'équivalent d'un « ministre de la santé ». Son nom signifiait « Dame de la vie » (elle fut plus tard surnommée *Mammi*, source de la *Mamma/Mère* universelle). Vu les conditions pénibles auxquelles les mineurs étaient astreints, des services médicaux étaient certainement nécessaires. Mais il existait chez Enki une arrière-pensée : depuis toujours, Enlil et Enki rivalisaient pour obtenir les faveurs sexuelles de Ninti. Tous deux avaient besoin de concevoir un mâle porté par une demi-sœur, ce qu'elle était. Enlil, Enki et Ninti étaient les enfants d'Anu, maître de Nibiru, mais issus de mères différentes. Or, d'après les lois des Anunnaki sur la succession (adoptées plus tard par les Sumériens et que reflètent les récits bibliques sur les Patriarches), ce n'était pas forcément le premier-né qui devenait l'héritier légal, mais un fils né d'une demi-sœur de la même lignée royale. Les textes sumériens décrivent les torrides amours de Ninti et d'Enki (aux issues infructueuses, leurs enfants étaient tous de sexe féminin). Ce qui avait poussé Enki à faire venir Ninti auprès de lui et à lui confier la mission dépassait donc de beaucoup le seul intérêt scientifique.

Ainsi informés, nous ne serons nullement surpris de lire dans les textes sur la création que Ninti affirma d'abord ne pouvoir assumer seule cette expérience, qu'elle allait avoir besoin de l'aide et des conseils d'Enki. Ensuite, qu'elle devait la mener dans l'Abzu, où les matériels et les aménagements étaient disponibles. En fait, tous deux y avaient déjà conduit des expériences bien avant qu'Enki ne « propose » à l'assemblée des Anunnaki de créer « un Adamu



Figure 52

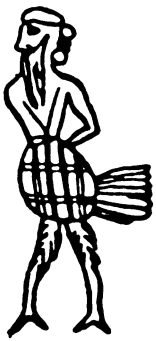


Figure 53

à notre image ». Certaines représentations anciennes montrent des « hommes-taureaux » en compagnie d'hommes-singes nus *(Figure 52)* ou d'hommes-oiseaux *(Figure 53)*. Les sphinx (taureaux ou lions à tête humaine) qui ornent un grand nombre de vieux temples ont pu représenter beaucoup plus que des personnages imaginaires. Quand Bérose, prêtre de Babylone, notait par écrit la cosmogonie de Sumer et les histoires de la création des Grecs[90], il décrivait une période pré-humaine où les hommes étaient affublés de « deux ailes » ou d'« un corps à deux têtes », ou dotés d'organes mâles et femelles à la fois, « certains avec des pattes et des cornes de chèvres », et autres combinaisons humano-animales.

Quand on lit les textes sumériens, il saute aux yeux que ces créatures n'étaient pas des monstres naturels mais le résultat d'expériences délibérées d'Enki et de Ninti. Ces récits décrivent comment ils produisirent un être qui n'avait pas d'organe (ni mâle ni femelle), un homme qui ne pouvait retenir son urine, une femme incapable de porter des enfants et des créatures porteuses d'innombrables

---

[90] Bérose était un historien d'origine babylonienne, prêtre de Marduk, auteur d'une histoire de Babylone en trois tomes, en grec, les *babyloniaca*. De nombreux fragments sont conservés chez d'autres auteurs de l'Antiquité. NDT.

défauts. Enfin, il est rapporté que Ninti a dit, avec une touche de malice, au moment où elle relève le défi d'Enki :

Le corps de l'humain est-il bon ou mauvais ?
Mon cœur me pousse à dire
Que je peux le rendre bon ou mauvais.

Parvenus à ce stade d'une manipulation génétique sophistiquée au point d'obtenir les mutations corporelles recherchées, bonnes ou mauvaises, les demi-frère et sœur sentirent tous deux qu'ils pouvaient relever le défi ultime : mixer les gènes des hominidés, non plus avec ceux des autres créatures terrestres, mais avec ceux des Anunnaki eux-mêmes. Forts de la science maîtrisée, les deux Élohim entreprirent de manipuler et d'accélérer le processus de l'évolution. Les êtres humains modernes auraient sans doute connu, de toute façon, une évolution sur Terre semblable à celle que l'évolution humaine a conduite sur Nibiru – puisqu'ils provenaient de la même « semence de vie ». Mais il restait encore un long chemin à parcourir pour passer du stade d'hominidés d'il y a trois cent mille ans au degré de développement que les Anunnaki avaient atteint alors. Imaginons que le processus évolutif sur Nibiru ait devancé de 1 % seulement l'évolution terrestre étalée sur quatre milliards d'années, alors le processus évolutif sur Nibiru aurait été en avance de quarante millions d'années sur l'évolution terrestre. Les Anunnaki ont-ils forcé l'évolution sur notre planète d'un ou deux millions d'années ? Personne ne peut dire avec certitude le temps qu'il aurait fallu à l'Homo sapiens pour évoluer naturellement à partir des hominidés antérieurs. À tout le moins, quarante millions d'années auraient sûrement été largement suffisantes.

Missionné pour accomplir la prouesse de « façonner des serviteurs pour les dieux » – « pour créer une grande œuvre de sagesse », comme l'expriment les textes anciens – Enki donna à Ninti les instructions que voici :

Ajoute à un noyau l'argile
tirée du sous-sol d'au-dessus de l'Abzu,
et modèle le tout en forme de noyau.
Je fournirai les bons Anunnaki, jeunes et instruits
Qui prépareront l'argile comme il convient.

J'ai analysé, dans *La 12e Planète*, l'étymologie des termes sumériens et akkadiens habituellement traduits par « argile » ou « boue ». J'ai montré qu'ils dérivaient du sumérien TI.IT, littéralement « ce qui va avec la vie » pour signifier de façon dérivée « argile », « boue » et « œuf ». L'élément terrestre en jeu dans la « greffe », « l'intégration » de « l'image des dieux » dans un être existant devait donc être l'ovule de la femelle – celui d'une femme-singe.

Tous les écrits traitant de cet événement expriment clairement que Ninti comptait sur Enki pour lui fournir l'élément terrestre, cet ovule d'une femme-singe de l'Abzu, au sud-est de l'Afrique. Du reste, cette localisation précise est indiquée dans la citation *supra* : il ne s'agissait pas du site même des mines (zone identifiée dans *La 12e Planète* à la Rhodésie du sud-est, l'actuel Zimbabwe), mais « au-dessus », plus au nord. Cette région est effectivement celle où a émergé l'Homo sapiens, ce qu'ont montré de récentes découvertes…

La mission d'obtenir les éléments « divins » revenait à Ninti. Il fallait tirer deux éléments d'un Anunnaki, et un jeune « dieu » fut soigneusement sélectionné à cette fin. Enki donna à Ninti l'instruction de recueillir du sang du dieu et de sa *shiru (lire plus bas)*, et d'obtenir leurs « essences » par des immersions dans un « bain purifiant ». Ce qui devait s'obtenir à partir du sang était dit TE.E.MA, traduit au plus près par « personnalité », terme qui exprime bien le sens de « ce qui rend une personne telle qu'elle est, différente de n'importe quelle autre ». Mais le mot « personnalité » n'exprime pas la précision scientifique du terme sumérien original qui signifie « Ce qui héberge ce qui retient la mémoire ». De nos jours, nous dirions un « gène ».

L'autre élément sélectionné chez le jeune Anunnaki est le *shiru*, traduit communément par « chair ». Le mot a effectivement acquis le sens de « chair » au fil du temps, parmi d'autres connotations variées. Mais dans l'ancien sumérien, il se référait au sexe ou aux organes reproducteurs. Sa racine évoquait « lier », « ce qui lie ». Ce qui est extrait du *shiru* apparaissait aussi dans d'autres écrits évoquant des rejetons non-anunnaki des « dieux », comme *kisru*. Ce qui provient du membre mâle, « semence », le sperme du mâle.

Ces deux échantillons divins devaient être soigneusement mélangés par Ninti dans un bain purifiant. Il est certain que l'épithète *lulu* (« le mélangé »), accolé au travailleur primitif, est issu de ce processus. « Le mélangé » serait, dans notre vocabulaire, un « hybride ».

L'ensemble de ces manipulations exigeait des conditions sanitaires rigoureuses. L'un des textes précise même comment Ninti s'est d'abord lavé les mains avant de toucher « l'argile ». L'endroit où se sont déroulées les expériences relevait d'une structure spéciale, appelée *Bit Shimti* en akkadien. Le terme issu du SHI.IM.TI sumérien signifie littéralement « La maison où le vent de la vie est soufflé » – sans doute l'origine de l'assertion biblique selon laquelle, après avoir façonné Adam avec la glaise du sol, Élohim « insuffla dans ses narines une haleine de vie » (*Genèse*, 2, 7). Le terme biblique, que l'on rend parfois par « âme » plutôt que par « haleine de vie », est *Nephesh*. Le même mot apparaît dans le récit akkadien qui relate ce qui s'est passé dans la « maison où le vent de la vie est soufflé », à l'issue des phases de purification et d'extraction :

Le dieu qui purifie la naphistu, Enki,
parla.
Assis près d'elle [Ninti], il l'encourageait.
Après avoir récité son incantation,
elle tendit la main vers l'argile.

Une scène sur sceau cylindrique *(Figure 54)* semble avoir illustré l'ancien récit. Il montre Enki assis, « encourageant » Ninti (iden-

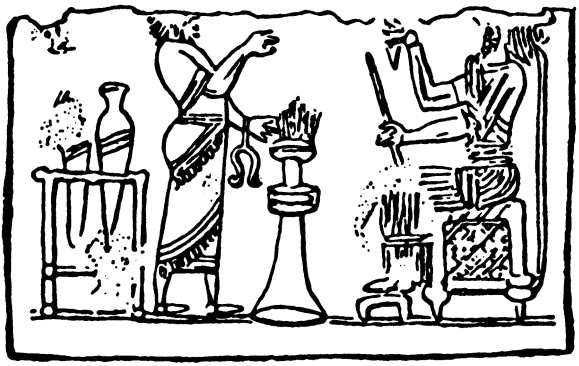


Figure 54

tifiée par son symbole, le cordon ombilical), derrière elle les « éprouvettes ».

Le mélange de « l'argile » avec les composants des extraits et des « essences » ne clôturait pas la manipulation. L'ovule de la femme-singe, fertilisé dans les « bains d'épuration » par le sperme et les gènes du jeune « dieu » anunnaki, était alors déposé dans un « moule » où devait s'achever « la fixation ». Comme cette phase du processus est encore décrite plus tard, quand sera déterminé le sexe de l'être fabriqué, on peut supposer sans peine que tel était l'objectif de cette « fixation ».

On ne dit rien de la durée pendant laquelle l'ovule fertilisé ainsi traité demeure dans le « moule », mais sa destination est claire comme de l'eau de roche. L'œuf, fertilisé et « moulé », se verra réimplanté dans l'utérus d'une femme – mais pas celui du singe femelle dont il est issu. Il s'agit de l'implanter dans l'utérus d'une « déesse », une femme anunnaki ! Ainsi, et ainsi seulement, on le comprend désormais, pouvait-on atteindre au but final.

Les opérateurs, Enki et Ninti, pouvaient-ils avoir la certitude d'obtenir un *lulu* parfait en implantant cet œuf chez l'une de leurs propres femmes, après tous ces tâtonnements d'essais/erreurs dans la création d'hybrides ? Étaient-ils sûrs qu'elle n'enfanterait pas un monstre et que sa vie ne serait pas mise en péril ?

Évidemment non. À l'image de ces scientifiques en quête de cobaye humain qui finissent par mener sur eux-mêmes ou leurs proches une première expérience non exempte de danger, Enki annonça au conseil des Anunnaki que sa propre épouse, Ninti (« Dame de la Terre ») s'était portée volontaire. « Ninti, mon épouse déesse, annonça-t-il, sera celle qui supportera l'épreuve ». Elle qui allait déterminer le destin du nouvel être :

Tu seras celle qui dira le destin du nouveau-né ;
Ninti allait lui attacher l'image des dieux ;
Et ce qui sera est « l'homme ».

Les femmes anunnaki choisies pour devenir les « déesses de la fécondité » si l'expérience réussissait devaient, selon l'arrêt d'Enki, demeurer et observer les péripéties. Les textes révèlent que la naissance ne fut ni simple ni confortable :

Les déesses de la naissance toutes ensemble assignées,
Ninti, assise, comptait les mois.
Le dixième mois fatidique approchait,
Le dixième mois s'en vint –
La période d'ouverture de la matrice était passée.

Tout se passe comme si un retard de délivrance aggrava le drame de la création de l'homme. Une intervention chirurgicale s'imposait. Consciente de ce qu'elle avait à faire, Ninti se « couvrit la tête » et, à l'aide d'un instrument dont la description fut perdue en raison de la destruction partielle de la tablette d'argile portant le récit, elle « fit une ouverture ». Alors, « ce qui était dans la matrice sortit ». Ninti saisit le nouveau-né. La joie la submergeait. Elle éleva bien haut le bébé pour que tous puissent le voir (ce dont rend compte la reproduction 51), et, triomphante, s'écria :

J'ai créé !
De mes mains je l'ai fait !

Le premier Adam était créé.

Cette naissance réussie de l'Adam – par lui-même, comme le déclare la première version biblique – confirma la valeur du procédé et valida la poursuite du projet. Alors, on prépara une quantité suffisante « de mélange d'argile » pour déclencher les grossesses de quatorze déesses à la fois :

Ninti découpa quatorze morceaux d'argile,
Elle en déposa sept à sa droite,
Elle en déposa sept à sa gauche ;
Entre eux elle plaça le moule.

Ainsi l'ingénierie génétique mit-elle au point les techniques capables de concevoir sept mâles et sept femelles à la fois. Une autre tablette nous explique qu'Enki et Ninti,

Aussi sages que savants,
Avaient réuni deux fois sept déesses de la naissance.
Sept donnèrent naissance à des mâles,
Sept donnèrent naissance à des femelles ;
Les déesses de la naissance avaient enfanté
Le vent du souffle de la vie.

Désormais, il ne subsiste nulle contradiction entre les différentes versions bibliques de la création de l'homme. D'abord, l'Adam se créa lui-même. Mais par la suite, en phase seconde, les Élohim ont effectivement créé les premiers humains « mâles et femelles ».

Les textes ne nous disent rien de la cadence de « production en masse » des travailleurs primitifs. Nous avons lu quelque part que les Anunnaki en réclamèrent sans cesse davantage. Qu'au final, les Anunnaki de l'Edin – en Mésopotamie – s'en vinrent dans l'Abzu africain pour en capturer *manu militari* un grand nombre et assigner à ces travailleurs primitifs, de retour en Mésopotamie, l'ensemble des tâches manuelles. Nous apprenons aussi qu'au fil du

temps, lassé des besoins constants en procréation par les déesses porteuses, Enki s'était lancé dans un second programme de manipulation génétique afin de permettre au peuple hybride de se reproduire par lui-même. Mais nous évoquerons cet aspect des choses au chapitre à venir.

En gardant à l'esprit que ces récits anciens sont parvenus jusqu'à nous à travers les millénaires, on ne peut qu'admirer les scribes de cette époque lointaine qui ont relevé, recopié et traduit les premiers textes. Ils ne devaient probablement pas souvent comprendre la signification de telle expression ou tel terme technique. Mais, tenaces, ils s'accrochaient aux traditions qui exigeaient une interprétation des plus rigoureuses et des plus précises des textes recopiés.

Heureusement, en ce début du XXI^e^ siècle de l'ère moderne, les avantages de la science contemporaine nous sont acquis. Les « mécanismes » de la duplication des cellules et de la reproduction humaine, le code et la fonction des gènes, l'origine de bon nombre d'anomalies et de maladies héréditaires – tout cela et tant d'autres des processus biologiques sont maintenant parfaitement compris. Certes, pas complètement, mais suffisamment pour nous permettre d'évaluer les légendes du passé et d'analyser leurs données.

Forts de ce confortable bagage de connaissance, quel jugement porter sur cette information puisée aux marges du temps ? Impossible imaginaire ? À moins que ces méthodes et ces procédés, décrits à l'aide d'un vocabulaire si minutieusement respecté, ne soient validés par la science actuelle ?

Eh bien oui. Ils renvoient parfaitement aux pratiques mises en œuvre de nos jours – en fait les méthodes que nous avons suivies ces dernières années.

Nous savons aujourd'hui que pour obtenir le clone d'un animal ou d'un végétal, « créé » à « *l'image* » et à la « *ressemblance* » d'un vivant quel qu'il soit (être humain, souris ou arbre), le nouvel être doit porter les gènes de son créateur. Sinon, c'est un être totalement

différent qui naîtrait de la manipulation. Il y a encore quelques dizaines d'années, la science savait en tout et pour tout que des jeux de chromosomes se dissimulaient dans chacune des cellules vivantes et transmettaient les caractéristiques à la fois physiques et mentales/émotionnelles à la descendance. Mais nous savons à présent que les chromosomes sont de simples tiges sur lesquelles sont placés les longs brins d'ADN. Bien qu'il dispose de quatre nucléotides seulement, l'ADN peut se voir ordonné en combinaisons infinies, sous forme de tronçons courts ou longs émaillés de signaux chimiques qui vont donner l'instruction *« stop »* ou *« go »* (voire celle de ne rien faire du tout, semble-t-il). Les enzymes sont produits et fonctionnent comme des corps chimiques très actifs. Ils lancent les processus chimiques, pilotent le « job » des ARN, créent les protéines qui construisent le corps et les muscles, produisent la myriade de cellules différentes d'une créature vivante, déclenchent le système immunitaire et, bien sûr, aident l'être qui procrée à produire sa descendance à sa propre image et à sa ressemblance.

On attribue désormais à Gregor Johann Mendel la paternité de la génétique. Ce moine autrichien, en expérimentant l'hybridation des plantes, décrivit les traits héréditaires des pois communs dans une étude publiée en 1866. Bien sûr, une sorte de manipulation génétique avait déjà été pratiquée en horticulture (la culture des fruits, des légumes et des fleurs) par le processus de la greffe, où les qualités désirées d'une plante sont transmises à une autre par incision sur la plante réceptrice. La greffe a été également tentée dans le royaume animal, mais avec un succès limité dans la mesure où le système immunitaire du destinataire rejette les éléments du donneur.

L'avancée scientifique suivante aura été le processus du clonage, qui fait l'objet d'un grand tapage médiatique régulièrement[91]. Parce

---

[91] La brebis Dolly, premier clone animal viable, a été créée en 1996 par le scientifique britannique Ian Wilmut, soit vingt années après la première publication aux États-Unis du livre de Zecharia Sitchin. On sait que Dolly est morte en 2003, après un peu

que chaque cellule – une cellule humaine par exemple – contient toutes les données génétiques nécessaires à la reproduction d'un autre humain, elle a le potentiel de donner naissance, dans l'ovule de la mère porteuse, à un être identique à ses parents. En théorie, le clonage offre un moyen de produire un nombre infini d'Einstein ou de Hitler – puisse le Ciel nous en préserver.

Le clonage expérimental fut d'abord testé sur les plantes sous forme de méthode avancée pour remplacer la greffe. Le mot *clonage* vient en réalité du grec *klon*, qui signifie « brindille ». On commença par l'implantation d'une seule cellule choisie de la plante donneuse sur la plante réceptrice. La technique s'améliora jusqu'à se passer de plante réceptrice. Il suffisait de nourrir la cellule voulue dans une solution *ad hoc* jusqu'à ce qu'elle commence à pousser, se divise, et forme au final une plante complète. Ce procédé suscita beaucoup d'espoir au cours des années 1970 : des forêts entières d'arbres identiques d'une espèce désirée seraient créées en éprouvettes puis envoyées par colis postal sur le site voulu, plantées et prêtes à croître.

L'adaptation de cette technique aux animaux se révéla plus délicate. Avant tout, le clonage implique une reproduction asexuée. Chez les animaux qui se reproduisent en fécondant un œuf avec du sperme, les cellules reproductrices (œuf et sperme) diffèrent de toutes les autres cellules : elles ne contiennent pas toutes les *paires* de chromosomes (qui portent les gènes sur leurs « tiges »), mais seulement *un jeu* de chacune. Ainsi, dans un œuf humain fécondé (nommé « ovule ») les quarante-six chromosomes – qui constituent les vingt-trois paires requises – viennent pour moitié de la mère (par l'ovule) et du père (par le sperme). Pour réussir le clonage, les chromosomes de l'ovule sont chirurgicalement prélevés, et un

---

plus de six ans de survie, apparemment victime d'un vieillissement prématuré. Il y a quelques années encore, les affirmations de la secte des raéliens selon lesquelles avait été mis au point une ingénierie de clonage de l'être humain, a défrayé la chronique. Apparemment en vain : la biologiste en chef de la secte n'a pas eu le talent de la déesse Ninti… NDT.

jeu de paires complet, qui ne vient pas du sperme mâle mais de n'importe quelle cellule humaine, inséré à la place. Si tout se passe bien et que l'œuf, niché dans l'utérus, devient un embryon, puis un fœtus, puis un bébé, cet enfant sera identique au donneur de la cellule à partir de laquelle il s'est développé.

D'autres difficultés se sont manifestées, inhérentes au processus, trop techniques pour se voir détaillés ici. Elles étaient peu à peu surmontées par la multiplication des expériences, l'amélioration des instruments et les progrès accomplis dans la compréhension de la génétique. Une découverte curieuse fit avancer les recherches : plus le porteur du noyau transplanté était jeune, meilleures étaient les chances de succès. En 1975, les scientifiques britanniques réussirent à cloner des grenouilles à partir de cellules de têtards. La procédure consista à retirer le noyau de l'œuf et à le remplacer par le noyau d'une cellule de têtard. Une manipulation de microchirurgie rendue possible par la taille des cellules en question, considérablement plus grandes que les cellules humaines, par exemple. En 1980 et en 1981, les scientifiques chinois et américains revendiquèrent la réussite d'un clonage de poissons à l'aide de techniques similaires. On expérimenta en outre sur des mouches.

Quand on s'attaqua au clonage des mammifères, l'on choisit les souris et les lapins en raison du cycle très court de leur reproduction. La complexité des cellules et de leur noyau offrait un premier obstacle, mais le principal était l'obligation d'implanter l'œuf fécondé dans un utérus. On obtint de meilleurs résultats en s'abstenant de retirer le noyau de l'œuf chirurgicalement : on l'inactiva par rayonnement. Mieux, en l'« expulsant » chimiquement. Cette méthode sur ovules de lapines mise au point par J. Derek Bromhall, de l'université d'Oxford, est connue sous l'appellation de « fusion chimique ».

D'autres expériences sur le clonage de souris semblèrent montrer qu'un seul jeu de chromosomes du donneur ne suffisait pas pour qu'un œuf de mammifère soit fécondé, se divise et, l'essentiel, qu'il entame le processus de la différenciation (en cellules spécialisées

appelées à constituer les diverses parties du corps). Clement L. Market, de Yale, parvint à la conclusion que le sperme mâle devait contenir « quelque chose » qui donne le signal de démarrage du processus, parallèlement aux chromosomes. Que « le sperme pourrait aussi contribuer à quelque incitation non identifiée qui stimule le développement de l'œuf ».

Pour interdire aux chromosomes du sperme de fusionner avec les chromosomes de l'ovule (ce qui aurait abouti à une fécondation normale et non à un clonage), il fallait ôter un jeu de chromosomes par microchirurgie, juste avant le début de la fusion, et « stimuler » l'autre série de chromosomes par des voies chimiques ou physiques pour qu'ils se dédoublent. Si l'on stimulait les chromosomes du sperme (et prélevait ceux de l'ovule), alors l'embryon pouvait devenir mâle ou femelle. Dans le cas inverse – chromosomes ovulaires stimulés et chromosomes du donneur mâle éliminés –, l'embryon ne pouvait être que femelle. Pendant que Market continuait ses recherches, deux autres scientifiques (Peter C. Hoppe et Karl Illmensee) annoncèrent, en 1977, la naissance réussie de sept « souris à parent unique », au Laboratoire Jackson, à Bar Harbor, dans le Maine. Mais on requalifia le procédé de parthénogenèse (naissance virginale) plutôt que de clonage : les expérimentateurs avaient provoqué le dédoublement des chromosomes d'un ovule de souris, conservé l'œuf et un jeu complet de chromosomes dans des solutions *ad hoc*, puis – après plusieurs divisions de la cellule autofécondée –, ils l'avaient implantée dans l'utérus d'une souris. Il est révélateur que cette souris réceptrice ait dû être différente de celle dont l'ovule avait été utilisé.

La publication d'un livre fit sensation au début de 1978. Il prétendait relater comment un Américain excentrique et millionnaire, obsédé par la perspective de la mort, avait cherché l'immortalité en organisant son clonage. L'auteur affirmait que le noyau de la cellule prélevé sur cet homme avait été inséré dans un ovule d'une volontaire, et que la grossesse s'était déroulée sans incident jusqu'à la naissance du bébé. C'était un garçon, en bonne santé à tout point

de vue, âgé de quatorze mois au moment où parut le livre, présenté sous la forme d'un rapport technique. Il n'en fut pas moins reçu avec incrédulité. Le scepticisme de la communauté scientifique ne portait pas tant sur l'impossibilité de cet exploit – tous pensaient qu'il serait réalisé un jour. Mais les spécialistes doutaient que l'expérience ait pu être menée par un groupe inconnu des Caraïbes, alors que les meilleurs chercheurs de l'époque n'avaient pas dépassé le stade de naissance virginale d'une souris. On doutait en outre de la réussite du clonage d'un adulte mâle car toutes les expériences avaient montré que plus le donneur de la cellule était âgé, plus les chances de succès étaient minces.

Les souvenirs des horreurs infligées à l'humanité par les nazis au nom de la « race des maîtres » étaient encore vivaces. La simple possibilité que le clonage d'humains soit utilisé dans des buts malveillants (thème du best-seller d'Ira Levin, *Ces garçons qui venaient du Brésil*[92]) fut la raison suffisante qui tempéra l'ardeur des chercheurs sur la voie toute tracée de la manipulation génétique. À la question « l'homme devrait-il jouer à Dieu ? », qui avait déclenché un tollé général, on préféra substituer celle-ci, « la science peut-elle jouer les maris ? », axe qui conduisit au phénomène des « bébés-éprouvette ».

Les recherches menées à l'université A & M. du Texas, en 1976, montrèrent qu'il était possible de retirer l'embryon d'un mammifère (d'un babouin, dans ce cas précis) dans les cinq jours de l'ovulation et de le réimplanter dans l'utérus d'une autre femelle babouin. La grossesse et la naissance allèrent à leur terme. D'autres chercheurs ont trouvé le moyen d'extraire les ovules de petits mammifères et de les féconder en éprouvette. En juillet 1978, les techniques du transfert d'embryon et de fécondation *in vitro* présidèrent à la mise au monde de Louise Brown, à l'Hôpital général d'Oldham, au nord-ouest de l'Angleterre. Cet événement fit date dans l'histoire

---

92 J'ai lu, 1979. Œuvre originale, *The Boys from Brazil*, réédition Constable, 2011. NDT.

de la médecine. Premier des nombreux bébés-éprouvette, Louise fut conçue non pas par ses parents, mais sous l'égide des techniques des médecins Patrick Steptoe et Robert Edwards. Neuf mois auparavant, il avait utilisé un appareillage à guidage lumineux à une extrémité pour aspirer un œuf mature de l'ovaire de Mme Brown. L'œuf extrait fut immergé dans une solution d'éléments nutritifs destinés à le maintenir vivant, puis il fut « mélangé » – terme utilisé par le Dr Edwards – au sperme du mari. Lorsque la fécondation eut réussie, l'œuf fut transféré dans un bain contenant d'autres nutriments et, là, commença à se diviser. Cinquante heures après, il s'était divisé en huit cellules. Il fut alors réimplanté dans l'utérus de Mme Brown. L'embryon fit l'objet de soins et de traitements spéciaux et se développa correctement. Une césarienne paracheva l'exploit. Ce couple, privé d'enfants à cause de malformations des trompes de Fallope de la mère, avait désormais donné naissance à une petite fille normale.

« Nous avons une fille, et elle est parfaite ! » lança tout haut le gynécologue qui avait pratiqué la césarienne, en montrant le bébé.

« J'ai créé, de mes mains je l'ai fait ! » s'était écriée Ninti une éternité auparavant, après avoir délivré l'Adam par césarienne…

La « percée capitale » que constituait le bébé Louise, qui avait déchaîné les médias, fait penser au long cheminement d'essais et d'erreurs d'Enki et Ninti : après douze ans des mêmes essais et erreurs, les fœtus, les bébés eux-mêmes, s'avéraient « mal formés ». Les médecins et les chercheurs avaient suivi à leur insu – qui en doutera désormais ? – des pistes de recherche semblables à celles de Ninti et d'Enki. En découvrant, à leur tour, que l'ajout de sérum *sanguin* à la préparation d'éléments nutritifs et de sperme était essentiel pour réussir, ils rejoignaient les dieux…

Cet exploit avait donné un nouvel espoir aux femmes stériles et avait ouvert en outre la voie aux mères porteuses, à la congélation des embryons, aux banques de sperme, à la mise au point de nouvelles dispositions légales. Mais il n'avait qu'un lointain cousinage



Figure 55

avec la prouesse d'Enki et de Ninti. Malgré tout, il employait les techniques décrites dans les textes millénaires – ainsi les scientifiques engagés dans le transfert des noyaux avaient compris que le donneur mâle devait être jeune, ce que répètent à l'envi les textes sumériens.

La différence la plus marquée entre la variante des bébés-éprouvette et les procédés évoqués sur les tablettes d'argile, c'est la stimulation du processus naturel de création dans le cas des bébés-éprouvette : le sperme humain mâle féconde un œuf humain femelle, qui va alors se développer dans l'utérus. Dans le cas de la création de l'Adam, le matériel génétique de deux espèces différentes (même si elles ne sont pas dissemblables) a été mélangé pour créer un nouvel être, qui se situe quelque part entre les deux « parents ».

La science moderne a progressé de façon considérable dans une telle manipulation génétique. À l'aide d'équipements et d'or-

dinateurs toujours plus sophistiqués, d'instruments toujours plus miniaturisés, les scientifiques ont été capables de « lire » le code génétique des organismes vivants, y compris celui de l'homme. Il est à présent possible non seulement de lire les « lettres » A-G-C-T de l'ADN et A-G-C-U de « l'alphabet » génétique, mais de reconnaître aussi les « mots » de trois lettres du code génétique (comme AGG, AAT, GCC, GGG – et ainsi de suite, dans une myriade de combinaisons différentes). Possible en outre d'identifier les sections des brins d'ADN formant les gènes, qui ont chacun une fonction particulière – par exemple, déterminer la couleur des yeux, piloter la croissance ou transmettre une maladie héréditaire. Les scientifiques ont aussi découvert que certains « mots » du code n'agissent que pour informer le processus de reproduction, où il doit démarrer et quand il doit s'arrêter. Ils ont réussi petit à petit à transcrire le code génétique sur l'écran d'un ordinateur et à reconnaître les signes *« stop »* et *« go »* sur les sorties d'imprimante *(Figure 56)*. La prochaine étape consistait à identifier la tâche de chaque section ou gène, au long d'un travail de décryptage fastidieux – la simple bactérie *E. coli* en possède environ quatre mille et les êtres humains beaucoup plus de cent mille. On travaille aujourd'hui à « dessiner » la carte complète de la génétique humaine (le « génome »). On se fera une idée de l'énormité de la tâche et de l'étendue des connaissances déjà acquises en comprenant que l'ADN de toutes les cellules extraites d'un être humain pourrait tenir dans une boîte de la taille d'un cube de glace. Et que si les brins entortillés de l'ADN étaient déployés, le fil ainsi obtenu s'étirerait sur soixante-cinq millions de kilomètres…

En dépit de telles complexités, et avec l'aide des enzymes, on sait maintenant couper les brins d'ADN aux endroits désirés, en retirer la « phrase » qui constitue un gène et même l'insérer dans l'ADN d'un gène étranger. Forts de ces techniques, les chirurgiens du génome effacent une caractéristique indésirable (programmée pour provoquer des maladies), ou, à l'inverse, implantent un gène souhaitable (comme celui d'une hormone de croissance). Les

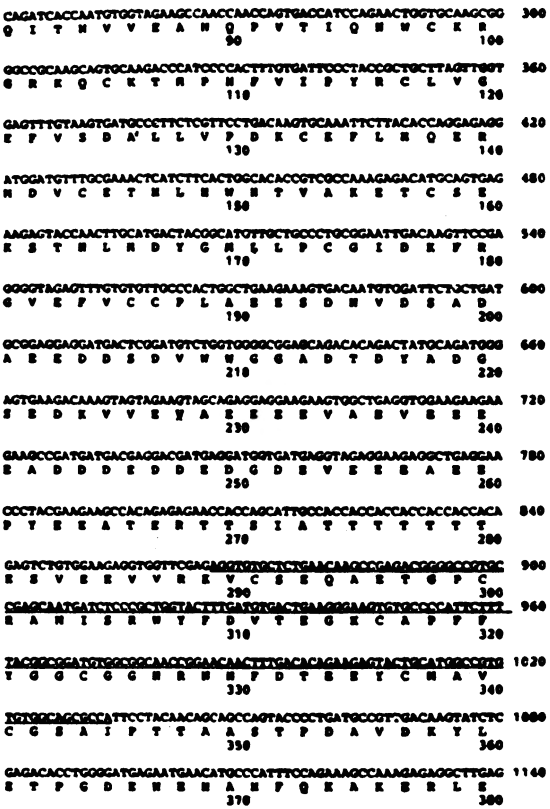


Figure 56

progrès accomplis dans la compréhension et la manipulation de cette chimie fondamentale de la vie ont été reconnus et récompensés en 1980 par le prix Nobel de chimie décerné à Walter Gilbert, de Harvard, et à Frederick Sanger, de l'université de Cambridge pour le développement de méthodes rapides dans la lecture des longues sections de l'ADN. Ainsi qu'à Paul Berg, de l'université de Stanford, pour son travail de pionnier dans le « découpage des gènes ». On désigne parfois ces procédures sous l'appellation de « technologie recombinante de l'ADN » car, après

le découpage, l'ADN est recombiné avec des sections d'ADN nouvellement introduites.

Ces moyens ont permis à la thérapie génique d'extraire ou de corriger les gènes des cellules humaines responsables de défauts ou de maladies héréditaires. Ils ont aussi ouvert la voie à la biogénétique : inciter, par la manipulation génétique, des bactéries ou des souris à fabriquer la substance chimique nécessaire (telle l'insuline) à un traitement médical. Ces exploits de la technologie recombinante sont possibles parce que l'ADN de tous les organismes vivants sur terre est de constitution identique : le brin d'ADN d'une bactérie va accepter la section d'un ADN humain (il se recombine[93]).

Des hybrides, comme la mule par exemple – progéniture d'une ânesse et d'un cheval – sont viables parce qu'ils possèdent des chromosomes similaires (mais les hybrides ne peuvent procréer). Une chèvre et un mouton ne peuvent s'accoupler naturellement, bien qu'ils ne soient pas des parents si éloignés. Mais comme leur code génétique est assez proche, des manipulations menées en 1983 ont abouti au *« geep*[94] *» (Figure 57)* – un mouton avec sa toison de laine mais qui porte des cornes de chèvre. Des créatures ainsi mélangées, dites « mosaïques », sont appelées chimères, d'après le monstre de la mythologie grecque qui possédait le rostre d'un lion, le torse et la tête d'une chèvre et la queue d'un dragon *(Figure 58)*. Le *« geep »* est le fruit de la « fusion cellulaire », par la combinaison d'un embryon de mouton et celui d'une chèvre, au stade de leur première division en quatre cellules chacune. Suivi de l'incubation du mélange dans une éprouvette emplie de nutriments. Jusqu'au moment propice au transfert de l'embryon fusionné dans l'utérus d'une « brebis porteuse ».

---

93 Les chercheurs suisses et américains ont rapporté, en juillet 1984, la découverte d'une section d'ADN commune aux êtres humains, aux mouches, aux vers de terre, aux poulets, aux grenouilles – confirmation s'il en était besoin de l'origine génétique unique de toute vie sur terre.

94 Néologisme intraduisible formé sur *g(oat)* – chèvre – et *(sh)eep* – mouton. « Chouton », « Mouchèvre »... En anglais, jeu de mot supplémentaire avec « jeep », véhicule tout-terrain, bien sûr. NDT.

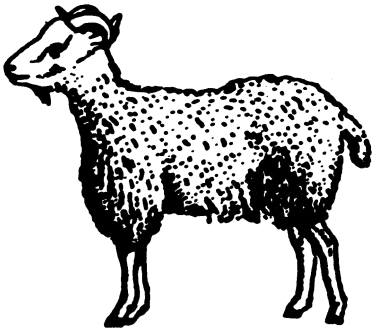


Figure 57



Figure 58

Lors de telles fusions de cellules (et même si un rejeton viable en est issu, *Figures 57 & 58*) le résultat est imprédictible. Le hasard seul va déterminer sur quels chromosomes vont se fixer les gènes et quels traits – « images » et « ressemblances » – de la cellule donneuse seront repris. Il est plus que vraisemblable que les monstres de la mythologie grecque, y compris le célèbre Minotaure crétois (mi-taureau, mi-humain), aient été des réminiscences des histoires transmises par Bérose, prêtre de Babylone, et que ses sources aient plongé dans les textes sumériens évoquant les tâtonnements expé-

rimentaux d'Enki et de Ninti, à l'origine de tant de chimères.

Les progrès en génétique ont donné à la biotechnologie d'autres voies que celles, imprévisibles, de la chimère. Et il est clair que la science moderne a suivi, ce faisant, la ligne de conduite alternative (plus difficile) sur laquelle Enki et Ninti s'étaient engagés. En coupant et ajoutant des tronçons de brins génétiques (technologie recombinante), les caractéristiques à éviter, adjoindre ou échanger sont mieux identifiées et plus facilement ciblées. Le transfert de gènes bactériens à des plantes pour les rendre résistantes à certaines maladies et celui, à partir de 1980, de gènes de bactéries sur des souris, sont des étapes de l'ingénierie génétique. En 1982, les gènes de croissance d'un rat furent insérés dans le code génétique d'une souris[95]. Il en naquit une « supersouris » deux fois plus grosse qu'une souris normale. En 1985, *Nature* (27 juin) rapporta les expériences de divers centres scientifiques qui avaient réussi à insérer des gènes *humains* fonctionnels de croissance dans des moutons, des cochons et des lapins. En 1987 (*New Scientist*, 17 septembre), des scientifiques suédois ont créé un « supersaumon » de la même façon. Des gènes porteurs d'autres caractéristiques ont déjà été utilisés dans de telles recombinaisons « transgéniques » entre les mammifères, les plantes et les bactéries. Les techniques ont maintenant progressé jusqu'à la fabrication artificielle de composants capables de stimuler à la perfection les fonctions spécifiques d'un gène donné, avant tout pour soigner des malades.

Pour les mammifères, l'œuf fertilisé et modifié d'une femelle exige l'implantation dans l'utérus d'une mère porteuse – fonction, d'après les textes de Sumer, dévolue aux « déesses de la naissance ». Mais avant cette étape, il fallait mettre au point le moyen d'introduire les caractéristiques désirées du donneur dans l'ovule féminin. La méthode la plus commune reste celle de la micro-injection : l'œuf de la femelle est extrait, déjà fécondé ; on lui injecte les traits

---

95 Équipes dirigées par Ralph L. Brinster, de l'université de Pennsylvanie, et Richard D. Palmiter, de l'Institut médical Howard Hugues.

génétiques supplémentaires choisis ; après une courte incubation en éprouvette, l'ovule est réimplanté dans l'utérus (des essais ont été menés sur des souris, des cochons, comme chez d'autres mammifères). La manipulation est difficile, se heurte à de nombreux obstacles, seul un petit pourcentage d'essais aboutit – mais ça fonctionne ! Une autre technique a consisté en l'utilisation de virus. Ils attaquent naturellement les cellules et fusionnent avec leurs cœurs génétiques : la nouvelle instruction à transférer dans une cellule est fixée sur le virus porteur au moyen de techniques sophistiquées complexes. Un obstacle demeure : l'absence de contrôle du choix de l'endroit de la « tige » du chromosome où le gène va s'attacher. Contrecoup dans la plupart des cas, l'apparition de chimères.

En juin 1989, un rapport publié dans la revue *Cell* [Cellule], rédigé par une équipe de scientifiques italiens menée par Corrado Spadafora, de l'Institut de biochimie de Rome, attestait de la réussite du recours au sperme en tant que support du nouveau gène. Ils décrivirent les procédures par lesquelles le sperme fut induit à inhiber sa résistance naturelle aux gènes étrangers. Après immersion dans une solution en présence du nouveau matériel génétique, le sperme avait absorbé le matériel génétique et avait fécondé les souris femelles. Les rejetons contenaient le nouveau gène dans leurs chromosomes (une certaine enzyme bactérienne dans ce cas précis).

L'utilisation du moyen le plus naturel qui soit – le sperme – pour transporter le matériel génétique dans l'ovule femelle, a stupéfié la communauté scientifique par sa simplicité. L'événement a « fait la une » des médias, y compris celle du *New York Times*. Une étude ultérieure, publiée dans *Science* le 11 août 1989, fit état de réussites mitigées de la technique italienne reproduite par d'autres équipes. Mais tous ceux qui s'impliquent dans les technologies recombinantes s'accordent sur ce point : au prix de quelques modifications et améliorations, cette nouvelle technique est prometteuse – la plus simple et la plus naturelle qui soit.

Certains ont remarqué que cette capacité du sperme à se charger

en ADN étranger avait déjà été signalée par des chercheurs en 1971, après des expériences sur de la semence de lapin. Mais rares furent les commentateurs à réaliser que la description de cette technique les attendait depuis longtemps… au sein des récits sumériens de la création de l'Adam par Enki et Ninti. Des dieux qui avaient mêlé l'œuf d'une femme-singe au sperme d'un jeune Anunnaki, dans une solution enrichie de sérum sanguin.

En 1987, le doyen de la chaire d'anthropologie de l'université de Florence (Italie), déclencha un tonnerre de protestations de la part d'humanistes et de membres du clergé lorsqu'il révéla que des expériences en cours pourraient conduire à la « création d'une nouvelle race d'esclaves, d'un anthropoïde de mère chimpanzé et de père humain ». L'un de mes correspondants m'a envoyé la coupure de journal de l'histoire avec le commentaire, *« Well, Enki, here we go again! »* (Et voilà, Enki, c'est reparti !).

Ce qui résume parfaitement les « victoires » de la microbiologie moderne.

Guêpes, singes et Patriarches bibliques

Une bonne part des événements survenus sur terre, à commencer par les toutes premières guerres, découlèrent du « code de succession » du pouvoir chez les Anunnaki : il privait de la succession le fils premier-né si le « roi » avait un autre fils avec une demi-sœur.

Les mêmes règles de succession furent adoptées par les Sumériens et elles se reflètent dans les histoires des Patriarches hébreux. La Bible relate qu'Abraham (originaire de la capitale sumérienne Ur) avait demandé à sa femme Sarah (qui signifie « princesse ») de se présenter comme sa sœur plutôt que sa femme lorsqu'ils rencontraient des rois étrangers. Ce n'était pas l'exacte vérité, ce n'était pas non plus un mensonge, comme le précise la *Genèse* en 20,12 : « Et puis elle est vraiment ma sœur, la fille de mon père mais non la fille de ma mère, et elle est devenue ma femme. »

Le successeur d'Abraham ne fut pas son premier-né, Ismaël – dont la mère, Hagar, était la servante du patriarche – mais Isaac, fils de la demi-sœur d'Abraham, Sarah, bien qu'il naquît beaucoup plus tard.

Dans l'Antiquité, la stricte adhésion à ces règles de succession par toutes les cours royales, que ce soit dans l'Égypte de l'Ancien Monde ou dans l'Empire inca du Nouveau Monde, suggère des « lignées du sang », ou lignées génétiques, supposition apparemment étrange, contraire à la croyance selon laquelle s'accoupler avec de proches parents est indésirable.

Mais les Anunnaki savaient-ils quelque chose que la science moderne doit encore découvrir ?

En 1980, un groupe conduit par Hannah Wu, à l'université de Washington, découvrit qu'une femelle singe préférait s'accoupler avec ses demi-frères si elle en avait le choix. « Ce qui est passionnant dans cette expérience, disait le rapport, c'est

que même si les demi-frères favorisés par la femelle avaient le même père, ils avaient des mères différentes. » Des études publiées dans *Discover Magazine* (décembre 1988) montrèrent que « les guêpes mâles s'accouplent généralement avec leurs sœurs ». Bien qu'une guêpe mâle féconde un grand nombre de femelles, on détermina que l'accouplement préféré se produisait avec les *demi*-sœurs des mâles : même père, mais mères différentes.

Ainsi, il semble bien que le code de succession des Anunnaki dépassait largement la simple lubie.

Chapitre 9

Une mère nommée Ève

En recherchant la racine akkadienne des mots hébreux de la Bible et en remontant jusqu'à leur origine sumérienne, il est devenu possible de comprendre la véritable signification des histoires bibliques, en particulier celles de la *Genèse*. De très nombreux termes sumériens renvoient à plus d'une définition. Surtout, ils dérivent, mais pas toujours, d'un pictogramme original commun, ce qui constitue une difficulté majeure pour la compréhension de cette langue. Il est donc nécessaire de s'imprégner, avec beaucoup de soin, du contexte des mots employés. En outre, la propension des écrivains sumériens à se servir de cette particularité de leur langage pour introduire de fréquents jeux de mots fait de leurs textes la joie des lecteurs érudits.

Par exemple, lorsque j'ai traité du « bouleversement » de Sodome et Gomorrhe dans *Guerres des dieux, guerres des hommes*[96], j'ai signalé que l'expression « statue de sel » – en laquelle la femme de Lot avait été changée pour s'être retournée vers la scène de désolation – signifiait en réalité « colonne de vapeur » dans la terminologie originale sumérienne. Puisque, en Sumer, le sel était obtenu par l'évaporation des marais salants, le terme NI.MUR avait le double sens de « sel » et de « vapeur ». La pauvre femme de Lot avait bel et bien été vaporisée, et non pas changée en sel, par l'explosion nucléaire qui avait provoqué le bouleversement des cités de la plaine.

Le grand sumérologue Samuel Noah Kramer fut le premier à montrer que le nom d'Ève dans la Bible – qui signifiait en hébreu « Celle qui a la vie » – ainsi que la fable de son origine à partir d'une

---

[96] À paraître chez Macro Éditions.

côte d'Adam, provenaient selon toute probabilité du jeu de mot sumérien sur TI, qui signifie à la fois « côte » et « vie ».

D'autres interprétations, ou définitions doubles, ont déjà été mentionnées dans un chapitre précédent. Il y a plus à glaner sur « Ève » et ses origines en comparant les récits bibliques aux textes sumériens, puis en analysant la terminologie de cette langue.

Nous avons vu que les manipulations génétiques étaient pratiquées par Enki et Ninti au sein d'un « immeuble » spécial désigné, dans les versions akkadiennes, par les mots *Bit Shimti* – « La maison où le vent de la vie est soufflé ». Cette définition exprime une idée plutôt précise de l'objectif de la structure spécialisée : c'est un laboratoire. Encore faut-il que nous tenions compte dans l'analyse du penchant sumérien pour les jeux de mots. Il jette ainsi une lumière nouvelle sur la source de la fable de la côte d'Adam, l'usage de l'argile et les haleines de vie.

Nous venons de le voir, le terme akkadien était une interprétation du SHI.IM.TI sumérien, mot composé, dans lequel chacune des trois syllabes exprimait un sens à combiner aux deux autres, les renforçait et les développait. SHI signifie *Nephesh* dans la Bible, et il est traduit communément par « âme » ; mais il veut dire plus précisément « souffle de vie ». IM recèle plusieurs sens, en fonction du contexte. L'un est « vent », mais un autre sera aussi « côté ». En astronomie, ce mot désigne un satellite qui est « à côté » de sa planète. En géométrie, c'est le côté d'un carré ou d'un triangle. Et en anatomie, il a le sens de « côte ». De nos jours, le mot parallèle hébreu *Sela* signifie à la fois le côté d'une forme géométrique et la côte d'une personne. Et, comme par miracle, IM possède enfin un quatrième sens qui n'a absolument aucun rapport : c'est « argile »...

Comme si les multiples significations d'IM – « vent », « côté », « côte », « argile » – n'étaient pas suffisantes, le terme TI ajoute à l'humour linguistique des Sumériens. On l'a dit, il signifie à la fois « vie » et « côte » – ce dernier mot est le parallèle du *silu* akkadien, d'où provient le mot hébreu *Sela*. Lorsqu'il est doublé, TI

(TI.TI) prend le sens de « ventre » – ce qui porte le fœtus. Comme par miracle encore, le mot akkadien *titu* acquit le sens d'« argile », qui s'est conservé dans le mot hébreu *Tit*. Nous avons ainsi « vie », « argile », « ventre », « côte » dans la syllabe TI de SHI.IM.TI, qui était le nom du laboratoire sumérien.

Sans la version originale de Sumer d'où les rédacteurs de la *Genèse* pourraient avoir tiré leurs données, on ne peut affirmer avec certitude s'ils ont choisi l'interprétation « côte » parce qu'elle était exprimée par IM et TI à la fois, ou parce qu'elle leur donnait l'occasion de fixer des statuts sociaux dans les versets suivants :

> *Alors Yahvé Dieu* [Élohim] *fit tomber un profond sommeil sur l'homme* [l'Adam], *qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria :*
> *« À ce coup, c'est l'os de mes os*
> *et la chair de ma chair !*
> *Celle-ci sera appelée* ish-sha [femme],
> *car elle fut tirée d'*Ish [l'homme], *celle-ci. »*
> *C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair.*
> *(Genèse, 2, 21)*

Cette histoire de la création de la contrepartie féminine de l'homme conte combien Adam se trouvait seul, alors qu'il avait déjà été placé dans le Jardin d'E.DIN pour le labourer et s'occuper de ses vergers. « Yahvé Dieu [Élohim] dit : "Il n'est pas bon que l'homme [l'Adam] soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie". » (*Genèse*, 2, 18) De toute évidence, nous lisons là la suite de la version selon laquelle l'Adam fut créé seul. Elle n'a rien à voir avec le passage de la *Genèse* qui parle d'une humanité immédiatement créée mâle et femelle.

Afin de lever cette confusion apparente, gardons en tête la séquence de la création des Terriens. Le mâle *lulu*, « issu du

mélange » fut d'abord perfectionné. Puis les œufs fécondés d'une femme-singe, plongés dans un bain et mélangés avec le sérum sanguin et le sperme d'un jeune Anunnaki, furent divisés en lots et placés dans un « moule », où ils acquirent des caractéristiques mâles ou femelles. Réimplantés dans les utérus des « déesses de la naissance », les embryons produisirent chaque fois sept mâles et sept femelles. Mais ces « mélangés » étaient des hybrides qui ne pouvaient procréer (à l'instar des mules). Le processus devait donc se voir répété maintes et maintes fois pour multiplier les hybrides.

On s'aperçut au bout d'un moment que cette méthode d'obtention de serfs ne suffisait visiblement pas. Il fallait trouver le moyen de produire une plus grande quantité de ces humains sans imposer les grossesses et les accouchements aux femmes anunnaki. Ce moyen fut la seconde manipulation génétique orchestrée par Enki et Ninti, capable de donner à l'Adam la capacité de procréer par lui-même. Il devait s'accoupler avec une femme pleinement compatible pour engendrer une progéniture. Comment et pourquoi cette manipulation a-t-elle été créée tient tout entier dans l'histoire de la côte et du Jardin d'Éden.

La fable de la côte se lit presque comme un résumé de deux phrases dans un rapport de revue médicale. Elle décrit, en termes explicites, une opération majeure du style de celles qui font les gros titres aujourd'hui, quand un parent proche (un père ou une sœur, par exemple) donne un organe pour une transplantation. La médecine moderne recourt de plus en plus à la transplantation de moelle osseuse en cas de cancer ou d'affection du système immunitaire.

Dans le cas de la Bible, le donneur était Adam. On lui administre une anesthésie générale et il s'endort. Une incision est pratiquée et une côte est retirée. La chair est alors rabattue pour fermer l'incision, et Adam obtient la permission de se reposer et de récupérer.

Cette pratique se répand partout. Les Élohim utilisent maintenant un bout d'os pour construire une femme. Ils ne créent pas une femme, ils la « construisent ». La différence de terminologie est significative. Elle souligne que la femme en question existe déjà, mais que, pour devenir la femme d'Adam, un rien de mani-

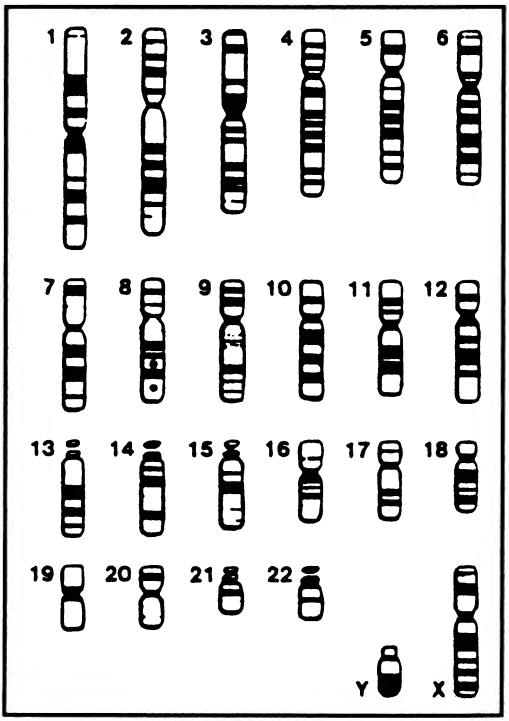


Figure 59

pulation constructive est indispensable. L'élément nécessaire est tiré de la côte. Un indice sur cet élément se cache dans les autres acceptions d'IM et TI – vie, ventre, argile. Est-ce qu'un extrait de la moelle osseuse d'Adam aurait été implanté dans « l'argile » d'une travailleuse primitive au sein de son « ventre » ? Malheureusement, la Bible ne décrit pas ce qui a été fait à la femme (nommée Ève par Adam), et les textes sumériens qui abordent ce thème n'ont pas encore été trouvés. Mais il est certain que quelque chose est intervenu, en témoigne la meilleure version disponible du texte de l'*Atra Hasis*, au tout début de l'Assyrie (huit cent cinquante ans environ avant J.-C.). Elle offre des vers comparables à certains versets bibliques – à propos d'un homme qui quitta la maison de son père et

qui devint un avec sa femme lorsqu'ils s'étendirent ensemble sur le lit. La tablette sumérienne originale où ce texte est gravé est cependant trop endommagée pour révéler le contenu original.

Mais nous savons maintenant de façon certaine, grâce à la science, que la capacité de procréer est programmée dans les chromosomes humains. Les cellules de chacun d'entre nous contiennent vingt-trois paires – dont une paire de chromosomes X pour la femme, et une paire de chromosomes X et Y chez l'homme *(Figure 59)*.

Toutefois, les cellules reproductives (ovule femelle et sperme mâle) contiennent chacune un seul jeu de chromosomes, et non les paires. L'appariement intervient quand l'ovule est fertilisé par le sperme. L'embryon possède ainsi les vingt-trois paires, mais la moitié seulement provient de la mère, l'autre moitié du père. La mère, qui a deux chromosomes X, apporte toujours un X. Le père, qui a un X et un Y, peut apporter soit l'un, soit l'autre. S'il s'agit d'un X, le bébé sera de sexe féminin. Avec un Y, ce sera un garçon. La clé de la reproduction se trouve ainsi dans la fusion des deux jeux uniques de chromosomes. Si leur nombre et le code génétique diffèrent, ils ne fusionneront pas et les êtres ne pourront pas procréer.

Puisque les travailleurs primitifs mâles et femelles existaient déjà, leur stérilité ne relevait pas d'un manque de chromosomes X ou Y. Le besoin d'un *os* – la Bible insiste sur l'idée qu'Ève fût *« l'os des os d'Adam »* – impliquait l'impératif de résoudre, chez les travailleurs primitifs, un rejet immunologique du sperme du mâle par la femelle. L'opération menée à bien par les Élohim résolut cette impasse. Adam et Ève découvrirent leur sexualité puisqu'ils avaient acquis la « connaissance » – terme biblique qui connote sexe et objectif de la procréation (« L'homme [l'Adam] *connut* Ève, sa femme ; elle conçut et enfanta Caïn », *Genèse*, 4,1). Comme le précise la narration de leur séjour à tous deux au Jardin d'Éden, Ève était capable dès lors d'être enceinte d'Adam, avec la bénédiction mâtinée de malédiction de la part de la déité : « [...] dans la peine tu enfanteras des fils » (*Genèse*, 3, 16).

Ainsi doté, « [...] l'homme [L'Adam] est devenu comme l'un de nous », a dit Élohim (*Genèse*, 3, 22). Il était reconnu « connaissant ». L'Homo sapiens était capable de procréer et de se multiplier par lui-même. Mais quand bien même il avait reçu bonne mesure des caractéristiques génétiques des Anunnaki – qui avaient fait l'homme à leur image et à leur ressemblance, y compris dans cet aspect de la procréation – un trait génétique ne lui avait pas été transmis : la longévité des Anunnaki. Il ne devait pas prendre le fruit de « l'arbre de la connaissance du bien et du mal », pas même le goûter, ce fruit qui aurait fait vivre l'homme aussi longtemps que les Anunnaki. Ce qui ressort clairement de l'histoire de l'*Adapa*, l'homme parfait créé par Enki :

Il affina pour lui une grande compréhension des choses [...]
La sagesse dont il l'avait doté [...]
À lui il lui avait donné la connaissance ;
La vie éternelle, il ne lui avait pas donnée.

Depuis la parution de *La 12e Planète* en 1976, je n'ai pas ménagé mes efforts pour expliquer l'apparente « immortalité » des « dieux ». J'ai coutume de citer l'analogie des mouches : s'il pouvait parler, papa Mouche dirait à fils Mouche, « Tu sais, cet homme-là est immortel. Il n'a pas vieilli du tout depuis que je le connais. Mon père m'a dit que son père et tous nos aïeux, aussi loin que remonte notre mémoire, ont toujours vu cet homme tel qu'il est maintenant : vivant toujours, immortel ! »

Mon « immortalité » (aux yeux des mouches qui parlent) ne dépend, bien entendu, que des cycles de vie différents entre la mouche et l'homme. L'être humain vit tel nombre de décennies. La vie des mouches, elle, se mesure en jours. Mais que représentent ces durées ? Un « jour » est le temps nécessaire à notre planète pour tourner sur son axe. Une « année » est le temps qu'il lui faut pour décrire une orbite complète autour du Soleil. La durée des activités des Anunnaki sur Terre se mesurait en *sars*, un *sar* équivalent à

trois mille six cents années terrestres. Un *sar*, comme je l'ai suggéré, correspondait à une « année » sur Nibiru – le temps nécessaire à la planète pour boucler une orbite autour du Soleil. Aussi, quand les Listes des rois sumériens rapportaient, par exemple, que l'un des gouverneurs anunnaki avait administré l'une de leurs villes pendant trente-six mille ans, il fallait comprendre en réalité *dix sars*. Si une génération humaine dure vingt ans, il y aurait cent quatre-vingts générations humaines en une « année » anunnaki, de quoi donner l'impression aux yeux des Terriens qu'ils étaient éternels, « immortels ».

Les textes millénaires expliquent clairement que si la longévité n'est pas échue à l'homme, l'intelligence, si. Donc, l'on croyait, ou l'on savait, dans l'Antiquité, que ces deux caractéristiques, l'intelligence et la longévité, pouvaient avoir été, d'une façon ou d'une autre, accordées ou refusées à l'homme par ceux-là mêmes qui l'avaient génétiquement créé. Il n'est peut-être pas si surprenant que la science en convienne à son tour : « Les preuves amassées au cours des soixante dernières années laissent à penser qu'il existe un composant génétique de l'intelligence », a publié *Scientific American* dans un numéro de mars 1989. L'article donnait des exemples de génies, dans des domaines variés, qui avaient légué leurs talents à leurs enfants et petits-enfants. Il citait en outre un rapport de chercheurs de l'université du Colorado et de celle de Pennsylvanie, David W. Fulker, John C. DeFries et Robert Plomin. Lesquels avaient établi une « corrélation biologique étroite » entre capacités mentales et hérédité génétique. Le magazine avait titré le tout : *Nouvelles preuves sur les liens entre gènes et intelligence.* D'autres études, reconnaissant que « les mémoires sont faites de molécules », ont conduit à l'hypothèse que si les ordinateurs devaient un jour égaler l'intelligence humaine, il leur faudrait être des « ordinateurs moléculaires[97] ».

---

[97] À partir de suggestions émises dans ce sens, ces études exposèrent, en 1988 (*Science*, vol. 241) les grandes lignes d'un plan pour un « ordinateur biologique ». *Cf.* Forrest

De la même façon, le faisceau de preuves en faveur de cycles de vie génétiquement programmés s'est enrichi. Les phases de vie des insectes comme la durée de leur existence sont visiblement orchestrées par la génétique. Plaide en ce sens le nombre de créatures – mais non les mammifères – qui meurent après s'être reproduites. Jerome Wodinsky, de l'université Brandeis, a mis en évidence par exemple des substances chimiques dans les glandes optiques des pieuvres, véritable programmation génétique qui déclenche leur « autodestruction » après reproduction[98]. Un grand nombre d'autres travaux ont montré que certains animaux possèdent la capacité de réparer les gènes abîmés de leurs cellules, en arrêtant ou en inversant ainsi le processus de vieillissement. Chaque espèce possède manifestement une durée de vie fixée dans ses gènes – un jour unique pour l'éphémère, environ six ans pour une grenouille, et à peu près quinze ans pour un chien. Actuellement, la limite de la vie humaine tourne autour de cent ans, pas beaucoup plus. Il y a fort longtemps, la durée de la vie humaine était beaucoup plus longue.

À en croire la Bible, Adam a vécu neuf cent trente ans, son fils Seth neuf cent douze ans et son fils Énoch, neuf cent cinq ans. Même si nous avons des raisons de croire que les scribes de la *Genèse* ont réduit d'un facteur soixante les durées de vie bien plus longues transcrites par les textes sumériens, la Bible reconnaît que l'espèce humaine vivait beaucoup plus longtemps avant le Déluge. La durée de vie des Patriarches se mit à diminuer au cours des millénaires. Térah, le père d'Abraham, mourut à l'âge de deux cent cinq ans. Abraham vécut cent soixante-quinze ans. Son fils Jacob jusqu'à cent quatre-vingts ans. Jacob, fils d'Isaac, atteignit cent quarante-sept ans, mais le fils de Jacob s'éteignit à cent dix ans.

Carter (Naval Research Laboratories, Washington), John Hopfield (Caltech) et les Laboratoires Bell d'AT&T.

98 Conclusions tirées d'études consacrées à la recherche du processus de vieillissement des animaux, et non à la vie des pieuvres en soi.

On croit que les erreurs génétiques qui s'accumulent dans l'ADN continuent à se reproduire dans les cellules, contribuant ainsi au processus du vieillissement. Des indices scientifiques établissent l'existence d'une « horloge » biologique implantée dans chaque créature, un élément de base, un trait génétique inné qui contrôle la durée de vie de chaque espèce. Quel est ce gène, ou groupes de gènes ? Qu'est-ce qui le fait fonctionner ? Quel processus le déclenche pour qu'il « s'exprime » ? Toutes ces questions font encore l'objet de recherches intenses. Mais il est certain, d'après d'innombrables travaux, que la réponse réside dans les gènes. Certaines de ces études ont été menées sur des virus. Elles ont mis en évidence l'existence dans leur enveloppe de fragments d'ADN capables de les rendre littéralement « immortels ».

Enki devait savoir tout cela. Aussi, quand il en vint à perfectionner l'Adam – créant un véritable Homo sapiens procréateur – il lui donna l'intelligence et la « connaissance », mais pas la pleine longévité que possédaient les gènes des Anunnaki.

Au fur et à mesure que l'espèce humaine s'éloigne des temps de sa création, quand l'homme était proche du *lulu*, cet être « en mélange » porteur de l'héritage génétique double de la Terre et des Cieux, sa durée de vie moyenne semble frappée du symptôme de la perte graduelle. De génération en génération, s'amenuisent les composants que d'aucuns nomment « divins », au profit des messages génétiques de « l'animal qui est en nous ». La présence, dans notre constitution génétique, de segments d'ADN qui semblent avoir perdu leur objectif – parfois baptisés ADN « poubelles » – est un reste apparent du « mélange » originel. Les deux hémisphères indépendants du cerveau – l'un plus primitif et émotionnel, l'autre plus récent et plus rationnel – attestent à leur tour de l'origine génétique duelle de notre espèce.

La preuve qui va valider les récits passés de la création, aussi massive qu'elle ait été à ce point du livre, ne se limite pas à la manipulation génétique. Attendez-vous à beaucoup plus. Tout tourne autour d'Ève !

L'anthropologie a montré de grands progrès dans la reconstitution de l'origine de l'humanité. Les paléontologues et leurs fossiles, les avancées accomplies dans d'autres domaines de la science ont puissamment aidé cette discipline de recherche. La réponse à la question « D'où venons-nous ? » a manifestement déjà été apportée : l'humanité est apparue dans le sud-est de l'Afrique.

Mais l'histoire de l'homme, nous le savons désormais, n'a pas commencé avec… l'homme. L'épisode du groupe de mammifères appelés « primates » nous entraîne quarante-cinq ou cinquante millions d'années en arrière, lorsqu'un ancêtre commun aux singes et aux hommes fait son entrée sur la scène Afrique. Vingt-cinq ou trente millions d'années plus tard – la roue de l'évolution tourne si lentement – un précurseur des grands singes quitta la lignée des primates. Des fossiles de ce premier singe, le « proconsul », furent découverts par hasard sur une île du lac Victoria *(voir carte)* et finirent par attirer dans cette zone le couple le plus célèbre de paléontologues, Louis Seymour Bazett et Mary Leakey, déjà évoqués. Près des fossiles du proconsul, les Leakey mirent au jour des restes de ramapithèque, le premier singe à s'être tenu droit, un primate proche de l'homme. Datation : environ quatorze millions d'années – soit quelque huit à dix millions d'années avant la branche proconsul.

Ces découvertes dépassent la simple trouvaille de quelques fossiles. Elles déverrouillent la porte du laboratoire secret de la nature, la cachette où mère Nature continue à prendre de l'avance dans la marche évolutive qui a conduit des mammifères à devenir des primates, puis des grands singes, puis des hominidés. Cet endroit, c'est la vallée du Rift. Elle oblique par l'Éthiopie, le Kenya et la Tanzanie – partie du système du Rift qui commence dans la vallée de Jordanie et la mer Morte en Israël, inclut la mer Rouge, et continue jusqu'au sud-est de l'Afrique *(carte, Figure 60)*.

De nombreux fossiles ont été exhumés sur les sites que les Leakey et d'autres paléontologues ont rendu célèbres. Les découvertes les plus riches se concentrent dans les gorges d'Olduvai, en Tanzanie,

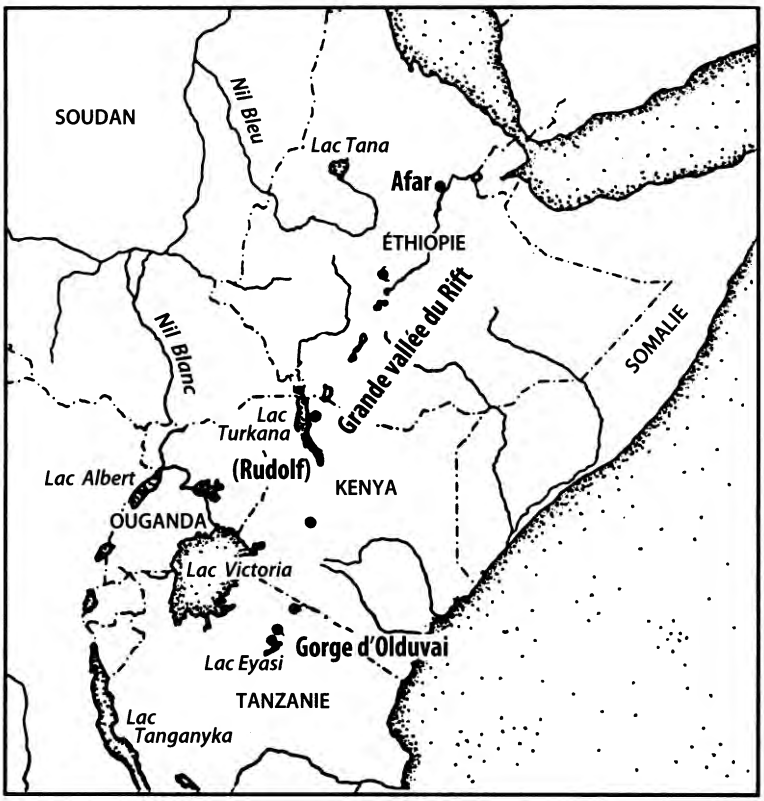


Figure 60

près du lac Rudolf (l'actuel lac Turkana) au Kenya, et sur le territoire Afar de l'Éthiopie – pour ne citer que les plus connus[99].

[99] Parmi les nombreux découvreurs de tous les pays qui se sont illustrés dans la vallée du Rift et ont contribué à décrypter les découvertes et préciser les échelles dans le temps de ces découvertes, citons le fils des Leakey, Richard (conservateur des musées nationaux du Kenya), Donald C. Johanson (qui, à l'époque de ses découvertes, était conservateur du musée d'Histoire naturelle de Cleveland), Tim White et J. Desmond Clark (de l'université de Californie, à Berkeley), Alan Walker (université John Hopkins), Andrew Hill et David Pilbeam, de Harvard, et Raymond Dart et Phillip Tobias, d'Afrique du Sud.

En oubliant les querelles d'ego autour des découvertes, en simplifiant les divergences d'interprétation et en zappant la tendance à diviser et subdiviser en espèces et en genres, on peut affirmer sans risque de désaveu que la branche qui a conduit aux humains s'est séparée de celle des singes à quatre pattes il y a quelque quatorze millions d'années. Et qu'il a fallu encore neuf millions d'années à peu près pour que les australopithèques apparaissent, les premiers singes à posséder les caractéristiques des hominidés – chacun à l'endroit où la nature avait établi son laboratoire de « fabrication de l'homme ».

Le tiroir à fossiles des représentants humains d'il y a dix millions d'années est presque vide, mais les paléoanthropologues (nom donné à ce nouveau groupe de scientifiques) se sont montrés plutôt astucieux en rassemblant les restes des trois millions d'années suivantes. À partir, parfois, d'un maxillaire, d'un crâne facturé, d'un os du pubis, les restes de doigts, ou, avec un peu de chance, des parties de squelettes, ils ont été capables de reconstruire les individus que ces fossiles évoquaient. Aidés par d'autres trouvailles, des os d'animaux ou des pierres grossièrement taillées servant d'outils, ils ont déterminé le stade de développement et les mœurs des intéressés. Puis, en datant les strates géologiques où reposaient les fossiles, ils ont pu dater les fossiles eux-mêmes.

Parmi les jalons marquants, comment ne pas citer la découverte, par le professeur Yves Coppens, de parties du squelette d'une femelle surnommée « Lucy » (qui a pu ressembler à l'hominidé de la *Figure 61*), dont on pense qu'elle était une australopithèque vivant il y a quelque 3,5 millions d'années. Le fossile d'un mâle, connu sous son numéro de catalogue « Crâne 1470 », daté peut-être de deux millions d'années, et dont ses inventeurs considèrent qu'il était un « quasi humain », ou Homo habilis (« bricoleur ») – terme dont beaucoup refusent les implications.

Et les restes du squelette d'un « jeune homme bien bâti » (numéro de catalogue WT.15000), l'Homo erectus, daté d'environ 1,5 million d'années, probablement le premier véritable hominidé : il est entré dans l'âge de la pierre dit ancien (dix mille



Apparence supposée de Lucy

Homo erectus



Figure 61

ans avant J.-C.), il a utilisé des pierres comme outils et il a émigré par la péninsule du Sinaï qui sert de pont de terre entre l'Afrique et l'Asie, d'un côté jusqu'au sud-est de l'Asie et, de l'autre, jusqu'au sud de l'Europe.

Après, l'on perd la piste du genre « Homo ». Il manque le chapitre compris entre 1,5 million d'années et trois cent mille ans (environ) de notre époque, à l'exception des traces d'Homo erectus aux périphéries des migrations des hominidés. Alors, il y a trois cent mille ans à peu près, Homo sapiens fait son apparition sans que l'on ne trouve trace de changement progressif. On avait cru tout d'abord qu'Homo sapiens neandertalensis, l'homme de Néandertal (d'après le site où il fut découvert en premier, dans la vallée du Neander en Allemagne) – qui se répandit en Europe et dans certaines parties de l'Asie, il y a environ cent vingt-cinq mille ans – avait été l'ancêtre du Cro-Magnon, Homo sapiens sapiens, lequel assura son pouvoir sur les terres il y a trente-cinq mille ans. Puis on a supposé que le Néandertal le plus « bestial » et le plus « primitif » dérivait d'une branche annexe d'Homo sapiens, et que Cro-Magnon s'était développé tout seul, quelque part. On sait mainte-

nant que la deuxième version est plus juste, mais pas totalement. Les deux lignées d'Homo sapiens étaient en relations, mais sans que l'une descendît de l'autre. Ils vivaient côte à côte il y a quatre-vingt-dix mille, voire cent mille ans.

Deux grottes en livrèrent la preuve, situées l'une au mont Carmel et l'autre près de Nazareth, toutes deux en Israël. Elles font partie de ces nombreuses cavernes de la région dont l'homme préhistorique avait fait son habitat. Lors des premières découvertes de 1930, on croyait qu'elles avaient été fréquentées il y a soixante-dix mille ans environ et qu'elles concernaient uniquement l'homme de Néandertal, ce qui s'accordait bien aux théories de l'époque. Une équipe franco-israélienne revint faire des fouilles dans la grotte de Qafzeh, proche de Nazareth, et s'aperçut que les restes étaient aussi du type Cro-Magnon, aux côtés des Néandertaliens. En fait, les strates indiquaient que les Cro-Magnon avaient utilisé cet endroit *avant* les Néandertaliens – ce qui repoussa leur apparition des trente-cinq mille ans supposés à un bon soixante-dix mille ans.

Les scientifiques de l'université hébraïque de Jérusalem, eux-mêmes incrédules, vinrent vérifier les restes des rongeurs trouvés dans ces mêmes strates. Leur examen confirma cette date incroyable : Cro-Magnon, Homo sapiens sapiens, qui n'était pas supposé être apparu avant trente-cinq mille ans, avait atteint le Proche-Orient et s'était établi, il y a plus de soixante-dix mille ans, sur le territoire de ce qui est aujourd'hui Israël. De plus, ils avaient partagé la région avec les Néandertaliens.

À la fin de l'année 1987, on data les objets trouvés à Qafzeh et à Kebara – la grotte du mont Carmel – au moyen des méthodes nouvelles à l'époque, dont la thermoluminescence – technique capable de dépasser la limite de quarante mille à cinquante mille ans de la datation au carbone. Hélène Vallades, du CNRS de Gif-sur-Yvette, a dirigé l'équipe française. Elle a établi dans deux numéros de *Nature* (330 et 340) que les résultats montraient sans doute aucun que les Néandertaliens *et* les Cro-Magnon habitaient la région il y a quatre-vingt-dix mille à cent mille ans (on retient désormais

quatre-vingt-douze mille ans comme date moyenne). Un autre site de Galilée confirma ces dates.

Christopher Stringer, du British Museum, consacra un éditorial à ces nouvelles données dans *Nature.* Il reconnut qu'il fallait abandonner l'idée que l'Homo neandertalensis avait précédé le Cro-Magnon – Homo sapiens sapiens. Les deux lignées semblent issues d'une forme antérieure d'Homo sapiens. « Où que se situât l'Éden original des humains modernes », a écrit Stringer, il apparaît aujourd'hui que l'homme de Néandertal a été le premier à émigrer vers le nord, il y a quelque cent vingt-cinq mille ans, pour une raison qui reste à déterminer. Son collègue, Peter Andrews, en compagnie d'Ofer Bar-Yosef, de l'université hébraïque et de Harvard, unirent leurs voix pour soutenir une lecture « hors d'Afrique » de ces découvertes. La migration vers le nord de ces premiers Homo sapiens à partir de l'Afrique a été confirmée par l'exhumation d'un crâne de Néandertalien vieux de quatre-vingt mille ans (par Fred Wendorf, de l'université Méthodologiste du Sud, à Dallas) près du Nil, en Égypte. *Cela signifie-t-il que l'aube humaine est encore antérieure ?* a titré *Science* en gros caractères. Après le renfort de scientifiques venus d'autres disciplines, il devint manifeste que la réponse était « oui ». On sait que les hommes de Néandertal n'étaient pas de simples visiteurs au Proche-Orient, mais qu'ils y ont vécu longtemps. Et qu'ils n'avaient rien de ces brutes épaisses héritées des conceptions passées. Ils enterraient leurs morts rituellement, ce qui indiquait des pratiques religieuses et « au moins un type de comportement à motivation spirituelle, qui les apparentent aux humains modernes[100] ». Ralph S. Solecki, de l'université de Colombie, co-découvreur des restes de Néandertaliens au cœur de la grotte Shanidar (monts Zagros du Kurdistan), pensait que ces hommes savaient utiliser les plantes médicinales – il y a soixante mille ans. Des squelettes exhumés dans les cavernes israéliennes ont convaincu les anatomistes que l'homme de Néandertal pouvait

[100] Jared M. Diamond, de la California Medical School de Los Angeles.

parler, en contradiction avec les théories antérieures : « Des cerveaux fossilisés montrent une zone du langage bien développée », affirme Dean Falk, de l'université de New York, à Albany. Conclusion de Terrence Deacon, neuro-anatomiste à Harvard : « Le cerveau de Néandertal était plus gros que le nôtre [...] Il était loin d'être idiot ni incapable de s'exprimer. »

Toutes ces découvertes ne laissent planer aucun doute : l'homme de Néandertal était manifestement un Homo sapiens – non pas un ancêtre de l'homme de Cro-Magnon mais un Homo sapiens d'un type antérieur, issu du même réservoir humain.

En mars 1987, Christopher Stringer et Paul Mellars organisèrent une conférence au sein de l'université de Cambridge pour faire le point et bien assimiler le dernier état de l'art sur *Les origines et les migrations de l'homme moderne*. J. A. Gowlette estima, dans *Antiquity* (juillet 1987), que les conférenciers avaient d'abord examiné les preuves fossiles avant de conclure qu'après le temps mort de 1,2 à 1,5 million d'années qui avait suivi l'Homo erectus, l'Homo sapiens était apparu soudainement il y a trois cent mille ans ou peu après (le prouvent les fossiles d'Éthiopie, du Kenya et de l'Afrique du Sud). Les Néandertaliens se « différenciaient » de ces premiers Homo sapiens (littéralement « homme sage ») qui vivaient il y a deux cent trente mille ans, et qui ont probablement commencé à migrer vers le nord cent mille ans plus tard, peut-être en conjonction avec l'apparition de l'Homo sapiens sapiens.

La conférence avait en outre passé au peigne fin les autres preuves, y compris les données récentes fournies par la biochimie. Les résultats obtenus grâce à la génétique se révélèrent très pertinents. La capacité des généticiens à retracer les descendances en comparant des séquences ADN s'était illustrée au plan judiciaire, dans les recherches en paternité. Il était inévitable que ces nouvelles techniques dépassent les liens parent-enfant pour explorer toutes les lignées de l'espèce. Cette nouvelle science de la génétique moléculaire a permis à Allan C. Wilson et à Vincent M. Sarich (tous deux de l'université de Californie, à Berkeley), d'établir avec une grande précision que les hominidés se sont différenciés des singes

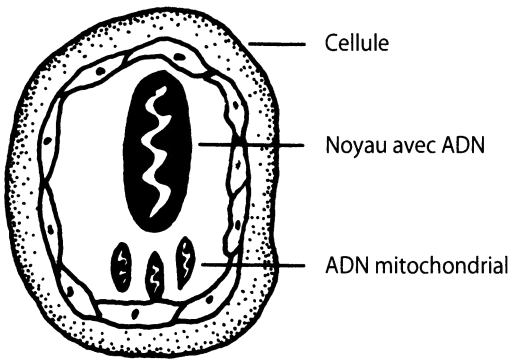


Figure 62

il y a environ cinq millions d'années – et non quinze millions –, et que leurs « parents les plus proches » n'étaient pas les gorilles, mais les chimpanzés.

Parce que l'ADN de tout le monde est sans cesse brassé à travers les gènes des ancêtres, les comparaisons de l'ADN du noyau de la cellule (moitié mère et moitié père) ne sont plus très opérationnelles en quelques générations. Et pourtant, la découverte d'un ADN dans la cellule de la mère, extérieur au noyau, logé dans un corps nommé mitochondrie, ouvre de nouvelles pistes *(Figure 62)*. Cet ADN ne fusionne pas avec celui du père. Il passe de la mère à la fille et à la petite-fille sans trop d'altération, au fil des générations. Cette découverte de Douglas Wallace (université d'Emory) en 1980, lui donna l'idée de comparer cet ADN mitochondrial (« ADNm ») chez huit cents femmes environ. Il fit part de ses résultats surprenants lors d'une conférence scientifique en juillet 1986 : les ADNm de toutes ces femmes se ressemblaient tant qu'elles devaient toutes descendre d'une ancêtre unique[101].

---

[101] Sur ce point en évolution, consulter *ADN mitochondrial, maladies et vieillissement*, Douglas Wallace, *Pour la Science* n° 240, octobre 97, p. 52. *L'Ève imaginaire. Les origines de l'homme, de la biologie à la paléontologie*, Béatrice Pellegrini, Bibliothèque scientifique Payot, Paris 1995. *Retrouvez votre ancêtre Cro-Magnon*, *Sciences et Avenir*, n° 650, avril 2001. *Les sept filles d'Ève. Génétique et histoire de nos origines*, Bryan Sykes, Albin Michel, 2001. NDT.

La recherche fut reprise par Wesley Brown, de l'université du Michigan, lequel suggéra de déterminer le taux de mutation naturelle de l'ADNm pour calculer le temps qui s'était écoulé à partir de cette ancêtre commune. En comparant l'ADNm de vingt et une femmes issues de divers contextes géographiques et raciaux, il était parvenu à la conclusion qu'elles provenaient « d'une Ève "mitochondriale" unique » qui avait vécu en Afrique entre trois cent mille à cent quatre-vingt mille ans auparavant.

Ces résultats surprenants furent relayés par une escouade de « chercheurs d'Ève », dont Rebecca Cann (université de Californie puis université d'Hawaï). Laquelle a extrait l'ADNm des placentas de cent quarante-sept femmes de pays et de races différentes qui avaient accouché dans les hôpitaux de San Francisco. Après comparaison, Cann conclut que ces femmes provenaient toutes d'une ancêtre commune ayant vécu il y a trois cent mille à cent cinquante mille ans (selon que la vitesse de mutation retenue était de 2 % ou de 4 % par million d'années). Cann : « Nous supposons en général deux cent cinquante mille ans. » La limite supérieure de trois cent mille ans coïncide avec l'apparition de l'Homo sapiens selon la preuve fossile, notèrent les paléoanthropologues. « Qu'est-ce qui a bien pu se passer, il y a trois cent mille ans, pour susciter ce changement ? » se demandèrent Rebecca Cann et Allan Wilson. Sans apporter de réponse.

Pour pousser plus loin cette « hypothèse Ève », Cann et ses collègues, Wilson et Mark Stoneking, procédèrent à l'examen des placentas de cent cinquante femmes d'Amérique dont les ancêtres étaient venus d'Europe, d'Afrique, du Moyen-Orient et de l'Asie, ainsi que de ceux provenant de femmes aborigènes d'Australie et de Nouvelle Guinée. Les résultats indiquèrent que l'ADNm africain était le plus ancien et que toutes ces femmes différentes – d'ethnies distinctes et de contextes géographiques et culturels les plus divers – étaient toutes *issues de la même ancêtre qui avait vécu en Afrique entre deux cent quatre-vingt-dix mille et cent quarante mille ans avant nous.*

Des résultats passés en revue dans un éditorial de *Science* du 11 septembre 1987 : les preuves montraient de façon écrasante que « l'Afrique a été le berceau de la race humaine… L'histoire que la biologie moléculaire paraît nous raconter, c'est que les humains modernes se sont développés en Afrique il y a environ deux cent mille ans ».

Toutes ces données firent sensation – puisqu'elles étaient confirmées par d'autres études – et firent les gros titres des journaux partout dans le monde. « On a répondu à la question "D'où venons-nous ?" » claironna *National Geographic* (octobre 1988), en ajoutant : nous venons du sud-est de l'Afrique. « Notre mère à tous a été retrouvée », annonça en une le *San Francisco Chronicle*. « Out of Africa : la route de l'homme à la conquête du monde », pour l'*Observer* de Londres. Et le numéro du 11 janvier 1988 de *Newsweek* – le plus vendu de toute son histoire – avait représenté sur sa couverture un « Adam » et une « Ève » en compagnie d'un serpent, avec le titre *« À la Recherche d'Adam et Ève »*.

Accroche appropriée car, comme l'a observé Allan Wilson, « de toute évidence, là où se trouvait une mère, il devait y avoir un père ».

Ces dernières découvertes ont effectivement cheminé fort longtemps avant de confirmer l'affirmation biblique sur le premier couple d'Homo sapiens :

> *L'homme* [Adam] *appela sa femme* Chava [Ève]
> [« Elle de la vie »], *car elle fut la mère de tous les vivants.*
> *(Genèse, 3, 20)*

Plusieurs conclusions découlent des données sumériennes.

Primo, la création de *lulu*, conséquence de la mutinerie des Anunnaki il y a environ trois cent mille ans. Cette date correspond à la limite supérieure d'apparition d'Homo sapiens, confirme la science.

Secundo, la mise au point de *lulu* a eu lieu « sous l'Abzu », au nord de la région minière. Ce qui est confirmé par les fossiles des premiers humains en Tanzanie, au Kenya et en Éthiopie – au nord des zones d'extraction de l'or de l'Afrique du Sud.

Tertio, la pleine émergence du premier type d'Homo sapiens, l'homme de Néandertal – il y a environ deux cent trente mille ans – correspond bien aux deux cent cinquante mille ans suggérés par les données de l'ADNm à la recherche d'« Ève ». Suivie plus tard par l'apparition de l'Homo sapiens sapiens, « l'homme moderne ».

Il n'y a aucune contradiction entre ces dernières dates et celle de la mutinerie d'il y a trois cent mille ans. En gardant à l'esprit qu'il s'agissait là d'années terrestres, alors que pour les Anunnaki, trois mille six cents ans de la Terre équivalaient en tout et pour tout à l'une de leurs années, souvenons-nous, d'abord qu'une phase d'essais et d'erreurs a suivi la décision de « créer un Adam », jusqu'à réalisation d'un « modèle parfait ». Ensuite que même après que les travailleurs primitifs ont été créés, sept mâles et sept femelles à la fois, les grossesses des « déesses des naissances » étaient requises, puisque le nouvel hybride était incapable de se reproduire.

Il est clair que le « traçage » de l'ADNm représente celui de « l'Ève » capable de porter des enfants, et non celui d'une femelle *lulu* stérile. Nous avons vu plus haut que cette capacité accordée à l'espèce humaine provenait d'une deuxième manipulation génétique d'Enki et de Ninti. Dans la Bible, elle se reflète dans l'histoire d'Adam, d'Ève et du Serpent, dans le Jardin d'Éden.

Question : Cette *seconde* manipulation a-t-elle eu lieu il y a deux cent cinquante mille ans environ, donnée suggérée par Rebecca Cann pour « Ève », ou bien il y a deux cent mille ans, comme l'article de *Science* le soutient ?

Retour au *Livre de la Genèse* : c'est seulement après leur expulsion de « l'Éden » qu'Adam et Ève eurent des enfants. Nous ne savons pas si leur deuxième fils, Abel – tué par Caïn, son aîné – avait engendré une progéniture. Mais il est bien écrit que Caïn et ses descendants avaient reçu l'ordre d'émigrer vers des terres

lointaines. Les Néandertaliens qui émigrèrent étaient-ils les descendants de la « lignée maudite de Caïn » ? C'est une piste assez fascinante, qui doit rester à l'état de spéculation.

Ce qui semble certain, c'est que la Bible reconnaît bien l'émergence finale d'Homo sapiens sapiens, les êtres humains modernes. Elle nous dit que Seth, troisième fils d'Adam et d'Ève, eut un fils nommé Énosh, de qui descendait la lignée de l'humanité. De nos jours, en hébreu, *Enosh* signifie « être humain, humain » – vous et moi. La Bible affirme que c'est Énosh qui « fut le premier à invoquer le nom de Yahvé » (*Genèse*, 4, 26). En d'autres termes, ce fut à ce moment-là que l'homme fut pleinement civilisé et l'adoration religieuse établie.

Dès lors, chacune des articulations du récit de l'histoire des textes millénaires trouve sa justification.

Ce que symbolisent les serpents entrelacés

Le Serpent était l'antagoniste du Seigneur Dieu dans l'histoire biblique d'Adam et Ève au Jardin d'Éden. Il les avait poussés à acquérir la « connaissance » (la capacité de procréer). Serpent se dit *Nahash* en hébreu.

Le terme recouvre deux autres significations : « Celui qui connaît les secrets » et « lui qui connaît le cuivre ». Ces acceptions ou jeux de mots se retrouvent dans l'épithète BUZUR pour Enki – qui signifiait « Lui qui résout les secrets » et « Lui des mines de métal ». J'ai donc suggéré, dans des écrits antérieurs que le serpent de la version originale sumérienne était Enki. Son emblème représentait des serpents entrelacés ; il était le symbole de son « centre de culte » Eridu (a), de son domaine africain en général (b), et des pyramides en particulier (c) ; et certaines illustrations sumériennes sur sceaux cylindriques semblent décrire les événements de la Bible.

Que représente l'emblème des serpents entrelacés – symbole



de guérison et de la médecine jusqu'à ce jour ? La découverte de la structure à double hélice de l'ADN *(Figure 49)* offre la réponse : les serpents imitent la structure du code génétique, la connaissance secrète qui a permis à Enki de créer l'Adam, et de leur accorder, à Ève et à lui, la capacité de procréer.

L'emblème d'Enki a été invoqué par Moïse en tant que signe de guérison lorsqu'il fit un *nahash nehosheth* – un « serpent de cuivre » – pour stopper l'épidémie dont souffraient les Israélites. Est-ce que l'utilisation du cuivre, dans ses trois sens et dans la fabrication du serpent par Moïse, était due à quelque rôle, inconnu de nous, qu'il tiendrait dans la guérison et la génétique ?

Des expériences récentes menées dans les universités de Minnesota et de Saint-Louis suggèrent qu'il en est effectivement ainsi. Elles montrent que ce radionucléide[102] cuivre 62 est un « émetteur de positrons », précieux pour l'imagerie du flux sanguin, et que d'autres composants du cuivre peuvent transporter des produits pharmaceutiques vers les cellules vivantes, y compris celles du cerveau.

---

[102] Synonyme : radioélément, élément radioactif, radio-isotope. Élément chimique possédant une radioactivité naturelle ou artificielle. Les radioéléments existent à l'état naturel ou sont fabriqués artificiellement et obtenu après bombardement de noyaux atomiques stables par des faisceaux de particules. NDT.

Chapitre 10

Quand la sagesse descendit du Ciel

Les Listes des rois sumériens – archives des dirigeants, des cités et des événements dans l'ordre chronologique – divisent la préhistoire et l'histoire en deux parties distinctes : d'abord, le long rapport sur ce qui est arrivé avant le Déluge, puis ce qui s'est passé après. La première période était celle où les « dieux » anunnaki régnaient sur la Terre, suivis des fils qu'ils avaient engendrés avec les « filles de l'homme » – les prétendus demi-dieux.

L'autre période fut celle des dirigeants humains – les rois désignés par Enlil – qui s'interposaient entre les « dieux » et le peuple. Dans les deux cas, il était déclaré que la « royauté » (l'institution d'une société organisée et d'un gouvernement discipliné), avait été « descendue du ciel » – reproduisant sur Terre l'organisation gouvernementale et sociale de Nibiru.

« Quand la royauté fut descendue du ciel », sont les premiers mots de la Liste des rois sumériens qui se poursuit par « la royauté était en Eridu. En Eridu, Alulim devint roi et gouverna pendant vingt-huit mille huit cents ans ». Après avoir donné les noms des autres cités et dirigeants antédiluviens, le texte énonce : « Puis, le Déluge balaya la terre ». Et il poursuit en ces termes : « Après que le Déluge a balayé la terre, quand la royauté fut descendue à nouveau du ciel, la royauté était à Kish. » À partir de là, les Listes nous emmènent aux temps historiques.

Le sujet de cet ouvrage s'en tient ce que nous nommons « science » et que les anciens appelaient « sagesse ». Il n'est pourtant pas déplacé d'évoquer en quelques mots la « royauté » – le bon ordre des choses, une société organisée et ses institutions – parce que, sans ces fondements, ni progrès scientifiques ni rayonnement et préservation de la « sagesse » n'auraient été possibles. La « royauté »

était le portefeuille ministériel d'Enlil, administrateur en chef des Anunnaki sur Terre. De la même façon, notons-le bien, que nous dépendons et tirons encore profit des nombreux domaines scientifiques légués par les Sumériens, l'institution des rois et de la royauté existe toujours. Elle a même servi de cadre à l'humanité pendant des millénaires. Samuel Noah Kramer, dans *L'Histoire commence à Sumer*, a dressé la liste de toutes les « premières » que nous devons aux Sumériens, jusqu'à la chambre bicamérale de députés élus ou choisis.

Divers aspects d'un type de société organisé, ordonné, étaient consubstantiels au concept de royauté. Parmi eux, tout d'abord, le besoin de justice. On exigeait d'un roi qu'il soit « droit » et qu'il promulgue et maintienne les lois, car la société sumérienne était l'une de celles qui vivaient d'après la loi. Nombreux parmi nous ont appris à l'école l'histoire du roi babylonien Hammurabi et son célèbre code, institué au deuxième millénaire avant J.-C. Mais des rois sumériens avaient déjà promulgué des codes de loi au moins deux mille ans avant Hammurabi. Il existait une différence entre eux : celui d'Hammurabi était un code pénal fondé sur le châtiment. Si tu commets tel acte, ta punition sera de telle nature. Les codes de loi des Sumériens, eux, étaient davantage liés aux règles de comportements. Ils énonçaient « Tu ne dois pas prendre l'âne d'une veuve » ni tarder à donner ses gages à un journalier agricole. Les Dix Commandements de la Bible, comme les codes sumériens, n'édictaient pas une liste de châtiments, mais un code sur ce qu'il est juste de faire ou de ne pas faire.

Les lois étaient maintenues par une administration judiciaire. Nous avons hérité de Sumer le concept de juges, de jurés, de témoins et de contrats. L'unité sociale que nous appelons « famille » est fondée sur le mariage contractuel institué en Sumer. *Idem* pour les coutumes et les lois sur la succession, sur l'adoption, sur les droits des veuves. La règle de la loi s'appliquait pareillement aux activités économiques : échanges fondés sur des contrats, règlements pour l'emploi, gages et – comment y échapper ? – l'impôt.

Nous en savons beaucoup sur le commerce étranger de Sumer, par exemple, parce qu'il existait des postes de douane à Drehem, ville où l'on conservait soigneusement les archives de tous les mouvements commerciaux des biens et des animaux[103]. Tout cela, et bien plus, fut impulsé sous le couvert de la « royauté ». Tandis que fils et petits-fils d'Enlil abordaient la phase des relations entre l'homme et ses dieux, les fonctions royales et la surveillance des rois leur furent graduellement déléguées. Enlil acquit la dimension de Tout-Bienveillant et d'entité chérie par le souvenir. Mais ce que nous appelons une « société civilisée » de nos jours est encore fondée sur ces temps où « la royauté descendit du ciel ».

La « sagesse » – les sciences et les arts, activités qui exigeaient un savoir-faire – avait d'abord été le domaine d'Enki, chef scientifique des Anunnaki, avant de se voir dévolu à ses enfants.

Nous apprenons à travers le récit que les exégètes intitulent *Inanna et Enki, le transfert des arts de la civilisation*, qu'Enki possédait certains objets uniques, les ME – une sorte d'ordinateur ou de disques de données – où il stockait les informations indispensables aux sciences, aux artisanats et aux arts. Il y en avait plus d'une centaine, consacrés à des sujets aussi divers que l'écriture, la musique, la ferronnerie, la construction, les transports, l'anatomie, les traitements médicaux, le contrôle des inondations et les déchets urbains. D'autres listes font état visiblement de l'astronomie, des mathématiques et du calendrier.

Comme la royauté, la sagesse « descendit du Ciel sur la Terre », accordée à l'humanité par les « dieux » anunnaki. C'est par leur décision souveraine que la connaissance scientifique échut à l'homme, généralement par le biais d'individus choisis. L'exemple d'Adapa, auquel Enki avait accordé une « large compréhension », a déjà été mentionné. Cependant, la loi voulait que la personne choisie

---

[103] Drehem est le nom moderne de l'ancienne Puzrish-Dagan en Irak du sud où l'on a fait ample moisson de tablettes. Leur contenu est avant tout administratif et comptable, rédigé en langue sumérienne. NDT.

appartînt à la prêtrise – une autre « première » qui a connu des prolongements dans les civilisations humaines pendant des millénaires jusqu'au Moyen Âge, époque où les prêtres et les moines étaient des scientifiques.

Les textes sumériens évoquent Emmeduranki, formé par les dieux pour devenir le premier prêtre, et racontent la façon dont ils lui ont…

Montré comment on observe l'huile et l'eau,
Les secrets d'Anù, d'Enlil, d'Enki.
Ils lui confièrent la Table divine,
Où sont gravés les secrets du Ciel et de la Terre.
Ils lui enseignèrent l'art du calcul des nombres.

Ces courts résumés révèlent une information considérable. Le premier sujet enseigné à Emmeduranki – la connaissance de « l'huile et de l'eau » –, avait trait à la médecine. À l'époque sumérienne, un médecin était appelé, soit un A.ZU, soit un IA.ZU, ce qui signifiait « Celui qui connaît l'eau » et « Celui qui connaît l'huile ». La différence résidait dans la méthode employée pour administrer les médicaments : mélangés et bus avec de l'eau, ou mélangés à de l'huile et utilisés en lavement. Puis, Emmeduranki reçut une tablette « divine », ou céleste, sur laquelle étaient gravés les « secrets du Ciel et de la Terre » – l'enseignement sur les planètes, le système solaire et les constellations d'étoiles visibles, ainsi que la connaissance des « sciences de la terre » – géographie, géologie, géométrie, et – depuis que l'*Enuma elish* avait été incorporé aux rituels du temple lors de la veille du Nouvel An – la cosmogonie et l'évolution. Et, pour pouvoir comprendre l'ensemble, il reçut aussi le troisième sujet, les mathématiques : « les calculs avec les chiffres. »

Dans la *Genèse*, l'histoire d'Hénoch[104], patriarche d'avant le Déluge, se réduit à l'annonce qu'il ne mourut point, mais qu'il fut

[104] Père de Mathusalem, à ne pas confondre avec son homonyme fils de Caïn. NDT.

« enlevé » par Dieu à l'âge de trois cent soixante-cinq ans (soit le nombre des jours de l'année). Mais on en apprend considérablement plus à son propos par le *Livre d'Hénoch* (plusieurs versions ont été retrouvées), qui n'a pas été inséré dans la Bible. Il contient la description fort détaillée de la connaissance que les anges ont communiquée à Hénoch. Elle comprend l'exploitation minière, la métallurgie et les secrets du « monde inférieur », la géographie et la façon dont la terre est irriguée, l'astronomie et les lois qui gouvernent les mouvements célestes, le moyen de calculer le calendrier, la connaissance des plantes, des fleurs et des nourritures, etc. – tout cela montré à Hénoch dans des livres spécifiques et sur des « tablettes célestes ».

Le *Livre des Proverbes* biblique consacre une bonne partie de ses enseignements au besoin de sagesse de l'être humain et à l'épanouissement que Dieu accorde aux seuls Justes, « car c'est Yahvé qui donne la sagesse » (*Proverbes*, 2, 6). Les nombreux secrets de la Terre et du Ciel contenus dans la sagesse sont mis en lumière dans une *Deuxième prosopopée de la sagesse*, chapitre VIII des *Proverbes*. Le *Livre de Job* loue de la même façon les vertus de la sagesse et toute l'abondance que l'homme peut tirer d'elle, mais elle demande avec insistance : « Mais la sagesse, d'où provient-elle ? Où se trouve-t-elle, l'intelligence ? » (*Job*, 28, 12). La réponse, la voici, « Dieu seul en a discerné le chemin et connu, lui, où elle se trouve. » (*Job*, 28, 23). Le mot hébreu pour « Dieu » est Élohim, premier terme pluriel à avoir été utilisé dans les récits de création. Il n'est pas douteux que ces deux livres bibliques ont été inspirés – sinon démarqués – par les textes sumériens et akkadiens des proverbes, et par l'équivalent sumérien du *Livre de Job*. Il n'est pas innocent de rappeler le titre de ce récit sumérien, *« Je louerai le Seigneur de la sagesse »*.

On ne doutait pas, dans la haute Antiquité, que la connaissance scientifique était un cadeau et un enseignement des « dieux » – les Anunnaki, les Élohim – à l'humanité. La place affirmée de l'astronomie au rang des connaissances majeures parle d'elle-même : les chapitres précédents le surdémontrent, l'extraordinaire connais-

sance à l'époque sumérienne du système solaire dans son entier, de la cosmogonie qui explique l'origine de la Terre, de la ceinture d'astéroïdes et de l'existence de Nibiru, ne pouvait provenir que des Anunnaki.

Mais alors que j'ai constaté une sensible reconnaissance, gratifiante, de l'apport sumérien aux concepts et à l'origine des lois, aux traitements médicaux, à la cuisine (et j'ose croire que j'y suis pour quelque chose), la même reconnaissance de l'immense contribution des Sumériens à l'astronomie ne s'est pas encore manifestée. Je mets cette prudence au compte d'une hésitation, celle de franchir le « seuil interdit », qui conduit inévitablement à l'étape suivante : si l'on admet que les Sumériens connaissaient ces réalités cosmiques, il va falloir admettre, non seulement l'existence de Nibiru, mais aussi celle de son peuple, les Anunnaki… Néanmoins, cette « peur du passage » (joli jeu de mots, puisque Nibiru signifie « La planète du Passage »…) ne peut en aucun cas ignorer que l'astronomie moderne doit aux Sumériens (et à travers eux, aux Anunnaki) le concept fondamental d'une astronomie sphérique et de tous ses aspects techniques. La notion d'un plan de l'écliptique semblable à une ceinture qui entoure le Soleil et dans laquelle les planètes orbitent ; le groupement des étoiles en constellations ; le classement des constellations dans l'écliptique, en Maisons du Zodiaque ; et l'application du nombre douze à ces constellations, jusqu'aux mois de l'année et à d'autres thématiques célestes ou « divines ». Cette importance du nombre douze renvoie à un système solaire fort de douze « membres », à l'idée qu'à chaque monarque anunnaki correspondait une contrepartie céleste, composant ainsi un panthéon de douze « Olympiens » (auxquels on attribuait une constellation et un mois). Les astrologues doivent aussi beaucoup à ces divisions célestes, puisqu'ils ont trouvé en Nibiru la douzième planète du système solaire qui leur manquait depuis si longtemps.

Quant au calendrier, le *Livre d'Hénoch* en parle en détail et les allusions bibliques au nombre trois cent soixante-cinq en attestent, son développement découle directement de la haute connaissance

des mouvements interdépendants du Soleil, de la Lune et de la Terre : le décompte des jours (et de leurs nuits), les mois et les années... On reconnaît aujourd'hui à peu près que notre calendrier occidental provient du tout premier décompte du temps de l'humanité, connu sous le nom de « Calendrier de Nippur ». Son point de départ calé sur l'équinoxe de printemps dans le signe du Taureau a laissé penser aux spécialistes qu'il avait été mis au point au début du quatrième millénaire avant J.-C. À vrai dire, le concept même d'un calendrier réglé sur les occurrences des équinoxes Terre-Soleil nous vient tout droit de Sumer. L'équinoxe, c'est le moment précis où le Soleil traverse l'équateur : le jour et la nuit sont alors égaux. Mais le calendrier joue aussi en alternance avec les solstices, quand le Soleil paraît avoir atteint son point le plus proche du Nord ou du Sud... Ces notions se retrouvent dans tous les calendriers de l'Ancien et du Nouveau Monde.

J'ai souvent signalé, dans des livres et articles, que le calendrier juif correspond toujours au calendrier de Nippur. Non seulement dans ses forme et structure, mais tout autant dans le décompte des années. En 1990 après J.-C., le calendrier juif en était à l'année 5750. Non pas « depuis la création du monde », comme on l'a expliqué, mais depuis le début du calendrier de Nippur, en 3760 avant J.-C.

J'ai émis l'hypothèse, dans « Les royaumes perdus[105] », que c'est cette année-là qu'Anu, roi de Nibiru, vint sur Terre pour une visite officielle. Son nom, AN en sumérien et *Anu* en akkadien, signifiait « Ciel », « Le Céleste », et il était un composant de nombreux termes astrologiques, comme AN.NUR (« horizon céleste ») et AN.PA (« point du zénith ») – sans oublier « Anunnaki », « Ceux qui du ciel sont venus sur la Terre ». Le chinois archaïque, dont les syllabes étaient écrites et prononcées d'une façon qui révélait leur origine sumérienne, utilisait par exemple le terme *kuan* pour désigner un

---

[105] *The Lost Realms, op. cit.*

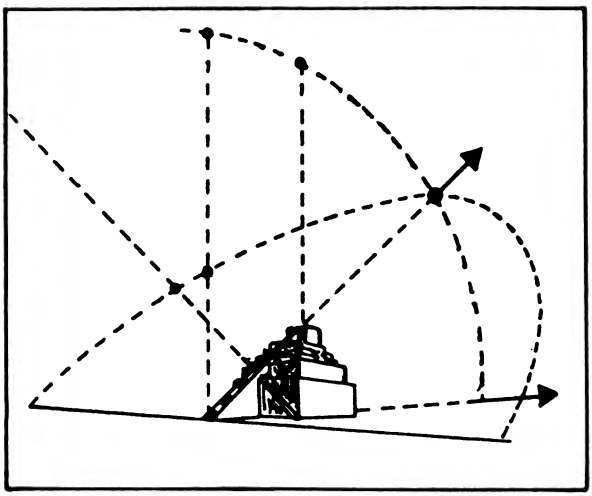


Figure 63

temple qui servait d'observatoire. La racine sumérienne du terme KU.AN signifiait « ouverture aux cieux[106] ». Indubitablement, le latin *annum* (d'où le mot français « année »), et le mot anglais *annual* (« annuel »), etc., proviennent de l'époque où le calendrier et le compte des années commencèrent, au moment de la visite officielle du roi AN.

Bien sûr, la tradition chinoise de combiner temples et observatoires ne s'est pas limitée à la Chine. Elle évoque les ziggourats (pyramides en degrés) de Sumer puis de Babylone. Un long récit de la visite à Sumer d'Anu et d'Antu, son épouse, relate l'ascension des prêtres au sommet le plus élevé pour observer l'apparition de Nibiru dans le ciel. Enki transmit son savoir en astronomie (et en d'autres sciences) à son premier fils, Marduk. La célèbre ziggourat de Babylone, édifiée sous le règne de Marduk en Mésopotamie, avait pour fonction l'observation astronomique *(Figure 63)*.

---

[106] J'ai parlé de l'origine sumérienne de l'astronomie et de l'astrologie chinoises dans un article intitulé *Les Racines de l'astrologie*, paru en février 1985 dans l'*East-West Journal*.

Enki confia les « secrets » du calendrier, des mathématiques et de l'écriture à son plus jeune fils, Ningishzidda, que les Égyptiens nommaient Thot. J'ai abondamment prouvé dans « Les royaumes perdus » qu'il ne faisait qu'un avec le dieu méso-américain connu sous le nom de Quetzalcoatl, « le Serpent à plumes ». Son nom divin signifie en sumérien « Seigneur de l'arbre de la vie », rappel qu'il fut celui auquel Enki avait confié le savoir médical, jusqu'au pouvoir secret de ranimer les morts. Un texte babylonien cite Enki s'adressant sur un ton exaspéré à Marduk, lequel veut connaître ce secret : il lui rappelle qu'il lui a déjà beaucoup appris. Que les Anunnaki fussent capables d'une telle prouesse (pourvu qu'il s'agisse de l'un des leurs), est nettement suggéré. Dans un texte intitulé *La descente d'Inanna dans le monde inférieur*, la déesse est mise à mort par sa propre sœur. Quand leur père fait appel à Enki pour la ranimer, le dieu dirige vers le corps « Ce qui pulse » et « Ce qui rayonne », et la ramène à la vie. Une illustration sumérienne montre un patient sur une table d'examen apparemment sous traitement par rayonnement *(Figure 64)*.

Outre leur capacité à ranimer les morts (la Bible l'affirme sans ambiguïté), les prêtres recevaient au cours de leurs études un enseignement en anatomie et en médecine (ce que précise le texte sur

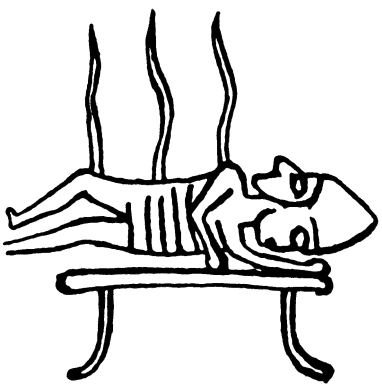


Figure 64

Emmeduranki). La tradition se perpétua, ce dont atteste le *Lévitique*, l'un des cinq livres du *Pentateuque*. Il contient de longues instructions que Yahvé dispense aux prêtres israélites en matière de santé, de pronostic médical, de traitements et d'hygiène. Les commandements en diététique liés aux nourritures « appropriées » *(kasher)* ou non se fondent sans aucun doute sur des préoccupations d'hygiène et de santé, davantage que sur le respect de préceptes religieux. Nombreux sont ceux qui estiment que l'exigence stricte de la circoncision trouve sa justification dans des raisons médicales. Ces instructions ressemblent assez à celles que véhiculent de nombreux écrits mésopotamiens, manuels médicaux des A.ZU et IA.ZU où l'on enseigne aux prêtres médecins à observer d'abord les symptômes. Puis à établir quel remède doit s'appliquer. Enfin, ils listent les substances chimiques, herbes médicinales et autres ingrédients pharmaceutiques à partir desquels les médicaments doivent se préparer. Quand on se souvient des prouesses génétiques, anatomiques et médicinales d'Enki et de Ninti, il n'est guère surprenant que ces enseignements aient pour source les Élohim.

La base des travaux astronomiques, du mécanisme du calendrier, du commerce et de l'activité économique sont les mathématiques – la « menée des calculs avec les chiffres », comme le dit le texte sur Emmeduranki.

Le système chiffré sumérien est dit « sexagésimal », ce qui signifie « base 60 ». Le décompte courait de 1 à 60, comme pour nous de 1 à 100. Mais quand nous énonçons « deux cents », les Sumériens disaient (ou écrivaient) « 2 *gesh* », soit 2 x 60, donc 120. Quand leurs instructions de calculs stipulaient « prends la moitié » ou « prends un tiers », il faut comprendre une moitié de 60 = 30 et un tiers de 60 = 20. Système apparemment encombrant et compliqué, éduqués que nous sommes au système décimal (« 10 fois »), adapté aux dix doigts de nos mains. Mais pour un mathématicien, le système sexagésimal est un délice.

Le nombre 10 est divisible par très peu d'autres nombres entiers (par 2 et par 5 seulement, pour être précis). Le nombre 100 est

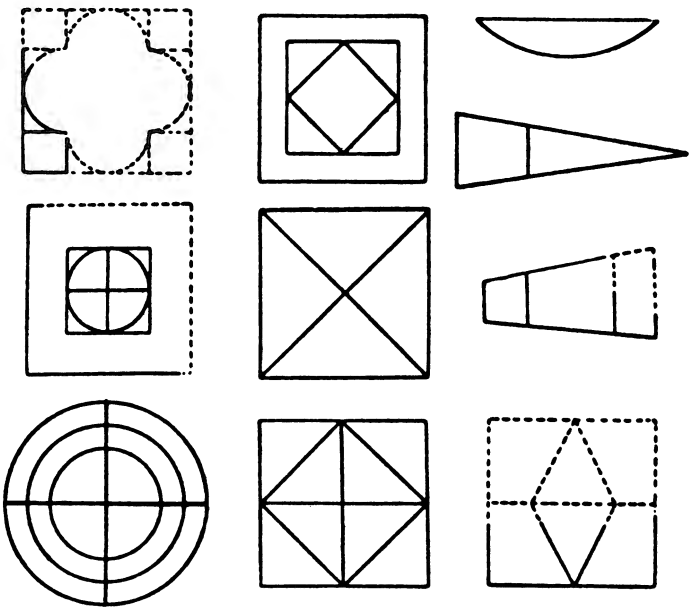


Figure 65

divisible par les seuls nombres 2, 4, 5, 10, 20, 25 et 50. Or 60 est divisible par 2, 3, 4, 5, 6, 10, 12, 15, 20 et 30. Vu que nous avons hérité du 12 sumérien dans notre comptage des heures du jour, de 60 dans notre comptage du temps (60 secondes dans une minute, 60 minutes dans une heure) et de 360 en géométrie (360 degrés dans un cercle), le système sexagésimal est encore et toujours le système parfait pour les sciences célestes, les calculs du temps et la géométrie (où la somme des angles d'un triangle est de 180 degrés, et celle des angles d'un carré de 360 degrés). Dans la géométrie théorique et appliquée (comme dans la mesure des surfaces des champs), ce système permet de calculer des surfaces aux formes complexes et variées *(Figure 65)*, le volume de récipients de toutes sortes (nécessaires pour contenir les céréales, l'huile ou le vin), la longueur des canaux ou les distances entre les planètes.

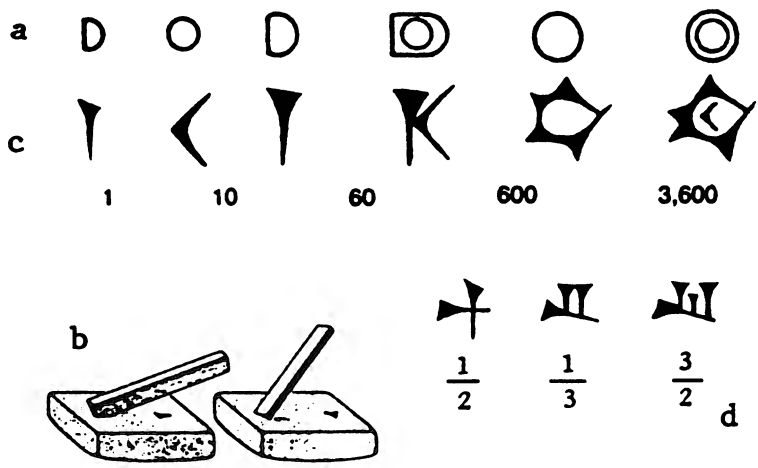


Figure 66

Quand on commença à archiver des informations, on utilisa une pointe garnie d'un bout rond pour imprimer dans l'argile humide les divers symboles qui tenaient lieu de chiffres pour 1, 10, 60, 600 et 3 600 *(Figure 66a)*. Le nombre ultime était 3 600, représenté par un grand cercle. On l'appelait SAR (*Shar* en akkadien) – nombre « princier » ou « royal », le nombre d'années terrestres de l'orbite de Nibiru autour du Soleil.

Avec l'introduction de l'écriture cunéiforme (« en forme de coin ») pour laquelle les scribes utilisent un stylet en forme de coin *(Figure 66b)*, les chiffres étaient aussi transcrits en signes cunéiformes *(Figure 66c)*. D'autres signes représentaient les fractions ou les multiples *(Figure 66d)*. Avec les signes de combinaisons qui donnaient au calculateur les instructions « additionner », « soustraire », « diviser » ou « multiplier », les problèmes d'arithmétique et d'algèbre – qui déconcerteraient bon nombre d'étudiants d'aujourd'hui – étaient menés à bien. Ces problèmes intéressaient la mise au carré, la mise au cube ou la recherche de la racine carrée

des nombres. Comme l'a montré François Thureau-Dangin dans *Textes mathématiques babyloniens*, les anciens suivaient les formules prescrites, avec deux, voire trois inconnues, encore en usage aujourd'hui.

Bien que dit « sexagésimal », le système sumérien de numérotation et de mathématiques n'était pas basé simplement sur le 60. En réalité, il fonctionnait sur une combinaison de 6 et de 10. Alors que, dans le système décimal, chaque étape s'accomplit en multipliant la somme précédente par 10 *(Figure 67a)*, le système sumérien augmentait les chiffres ou nombres par des multiplications *alternées* : une fois par 10, puis par 6, puis par 10, puis à nouveau par 6 *(Figure 67b)*. Cette méthode a intrigué nos spécialistes. Le système décimal est de toute évidence adapté aux dix doigts de la main humaine (du reste, en anglais, un nombre – *number* – se dit aussi *digit*) : le 10 du système sumérien se comprend aisément. Mais d'où venait le 6, et pourquoi ?

a. *Décimal*	b. *Sumérien* (Sexagesimal)
1	1
10	10
10 × 10	10 × 6
(10 × 10) × 10	(10 × 6) × 10
(10 × 10 × 10) × 10	(10 × 6 × 10) × 6

Figure 67

Les mystères de la numération sumérienne n'ont pas manqué. Parmi les milliers de tablettes mathématiques de Mésopotamie, beaucoup comportent des tables de calculs tout prêts. Toutefois, et étonnamment, ils ne partent pas des chiffres ou nombres les plus petits (comme 1, 10, 60, etc.), mais ils partent de la haute valeur d'un nombre que l'on qualifiera d'astronomique : 12 960 000. Un exemple cité par Th. G. Pinches *(Some Mathematical Tablets of the*

British Museum, De certaines tablettes du British Museum) commence avec ces lignes en tête de liste :

1.	1 296 000	ses deux-tiers	8 640 000
2.		sa moitié	6 480 000
3.		son tiers	4 320 000
4.		son quart	3 240 000

Et ainsi de suite, depuis « sa 80e partie = 180 000 », jusqu'à sa 400e partie « [qui est] 324 000 ». D'autres tablettes poursuivent la série jusqu'à la 16 000e partie = 810, et il ne fait aucun doute que cette série se termine avec 60, la 216 000e partie du nombre initial 12 960 000.

H. V. Hilprecht a étudié des milliers de tablettes mathématiques provenant des bibliothèques des temples de Nippur et de Sippar[107], et de la bibliothèque du roi assyrien Assurbanipal, à Ninive. Ses conclusions (*The Babylonian Expeditions of the University of Pennsylvania*, « Expéditions babyloniennes de l'université de Pennsylvanie ») furent que le nombre 12 960 000 était littéralement astronomique – qu'il calculait le phénomène de précession qui retarde la constellation zodiacale dans laquelle le Soleil se lève sur l'ensemble des Maisons une fois tous les deux mille cent soixante ans. Il s'agit du cercle complet de douze Maisons par lequel le Soleil retourne à son point apparent de départ, en vingt-cinq mille neuf cent vingt ans. Le nombre 12 960 000 rend compte de cinq cents cercles complets de précession[108].

Hilprecht et d'autres avec lui ont dû accepter l'incroyable : admettre que les Sumériens connaissaient le phénomène des préces-

---

[107] Aujourd'hui Abu Habbah, cité babylonienne de Mésopotamie (Irak), sur l'Euphrate, au sud-ouest de Bagdad. Prise par les Élamites, puis par les Assyriens, elle abritait le grand temple du dieu Shamash. NDT.

[108] La précession est le changement graduel de la direction de l'axe de rotation de la Terre, dû au défaut de sphéricité de la planète. L'axe de rotation décrit un cône virtuel en 25 920 ans. NDT.

sions, mais qu'au surplus ils savaient qu'un déplacement de Maison en Maison du zodiaque demandait deux mille cent soixante ans. Il était doublement incompréhensible qu'ils choisissent comme base de leurs mathématiques un nombre représentant *cinq cents* cycles complets dans les douze Maisons. *Chacun d'eux* impliquait la durée fantastique (du moins pour les êtres humains) de vingt-cinq mille neuf cent vingt ans. Rendons-nous compte : même si l'astronomie moderne valide l'existence du phénomène des précessions et de la valeur de ses périodes calculées en Sumer, aucun scientifique de son vivant, aujourd'hui ou par le passé, n'a jamais vu le déplacement d'une seule Maison (un passage vers le Verseau est en cours). Tous les scientifiques réunis sont à jamais incapables d'être les témoins d'un cycle complet. Pourtant, il figure bien dans les tablettes sumériennes.

Il me semble que ces mystères n'en seront plus à partir du moment où la science acceptera l'existence de Nibiru et des Anunnaki. Ce sont eux qui ont transmis la « sagesse » mathématique à l'humanité. Ils ont développé la base de calcul de l'astronomie et le système sexagésimal pour leur propre usage, à partir de leur propre point de vue. Puis ils ont adapté cette échelle en la réduisant aux proportions humaines.

Comme l'a correctement suggéré Hilprecht, le nombre 12 960 000 est de nature astronomique – c'est le temps requis (25 920 ans) pour un cycle précessionnel complet. Mais ce cycle est réductible à l'échelle humaine, à celle d'un mouvement précessionnel d'une Maison zodiacale. Bien que 2 160 années dépassent de beaucoup une vie d'homme sur terre, le déplacement graduel d'un degré tous les soixante-douze ans restait un phénomène observable (auquel assistaient les prêtres astronomes et qu'ils utilisaient dans leurs calculs). Ce chiffre était l'élément « terrestre » d'une formulation à une autre échelle.

Reste la période orbitale de Nibiru, dont les Anunnaki savaient qu'elle équivalait à trois mille six cents années terrestres. Intervenaient alors deux phénomènes immuables et fondamentaux, des

cycles d'une certaine longueur qui combinaient les mouvements de Nibiru et de la Terre dans un rapport de 3 600 sur 2 160. Ce rapport se simplifie en 10 sur 6. Tous les 21 600 ans, Nibiru avait bouclé six orbites autour du Soleil (3 600 x 6), pendant que la Terre s'était déplacée de dix Maisons zodiacales. *J'émets ici l'hypothèse que ces rapports ont justifié le système 6 x 10 x 6 x 10 de comptage en alternance, appelé « sexagésimal ».*

Ce système, nous l'avons souligné, reste opérationnel au cœur de notre astronomie et de notre comptage du temps. Il en va de même de la justification du rapport 10 sur 6 des Anunnaki. Les Grecs, en architectes perfectionnistes et en esthètes des arts plastiques, conçurent un canon de proportions appelé le nombre d'or. Ils postulaient qu'un rapport parfait d'harmonie des côtés d'un temple ou d'un édifice s'obtenait par la formule *AB.AP = AP/PB,* où le rapport de la plus grande longueur sur le petit côté est de 100 sur 61,8 (mètres, mètres cubes ou n'importe quelle unité de mesure en jeu). Je pense que la dette de l'architecture pour la découverte de ce nombre d'or n'est pas redevable aux Grecs. J'estime qu'elle l'est en faveur des Anunnaki (*via* les Sumériens). Car ce rapport n'est autre que celui de 10 sur 6 sur lequel se fonde le système sexagésimal.

Il en est de même du phénomène mathématique des nombres de Fibonacci, où une série de chiffres croît de telle façon que chaque chiffre ou nombre successif, cinq par exemple, est la somme des deux chiffres précédents (2 + 3) ; puis huit, somme de 3 + 5, et ainsi de suite. Le mathématicien du XIV^e^ siècle, Lucas Pacioli, reconnut la formule algébrique de cette série. Il nomma le quotient – 1,618 – le nombre d'or, et sa réciproque – 0,618 – le nombre divin. Ce qui nous ramène aux Anunnaki…

Voilà, d'après moi, d'où vient le système sexagésimal. Jetons un œil sur les conclusions de Hilprecht à propos de la valeur supérieure maximale de ce système, le nombre 12 960 000.

Il est facile de montrer que ce nombre est simplement le carré du nombre fondamental réel des Anunnaki – 3 600 – qui représente la longueur de l'orbite de Nibiru en années terrestres (3 600 x 3 600

= 12 960 000). En divisant 3 600 par le 10 terrestre, l'on obtient le nombre plus facile à manipuler des 360 degrés d'un cercle. Le nombre 3 600, à son tour, est le carré de 60. Ce qui donne le nombre de minutes dans une heure et (de nos jours) le nombre de secondes par minute, et bien sûr le nombre sexagésimal fondamental, soixante.

L'origine zodiacale du nombre astronomique 12 960 000 a de quoi, je pense, éclairer une affirmation biblique insolite. Elle se trouve dans le *Psaume* 90, où nous lisons que le Seigneur – la référence est au « Dieu Céleste » – dont le séjour dans les cieux depuis d'innombrables générations existe « Avant que les montagnes fussent nées, enfantés la terre et le monde… » (*Psaumes*, 90, 2), considère un millier d'années comme un simple jour :

Car mille ans sont à tes yeux comme un jour,
Hier qui s'en va, une veille de la nuit.
(Psaumes, 90, 4).

À présent, divisons le nombre 12 960 000 par 2 160 (la durée en années nécessaire au déplacement d'une Maison du zodiaque) : nous obtenons 6 000 – mille que multiplie six. Six en matière de « jours », voilà qui nous est familier – nous l'avons rencontré au début de la *Genèse*, avec les six jours de la création. Se pourrait-il que le psalmiste ait eu connaissance de tablettes mathématiques où il aurait pu lire cette ligne : « 12 960 000, dont la 2 160^{e} part est un millier de fois six » ? Sinon, comment expliquer ces curieux échos, dans les *Psaumes*, des chiffres et nombres que les Anunnaki ont manipulés ?

Dans le *Psaume* 90, et dans d'autres qui s'y rapportent, le mot hébreu *Dor* est traduit par « génération » ou « âge ». Il a pour racine *dur,* « être circulaire, tourner ». Pour des êtres humains, il signifie bien « génération ». Mais pour les corps célestes, il s'agit d'un cycle autour du Soleil – une orbite. Le comprendre, c'est saisir le véritable sens du *Psaume* 102, l'émouvante prière d'un mortel à l'Éternel :

Mais toi, Yahvé, tu trônes à jamais ;
d'âge en âge, mémoire de toi !
[...]
Il s'est penché du haut de son sanctuaire, Yahvé,
et des cieux a regardé sur terre...
[...]
Ne me prends pas à la moitié de mes jours ;
d'âge en âge vont tes années.
[...]
mais toi, le même, sans fin sont tes années.
(Psaumes, 102, 13 à 28)

Si l'on établit la relation de ce texte avec l'orbite de Nibiru, son cycle de trois mille six cents années terrestres, les retards précessionnels de la Terre dans *son* orbite autour du Soleil, alors nous tenons le secret de la sagesse des nombres que les Anunnaki ont apporté du Ciel sur la Terre.

Avant que l'homme ne puisse « calculer avec des chiffres », il lui fallait maîtriser l'écriture et la lecture. Nous considérons acquis la parole, les langages avec lesquels nous communiquons avec nos proches (ou notre clan). Pour la science, ça ne va pas de soi. En réalité, jusqu'à tout récemment, les spécialistes de l'expression parlée et des langages pensaient que « l'homme de paroles » constituait un phénomène tardif. D'où peut-être l'avantage des Cro-Magnon – capables de parler entre eux – sur les Néandertaliens.

La Bible ne partage pas cette approche. Elle part du principe que les Élohim, sur Terre bien avant Adam, savaient parler et communiquer entre eux. Ce qui transparaît dans le récit de l'Adam créé à l'issue d'un débat entre les Élohim : « Faisons l'homme [un Adam] à notre image, comme notre ressemblance » (*Genèse* 1, 26). Ce qui impliquait non seulement la capacité de parler, mais aussi un langage pour communiquer.

Intéressons-nous à cet Adam. Il est placé dans le Jardin d'Éden, on lui dit ce qu'il peut ou ne peut pas manger. Il saisit parfaitement

ces instructions, comme le prouve la conversation qui s'ensuit entre le Serpent et Ève. Le Serpent (dont l'identité est évoquée dans *Guerres des dieux, guerres des hommes, op. cit.*) « dit à la femme : "Alors, Dieu [Élohim] a dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin." La femme répondit au serpent : "Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin. Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sous peine de mort." » (*Genèse*, 3, 1) Mais le Serpent affirme à la femme qu'il n'en est rien, et elle « prit de son fruit et mangea. Et en donna aussi à son mari… »

Un long dialogue s'en suit alors. Adam et Ève se cachent quand ils entendent le pas de Yahvé, « qui se promenait dans le jardin à la brise du jour » (*Genèse*, 3, 8). Yahvé appelle Adam, « Où es-tu ? » et l'échange que voici commence :

Adam : *J'ai entendu ton pas dans le jardin, j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché.*
Yahvé : *Et qui t'a appris que tu étais nu ? Tu as donc mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger !*
Adam : *C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné de l'arbre, et j'ai mangé !*
Yahvé : [dit à la femme] *Qu'as-tu fait là ?*
La femme : *C'est le serpent qui m'a séduite, et j'ai mangé. »*
(Genèse, 3,9)

Quel dialogue ! Non seulement la divinité s'exprime, mais Adam et Ève savent aussi parler et comprendre son langage. Alors, dans quelle langue s'expriment-ils, puisque (d'après la Bible) il en existe bien une ? Si Ève était la première mère, y avait-il un langage premier – une langue maternelle ?

Une fois encore, les exégètes se sont écartés de la Bible. Ils voient dans le langage un héritage culturel plutôt qu'un trait évolutif. On est parti de l'idée que l'homme est passé des grognements aux cris significatifs (à la vue des proies ou à l'approche d'un danger). Puis

au discours rudimentaire lors de la formation de clans. Des syllabes aux mots, les langages étaient nés – nombreux, spontanés, simultanés au sein des clans et des tribus. Cette théorie de l'origine du langage ne se borne pas à ignorer le sens des récits bibliques des Élohim et l'incident dans le Jardin d'Éden. Elle refuse aussi l'assertion biblique selon laquelle, avant l'affaire de la Tour de Babel, « Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots » (*Genèse*, 11, 1). Elle ignore l'acte délibéré des Élohim de disperser l'humanité à la « face » de la terre et de « confondre le langage » pour qu'ils « ne s'entendent plus les uns les autres. » (*Genèse*, 11,7)

Heureusement, la science a révisé son opinion ces dernières années et pense à la réalité d'une langue maternelle. Elle estime désormais que les deux types d'Homo sapiens – Cro-Magnon et Néandertal – usaient de la parole depuis le tout début.

On sait depuis longtemps que de nombreuses langues partagent des mots proches de sens identique. Classer les langues par familles obéit à une théorie à l'œuvre depuis plus d'un siècle – quand les linguistes allemands proposèrent les familles « indo-européennes », « sémitique », « chamitique », etc. Pourtant, ces classements mêmes faisaient obstacle à la reconnaissance d'une langue maternelle : ils étaient fondés sur l'idée que des groupes de langages divers, sans relation entre eux, s'étaient développés indépendamment à partir de « foyers » et avaient été dispersés par les migrations. On tenta bien de montrer que des mots à significations similaires manifestes existaient, même entre groupes éloignés. Ainsi, le Révérend Charles Foster écrivit au XIX[e] siècle *La langue unique primordiale*[109], ouvrage dans lequel il relevait les précurseurs mésopotamiens de l'hébreu. Son œuvre fut écartée au prétexte qu'il s'agissait d'une tentative de théologien d'élever le statut de la langue de la Bible, l'hébreu.

Ce sont surtout les avancées dans les autres domaines – l'anthropologie, la biogénétique, les sciences de la terre, aussi l'infor-

[109] *One Primeval Language*, 1852.

matique – qui ont ouvert de nouvelles voies de recherches, dites de « linguistique génétique ». Il fallait de toute évidence amender la conception qu'on se faisait du langage, censé être apparu assez tard dans la marche de l'homme vers la civilisation (on avait daté l'aube du langage, pas même de la parole, d'à peine cinq mille ans). On envisagea alors une datation bien antérieure à l'époque où les fouilles archéologiques avaient montré que les Sumériens écrivaient déjà, il y a six mille ans. En travaillant sur des hypothèses de dix mille et douze mille ans, les savants découvrirent l'existence de protolangages, aidés dans la recherche des similitudes par le traitement informatisé. Ce qui ouvrait la voie à l'existence de familles plus nombreuses et élargies.

Dans leur quête d'une filiation précoce des langues slaves, des scientifiques soviétiques, dirigés par Vladislav Illich-Svitych et Aaron Dolgopolsky, émirent dans les années 1960 l'hypothèse d'une protolangue, qu'ils nommèrent « nostratique » (inspiré du latin, « notre langage »). Ils voulurent en faire le foyer de dispersion de la majorité des langues européennes – y compris le slave. Ils rassemblèrent plus tard des indices en faveur d'un deuxième protolangage qu'ils appelèrent « déné-caucasien » – foyer linguistique des langues extrême-orientales. Ces deux protolangages, pensaient-ils, provenaient tous deux de mutations linguistiques intervenues dans les douze mille années écoulées. Aux États-Unis, Joseph Greenberg, de l'université de Stanford, et son collègue Merrit Ruhlen, suggérèrent un troisième protolangage, l'« amérinde ».

Sans m'étendre sur le sens de ces hypothèses, il m'appartient de souligner que cette date approximative de douze mille ans placerait l'apparition de ces protolangues tout de suite après le Déluge (j'ai montré, dans *La 12e Planète*, qu'il s'était produit il y a treize mille ans). De quoi donner un sens à la notion biblique qui veut que l'humanité postdiluvienne se soit divisée en trois branches, issues des trois fils de Noé.

En attendant, les découvertes archéologiques ne cessaient de reculer dans le temps l'époque des migrations humaines. Ce

qui a donné à l'arrivée des immigrants aux Amériques un sens nouveau. Lorsqu'on avança des dates vieilles de vingt mille ans, voire trente mille ans, Joseph Greenberg fit sensation en démontrant (1987, dans « Les langages des Amériques[110] ») que les centaines de langues parlées dans le Nouveau Monde pouvaient être groupées en trois familles seulement, l'« eskimo-aléoute[111] », le « na-déné[112] », et l'« amérinde »). Mais ses conclusions les plus frappantes stipulaient que toutes trois venaient de l'Afrique, de l'Europe, de l'Asie et du Pacifique, importées vers les Amériques par des émigrants. Il ne s'agissait dès lors pas de véritables protolangues, mais de familles issues de l'Ancien Monde. Greenberg pensait que le « na-déné » était lié au groupe déné-caucasien des linguistes soviétiques. Merritt Ruhlen[113] soutint que cette famille du déné-caucasien semble « la plus proche génétiquement » du groupe qui comprend « les langues disparues, l'étrusque et le *sumérien* ». L'« eskimo-aléoute », selon Ruhlen, est beaucoup plus proche des langues indo-européennes[114].

Mais les vraies langues constituées ont-elles fait leur apparition il y a une douzaine de milliers d'années seulement – juste après le Déluge ? La Bible n'est pas la seule à laisser entendre que le langage existe depuis l'apparition d'Homo sapiens, Adam et Ève. Les textes sumériens aussi se réfèrent régulièrement à des tablettes gravées

---

110 *Language in the Americas*, Stanford University Press, 1987. Consulter de Joseph Greenberg traduit en français *Les langues indoeuropéennes et la famille eurasiatique*, Belin 2003. NDT.

111 L'esquimau-aléoute ou eskimo-aleut regroupe les dialectes aléoutes et les langues esquimaudes parlées en Alaska, au Canada, au Groenland et en Sibérie. NDT.

112 Du nord-est du Canada avec les Navajos et les Apaches. NDT.

113 De Merritt Ruhlen, *L'origine des langues : sur les traces de la langue mère (The Origin of language: tracing the evolution of the mother tongue)*, traduction Jacques Bancel, Belin, 1996, et *L'origine des langues*, Gallimard, 2007, *A Guide to the Languages of the World* (1975), *A Guide to the World's Languages* (1987) *On the Origin of Languages: Studies in Linguistic Taxonomy* (1994). NDT.

114 Les lecteurs désireux d'en savoir plus sur cette question sont invités à se reporter à mon livre *The Lost Realms*, Livre IV de la série *The Earth Chronicles.*

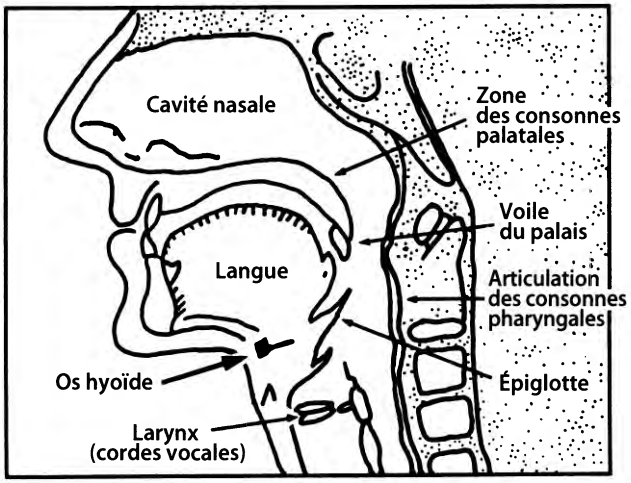


Figure 68

d'avant le Déluge. Le roi assyrien Assurbanipal se vantait d'en connaître autant qu'Adapa et de savoir lire « les tablettes d'avant le Déluge ». Alors, il devait exister une langue digne de ce nom beaucoup plus ancienne.

Les fouilles des paléontologues et des anthropologues ont obligé les linguistes à repousser sans cesse leurs datations. Avec la grotte de Kebara – lire *supra, 247* –, c'est toute la chronologie antérieure qui s'est effondrée.

Un indice extraordinaire gisait parmi les trouvailles dans la grotte : les restes du squelette d'un Néandertalien vieux de soixante mille ans, avec son os hyoïde intact – le premier jamais découvert. Cet os en forme de trompe, localisé entre le menton et le larynx (la boîte vocale), sur lequel s'insère une partie des muscles mobilisateurs de la langue, de la mâchoire inférieure et du larynx, rend la parole humaine possible *(Figure 68).*

Perdu au sein des débris d'os, cet os hyoïde offrait la preuve indubitable que l'homme pouvait parler il y a au moins soixante mille ans, probablement même avant, exactement comme aujourd'hui.

L'équipe de six scientifiques internationaux, conduite par Baruch Arensburg, de l'université de Tel-Aviv, cosigna dans *Nature* du 27 avril 1989 l'idée que l'homme de Néandertal « possédait les bases morphologiques nécessaires à la parole humaine ».

S'il en est ainsi, comment l'indo-européen – dont les origines sont « traçables » sur quelques milliers d'années seulement – a-t-il pu bénéficier d'une promotion aussi importante sur l'arbre du langage ? Des savants soviétiques, moins gênés que leurs collègues occidentaux à l'idée de rabattre les prétentions de cette fausse langue mère, poursuivirent leurs recherches d'un protolangage sans complexes. Parmi les fers de lance dans la recherche de la langue maternelle figurent Aaron Dolgopolsky (désormais de l'université d'Haïfa, en Israël) et Vitaly Shevoroshkin (aujourd'hui à université du Michigan). À l'instigation de Shevoroshkin, se tint une conférence « capitale » à l'université du Michigan en novembre 1988. Avec son titre, *Langage et préhistoire*, elle attira plus de quarante savants, venus de sept pays, dont les recherches intéressaient la linguistique, l'anthropologie, l'archéologie et la génétique. Un consensus se dégagea autour d'une « monogenèse » des langages humains – la « proto-proto-protoétape » d'une langue maternelle il y a cent mille ans.

Des scientifiques venus d'autres disciplines rattachées à l'anatomie et à la parole, comme Philip Lieberman, de l'université Brown, et Dean Falk, de l'université de New York, considéraient la parole comme inhérente à l'Homo sapiens depuis la toute première apparition de ces « hommes sages pensants » (sapiens sapiens). Des neurologues, tel Ronald E. Myers[115], pensent que « la parole humaine s'est développée spontanément, sans relation avec les vocalisations brutes des autres primates », sitôt que se sont formés les deux hémisphères cérébraux.

Allan Wilson, acteur de la recherche génétique qui avait abouti au concept de « la mère de tous les hommes », n'hésite pas à donner

[115] National Institute of Communicative Disorders and Strokes, Institut national des troubles de la communication et des traumatismes.

la parole à « Ève » : « La capacité humaine du langage a pu provenir d'une mutation génétique qui s'est produite chez une femme vivant en Afrique il y a deux cent mille ans », énonça-t-il en 1989, au cours d'une réunion de l'Association américaine « pour l'avancement de la science ».

Le don du bagout d'Ève, titra un journal. D'Ève, certes, sans oublier Adam, *dixit* la Bible.

Parler. Calculer. Écrire. Nous voilà face à la troisième grande connaissance humaine.

On pense désormais que bon nombre des figures et symboles trouvés dans les cavernes européennes de l'âge de glace représentent des pictogrammes bruts, une « écriture image » – dessins attribués aux Cro-Magnon entre moins vingt mille et moins trente mille ans. Il est bien certain que l'homme a appris à écrire longtemps après qu'il s'est mis à parler. Les textes mésopotamiens soulignent qu'il existait une écriture avant le Déluge, nous n'avons aucune raison de ne pas les croire. Mais le premier texte connu à ce jour a été tracé en écriture sumérienne précoce de type pictographique. Il a fallu quelques siècles avant qu'elle n'évolue en écriture cunéiforme *(Figure 69)*. Un système de notation commun à toutes les anciennes langues de l'Asie, jusqu'à ce que, des millénaires plus tard, elle soit finalement remplacée par l'alphabet.

Au premier coup d'œil, une écriture cunéiforme ressemble à un fouillis désordonné de signes longs et courts, une série de marquages en coins *(Figure 70)*. Elle compte des centaines de symboles. Par quel miracle les anciens scribes pouvaient-ils se les rappeler tous, avec leur signification ? Déconcertant, certes, mais tout comme l'écriture chinoise peut l'être pour un non-Chinois. Il a fallu trois générations de savants pour parvenir à ordonner ces signes de façon logique. À la clé, une profusion de lexiques et de dictionnaires de ces langues anciennes – le sumérien, le babylonien, l'assyrien, le hittite, l'élamite et j'en passe. Toutes recouraient à l'écriture cunéiforme.

Sumérien			Cunéiforme		Pronon-ciation	Signifi-cation
Original	Modifié	Archaïque	Commun	Assyrien		
					**Ki**	Terre
					**Kur**	Montagne
					**Lu**	Serviteur
					**Sal munuz**	Vulve
					**Sag**	Tête
					**A**	Eau
					**Nag**	Boire
					**Du**	Aller
					Ha	Poisson
					Gud	Bœuf, Taureau
					She	Fort - Orge

Figure 69

La recherche linguistique révèle aujourd'hui que cette profusion de signes eut pour cause davantage qu'un ordre logique.

Les mathématiciens, spécialement ceux qui se penchent sur la théorie des graphes – l'étude de points reliés par des lignes[116] –

[116] La théorie des graphes sert avant tout à représenter et à organiser les tâches de façon optimale : après avoir traduit un problème sous forme de graphe, on cherche des méthodes systématiques pour trouver la succession la plus rapide ou la moins coûteuse pour réaliser toutes les tâches. NDT.

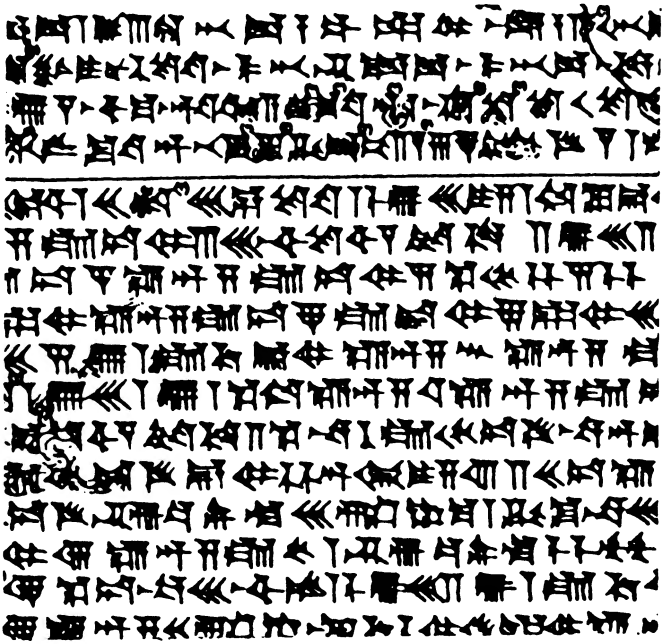


Figure 70

connaissent bien la *théorie des graphes* de Ramsey. Du nom de son auteur, Frank P. Ramsey, mathématicien, qui, dans un document présenté en 1928 à la Société mathématique de Londres, suggéra une méthode de calcul à même de déterminer le nombre de manières différentes de relier des points, et les formes qui en résulteraient (méthode appliquée aux jeux et aux énigmes autant qu'à la science et à l'architecture). Un exemple : six points, représentant six individus, sont reliés deux par deux par des traits rouges si les deux individus symbolisés par des points se connaissent. Par des traits bleus s'ils ne se connaissent pas. Eh bien le résultat sera toujours un triangle, soit rouge, soit bleu. Quelques exemples illustrent les calculs de possibilités et d'impossibilités de liaisons de points *(Figure 71)*. Sous-tendus par les graphiques qui en résultent (qui sont des figures) apparaissent les nombres dits de Ramsey, conver-

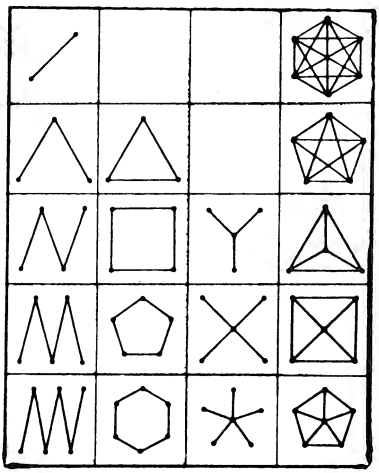


Figure 71

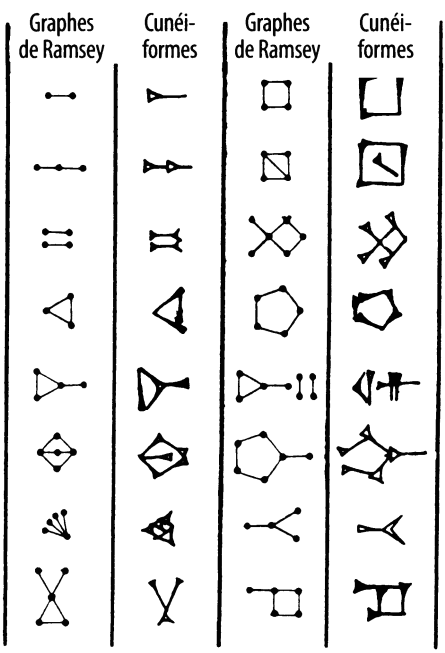


Figure 72

tibles en graphiques reliant un certain nombre de points. On va obtenir des douzaines de « graphiques » dont la similitude avec les signes cunéiformes mésopotamiens est à mon sens indéniable *(Figure 72)*. La centaine de signes, dont on ne voit ici qu'une partie, sont des graphiques simples issus d'une douzaine de nombres de Ramsey. Dès lors, si Enki ou sa fille Nidaba, « déesse de l'écriture » des Sumériens, en savaient autant que Frank Ramsey, ils n'ont pas dû éprouver grande difficulté pour concevoir un système mathématique parfait de signes cunéiformes, à l'intention des scribes sumériens.

« Je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel… » (*Genèse*, 22, 17) dit Yahvé à Abraham. Par ce simple verset, s'expriment plusieurs des éléments de la connaissance descendue du ciel : la parole, l'astronomie et le « comptage avec les chiffres ».

La science est en passe de le confirmer.

Les fruits de l'Éden

Qu'était donc ce Jardin d'Éden dont la Bible évoque la diversité de la végétation et en parle comme d'un lieu où des animaux, point encore nommés, furent présentés à Adam ?
La science date la domestication des deux meilleurs amis de l'homme, les céréales et les animaux que nous gérons, vers 10000 avant J.-C. Le blé et l'orge, les chiens et les moutons (simples exemples) apparurent respectivement sous leur forme cultivable et domestiquée en à peine deux mille ans. On admet que cette durée ne représente qu'une fraction du temps qu'exigerait la sélection naturelle.
Les textes sumériens en donnent une explication. Ils racontent que quand les Anunnaki vinrent sur Terre, il n'existait ni cultures ni animaux domestiqués. Qu'ils les ont mis au point dans leur « Chambre de la création ». En même temps que *Lahar* (le « bétail à laine ») et *Anshan* (les « grains »), ils créèrent « une végétation luxuriante et vivace ». Tout ceci eut l'*Edin* pour cadre. Après sa création, l'Adam y fut installé pour s'en occuper.
Le merveilleux Jardin d'Éden était ainsi une ferme ou une enclave biogénétique, où furent « domestiqués » les récoltes, les fruits et les animaux.
Après le Déluge (il y a treize mille ans environ), les Anunnaki fournirent à l'humanité les semences des animaux et des récoltes qu'ils avaient stockées pour pouvoir tout relancer. Mais cette fois, l'homme en fut le gestionnaire direct. La Bible confirme cette vision des choses et confère à Noé l'honneur d'avoir été le premier des gardiens de la terre. Elle précise que la première nourriture cultivée après le Déluge fut le raisin. Les scientifiques le confirment : le raisin est l'une des plus vieilles plantes cultivées. Ils ont en outre montré qu'au-delà de ses qualités nutritives, la grappe de raisin est un médicament gastro-intestinal puissant. Ainsi, quand Noé buvait son vin à l'excès, peut-être croyait-il se soigner...

Chapitre 11

Une base spatiale sur Mars

Après la Lune, les Terriens sont impatients de poser le pied sur Mars.

À l'occasion du vingtième anniversaire du premier alunissage humain, en 1989, le président des États-Unis avait souligné la volonté de son pays de devenir le tremplin vers la plus proche des planètes. Avec les trois astronautes d'Apollo 11 – Neil A. Armstrong, Edwin E. Aldrin et Michael Collins – le président de l'époque, George Bush senior, évoqua les étapes américaines vers Mars. Tout d'abord, la bonne menée du programme de la navette spatiale, jusqu'à l'établissement d'une station orbitale terrestre permanente, base d'assemblage des plus gros engins nécessaires à la poursuite du voyage. Puis une base de l'espace établie sur la Lune, chargée d'installer et de tester les matériaux, l'équipement et le carburant indispensables aux longs voyages spatiaux. De quoi accumuler l'expérience utile à la vie et au travail des hommes destinés aux séjours prolongés dans l'espace. Enfin, départ de l'expédition vers Mars.

Les États-Unis, s'était engagé le président, seront « une nation de voyageurs de l'espace ». But : « Retour sur la Lune, retour vers le futur… puis un voyage vers les lendemains, vers une autre planète : une mission humaine vers Mars. »

« Retour vers le futur ». Le choix des mots ne fut-il qu'une coïncidence, une allusion à un film ? Le sentiment que viser le futur implique un retour au passé peut avoir été, pour le rédacteur du discours, plus qu'une accroche, une intention.

Car des preuves existent que la « base spatiale sur Mars », qui ouvre ce chapitre, ne s'applique pas seulement à des projets à venir. Elle fait allusion à une réalité ancienne : *la preuve qu'une base spa-*

tiale existait sur la planète Mars dans un très lointain passé ; et, encore plus surprenant, qu'elle a pu être réactivée sous nos yeux.

Si l'homme doit quitter la Terre et affronter l'espace, il est logique et technologiquement inévitable que Mars soit la première planète visitée dans son périple. Explorer d'autres mondes exige des étapes. Elles seront vitales face aux contraintes de la gravitation, aux limites de poids et d'énergie, aux exigences de la survie humaine et aux impératifs de l'endurance physique et mentale. Un astronef capable de transporter une équipe d'astronautes sur Mars et de revenir devrait peser au moins dix-huit millions de kilos. Arracher de la surface de la Terre un vaisseau aussi lourd (notre planète oppose une attraction gravitationnelle forte, comparée à ses voisines immédiates) exigerait une quantité telle de carburant que les réservoirs qui devraient le stocker multiplieraient le poids à vaincre. Le lancement serait impossible.

En revanche, si le vaisseau spatial était assemblé en orbite autour de la Terre, donc débarrassé de son poids, on aurait grandement réduit les contraintes. Ce scénario envisage de placer en orbite une station spatiale habitée vers laquelle les navettes transporteraient l'astronef démonté. En parallèle, les astronautes installés dans une base permanente sur la Lune se prépareraient aux techniques de survie dans l'espace. Puis l'équipage rejoindrait le vaisseau pour le voyage vers Mars.

Durée totale du voyage aller-retour, deux ou trois ans, selon la trajectoire choisie et les alignements Terre-Mars du moment. La longueur du séjour dépendrait, entre autres, de toutes ces contraintes. On commencerait le programme Mars par quelques orbites d'observation autour de la planète (sans s'y poser ni y séjourner), pour finir par des séjours longue durée au sein d'une colonie permanente desservie par des navettes de matériels et d'astronautes. « L'affaire Mars », comme on a appelé ce dossier au fil de plusieurs conférences scientifiques, a suscité la vocation de bon nombre de partisans à sa cause. Tous pensent qu'une mission humaine vers Mars ne se justifie que si une base opérationnelle y est installée. Elle serait à

la fois le prélude à d'autres missions vers des planètes encore plus lointaines et, bien sûr, la première étape d'une colonie de Terriens sur un nouveau monde.

Donc, mise au point du programme « navettes », puis station spatiale orbitale, puis programme lunaire et base spatiale de lancement, autant d'étapes, de tremplins, préludes à un atterrissage sur Mars. De vrais scénarios de science-fiction, mais fondés sur un savoir-faire scientifique et une technologie réaliste. Des bases sur la Lune et sur Mars, voire une colonie sur Mars, tout est planifié depuis longtemps et appartient au domaine du faisable. Une installation sur la Lune, des activités permanentes, oui, c'est un défi avec sa part d'aléa, mais, les simulations le montrent, tout est réalisable. Les choses sont beaucoup plus difficiles pour Mars, puisque la relève régulière et l'approvisionnement depuis la Terre génèrent de lourdes contraintes et réclament de gros moyens financiers. Il n'empêche que les ressources vitales nécessaires à la survie de l'homme et à son activité sont disponibles sur Mars. Les scientifiques sont convaincus qu'une colonie pourrait tirer ses ressources du sol de la planète[117].

Mars, a-t-on conclu, est habitable – *parce qu'il l'a été dans le passé.*

La planète apparaît de nos jours comme froide, inhospitalière, à moitié glacée. Rien, pense-t-on, ne peut vivre à sa surface, avec des hivers absolument glaciaux pour des températures à peine au-dessus de zéro à l'équateur pendant la saison la plus chaude. D'immenses régions couvertes de permafrost ou de rochers oxydés, de graviers ferreux rouillés (qui donnent à la planète sa teinte rougeâtre). Pas d'eau sous forme liquide pour susciter la vie. Pas d'oxygène pour

---

[117] Plus de vingt années se sont écoulées depuis la rédaction de ce livre, et les perspectives martiennes évoquées par l'auteur semblent sans cesse repoussées : restrictions de crédits, retard puis quasi-abandon du programme de station internationale, drame mortel lors d'un retour de navette, guerres en Irak et en Afghanistan, crise financière, mise au rebut des navettes sont autant de contretemps à la mise en œuvre d'un tel projet par les Américains. NDT.

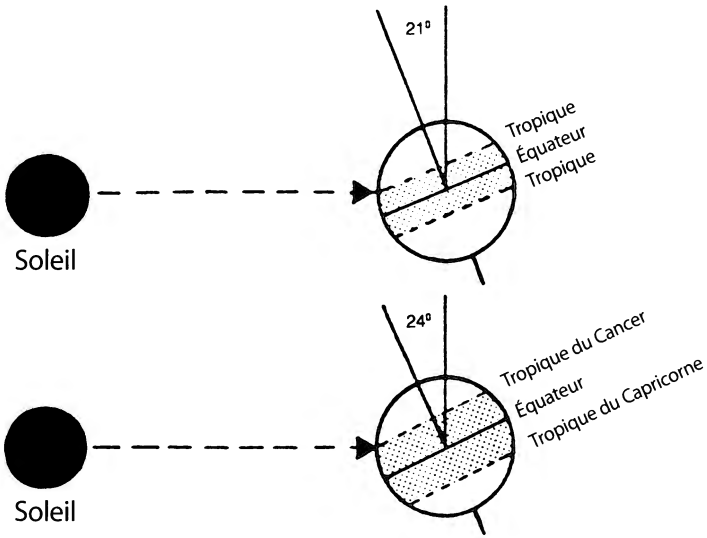


Figure 73

respirer. Et pourtant... Il n'y a pas longtemps géologiquement parlant, c'était une planète agrémentée de saisons assez plaisantes, de cours d'eau, d'océans et de rivières, de cieux (bleus !) nuageux, et peut-être – seulement peut-être – de formes de vie simples de plantes indigènes.

Toutes les analyses se recoupent pour conclure que Mars traverse un âge glaciaire, semblable à ceux que la Terre a subis périodiquement. Les causes de ces âges glaciaires terrestres, en alternance avec les « âges interglaciaires » des périodes chaudes, font intervenir de nombreux facteurs. Mais trois phénomènes fondamentaux dominent, en rapport avec la course de la Terre autour du Soleil. Le premier, c'est l'orbite de la Terre elle-même : elle se déforme, passe du cercle à peu près parfait à l'ellipse la plus allongée, selon une période de l'ordre de cent mille ans. La Terre se rapproche ou s'éloigne du Soleil. Ses saisons sont induites par son axe de rotation, non pas perpendiculaire à son plan orbital (l'écliptique) mais

incliné. Il expose l'hémisphère nord au rayonnement plus large du Soleil pendant l'été de cet hémisphère – et l'hémisphère sud est alors en hiver – puis *vice-versa (Figure 73)*. Mais l'inclinaison de l'axe (23,5° actuellement), n'est pas stable.

La Terre, comme un bateau qui tangue, modifie son inclinaison d'à peu près trois degrés, d'avant en arrière, au cours d'un cycle de quarante et un mille ans environ. Plus elle est inclinée, plus les hivers et les étés sont extrêmes. Les courants d'eau et d'air se modifient aussi et aggravent les changements climatiques que nous appelons « âge glaciaire » et « âge interglaciaire ». Un troisième phénomène cyclique contribue à son tour aux changements climatiques : la Terre tremble en tournant, son axe dessine un cercle virtuel dans le ciel. C'est la fameuse précession des équinoxes, déjà évoquée. Durée du cycle, environ vingt-six mille ans.

La planète Mars, elle aussi, connaît ces trois cycles, mais son orbite autour du Soleil est plus vaste et une inclinaison différentielle plus marquée de son axe provoque des changements climatiques plus extrêmes. Pour Mars, le cycle dure quelque cinquante mille ans (question en débat, des durées plus longues et plus courtes ont aussi été avancées).

Quand la prochaine période chaude, ou interglaciaire, s'installera sur Mars, la planète sera littéralement inondée par les eaux, ses saisons ne se montreront plus aussi rudes et son atmosphère se révélera moins hostile aux Terriens qu'aujourd'hui. À quand remonte la dernière époque « interglaciaire » sur Mars ? Sans doute pas si éloignée dans la mesure où, si tel n'était pas le cas, les orages de poussière auraient occulté davantage – sinon complètement détruit – les traces des rivières coulant à sa surface, celles des rivages océaniques et des bassins de lacs. On ne trouverait en outre pas autant de vapeur d'eau qu'aujourd'hui dans l'atmosphère martienne. « Les cours d'eau ont dû exister sur la planète rouge à une époque relativement récente, géologiquement parlant », estime Harold Masursky, du Geological Survey américain. Estimation de

datation du dernier changement climatique : de l'ordre de dix mille ans.

Les décideurs qui prévoient un atterrissage sur Mars et y envisagent de longs séjours ne s'attendent pas à ce que le climat se réchauffe dans les vingt années à venir. Mais ils croient dur comme fer que les conditions minimales de vie et de survie existent à des endroits précis. L'eau se maintient sur de vastes zones sous forme de permafrost. Elle pourrait aussi demeurer dans la boue de ce qui prend l'apparence de lits de rivières asséchées depuis l'espace.

Les géologues de l'université de l'Arizona qui travaillent pour la NASA ont suggéré à une époque à leurs collègues scientifiques (qui étaient alors soviétiques) des sites où se poser. Ils ont préconisé un grand canyon dans le bassin Lunæ Planum où une sonde automatique « pourrait visiter les anciens lits de rivières et creuser dans les sédiments d'un delta où les eaux des cours d'eau s'écoulaient dans le bassin ». De quoi, peut-être, trouver de l'eau sous forme liquide. Des nappes aquifères – poches souterraines – constituent une source d'eau certaine, selon de nombreux spécialistes. En juin 1980, les nouvelles analyses des données glanées par les navettes et celles des instruments terrestres encouragèrent une équipe dirigée par Robert L. Huguenin (université du Massachusetts) à conclure que deux concentrations d'évaporation d'eau – dans la partie sud de l'équateur de Mars – laissaient augurer la présence d'immenses réserves d'eau, à quelques mètres sous la surface. Plus tard cette année-là, Stanley H. Zisk (de l'observatoire Haystack, Massachusetts), et Peter J. Mouginis-Mark (de l'Institut Brown, à Rhode Island), rapportèrent dans *Science and Nature* de novembre 1980 que les sondages radar de cette zone de l'hémisphère sud indiquaient des « oasis humides », de « grandes quantité d'eau » sous la surface. Enfin, bien entendu, n'oublions pas toute cette eau prise dans la calotte glaciaire du pôle Nord, qui fond sur les bords au cours de son été et découvre des parcelles larges plus sombres *(Figure 74)*.

Les brouillards et les brumes du matin observés sur Mars inclinent les scientifiques à penser possible une production de rosée,



Figure 74

source d'eau sur Terre pour les plantes et les animaux des régions arides.

L'atmosphère martienne, qui semble à première vue inhospitalière – et même toxique pour l'humain et la vie – recèlerait en fait des ressources vitales. On y a trouvé de la vapeur d'eau, extractible par condensation. Elle pourrait constituer en outre une source d'oxygène pour la respiration et la combustion. L'atmosphère se compose principalement de dioxyde de carbone (CO_2) contenant de petites quantités d'azote, d'argon, avec traces d'oxygène (l'at-

mosphère terrestre est surtout composée d'azote, avec une grande proportion d'oxygène et de petites quantités d'autres gaz). Le processus de conversion du dioxyde de carbone (CO_2) en monoxyde de carbone (CO), qui permet de relâcher l'oxygène (CO + O), est d'une facilité élémentaire, à la portée des astronautes et des colons. Le monoxyde de carbone servirait alors de carburant simple pour les fusées.

La nuance brun rougeâtre ou « rouillée » de la planète constitue aussi un indice de disponibilité en oxygène, née de l'oxydation en cours des rochers ferreux de Mars. La rouille est de l'oxyde de fer – du fer qui s'est mélangé à de l'oxygène. Sur Mars, il est d'un type appelé limonite, ou fer limoneux, combinaison d'oxyde de fer (Fe_2O_3) et de plusieurs molécules d'eau (H_2O). À l'aide d'un équipement adéquat, il serait possible de séparer l'oxygène et de l'extraire en abondance. L'hydrogène obtenu en décomposant les éléments de l'eau pourrait servir à la production de nourritures et de matériaux utiles – beaucoup sont à base d'hydrocarbures (mélanges d'hydrogène et de carbone).

Bien que le sol martien soit relativement riche en sels, les scientifiques pensent qu'il est envisageable de lessiver quelques parcelles pour les rendre aptes à la culture des plantes en serres. Une source d'alimentation locale pourrait ainsi pousser, grâce à l'utilisation de semences de graines et de légumes résistances au sel. Les déchets humains serviraient d'engrais, comme sur Terre, dans de nombreux pays en développement. La réserve d'azote, dont la présence est nécessaire aux plantes et aux engrais, est très faible, mais elle existe : l'atmosphère est composée de 95 % de dioxyde de carbone, mais elle contient presque 3 % d'azote (les serres abritant les cultures seraient des dômes gonflables). L'électricité ? Fournie par des batteries solaires (les véhicules pourraient aussi fonctionner à l'énergie solaire).

L'activité volcanique passée suppose une source de chaleur sur Mars. Parmi les volcans les plus remarquables, celui que l'on a nommé Olympe (Olympus Mons) – en hommage à la montagne

des dieux grecs – domine en taille de très loin n'importe quelle montagne sur Terre ou même quoi que ce soit dans le système solaire. À Hawaï, Mauna Loa, le plus grand volcan de la Terre s'élève à 8,8 kilomètres. Sur Mars, Olympus Mons domine de vingt et un kilomètres les plaines environnantes ! Le cratère de son sommet mesure soixante-trois kilomètres de diamètre. Ces volcans et les autres signes d'activité volcanique supposent au cœur de la planète la présence d'un noyau chaud en fusion. Et, donc, l'existence probable d'autres endroits également chauds à la surface, des ruisseaux d'eau chaude et d'autres phénomènes générés par la chaleur interne.

Récapitulons : une journée équivalente en durée à celle d'une journée terrestre. Des saisons (bien que deux fois plus longues que sur Terre). Des régions équatoriales. Ses Pôles Nord et Sud glacés. Ses ressources en eau qui furent un jour des mers, des lacs et des rivières. Ses chaînes de montagnes, ses plaines, ses volcans et ses canyons : Mars ressemble à la Terre de bien des façons. En fait, certains planétologues pensent que Mars – créée en même temps que les autres planètes, il y a 4,6 milliards d'années – en est au stade des débuts de la Terre, avant que la vie des plantes ne commence à émettre de l'oxygène et ne modifie son atmosphère. L'idée a servi de fondement à l'hypothèse « Gaïa », selon laquelle l'espèce humaine pourrait « forcer le destin de l'évolution » martienne en lui apportant la vie. Les tenants de l'hypothèse Gaïa soutiennent que la vie a appelé la vie sur la Terre.

James Lovelock et Michael Allaby (dans « Reverdir Mars[118] ») ont eu recours à la science-fiction pour décrire l'envoi de micro-organismes et de « gaz halocarbone » sur Mars par des fusées terrestres – les premiers pour initier la chaîne biologique et les seconds pour créer un bouclier dans l'atmosphère martienne. Ce bouclier, suspendu dans l'atmosphère au-dessus de la planète actuellement

[118] *The Greening of Mars*, Andre Deutsch Ltd, 1984, ouvrage non traduit en français. NDT.

froide et aride, arrêterait la dispersion dans l'espace de la chaleur reçue du Soleil et de celle que la planète génère. De quoi induire artificiellement un « effet de serre ». L'atmosphère plus dense, et réchauffée, libérerait les eaux gelées de Mars. D'où la pousse de plantes qui contribueraient à améliorer la réserve d'oxygène. Chaque étape de cette évolution artificielle renforcerait le processus. La vie sur Mars appellerait la vie.

Rendre Mars habitable – Lovelock et Allaby ont inventé le mot à succès de « terraformation » – commencerait donc par la mise en place de ce bouclier artificiel, chargé de limiter la dissipation de chaleur. Pour y parvenir, les deux scientifiques préconisent l'injection d'une substance adéquate dans l'atmosphère actuelle de la planète. Cette idée, les deux hommes l'avaient déjà avancée en 1984.

Qu'il s'agisse ou non d'une coïncidence, voilà un nouvel exemple à travers lequel se rejoignent la science actuelle et le savoir passé. Dans *La 12e Planète* (1976), j'expliquais pourquoi les Anunnaki étaient venus sur Terre il y quatre cent cinquante mille ans : pour obtenir de l'or – un métal dont ils avaient grand besoin pour protéger la vie sur Nibiru, leur planète. Le procédé consistait à injecter des particules d'or suspendues dans l'atmosphère en voie de raréfaction de leur planète. Ils voulaient former un bouclier pour inverser les pertes de chaleur, d'air, d'eau.

Les projets soutenus par les défenseurs de l'hypothèse Gaïa reposent sur une supposition et une présomption. La supposition part du principe que Mars ne recèle pas de formes de vie propres. La présomption, que le peuple d'une autre planète a le droit d'introduire ses formes de vie dans un autre monde, qu'il soit mort ou pas.

Mais Mars est-elle ou non porteuse de vie, ou, comme certains préfèrent l'exprimer, a-t-elle connu la vie dans un passé moins rude ? Cette question, les responsables des missions martiennes se la sont posée. Aujourd'hui, les scanners, les photos et les sondages de Mars montrent à l'évidence que la vie, telle qu'elle s'est épanouie sur Terre – arbres et forêts, herbes et buissons, oiseaux qui volent et

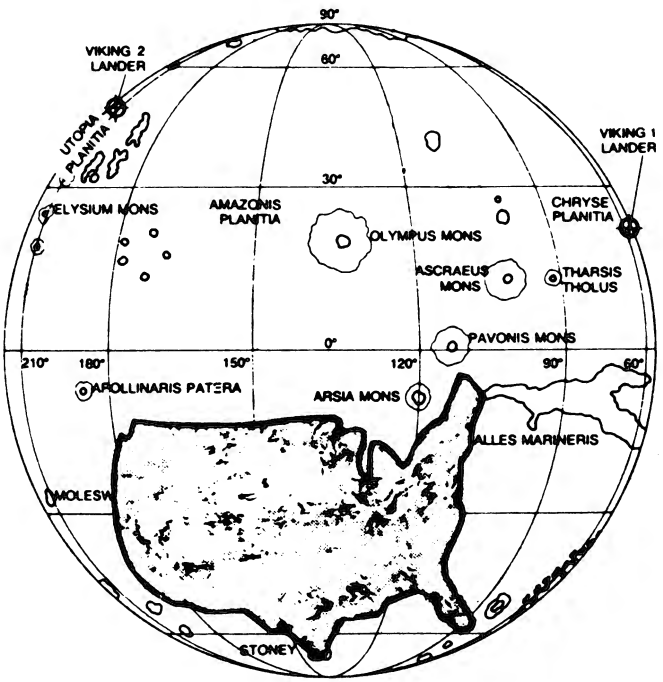


Figure 75

animaux qui errent – ne règne pas sur Mars. Mais *quid* des formes de vie infimes : lichens, algues, modeste bactérie ?

Mars est d'une taille bien inférieure à celle de la Terre (un dixième environ pour le volume et à peu près la moitié en diamètre). Pourtant, sa surface, aujourd'hui uniformément sèche, équivaut presque en superficie à celle de nos terres émergées.

À telle enseigne que la zone à explorer est comparable à la Terre tout entière, avec ses continents, ses montagnes, ses vallées, ses zones polaires et équatoriales, ses régions chaudes, froides ou humides, et ses déserts. Si l'on superpose la silhouette des États-Unis à une carte de la surface martienne *(Figure 75)*, il est facile de se rendre compte de l'étendue de l'exploration de la planète qui

nous attend. De la variété des terrains et des climats que l'on peut s'attendre à y trouver.

Il n'est donc pas étonnant que les premiers sondages réussis sur Mars par les Mariner 4, 6 et 7 (de 1965 à 1969), avec les photos de la surface prises au cours de leurs survols, révèlent une planète pleine de cratères, complètement désolée. Peu de signes passés d'activité géologique. Or les photos étaient quasiment toutes celles des régions montagneuses criblées de cratères de l'hémisphère sud de Mars. Il fallut attendre 1971. Cette année-là, Mariner 9 vint se placer en orbite autour de Mars et étudia la quasi-totalité de sa surface. Et soudain, l'image de cette planète sans vie, globe stérile et mort, changea du tout au tout. Mariner 9 montra une planète vivante, une activité géologique et volcanique, des plaines et des montagnes, des canyons assez vastes pour avaler le Grand Canyon d'Amérique sans laisser de trace… Et des traces d'eau vive. Cette planète n'était pas seulement vivante : elle pouvait porter la vie.

La rechercher devint un objectif prioritaire des missions Viking. Viking 1 et Viking 2 furent lancés de Cap Canaveral en été 1975. Ils atteignirent leur destination en juillet et août 1976. Chaque sonde se composait d'un « orbiteur » qui tournait autour de la planète pour des observations en continu, et d'un « *lander* », module destiné à l'atterrissage. On avait choisi des sites relativement plats, et assez proches l'un de l'autre, dans l'hémisphère Nord pour assurer la sécurité de la prise de contact avec le sol. Mais le « critère biologique » (y a-t-il ou non de la vie ?) « était prioritaire pour le choix de la latitude du site ». Les orbiteur*s* ont fourni sur Mars un tableau riche de données, de nouveaux détails et d'aperçus originaux. Les *landers* prirent des gros plans saisissants du paysage martien et se livrèrent à une série d'expériences à la recherche de la vie.

Outre les instruments d'analyse de l'atmosphère et les caméras, chaque module convoyait un chromatographe en phase gazeuse couplé à un spectromètre de masse pour analyser la surface de la matière organique. Plus trois instruments conçus pour détecter

l'activité métabolique de n'importe quel organisme du sol. Les échantillons étaient ramassés à l'aide d'un bras mécanique, placés dans un microfour, chauffés, traités et testés. Ils ne révélèrent aucun organisme vivant : seulement du dioxyde de carbone et une petite quantité de vapeur d'eau. Il n'y avait même pas de ces molécules organiques que les météorites apportent avec elles lors des impacts. On en avait conclu que si de telles molécules avaient été apportées sur Mars, elles avaient dû être détruites par le niveau élevé de lumière ultraviolette qui frappe actuellement la planète – dont l'atmosphère protectrice a presque disparu.

Drame, passion habitaient les chercheurs au cours de ces longs jours d'expérimentations sur Mars. Rétrospectivement, on se prend à penser que l'habileté de l'équipe de la NASA à manœuvrer et à diriger de la Terre les équipements à la surface de Mars tient du conte de fées. Routine comme urgences étaient gérées intelligemment. Les bras mécaniques tombaient en panne ? Ils étaient réparés par commandes radio. D'autres dysfonctionnements survenaient ? On les réglait. Il y eut un moment de suspens terrible quand les expériences sur les échanges de gaz détectèrent un dégagement d'oxygène. Vite, les instruments de Viking 2 durent confirmer ou infirmer les résultats de Viking 1 qui laissaient la question sans réponse : les modifications à l'œuvre dans les échantillons du sol étaient-ils organiques ou chimiques, biologiques ou inanimés ? Les résultats de Viking 2 confirmèrent les réactions enregistrées chez Viking 1 : quand les gaz étaient mélangés, ou quand les échantillons du sol martien étaient plongés dans une « soupe nutritive », le niveau de dioxyde de carbone augmentait de façon marquée. Mais cette réaction, que signifiait-elle ? Simple réaction chimique ou signal biologique ? Pas de réponse.

Les scientifiques avaient beau s'être montrés impatients de trouver de la vie sur Mars (souvent pour corroborer leur idée d'une vie apparue sur Terre au sein d'une soupe primitive), la plupart d'entre eux finirent par conclure avec regret qu'on n'avait détecté aucune preuve de vie sur la planète rouge. Norman Horowitz, du

Caltech, résuma l'opinion générale dans *Scientific American* de novembre 1977 : « Du moins sommes-nous sûrs que ces zones de Mars examinées par les deux sondes n'abritent pas de vie. Il est possible que la même conclusion s'applique à la planète entière, mais il s'agit d'un problème complexe qui ne peut encore être tranché. »

Des expériences se poursuivirent les années suivantes, en laboratoire, où le sol et les conditions écologiques sur Mars furent reconstitués au mieux. Les réactions chimiques induisirent des réponses biologiques. L'expérience la plus fascinante fut menée en 1980 par le Laboratoire de biologie de l'espace de l'université de Moscou : les chercheurs avaient reconstitué un environnement martien auquel ils soumirent diverses formes de vie terriennes. Les oiseaux et les mammifères expiraient en quelques secondes. Les tortues et les grenouilles survivaient des heures. Les insectes « tenaient » des semaines. Mais les champignons, les lichens, les algues et les mousses s'adaptaient rapidement au nouvel environnement. L'avoine, le seigle et les haricots germaient et poussaient. Mais ils étaient stériles.

La vie pouvait donc s'acclimater sur cette planète. Fut-ce le cas ? L'évolution sur Mars a disposé de 4,6 milliards d'années, comme sur Terre. Où sont passées les formes de vie, pas simplement les micro-organismes, mais des formes plus élaborées ? À moins que les Sumériens n'aient dit la vérité en affirmant que la vie n'avait germé sur Terre si tôt après sa formation que parce que la « semence de vie » y avait été apportée par Nibiru ?

Le sol de Mars garde le secret sur la portée des expériences : s'agit-il de manifestations purement chimiques et inanimées ou biologiques et causées par des organismes vivants ? On va voir que les rochers martiens suscitent des mystères encore plus énigmatiques.

Commençons par les roches martiennes récoltées non sur Mars mais sur Terre. Parmi les milliers de météorites tombées sur notre planète, huit ont été découvertes en Inde, en Égypte et en France, entre 1815 et 1865 (identifiées sous le sigle Groupe SNC, d'après les initiales des noms des sites où elles ont été trouvées). Singulières météorites vieilles de 1,3 milliard d'années, quand la plupart



Figure 76

des autres objets trouvés sur Terre accusent un âge de 4,5 milliards d'années. Lorsqu'on découvrit plusieurs autres météorites martiennes dans l'Antarctique en 1979, on connaissait la composition gazeuse de l'atmosphère martienne. Les comparaisons révélèrent que les météorites du groupe SNC contenaient des traces d'azote 14 isotopique, d'argon 40 et 36, de néon 20, de krypton 84 et de xénon 13, gaz rares quasi identiques à ceux de Mars.

Comment ces météorites ou roches sont-elles arrivées sur Terre ? Pourquoi sont-elles vieilles de 1,3 milliard d'années seulement ? Est-ce un impact cataclysmique sur Mars qui les aurait propulsées dans l'espace en les arrachant à la gravité de la planète, pour qu'elles finissent leur course sur Terre ?

Les roches découvertes en Antarctique sont encore plus énigmatiques. Une photo de l'une d'entre elles, communiquée par la NASA et publiée dans le *New York Times* du 1er septembre 1987, montre que la pierre n'est pas « de la taille d'un ballon de football », comme on l'avait dit, mais qu'elle paraît un fragment *(Figure 76)*,



Figure 77

formé de quatre éléments semblables à des briques *façonnées artificiellement et ajustées en angles* – quelque chose que l'on s'attendrait à trouver dans des ruines pré-incaïques de la vallée sacrée du Pérou *(Figure 77)*, mais pas sur Mars ! Pourtant, toutes les vérifications menées sur le fragment de roche (que l'on n'appelle plus météorite) attestent de son origine martienne.

Pour accentuer le mystère, les photos de la surface martienne ont révélé des particularités localisées dans la partie sud de la planète, surnommées par les astronomes « la cité inca ». Elles donnent l'impression d'une série de murs abrupts, en sections rectangulaires ou carrés (*Figure 78*, Mariner 9 – cliché 4212-15). John McCauley, géologue de la NASA, les a commentées ainsi : « Les arêtes sont continues, ne montrent aucune brèche, l'ensemble se dresse au-dessus des plaines environnantes et de petites collines comme les remparts d'une ancienne ruine. »

Ce mur immense, ou cette enfilade de blocs de pierres liées et façonnées entre elles, ressemble étonnamment à certaines structures elles aussi colossales et tout aussi énigmatiques sur Terre,

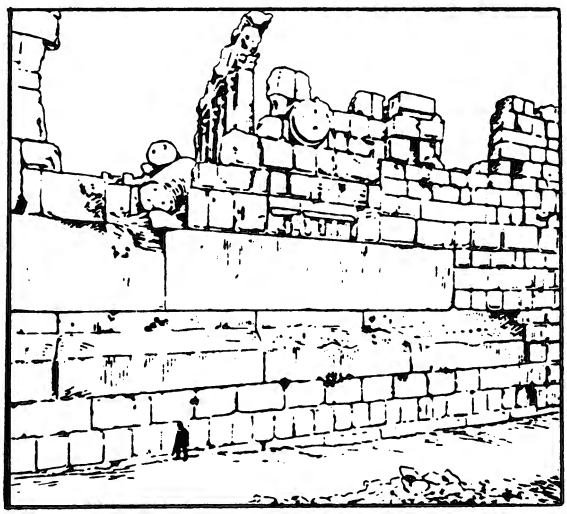


Figure 78

comme le mur géant de blocs de pierre énormes qui forment la base de la large plate-forme de Baalbek, au Liban *(Figure 79)*. Ou les murs parallèles de Sacsayhuamán au-dessus de Cuzco, au Pérou *(Figure 80)*, composés de pierre plus brutes mais également impressionnantes, au dessin zigzaguant. Dans *Les marches du Ciel* et « Les royaumes perdus[119] », j'ai attribué ces deux structures aux Anunnaki/Néphilim. Mais après tout, les singularités sur Mars s'expliquent peut-être comme phénomènes naturels. Les mensurations des blocs, longs de 4,2 à sept kilomètres, pourraient avoir été signés par la nature plutôt que par des individus, d'où qu'ils viennent. Pourtant, en l'absence d'explication naturelle avérée, rien ne vient démentir que ces structures ne soient les restes de constructions artificielles – si les « géants » du Proche-Orient et des traditions andines ont aussi visité Mars…

La notion de « canaux » sur Mars a été laissée pour compte jusqu'à ce que des scientifiques – après des décennies de moque-

[119] *Op. cit.*



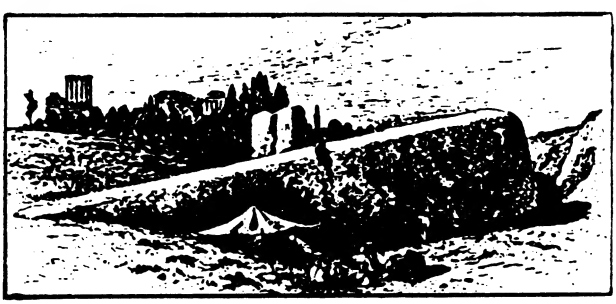


Figure 79

ries – ne s'aperçoivent que ce que Schiaparelli et Lowell avaient observé et cartographié était bien, en fait, les lits asséchés de rivières. D'autres anomalies à la surface martienne défient toute explication naturelle. Comme ces « bandes » blanches qui courent en *lignes droites* sur d'innombrables kilomètres – parfois parallèles ou formant entre elles des angles, parfois croisées ou « sentiers » rétrécis. (*Figure 81*, croquis sur photo). Une fois de plus, la NASA ressortit l'hypothèse des orages de poussière et de vent pour les expliquer. Pourquoi non, même si la régularité, et en particulier

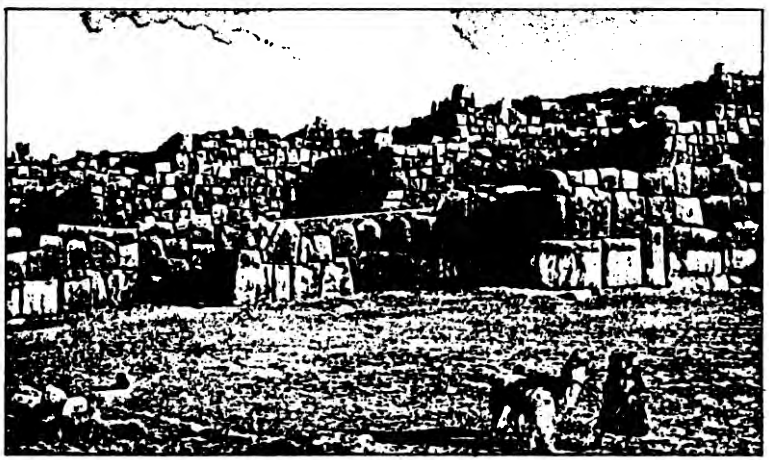


Figure 80

les intersections des lignes, semblent révéler une origine artificielle. Sur terre, la meilleure comparaison qui s'impose restent les célèbres lignes du plateau de Nazca, dans le sud du Pérou *(Figure 82)*, dessins expressifs attribués aux « dieux » par les autochtones.

Le Proche-Orient et les Andes sont réputés tous deux pour leurs pyramides – celles de Gizeh, immenses, uniques, celles de Mésopotamie et des premières civilisations américaines, avec les pyramides à degrés des ziggourats. Les images photographiées par Mariner et Viking semblent montrer des pyramides sur Mars. Ou ce qui ressemble à des pyramides.

Ces formes pyramidales à trois côtés, sur le plateau d'Elysium (carte *Figure 83*), dans la région dite Trivium Charontis, avaient d'abord été remarquées sur les clichés 4205-78, du 8 février 1972, et 4296-23, pris six mois plus tard, de Mariner 9. Ces images attiraient l'attention sur deux paires de « structures pyramidales en tétraèdre », selon la prudente terminologie scientifique. Une paire rassemblait deux énormes pyramides, l'autre se composait de deux formations beaucoup plus petites, le tout disposé en losange *(Figure 84)*. À nouveau, la taille des « pyramides » – les plus mas-

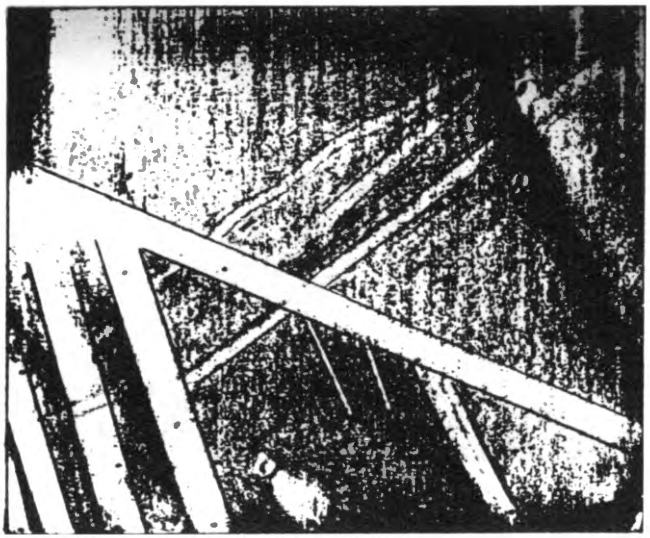


Figure 81

sives mesurent 2,8 kilomètres de large et sept cents mètres de haut – plaide plutôt en faveur d'un phénomène naturel. Une étude parue dans *Icarus*[120] expose quatre théories pour l'expliquer, critiquées, entre autres, par David Chandler (*Life on Mars,* « La vie sur Mars ») et l'astronome Francis Graham (dans *Frontiers of Science*, « Aux frontières de la science », novembre-décembre 1980). Les structures ont été photographiées à six mois d'intervalle, sous des angles et des éclairages solaires différents : pourtant, elles conservent leurs formes nettes de tétraèdres. De quoi en convaincre beaucoup qu'il s'agit bien de structures artificielles, quoique leur immense taille reste inexplicable.

« Vu l'absence jusqu'à ce jour de toute explication facilement acceptable, écrit alors Chandler, il n'y a aucune raison d'exclure la conclusion la plus immédiate : peut-être ont-elles été bâties par des

[120] Par Victor Ablordeppy et Mark Gipson (vol. 22, 1974).

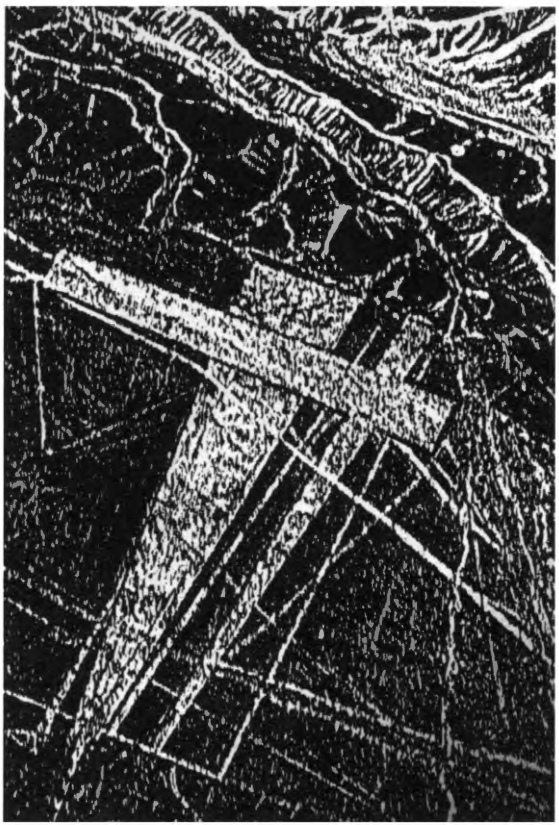


Figure 82

êtres intelligents ? » Quant à Francis Graham, à son tour soucieux de ne pas écarter l'hypothèse que ces constructions soient les « œuvres d'une race ancienne de Martiens », il s'est demandé ce que pourraient découvrir des explorateurs futurs dans les salles intérieures de ces structures, des entrées enfouies ou des inscriptions qui pourraient avoir résisté à « dix millénaires d'érosion par les vents ».

D'autres « pyramides » aux facettes lisses en nombre variable ont attiré l'œil des chercheurs qui ont analysé les photos martiennes. L'intérêt s'est surtout focalisé sur la région de Cydonia

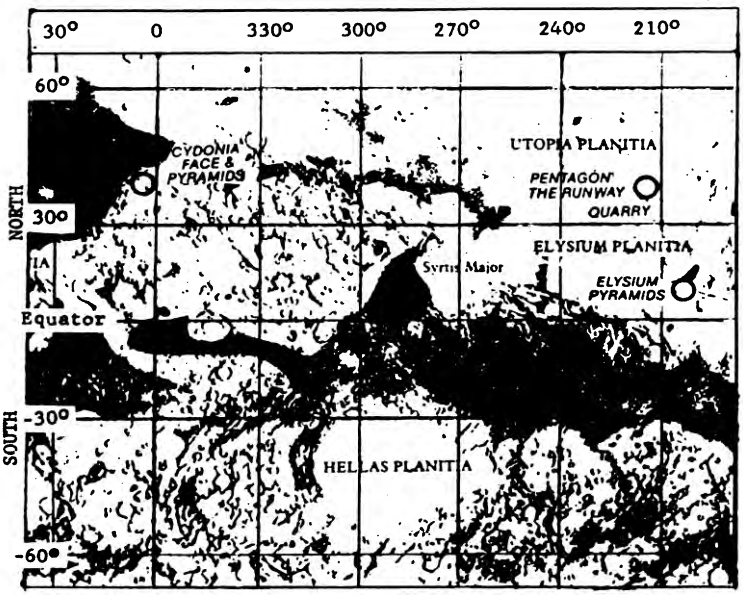


Figure 83

(carte, *Figure 83*), avec son lot de controverses : un groupement de structures peut-être artificielles semble aligné sur ce que d'aucuns ont nommé un « sphinx » martien, à l'est des singularités. Il est facilement visible sur une photo de la NASA *(Planche E).* On y a vu un soubassement rocheux porteur des traits d'un visage de type humain bien proportionné, coiffé d'une sorte de casque présumé *(Figure 85)*, avec une bouche légèrement ouverte et des yeux qui semblent vous fixer directement, du moins si vous vous trouvez haut au-dessus du sol martien. Le « visage » lui aussi est immense, à l'échelle des autres « monuments » – ainsi nomme-t-on les singularités potentiellement artificielles. Il s'étend sur près de 1,4 kilomètre en longueur, et s'élève à sept cents mètres au-dessus du plateau environnant, à en juger par son ombre.

Même si l'officiel de la NASA qui examina les photos reçues de l'orbiteur Viking 1, le 25 juillet 1976, « tomba presque de sa

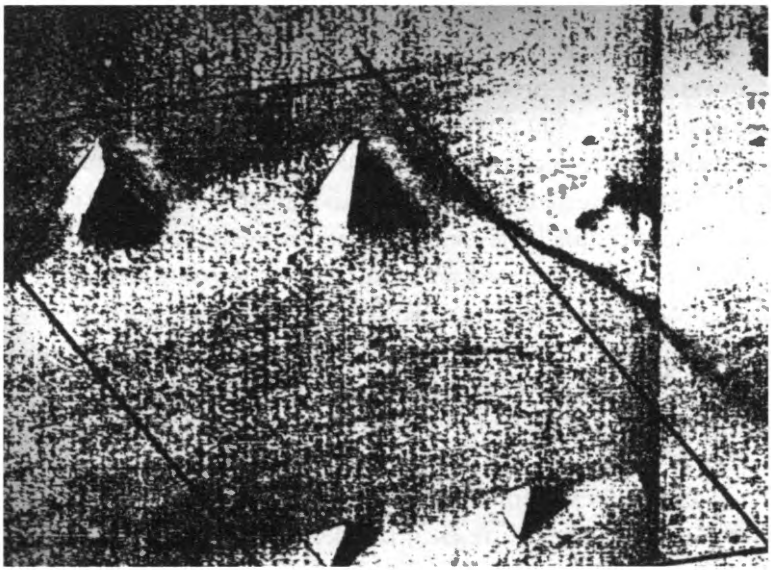


Figure 84

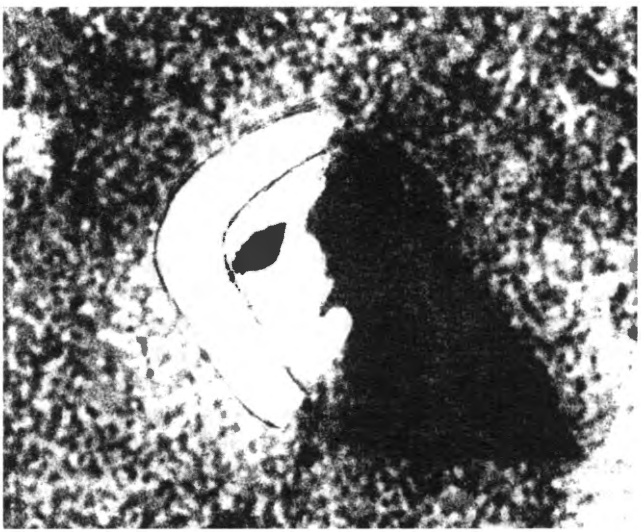


Figure 85

chaise » en découvrant « le visage » et en lâchant l'« Oh, mon Dieu » de circonstance, la photo fut malgré tout classée avec des milliers d'autres, sans autre procès : on considéra qu'une similitude avec un visage humain n'était qu'un simple jeu d'ombres et de lumière sur un rocher érodé par des forces naturelles (eau, vent). Du reste, à la question de certains journalistes qui étaient tombés sur l'image, le chef scientifique de la mission avait affirmé qu'une photo prise quelques heures plus tard ne montrait plus du tout cette coïncidence (des années après, la NASA a reconnu que cette déclaration était fausse, trompeuse et malheureuse ; la région, « quelques heures plus tard » s'était trouvée plongée dans l'obscurité. « Et d'autres photos existaient bel et bien qui révélaient distinctement le visage[121] »).

Trois années se sont écoulées. Vincent DiPietro, ingénieur en électronique et spécialiste en imagerie, qui se souvenait avoir vu le « visage » dans un magazine populaire, tomba sur l'image martienne alors qu'il feuilletait les archives du National Space Science Data Center. La photo de Viking, sous le numéro de catalogue 76-A-593/17384, était simplement titrée « *Head* » (« La Tête »). Celle de DiPietro refléta alors la surprise : pourquoi la photo portait-elle un titre pareil, archivée dans un centre de stockage scientifique, alors qu'on avait nié l'existence même de l'artefact ? Il se lança à la recherche de l'image originale de la NASA en compagnie de Greg Molenaar, chercheur en informatique chez Lookeed. Ils trouvèrent non pas une, mais deux photos (image 070-A-13, *Planche F*). Leur récolte s'enrichit par la suite de plusieurs autres images de la région de Cydonia, prises par des caméras distinctes de l'orbiteur de Viking, du côté droit et du côté gauche des « sin-

[121] Le 8 avril 1998, la sonde Mars Global Surveyor jette un froid dans le clan des tenants d'un visage humain : l'image rapprochée révèle une structure apparemment naturelle qui exige beaucoup d'imagination pour que l'on y reconnaisse un visage humain. D'aucuns y voient une apparence mi-humaine mi-léonine et évoquent alors le Sphinx de Gizeh, ou n'hésitent pas à parler de retouches… Un mystère demeure : le soubassement immense de « l'ex-visage » conserve une régularité qui fait penser à certains, malgré tout, qu'il est artificiel. NDT.

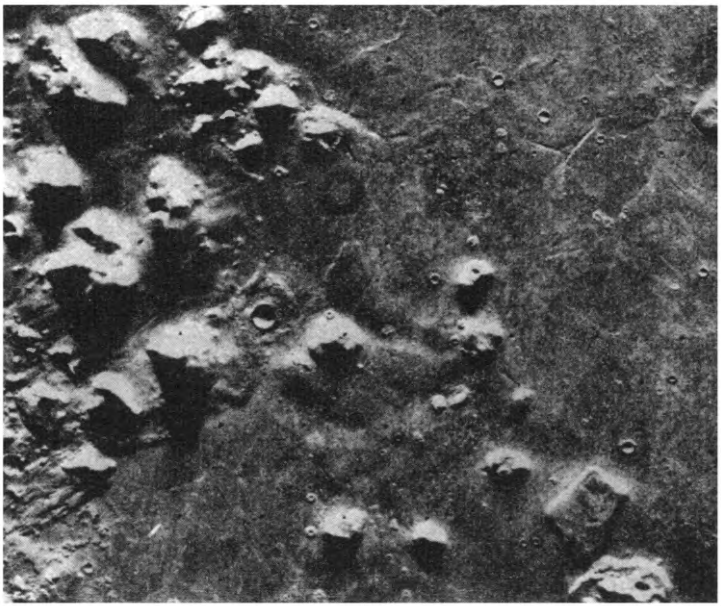


Planche E



Planche F

gularités » (désormais au nombre de onze). Le visage était visible sur toutes, en compagnie de monuments pyramidaux et autres objets insolites. Les deux hommes affinèrent le document grâce à des agrandissements et des traitements d'image sophistiqués : cette fois, ils se convainquirent qu'il avait été sculpté artificiellement.

Forts de leurs résultats, ils les exposèrent à la conférence *L'affaire Mars* de 1981. Loin de les acclamer, les spécialistes dans l'assistance accueillirent leurs assertions avec froideur – peut-être pour ne pas risquer de devoir admettre que le « visage » était l'œuvre d'êtres intelligents, de « Martiens », habitants disparus de la planète. Une perspective totalement inacceptable. DiPietro et Molenaar publièrent leurs travaux (*Unusual Mars Surface Features,* « Objets insolites sur Mars ») à compte d'auteurs. Ils eurent toutes les peines du monde à ne pas être associés aux « spéculations extravagantes » qui fleurirent à propos des « objets insolites ». Tout ce qu'ils soutenaient, eux, écrivaient-ils à la fin du livre, était « que les singularités ne semblaient pas naturelles, et qu'elles justifiaient une enquête plus approfondie ». Pourtant, la NASA ne voulut pas entendre parler d'une exploration du « visage » au cours des missions futures. Il ne s'agissait que d'un rocher naturel, à ressemblance anthropomorphique.

La « cause » du « visage de Mars » connut ses supporters, dont Richard C. Hoagland, écrivain de science-fiction, ancien consultant au Goddard Space Flight Center. Il organisa une téléconférence intitulée *The Independant Mars Investigation Team* (« Équipe indépendante pour une enquête sur Mars »). Son objectif : inciter un parterre représentatif de scientifiques et de spécialistes à se pencher sérieusement sur les singularités et autres données pertinentes. Un tel groupe finit par se réunir, avec, entre autres, Brian O'Leary, scientifique et astronaute, et David Webb, membre de la Commission de l'espace de l'administration américaine. Leurs conclusions : 1) ils reconnaissaient dans le « visage » et les « pyramides » des structures artificielles. 2) Ils disaient penser qu'ils étaient l'œuvre d'êtres intelligents vivant jadis sur la planète.

À la lecture de leurs rapports, j'avais été particulièrement surpris par l'une de leurs suppositions : l'orientation du visage et de la pyramide majeure tendait à penser qu'ils avaient été édifiés il y a un million d'années environ, en alignement avec le lever du soleil au solstice martien. Quand Hoagland et son collègue, Thomas Rautenberg, informaticien, m'avaient demandé de commenter leur ensemble de preuves photographiques, j'avais souligné que les Anunnaki/Néphilim, selon moi, s'étaient d'abord posés sur Terre il y a quatre cent cinquante mille ans. La datation des monuments de Mars de Hoagland et Rautenberg, qui correspondait à mon calendrier, n'était peut-être pas une coïncidence. Malgré quelques réserves, Hoagland consacra pas mal de pages à mes écrits et à la source sumérienne des Anunnaki dans son livre « Les monuments martiens[122] ».

On parla tant des conclusions de DiPietro, Molenaar et Hoagland que la NASA se sentit tenue de démentir à nouveau. De façon tout à fait inattendue, le National Space Flight Center de Greenbelt, Maryland – chargé de fournir au public des copies des données de la NASA – a joint aux photos du visage les réfutations des interprétations non orthodoxes de ces images. Ces réfutations consistaient en un document de trois pages, daté du 6 juin 1987, signé Paul Butterworth, planétologue officiel du Centre. « Il n'y a aucune raison de croire que cette montagne-là, semblable à des dizaines de milliers d'autres sur la planète, ne soit pas le fruit des processus géologiques naturels qui ont produit toutes les autres singularités du sol de Mars. Compte tenu du nombre élevé de montagnes sur Mars, il n'est pas surprenant que certaines puissent nous évoquer des objets familiers. Rien n'est plus familier qu'un visage humain. Je cherche encore la "main de Mars" et la "jambe de Mars" » !

---

[122] *The Monuments of Mars, A City on the Edge of Forever*, North Atlantic Books, 5e édition 2002. Ouvrage non traduit en français. On pourra consulter avec profit *Vestiges sur Mars*, Nicolas Montigiani, Carnot, 2004. NDT.

« Aucune raison de croire » que la singularité ne soit pas naturelle n'a rien d'un argument factuel à même de balayer l'opinion contraire. Les partisans de l'artificialité des monuments offrent, eux aussi, des « raisons de croire » qu'il s'agit de structures artificielles. Malgré tout, il est vrai que l'on trouve sur terre des montagnes et des collines qui donnent l'apparence de têtes humaines ou animales sculptées. Elles ne sont pourtant l'œuvre que de la nature. Est-ce le cas des « pyramides » du plateau d'Elysium ? De la « cité inca » ? Possible. Il n'empêche que le visage et quelques structures dans son environnement, notamment celles qui présentent des côtés droits, demeurent une énigme quelque peu stimulante.

Une étude d'une grande portée scientifique signée Mark J. Carlotto, chercheur en optique, fut publiée dans le numéro de mai 1988 du fort prisé magazine *Applied Optics.* Carlotto usa de logiciels de traitement graphique pour créer une représentation tridimensionnelle du visage. Pour ce faire, il choisit quatre clichés pris par quatre caméras de Viking au cours de quatre orbites distinctes. Il annexa dans son étude des informations détaillées sur les procédures optiques complexes et les algorithmes mathématiques de l'analyse en trois dimensions. Ses conclusions : nous avions bien affaire à un visage humain, bisymétrique. La partie plongée dans l'ombre révélait l'orbite de l'autre « œil » et une « structure fine d'une bouche suggérant des dents ». Carlotto confirma qu'il s'agissait « de particularités faciales et non d'un phénomène transitoire » ou d'un jeu d'ombres et de lumière. « Bien que les images de Viking ne soient pas d'une résolution suffisante pour que l'on puisse identifier les mécanismes qui ont créé ces objets, les résultats semblent indiquer à ce jour qu'ils pourraient ne pas être naturels ». *Applied Optics* jugea l'analyse suffisamment sérieuse pour l'ériger en page de couverture. *New Scientist* lui consacra un reportage avec interview de son auteur. Le journal se fit l'écho d'une suggestion de Carlotto : « Qu'au moins ces objets énigmatiques – le visage, les singularités pyramidales proches surnommées "la cité" – soient examinés au cours des explorations de Mars à venir, telle la mission

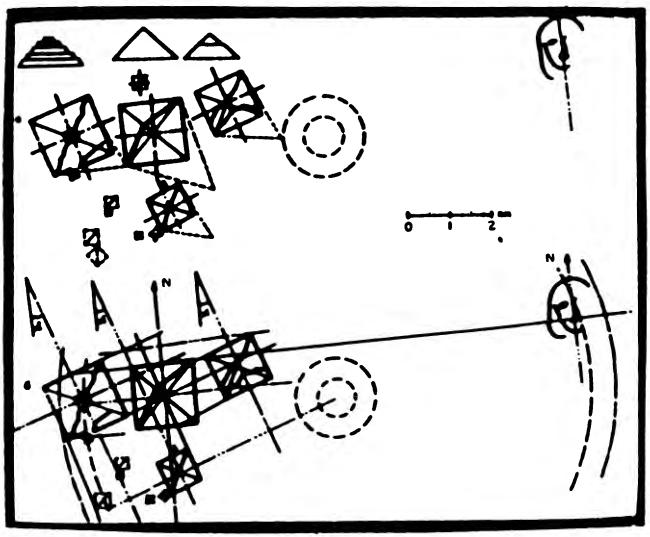


Figure 86

soviétique Phobos ou la mission américaine Mars Observer[123] ».

La presse soviétique, à l'époque sous le contrôle de la censure, a publié et republié des articles de Vladimir Avinsky, éminent chercheur en géologie et minéralogie, qui soutient l'origine non naturelle des monuments. L'aérospatiale soviétique annonçait sans ambiguïté la couleur. Le Dr Avinsky abordait deux points essentiels : *primo*, la faible gravité de Mars pouvait aider les bâtisseurs à réaliser des ouvrages gigantesques. *Secundo*, un cercle sombre, clairement visible dans la région plate entre le visage et les pyramides, était pour le savant « le centre de la configuration tout entière [...] du complexe martien » et de son agencement *(Figure 86)*. Pendant ce temps, la version des scientifiques de la NASA pour le cercle

[123] Depuis, Carlotto a complètement refondu son étude à partir de la nouvelle image du « visage » *a priori* beaucoup moins anthropomorphe. Les traitements qu'il a fait subir à l'image le conduisent aux mêmes conclusions : il estime que la symétrie potentiellement artificielle » a été recouverte par les sables. *Symmetry and Geometry of the Face on Mars Revealed, New Frontiers in Science*, Vol. A, n° 1, automne 2001. NDT.

sombre est de l'assimiler à « une tache d'eau sur les objectifs de l'orbiter de Viking »…

Si l'on exclut l'idée que les Terriens aient pu avoir développé, il y a des dizaines de milliers ou même un demi-million d'années, une civilisation avancée et une technologie sophistiquée, avec voyage dans l'espace, conquête de Mars et construction des monuments, dont le visage, il ne reste que deux autres hypothèses logiques : des êtres intelligents ont évolué sur Mars, y ont élevé des constructions mégalithiques, et accessoirement nous ressemblaient (ou l'inverse). Thèse hautement improbable en l'absence du moindre micro-organisme dans le sol de Mars et sans preuve de vie animale ni végétale à même, entre autres, de procurer de la nourriture à des Martiens « humains », de susciter le développement d'une population martienne semblable aux Terriens et désireuse au passage de reproduire des formes de constructions terrestres…

Il ne reste donc qu'une autre hypothèse plausible : des êtres intelligents, ni de la Terre ni de Mars, maîtres du voyage spatial, ont exploré cette partie du système solaire il y a un demi-million d'années. Ils s'y sont installés, et ont laissé des monuments, sur la Terre comme sur Mars. Les seuls dont on ait trouvé la preuve de l'existence – dans les textes sumériens, bibliques, dans toutes les anciennes « mythologies » –, ce sont les Anunnaki de Nibiru. Nous savons à quoi ils ressemblent : ils nous ressemblent. Parce qu'ils nous ont fait leur ressembler. À leur image comme à leur ressemblance *(Genèse)*.

Leur visage « humain » transparaît dans d'innombrables œuvres anciennes, dont le célèbre sphinx de Gizeh *(Figure 87)*. D'après les inscriptions égyptiennes, son visage était celui d'Horem-Akhet, le « dieu Faucon de l'Horizon », une épithète de Râ, premier-né d'Enki, qui pouvait planer jusqu'aux extrémités du ciel dans son Bateau céleste.

Le sphinx de Gizeh était orienté de telle façon que son regard fixe s'alignait précisément sur l'est, le long du trentième parallèle, en direction du port de l'espace des Anunnaki, dans la péninsule

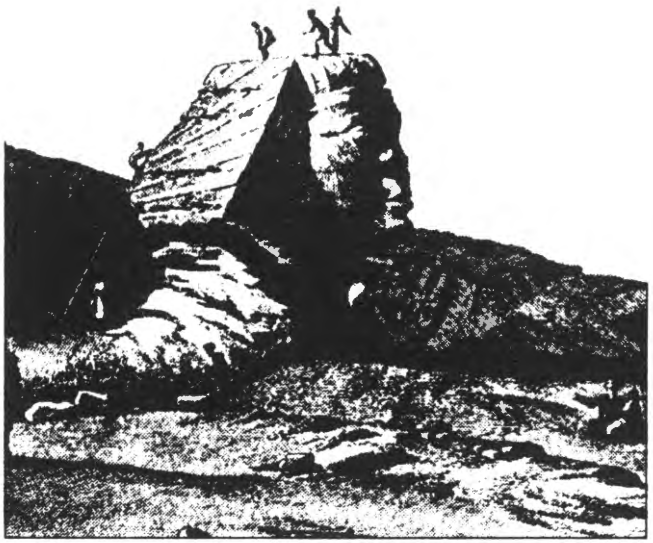


Figure 87

du Sinaï. Les textes attribuent au Sphinx (et aux chambres souterraines que l'on suppose exister sous le monument) des fonctions de communication :

> *Un message provient du Ciel ;*
> *Héliopolis l'entend, il est répété à Memphis*
> *par le Clair Visage.*
> *Il est cité à l'ordre du jour de l'écrit de Thot*
> *par égard pour la ville d'Amen* [...]
> *Les dieux agissent en fonction de l'ordre.*

Si le « Clair Visage » – le sphinx de Gizeh – est bien un « transmetteur de message » comme le suggère ce passage, alors se pose la question de la fonction du visage sur Mars. Les êtres intelligents qui sont censés l'avoir bâti n'ont pas agi sans une raison logique. Était-ce dans le but, comme le sous-tend le texte égyptien, d'envoyer le « message du Ciel » au sphinx sur la Terre ? Un « ordre »,

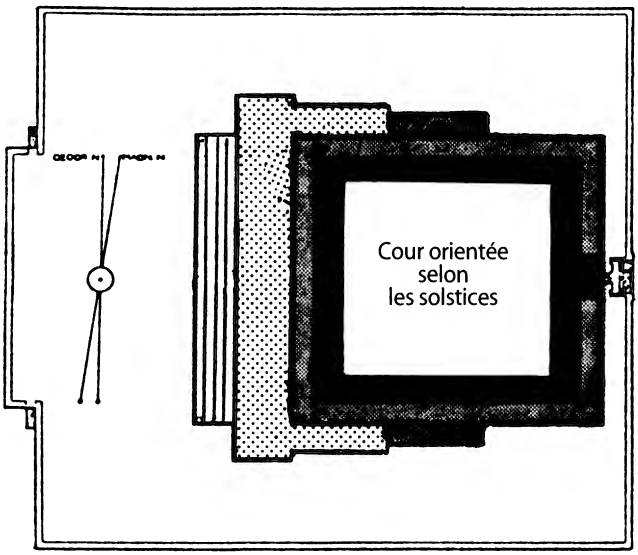


Figure 88

auquel se pliaient les dieux, envoyé d'un Visage à un autre Clair Visage ?

Mais alors, on s'attendrait à trouver des pyramides à proximité, comme on en trouve à Gizeh. En Égypte, trois pyramides uniques et exceptionnelles, deux colossales et une plus petite, s'élèvent en symétrie entre elles et avec le sphinx. Or, le Dr Avinsky discerne bien trois vraies pyramides dans la région voisine du visage de Mars.

Les pyramides de Gizeh ne sont pas l'œuvre des pharaons, elles ont été construites par les Anunnaki[124]. Avant le Déluge, leur port spatial se trouvait en Mésopotamie, à Sippar (« Cité de l'oiseau »). Après le Déluge, il fut implanté dans la péninsule du Sinaï où les deux grandes pyramides de Gizeh, deux montagnes artificielles, servaient de balises pour le corridor d'accès. Son sommet était ancré

[124] Des preuves en sont présentées dans les volumes de la série *The Earth Chronicles*.

sur le mont Ararat, éminence naturelle la plus visible du Proche-Orient. Si les pyramides de la région de Cydonia répondaient aux mêmes fonctions, sans doute alors avaient-elles un lien avec la hauteur visible de partout sur Mars, le mont Olympe.

Le site principal de production d'or des Anunnaki quitta le sud-est de l'Afrique pour s'établir dans les Andes. Leur centre de la métallurgie se dressait désormais sur les rives du Lac Titicaca, à l'emplacement actuel des ruines de Tiahuanaco et de Puma Punku. À Tiahuanaco, les édifices principaux, reliés au lac par des canaux, étaient la « pyramide », appelée Acapana, un tertre massif agencé

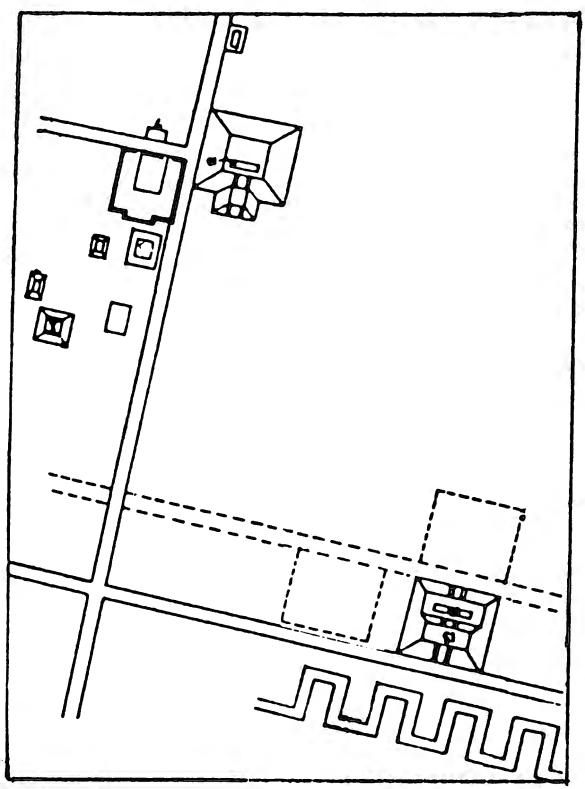


Figure 89

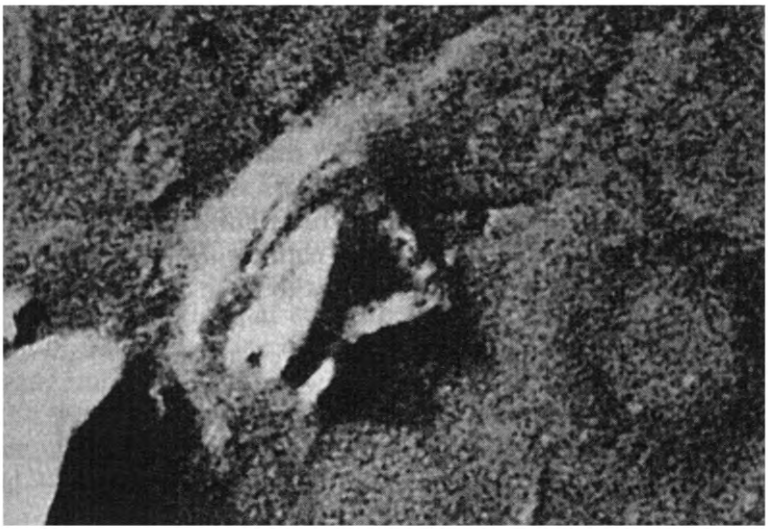


Planche G

en usine de transformation des minerais, et le Kalasasaya, structure carrée, « creuse », à finalité astronomique (il était orienté en alignement avec les solstices, *Figure 88*[125]). Puma Punku donnait directement sur la rive du lac. Remarquable par ses « enceintes dorées » assemblées en immenses blocs de pierre le long d'une série de jetées en frise *(Figure 89)*.

Retour sur Mars. Les caméras en orbite y ont photographié deux structures insolites parmi d'autres qui me paraissent presque certainement artificielles – *toutes deux semblent imiter les structures des rives du lac Titicaca dans les Andes.* L'une, qui évoque le Kalasasaya, est la première singularité à l'ouest du « visage », juste au-dessus (au nord) du cercle sombre mystérieux *(Planche E)*. Un agrandissement *(Planche G)* laisse entrevoir une partie sud encore debout

[125] La pyramide à étages de 210 mètres de côté sur 15 mètres de hauteur, Acapana, est bâtie sur un monticule naturel. Le Kalasasaya forme à sa partie supérieure une dépression, peut-être également réservoir d'eau. Il occupe une superficie de 18 000 m^2, délimitée par des blocs taillés, semblables à des menhirs. NDT.



Planche H

et constituée de deux murs massifs distincts, parfaitement droits, se rencontrant selon un angle qui paraît aigu à cause de la parallaxe photographique, mais qui est en fait parfaitement droit. La structure – naturelle ? impossible, même avec beaucoup d'imagination – semble s'être effondrée dans sa partie nord, sous l'impact d'un rocher énorme venu la heurter à l'occasion d'un bouleversement.

L'autre structure, étrangère à un processus d'érosion naturelle, s'étend juste au sud du « visage », dans une zone de singularités chaotiques. Quelques-unes de ces singularités montrent des parois étonnamment droites *(Planche H)*. Une structure est séparée par ce qui a pu être un canal ou un cours d'eau – les observateurs conviennent tous que la zone s'étale sur les rivages d'une ancienne mer martienne ou lac martien. La paroi saillante qui fait face au « canal » n'est pas rectiligne. Elle est comme « chemisée » par une série « d'indentations » *(Planche H)*. Gardons en tête que toutes ces photos ont été prises d'une altitude de l'ordre de mille sept cents mètres de la surface. Il est possible d'y discerner un réseau de grandes jetées – tout comme à Puma Punku.

Les deux structures que n'explique pas un jeu d'ombres et de lumière évoquent des similitudes avec les aménagements et les agencements des rives du lac Titicaca. Ces similitudes renforcent mon sentiment d'y voir les ruines de structures bâties par les mêmes architectes anunnaki. Mais, mieux, elles offrent un cadre d'hypothèse à leur but et fonction. D'autres singularités visibles dans la région d'Utopia vont conforter mes conclusions : examinez cette structure pentagonale (photo agrandie 086-A-07, NASA). Et une « piste » desservant ce que d'aucuns tiennent pour une preuve d'activité minière (photo/ 086-A-08, NASA – *Planches I et J*).

Les ports de l'espace des Anunnaki sur Terre, à en juger par les archives égyptiennes et sumériennes, consistaient en un « centre de contrôle de mission », des « balises d'atterrissage », un entrepôt souterrain et une grande plaine plate dont la surface naturelle servait de pistes. Le « centre de contrôle » et quelques « balises » se trouvaient à quelque distance du port proprement dit et des pistes. Quand le port spatial était dans la péninsule du Sinaï, le « centre de contrôle » fonctionnait à Jérusalem et les « balises d'atterrissage » installées à Gizeh, en Égypte (l'entrepôt en sous-sol du Sinaï est représenté dans les dessins d'une tombe égyptienne – voir la vignette à la fin de ce chapitre ; il fut détruit par des armes nucléaires en l'an 2024 avant J.-C.[126])

Que penser de ce qui évoque des pistes à la surface de la planète ? Vues de haut, elles ressemblent aux marques que dessinerait un objet pointu sur du lino. Elles sont comme des « éraflures » plus ou moins droites, griffées dans la plaine martienne. Ces marques ont été définies comme des particularités géologiques, des fissures naturelles du sol. Mais l'examen de la photo 651.A-06 *(Planche K)* de la NASA montre des « fissures » ou des pistes qui paraissent partir de la partie haute d'un ensemble géométrique aux parois rectilignes avec des « indentations » en forme de jetées ou de pontons, sur un

[126] L'auteur y est revenu en détail dans *Quand les géants dominaient sur Terre,* Macro Éditions, 2010. NDT.

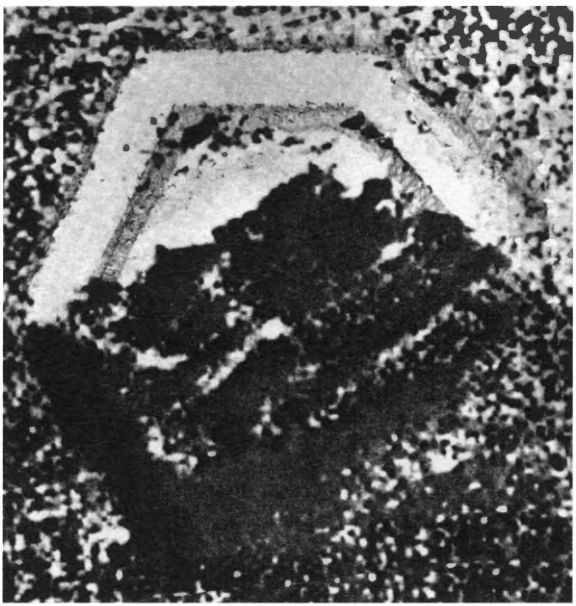


Planche I

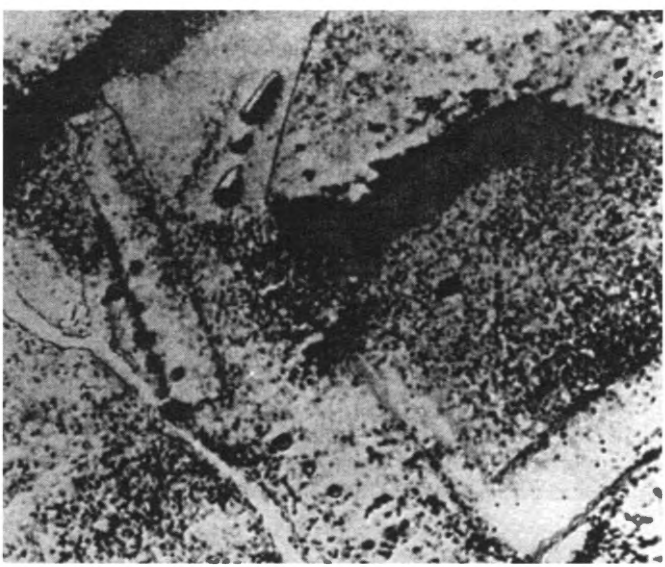


Planche J

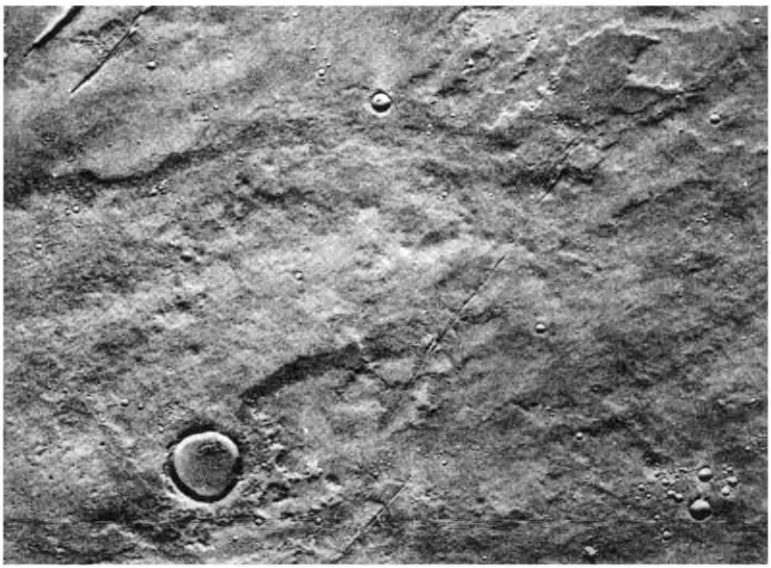


Planche K



Figure 90

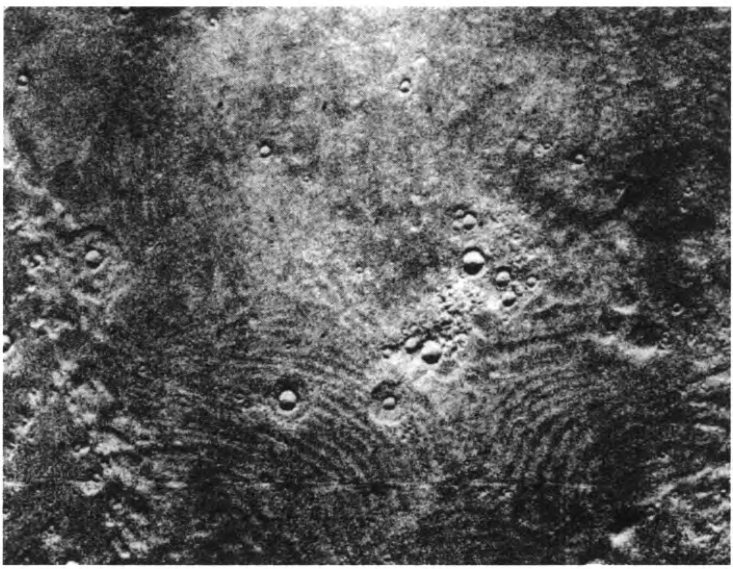


Planche L

côté. Les « pistes » mènent aux rives de ce qui fut visiblement un lac il y a très longtemps. Cette construction est à présent presque entièrement enterrée sous les sables apportés par les vents.

D'autres photos aériennes *(Figure 90)* montrent des stries sur un escarpement au-dessus du grand canyon de Valles Marineris, près de l'équateur martien. Ces « pistes » ne se contentent pas de suivre les contours du terrain, elles s'entrecroisent en un dessin qu'il est difficile de qualifier de naturel.

Si un vaisseau spatial étranger cherchait des signes de vie sur Terre, dans des régions sans villes, on estime que les pistes que nous nommons « routes » révéleraient la présence d'être intelligents, tout comme les motifs rectilignes des terres cultivées. La NASA la première a fourni ce qui pourrait alimenter le début d'une preuve d'activité agricole intentionnelle sur Mars. Le cliché 52-A-35 *(Planche L)* montre une série de « sillons » comme s'ils entouraient une ferme – semblables à ceux que l'on rencontre dans les hautes montagnes de la vallée sacrée du Pérou. Quand la photo

fut publiée, le 18 août 1976, la légende rédigée par le Centre d'informations de la NASA, à Pasadena, expliquait :

« Des marques géométriques curieuses, si régulières qu'elles en apparaissent quasi artificielles, sont visibles sur cette photo de Mars prise par l'orbiteur de Viking 1 le 12 août, d'une distance de deux mille cinquante-trois kilomètres. »

Les marques courbes occupent une dépression peu profonde, ou un bassin, formé(e) probablement par l'érosion du vent. Les marques – environ un kilomètre entre sommets – sont des crêtes peu élevées alternant avec leurs vallons. Elles pourraient avoir été formées selon le même processus d'érosion.

Les contours parallèles ressemblent beaucoup à une vue aérienne d'un sol labouré.

La similitude de cette zone avec le « champ d'un fermier après les labours » sauta aux yeux à la réception de l'image. Commentaire de Michael Carr, responsable de l'équipe des images : « Nous recevons des choses étranges, c'est très curieux... Il est difficile de penser à une cause naturelle, les rayures sont tellement régulières. » Moins curieuse sans doute, la localisation : dans la région de Cydonia, site du « visage » et autres singularités énigmatiques !

Dans l'Elysium, où fut remarqué le groupe de pyramides à trois côtés, apparaît une zone évoquant une irrigation artificielle *(Planche M)*. Scientifiquement, on y voit des « dépôts d'eau de fonte, avec des canaux d'écoulement » (décrits par certains comme des « motifs gaufrés »). Ils seraient dessinés naturellement par les interactions de l'activité volcanique et de la glace du sol, cause de ces « écroulements ». Mais ils ressemblent en outre aux pratiques agricoles de civilisations anciennes d'Amérique centrale et du Sud récemment mises en évidence. Lesquelles mettaient en œuvre de vastes cultures dans des régions arides mais aux importantes réserves d'eau souterraine, en cultivant des « îles » formées par des canaux d'irrigation. Certes, l'explication de ces formations par un processus naturel complexe est parfaitement acceptable. Mais pas en présence de tant d'autres énigmatiques singularités. Elles

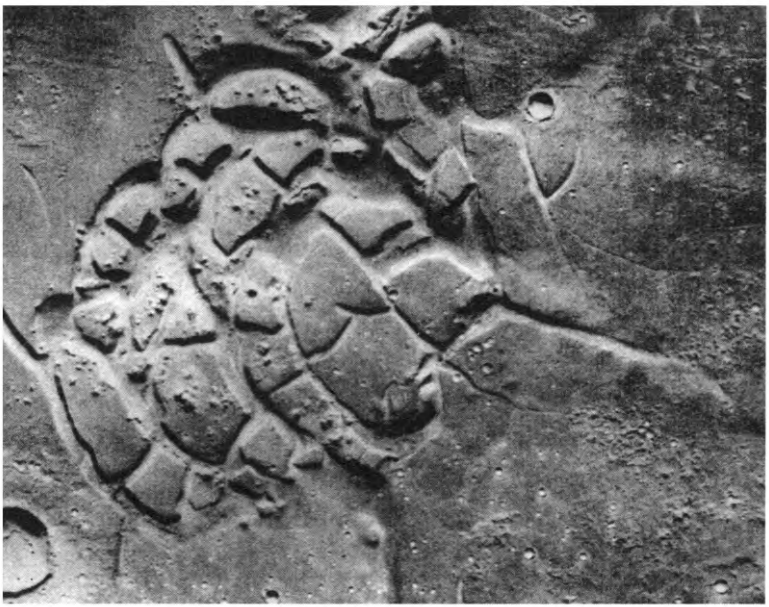


Planche M

plaident tout autant en faveur de l'hypothèse d'activités de type humain sur Mars.

Les Anunnaki décomptaient les planètes de l'extérieur vers l'intérieur du système solaire : Mars était la sixième planète. Par conséquent, les Sumériens la représentaient par le symbole d'une étoile à six branches (la septième planète, la Terre, par une étoile à sept branches, ou simplement à l'aide de sept points). En lisant ces symboles comme autant d'indices, libre à nous de décrypter une étonnante image sumérienne imprimée sur un sceau cylindrique *(Figure 91)*. Un vaisseau spatial, tous panneaux solaires et antennes déployés, passe entre la sixième et la septième planète, c'est-à-dire entre Mars et la Terre (les sept points pour la Terre s'accompagnent du symbole du croissant de lune). Un Anunnaki ailé (une façon de représenter les membres du corps des astronautes anunnaki)

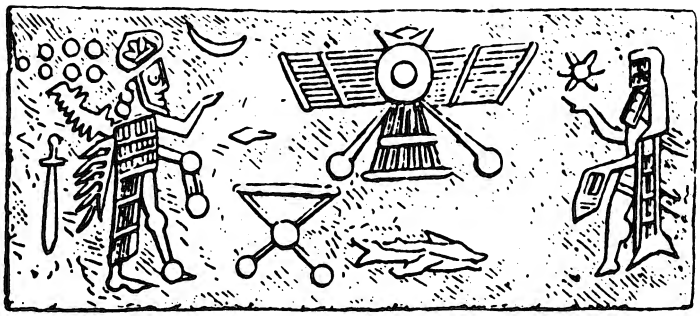


Figure 91

porteur d'un instrument, accueille un autre personnage qui est de toute évidence sur Mars, casqué (du matériel est attaché à son « équipement ») et qui tient lui aussi un instrument. Teneur apparente de leur échange : « L'astronef a quitté Mars et est à présent en chemin pour la Terre » (le symbole du double poisson sous l'engin spatial représente le signe des Poissons).

Des listes poinçonnées sur des tablettes d'argile, trouvailles d'archéologues, offrent, selon la coutume d'alors, des épithètes sous forme de noms, porteuses d'informations sur la personne ou l'objet désigné(e). L'une des épithètes de Mars était *Simug*, qui signifiait « forgeron », honorant le dieu Nergal auquel était associée la planète à l'époque sumérienne. Fils d'Enki, il avait la responsabilité des domaines africains où entraient les zones d'exploitation de l'or. Mars était aussi appelé UTU.KA.GAB.A, qui signifiait « Lumière établie à la porte de l'eau ». On l'interprétera soit comme la position de la planète proche de la ceinture d'astéroïdes qui sépare les « eaux supérieures » des « eaux inférieures », soit comme une source d'eau pour les astronautes venus d'au-delà les planètes géantes Jupiter et Saturne, plus dangereuses, moins hospitalières.

Plus parlantes encore, les listes planétaires sumériennes qui décrivent les planètes aux passages des Anunnaki en route vers la Terre. Mars était appelé MUL APIN – « Planète où la route exacte est

fixée ». Le même nom se retrouve sur une tablette circulaire étonnante, rien de moins que la copie d'une carte de l'itinéraire d'un voyage d'Enlil, de Nibiru à la Terre. Elle montre graphiquement la « bonne direction » à prendre à partir de Mars.

Un texte babylonien consacré au festival d'*Akitu* est encore plus révélateur du rôle que Mars, ou les aménagements spatiaux à sa surface, a joué pour les voyages des Anunnaki sur la Terre. Emprunté aux traditions sumériennes, le festival commémore les rituels et parades symboliques observés tout au long des dix jours des cérémonies marquant la nouvelle année. À Babylone, la déité principale qui avait accaparé la suprématie au détriment des dieux antérieurs se nommait Marduk. Une marque de ce transfert de pouvoir est le changement du nom de la planète des dieux opéré par les Babyloniens : le nom sumérien *Nibiru* cède la place au babylonien *Marduk*.

Une partie des cérémonies de l'Akitu mettait en scène le vécu par Marduk des voyages des Anunnaki de Nibiru/Marduk vers la Terre. Chaque planète croisée au cours du vol se voyait symbolisée par une station le long du cheminement des processions religieuses. L'épithète de chaque planète, ou station, exprimait son rôle, son apparence ou ses traits propres. La station/planète Mars était désignée par « Le vaisseau du voyageur ». Je l'interprète ainsi : c'était sur Mars que les astronautes et les cargaisons en provenance de Nibiru étaient transférés à bord d'astronefs plus petits à destination de la Terre (aller-retour). En une navette Mars-Terre beaucoup plus fréquente que le passage unique de Nibiru tous les trois mille six cents ans dans le système solaire. À l'approche de la Terre, ces navettes s'arrimaient aux stations en orbite circumterrestre, stations habitées et manœuvrées par les *Igigi*. D'autres navettes de plus petite taille assuraient les allers-retours sur Terre. Elles rejoignaient en vol plané les « pistes » naturelles et décollaient en allumant leurs moteurs.

Les concepteurs des futures explorations spatiales de l'humanité ont imaginé pratiquement les mêmes navettes relais. Le moyen le plus efficace, pour eux, de vaincre les contraintes de la gravité ter-

restre est de bénéficier d'une station orbitale en apesanteur et de jouer sur la gravité plus faible de Mars (et de la Lune, selon leurs plans). La science, une nouvelle fois, retrouve les solutions d'un savoir oublié.

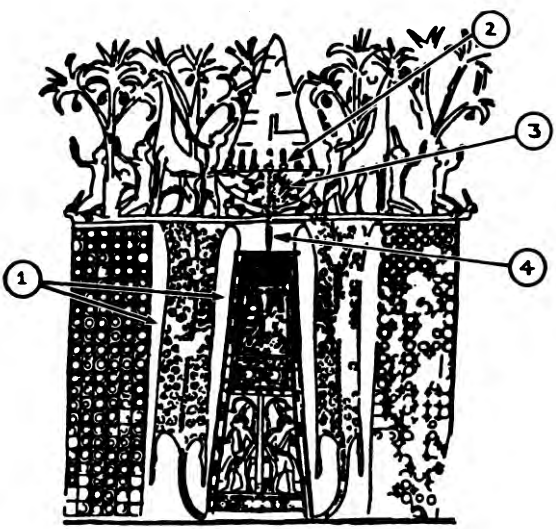
Les données photographiques de la surface de Mars comparées aux textes millénaires et à leurs illustrations, les similitudes entre structures martiennes et terriennes érigées par les Anunnaki, tout conduit à une seule conclusion plausible : *dans le passé, Mars fut le site d'une base spatiale.*

Il y a plus : des indices forts montrent que *cette ancienne base spatiale a été réactivée. De nos jours. En ce moment même.*

Dessein du dessin

À la mort du vice-roi égyptien Aÿ, sa tombe fut illustrée de scènes de sa vie et de ses travaux de gouverneur de la Nubie et du Sinaï pendant le règne du célèbre pharaon Toutankhamon. Parmi ces représentations, se trouvait ce dessin que j'interprète comme celui d'une fusée, son fuselage dissimulé dans une chambre souterraine, et son module conique de commande au sol, parmi les girafes et les palmiers.

Le dessin, reproduit dans *La 12e Planète* en compagnie d'un pictogramme sumérien comparable, à mes yeux un vaisseau spatial conçu par les Anunnaki, attira l'œil de Stuart W. Greenwood, ingénieur aérospatial qui dirigeait alors des recherches pour la NASA. Il a écrit dans *Ancient Skies*, de juillet-août 1977, revue de la *Ancient Astronaut Society*, qu'il avait trouvé dans ces dessins anciens les signes d'une technologie sophistiquée. Il attirait en particulier l'attention sur quatre « caractéristiques hautement significatives ». 1) La « coupe transversale de la paroi métallique entourant la fusée », qui



semble compatible avec « les parois d'une tuyère de poussée ». 2) La tête de la fusée au-dessus du sol, « qui évoque une capsule spatiale Gemini, jusque dans l'apparence des hublots ». 3) Son « bouclier antichaleur brûlé, altéré ». Enfin 4) cette hampe, ou aiguille, inhabituelle, semblable à celles que teste sans succès la NASA pour réduire le coefficient de traînée de la capsule, mais qui, dans le dessin, suggère qu'elle était rétractable et qu'elle pouvait ainsi surmonter le phénomène de surchauffe que la NASA avait été incapable de résoudre.

Il a estimé que « si les positions de la tête de la fusée et du corps, visibles dans le dessin, sont celles qui sont adoptées lors des manœuvres de rentrée dans l'atmosphère, l'onde de choc frapperait l'engin à Mach 3 environ (trois fois la vitesse du son) ».

Chapitre 12

Incident Phobos : panne ou guerre des étoiles ?

Le 4 octobre 1957, l'Union soviétique lance Spoutnik 1, premier satellite artificiel des Terriens. Elle ouvre à l'humanité le chemin de la Lune, les confins du système solaire et au-delà.

Le 12 juillet 1988, la même URSS fait décoller le vaisseau sans équipage Phobos 2. Il a failli provoquer le premier incident de la « guerre des étoiles » connu de l'humanité. Non pas la « guerre des étoiles », surnom de l'Initiative de défense stratégique chère à l'Amérique de Ronald Reagan. Mais bien *une guerre contre un peuple d'un autre monde.*

Phobos 2 était le second des satellites, après Phobos 1, à quitter la Terre en direction de Mars en ce mois de juillet 1988. Deux mois plus tard, Phobos 1 est déclaré perdu – en raison d'une défaillance radio nous dit-on. Phobos 2, lui, arrive dans la proximité de Mars sans souci en janvier 1989 et se place en orbite autour de la planète, première étape vers sa destination ultime : le transfert sur une autre orbite quasiment en tandem avec la petite lune martienne, Phobos (d'où le nom des sondes). Mission : l'explorer à l'aide d'un équipement ultrasophistiqué dont deux modules à déposer à sa surface.

Tout va bien jusqu'à ce que Phobos 2 s'aligne sur Phobos, la lune martienne. Puis, le 28 mars 1989, le centre soviétique de contrôle annonce soudain des « problèmes » de communication avec la sonde. Tass, l'agence soviétique officielle d'informations, rapporte : « Hier, Phobos 2 s'est montré dans l'incapacité de communiquer avec la Terre comme prévu à l'issue d'une manœuvre autour de la lune martienne Phobos. Les scientifiques du contrôle de la mission n'ont pu établir de contact radio stable. »

Ce communiqué donna à l'époque l'impression que le dysfonctionnement n'était pas définitif. Du reste, il affirmait que les scientifiques de la mission s'efforçaient de rétablir le contact avec Phobos 2. Les responsables du programme spatial soviétique, tout comme bon nombre de spécialistes occidentaux, étaient conscients de l'énorme investissement financier, prévisionnel, humain, et d'image que la mission Phobos représentait. Bien que lancé par les Soviétiques, il s'agissait en réalité d'un effort international à une échelle sans précédent, auquel participaient officiellement plus de treize pays européens (y compris l'ESA, Agence spatiale européenne, les principaux organismes scientifiques français et de l'Allemagne encore non réunifiée). Sans oublier les scientifiques américains et britanniques qui y contribuaient « personnellement » sous l'égide de leurs gouvernements. Il était donc compréhensible que le dysfonctionnement fût d'abord présenté comme une interruption de communication dont le rétablissement serait l'affaire de quelques jours. Les reportages de la presse et de la télévision soviétiques minimisèrent l'incident, insistèrent sur les efforts déployés pour rétablir les liaisons avec le vaisseau spatial. En réalité, les scientifiques américains associés au programme n'étaient pas informés officiellement de la nature de la panne. On leur avait laissé entendre que la coupure était due à la défaillance d'une unité de transmission de secours activée en relais de l'émetteur principal lui-même en défaut.

Le lendemain, tout en réaffirmant au public que le contact avec la sonde était envisageable, un officiel de haut rang, Nikolai A. Simyonov, de Glavkosmos, l'agence spatiale soviétique, laissa filtrer que l'espoir était mince. « Il y a 99 % de probabilités que Phobos 2 soit perdu pour de bon. » Ce jour-là, le choix de ses mots – ce n'était pas le *contact* avec la *sonde* qui s'était évanoui, mais bien la *sonde elle-même* qui était *« perdue pour de bon »* – n'attira pas spécialement l'attention.

Le 30 mars, l'envoyée spéciale à Moscou du *New York Times*, Esther B. Fein, mentionna que le présentateur de *Vremya,* principal journal d'informations du soir à la télévision soviétique, « avait

débité à toute vitesse les mauvaises nouvelles sur Phobos » et avait plutôt focalisé son sujet sur les découvertes à l'actif de la mission, déjà transmises. Les scientifiques soviétiques invités à l'émission « montrèrent quelques-unes des images transmises, mais admirent que les indices qu'elles révélaient restaient insuffisants pour comprendre Mars, Phobos, le Soleil et l'espace interplanétaire ».

De quelles « images », de quels « indices » parlaient-ils donc ?

On l'apprit le lendemain, quand les « papiers » publiés dans la presse européenne (mais curieusement pas dans les médias américains) se mirent à faire allusion à un « objet non identifié » apparu « sur les dernières photos prises par le vaisseau spatial ». Elles montraient un objet « inexplicable » ou une « ombre elliptique » sur Mars.

Une avalanche de nouvelles curieuses déferla de Moscou !

Le quotidien espagnol *La Época,* par exemple *(Figure 92),* titra en gros la dépêche du correspondant à Moscou de l'agence européenne d'informations EFE : *Phobos 2 a pris d'étranges photos de Mars avant de perdre le contact avec sa base.* Traduction de la dépêche :

> « [L'émission d'actualités TV] *Vremya* a révélé hier que la sonde spatiale Phobos 2, en orbite autour de Mars quand les scientifiques soviétiques ont perdu le contact avec elle lundi, avait photographié un objet non identifié sur la surface martienne quelques secondes avant la coupure de contact.
>
> L'émission a consacré une longue séquence aux photos étranges prises par Phobos 2 avant de perdre le contact et a diffusé les deux photos les plus importantes, sur lesquelles apparaît une grande ombre.
>
> Les scientifiques cataloguèrent la dernière photo, sur laquelle se distingue nettement une fine ellipse, au chapitre de l'"inexplicable".
>
> Le phénomène ne pouvait être une illusion d'optique : il apparaissait avec la même clarté sur les clichés en provenance des caméras couleur et des caméras infrarouges.

L'un des membres de la Commission permanente de l'espace, qui avait travaillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour rétablir le contact avec la sonde spatiale perdue, avait déclaré à la télévision soviétique que selon l'avis des scientifiques de la commission, l'objet "ressemblait à une ombre sur la surface de Mars".

Les calculs des chercheurs soviétiques avaient établi que "l'ombre" apparue sur la dernière photo prise par Phobos 2 mesurait environ vingt kilomètres de long.

Quelques jours plus tôt, le vaisseau spatial avait déjà enregistré un phénomène identique, à la longueur près (entre vingt-six et trente kilomètres).

Le journaliste de *Vremya* demanda à l'un des membres de la commission spéciale si la forme du "phénomène" ne lui faisait pas penser à une fusée, ce à quoi le scientifique a répondu que c'était de la "haute fantaisie".

[Suivait le détail des objectifs initiaux de la mission]. »



INTERNACIONAL — La Epoca, viernes 31 de marzo de 1989

Científicos aún esperan recuperar la nave-sonda soviética que orbitaba sobre el Planeta Rojo

Fobos-2 captó extrañas fotos de Marte antes de perder el contacto con la base

CARLOS ENRIQUE BAYO (EFE), Moscú

El diario *Vremia* reveló ayer que la sonda espacial *Fobos-2*, que estaba orbitando sobre Marte cuando los científicos soviéticos perdieron contacto con ella el lunes, fotografió un objeto no identificado sobre la superficie marciana, segundos antes de desconectarse. La televisión dedicó un largo espacio a informar sobre las extrañas fotos captadas por la nave antes de perder el contacto, y mostró una y otra vez las dos más importantes, donde se distingue una gran sombra.

Los científicos calificaron de "inexplicable" la última fotografía obtenida por la nave espacial, donde se aprecia claramente esa fina elipse alargada.

Ese fenómeno, según se dijo, no puede ser una ilusión óptica, porque fue captado con la misma nitidez por las cámaras en color que por las que registran la luz infrarroja.

Uno de los integrantes de la comisión especial permanente, que trabaja sin descanso para retomar contacto con la sonda perdida, declaró a la televisión soviética que, en opinión de esos científicos, el objeto "parece una sombra sobre la superficie de Marte".

La "sombra" que muestra la última foto tomada por la *Fobos-2* tiene unos veinte kilómetros de longitud, según los cálculos de los investigadores de la Unión Soviética.

Pocos días antes, la nave ya había registrado un fenómeno idéntico, sólo que en aquel caso la "sombra" tenía de 26 a treinta kilómetros de largo.

El reportero de *Vremia* le preguntó a uno de los integrantes de la comisión especial si no veía en la forma del "fenómeno" la estela de un cohete espacial y el científico respondió: "eso es fantasear".

Este hallazgo podría en parte mitigar el fracaso que supondrá para el programa espacial de la Unión Soviética el silencio de la *Fobos-2*, ya que su sonda gemela, la *Fobos-1*, también perdió el contacto con la Tierra hace un año, poco después de iniciarse la misión conjunta hacia el Planeta Rojo.

Aún hay esperanzas

El comentarista científico de la televisión soviética dijo que los expertos occidentales dan la misión por perdida, pero aseguró que en la Unión Soviética aún hay esperanzas de volver a conectar con la sonda; agregó que las dos primeras etapas de la misión se han cumplido con creces.

El estudio del viento solar durante el largo viaje hacia Marte y la exploración cartográfica del mismo planeta, en el curso de la cual se ha producido ese fenómeno, son esos logros.

La tercera fase de la misión consistía en el lanzamiento de dos módulos sobre la superficie de Fobos.

Fobos es uno de los dos satélites de Marte y tiene un extraño comportamiento: gira en torno al planeta en sentido inverso al resto de los cuerpos del sistema solar, lo que ha provocado diversas especulaciones.

Uno de los módulos debía elevarse en la superficie de Fobos (mediante un arpón automático), y el otro —ya conocido científicamente como "la pulga"— tenía la misión de ir dando botes (gracias a sus "patas-palancas") sobre el satélite, aprovechando la casi nula gravedad que posee éste.

La sonda debía volar a unos cincuenta metros del suelo de Fobos y dirigir hacia él haces de rayos láser y gama que hubieran levantado nubes de polvo, para ser estudiadas por los aparatos de la nave.

Figure 92

Inutile de souligner le caractère étonnant, littéralement « extraordinaire » de ce reportage qui soulève autant de questions qu'il donne de réponses. La perte du contact avec le vaisseau spatial était associée, implicitement à défaut de l'être explicitement, à l'observation « d'un objet sur la surface martienne quelques secondes avant ». « L'objet » coupable est décrit comme « une fine ellipse » et désigné en outre sous les termes de « phénomène » et « d'ombre ». Il fut observé au moins deux fois – le reportage ne précise pas s'il s'agissait du même endroit de la surface de Mars – et apparemment sous des tailles différentes : vingt kilomètres de long la première fois, et entre vingt-six et trente et kilomètres pour la seconde – et fatale – manifestation. Enfin, quand le journaliste de *Vremya* a demandé s'il s'agissait d'une « fusée spatiale », le scientifique a suggéré que le journaliste galéjait. Alors, qu'était-ce – ou… qu'est-ce ?

L'hebdomadaire américain qui fait autorité en la matière, *Aviation Week & Space Technology,* publia le 3 avril 1989 un reportage sur l'incident, fondé sur plusieurs sources, à Moscou, à Washington et à Paris (où les responsables se sentaient fort concernés, dans la mesure où un dysfonctionnement de l'équipement – français – aurait donné une mauvaise image de la *french* contribution à la mission. Le « fait de Dieu » aurait, au contraire, disculpé l'industrie spatiale française…). L'article d'*AW&ST* abordait l'événement sous l'angle « coupure de communication » inexpliquée au terme d'une semaine d'efforts pour « rétablir le contact ». Il restituait l'information donnée par les officiels du programme, au Soviet Space Research Institut, à Moscou : l'incident était survenu « à la suite d'une session de transmission d'images et de données » après laquelle Phobos 2 devait changer l'orientation de son antenne. « La transmission des données en soi s'est apparemment déroulée comme prévu, mais le contact avec Phobos 2 n'a pu être établi après coup. » À ce moment, le vaisseau tournait sur une orbite quasi-circulaire autour de Mars, dans la phase des « préparatifs finaux pour la rencontre avec Phobos » (la petite lune de Mars).

Cette version qualifiait donc l'incident de « perte de communication ». Mais un reportage publié quelques jours plus tard

dans *Science* (7 avril 1989) parlait, lui, de « la perte apparente de Phobos 2 » – perte du vaisseau lui-même, pas simplement des liaisons. L'événement est survenu le 27 mars, notait la sérieuse revue, « alors que le vaisseau quittait son alignement normal par rapport à la Terre pour s'aligner sur la petite lune, Phobos, cible principale de la mission. Au moment où la sonde et son antenne auraient dû se réaligner automatiquement avec la Terre, silence sur la ligne ».

Le magazine poursuit avec une « petite phrase » aussi inexplicable que l'incident tout entier et la « fine ellipse » à la surface de Mars. La voici :

> « Quelques heures plus tard, les contrôleurs captèrent une transmission faible, mais ils n'ont pas pu verrouiller le signal. On n'a plus rien entendu au cours de la semaine suivante. »

Résumons-nous. Tous les rapports et déclarations cités décrivent la panne comme une perte soudaine et totale de « la liaison ». La raison évoquée était que le vaisseau, après avoir orienté ses antennes *pour scanner Phobos,* n'a pas réussi à retrouver l'alignement de son antenne en direction de la Terre pour une raison inconnue. Mais alors, si l'antenne est restée bloquée à l'opposé de la Terre, comment « une faible transmission » aurait-elle été reçue « quelques heures plus tard » ? Si, au contraire, elle était bien orientée, quelle fut la cause de ce silence soudain de quelques heures, suivi d'un signal trop faible pour être « accroché » ? *La question qui s'impose est toute simple : Phobos 2 a-t-il été heurté par « quelque chose » qui l'aurait mis hors d'état de communiquer, sinon par cet ultime balbutiement sous forme de faible signal quelques heures plus tard ?*

Un autre « papier » d'*AW&ST*, rédigé depuis Paris, parut dans le numéro du 10 avril 1989. On y expliquait que les scientifiques soviétiques avaient émis l'hypothèse que Phobos 2 ne s'était pas « correctement positionné en direction de la Terre ». Les rédacteurs du magazine se montrèrent perplexes : l'article soulignait que

Phobos 2 disposait d'une « stabilisation trois axes » héritée de la technologie développée pour la sonde spatiale soviétique Venera. Laquelle avait parfaitement accompli ses missions vénusiennes.

Le mystère devenait : qu'est-ce qui a provoqué la déstabilisation du vaisseau ? Panne, ou cause extérieure – un impact peut-être ?

Les sources françaises de l'hebdomadaire avaient apporté ce troublant détail :

> « L'un des contrôleurs du centre de Kaliningrad révéla que les signaux faibles reçus après la fin de la session de transmission d'image lui ont donné l'impression de suivre, sur son écran radar, "un objet en éloignement". »

En d'autres termes, Phobos 2 se comportait comme s'il était en vrille.

Question : qu'était en train de filmer Phobos 2 quand l'incident survint ? Nous en avons déjà une bonne idée à travers les reportages de *Vremya* et de l'agence de presse européenne. Mais voici ce qu'en dit le reportage d'*AW&ST* depuis Paris, citant Alexander Dunayev, président de l'administration de l'espace soviétique Glavkosmos :

> « L'une des images semble cadrer un objet curieusement formé, entre le vaisseau et Mars. Des débris sur l'orbite de Phobos, peut-être, ou le sous-système de propulsion autonome largué après que le vaisseau spatial s'est placé sur l'orbite de Mars – nous ne savons pas, à vrai dire. »

Déclaration qui ne manque pas de culot. Les orbiteurs Viking n'ont abandonné aucun débris sur l'orbite de Mars, et nous ne connaissons pas d'autres « débris » issus des explorations terriennes. L'autre « possibilité » – une partie larguée du vaisseau spatial en orbite autour de Mars entre la planète et Phobos 2 – s'élimine facilement au vu de la forme et de la structure du vaisseau *(Figure 93)* : aucun de ses composants n'affecte l'allure d'une « mince ellipse ». De plus, *Vremya* a révélé que « l'ombre » mesurait vingt, vingt-six ou trente *kilomètres* de longueur. S'il est vrai que l'ombre d'un objet peut

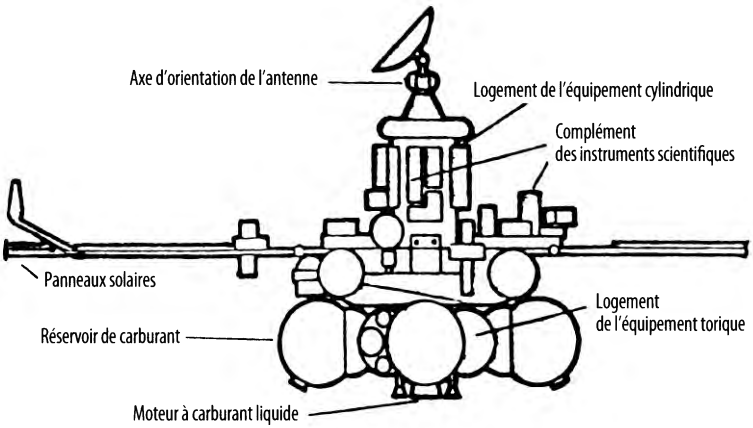


Figure 93

s'étirer sur des distances bien plus longues que lui-même, selon l'éclairage solaire, une si petite partie de Phobos 2 – quelques *dizaines de centimètres* de long –, pouvait difficilement projeter une ombre de plusieurs kilomètres. Quoi que ce soit, ce n'était ni des débris ni un largage.

Je me suis demandé, à l'époque, pourquoi les spéculations officielles oubliaient la troisième possibilité, sûrement la plus naturelle et la plus plausible : une ombre, oui, mais l'ombre de Phobos lui-même, la lune martienne.

Une lune très souvent décrite sous la « forme d'une pomme de terre » *(Figure 94)*, d'un diamètre de vingt-quatre kilomètres – taille approximative de l'« ombre » mentionnée dans les rapports initiaux. En fait, je me rappelle avoir regardé le cliché d'une éclipse sur Mars, causée par l'ombre de Phobos, prise par Mariner 9. Ne pouvait-elle pas constituer, me suis-je demandé, la raison de toute cette agitation, en tout cas pour « l'apparition » ? Car l'ombre n'expliquait pas la perte de Phobos 2.

La réponse s'en vint trois mois plus tard. Les autorités soviétiques, sous la pression des partenaires internationaux des mis-

sions Phobos désireux d'obtenir des données plus consistantes, diffusèrent l'enregistrement de la transmission vidéo transmise par Phobos 2 juste avant de se taire, *à l'exception des dernières images* prises quelques secondes à peine avant son silence total. L'extrait télévisé fut diffusé par quelques chaînes de télévision en Europe et au Canada en guise d'images « magazine » insolites plutôt que sous forme d'info « chaude ».

La séquence ainsi diffusée se centrait sur deux anomalies. La première était un réseau de lignes droites dans la région de l'équateur martien. Quelques lignes courtes, d'autres longues, certaines minces, d'autres suffisamment larges pour prendre l'allure de formes rectangulaires « en relief » sur la surface martienne. Disposées en rangées parallèles, elles dessinaient un motif couvrant une zone de quelque six cents kilomètres carrés. « L'anomalie » n'avait rien, et de loin, d'un phénomène naturel.



Figure 94

L'extrait télévisé bénéficiait du commentaire en direct du Dr John Becklake, du Science Museum, en Angleterre. Il estimait le phénomène très curieux parce que le motif de la surface de Mars n'avait pas été photographié avec la caméra optique du vaisseau spatial, mais à l'aide de sa caméra infrarouge – qui photographie les objets par la chaleur qu'ils dégagent, et non par le jeu de contraste lumineux qu'ils reflètent. En d'autres termes, le motif de lignes parallèles et de rectangles qui couvrait cette zone immense émettait de la chaleur. Il est hautement improbable qu'une source naturelle de chaleur (style geyser ou minerais radioactifs concentrés sous la surface) crée un motif géométrique aussi parfait. Plus on le regardait, plus il semblait artificiel. Mais de quoi s'agissait-il ? « Je n'en sais absolument rien », avoua le scientifique.

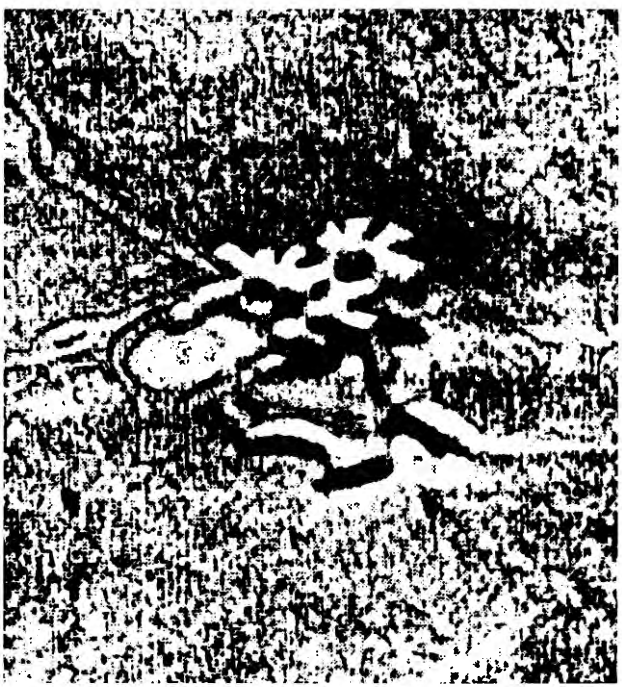


Figure 95

Aucunes coordonnées spatiales de cette « singularité anormale » n'avaient été diffusées. Il était donc impossible de la rapprocher d'une autre singularité insolite à la surface de Mars, celle que montre l'image 4209-75 de Mariner 9. Elle aussi localisée dans la zone équatoriale (longitude 186,4) et décrite comme porteuse « d'indentations inhabituelles à segments en étoile partant d'un pivot central », causées (d'après les scientifiques de la NASA) par la fonte et l'effondrement de couches de permafrost. Le dessin de ces indentations rappelle la structure d'un aéroport moderne, avec un *hub* circulaire d'où rayonnent les couloirs desservant les avions. Inversée photographiquement, l'image révèle plus facilement ses caractéristiques (les creux prennent l'apparence du relief et *vice-versa*).

Reste la seconde « anomalie » retenue par la séquence télévisée.

À la surface de Mars, une forme sombre bien délimitée est visible, descriptible effectivement comme la « fine ellipse » signalée à Moscou (*Planche N* – photo prise à partir de l'extrait télévisé russe). Rien à voir avec l'ombre de Phobos, enregistrée dix-huit ans plus tôt par Mariner 9 *(Planche O)* : la petite lune projette une ombre elliptique arrondie et floue sur les côtés, conforme à sa surface inégale. En revanche, « l'anomalie » transmise par Phobos 2 est une fine ellipse, aux points non pas arrondis mais très aigus (forme appelée « marquise » dans un diamant). Quant aux bords, loin d'être flous, ils se découpent nettement sur le fond d'une sorte de halo à la surface martienne. Le Dr Becklake l'avait décrite comme « quelque chose circulant entre le vaisseau et Mars, parce que nous pouvons voir la surface martienne en dessous », et il avait souligné que l'objet avait été capté par les deux caméras, optique et infrarouge (réagissant aux émissions de chaleur).

Toutes ces raisons expliquent pourquoi les Russes n'ont pas suggéré que la « fine ellipse » sombre puisse avoir été l'ombre de la petite lune.

Dans le documentaire, l'image est à présent figée sur l'écran. Le Dr Becklake explique qu'elle a été prise lorsque le vaisseau s'alignait

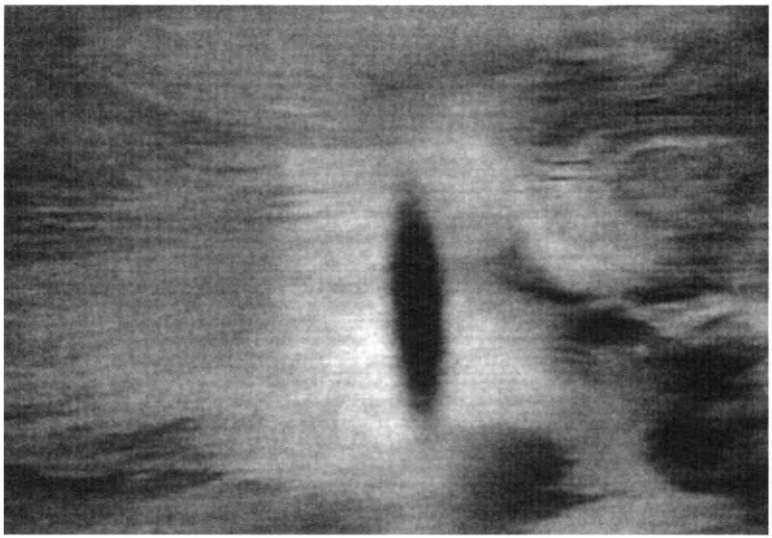


Planche N

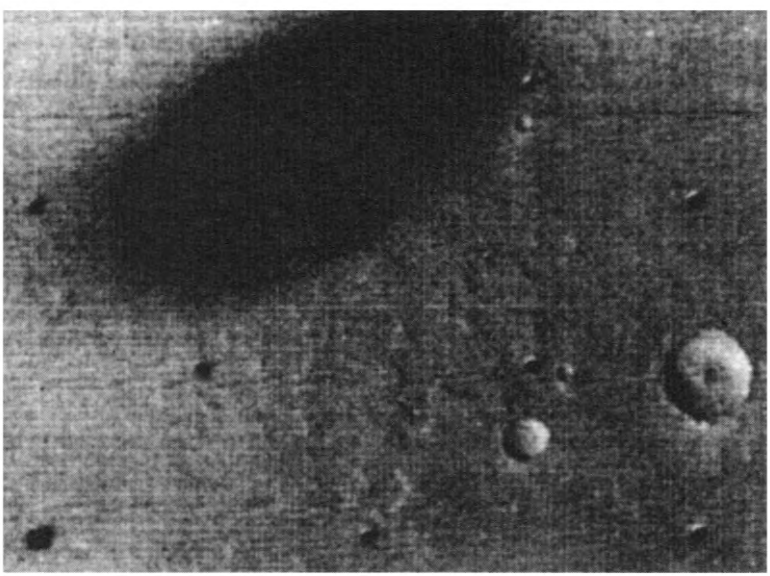


Planche O

sur Phobos (la lune martienne). « Au moment où la dernière image est à moitié transmise, dit-il en commentaire, ils [les Russes] ont vu quelque chose qui n'aurait pas dû se trouver là ». Il poursuit : « Les Soviétiques n'ont pas encore publié cette dernière photo, et nous ne spéculerons pas sur ce qu'elle montre ».

Puisque la ou les dernière(s) photo(s) n'ont pas été rendues publiques, l'on peut seulement supposer, présumer ou croire les rumeurs d'après lesquelles la dernière image montrait, en milieu de transmission, « quelque chose qui n'aurait pas dû être là » foncer vers Phobos 2 et le percuter, interrompant brutalement la transmission. Puis, quelques heures plus tard, d'après les rapports mentionnés précédemment, il y eut ce faible sursaut de transmission, trop confus pour être nettement perçu (au passage, ce rapport dément l'explication initiale selon laquelle le vaisseau spatial n'aurait pu orienter ses antennes en position de transmission vers la Terre).

Le numéro du 19 octobre 1989 de la revue *Nature* livre une série de rapports techniques des scientifiques russes sur les expériences que Phobos 2 avait menées à bien : trois paragraphes seulement, sur les trente-sept pages, traitent de la perte du vaisseau spatial. Le rapport confirme qu'il tournait en vrille, soit à cause d'un mauvais fonctionnement informatique, soit parce qu'il fut « percuté » par un objet inconnu (la théorie d'une collision contre des « particules de poussière » est rejetée par le rapport).

Alors, qu'est-ce qui est entré en collision contre Phobos 2 ou l'a percuté ? Quel est ce « quelque chose qui n'aurait pas dû se trouver là » ? Que montrait la dernière image conservée au secret ?

Les indices convergents d'une base spatiale ancienne sur Mars et « l'ombre » à la forme curieuse dans son ciel aboutissent à cette conclusion impressionnante : ce que l'image secrète cache est la preuve que la perte de Phobos 2 n'était pas un accident, mais un *incident.*

Peut-être le premier incident d'une guerre des étoiles – « l'interception », par des *« aliens »* venus d'une autre planète, d'une sonde terrestre qui avait fait intrusion sur leur base martienne.

Vous est-il venu à l'esprit, en lisant la réponse du président de Glavkosmos (« Nous ne savons pas, à vrai dire » ce qu'est cet « objet curieusement formé, entre le vaisseau et Mars »), qu'elle revient à le désigner comme un ovni – objet volant non identifié ?

Pendant des décennies, depuis que ce phénomène des soucoupes volantes, plus tard « siglé » ovnis, est devenu une énigme mondiale, aucun scientifique qui se respecte n'aurait abordé le sujet, même en se bouchant le nez, sinon, bien sûr, pour le tourner en ridicule, en compagnie du pauvre idiot qui le prendrait au sérieux.

« L'ère des ovnis modernes » a commencé le 24 juin 1947, explique Antonio Huneeus, écrivain, scientifique et conférencier renommé sur les ovnis, quand Kenneth Arnold, pilote et homme d'affaires américain, aperçut une formation de neuf disques argentés qui volaient au-dessus des Cascade Mountains, dans l'État de Washington. Le terme « soucoupe volante » devenu à la mode était un mot de journaliste, une image qui traduisait la forme des objets mystérieux vus par Arnold.

« L'incident Arnold » fut relayé par une foule de témoignages similaires à travers les États-Unis et dans le monde entier. Mais le « cas » tenu pour le plus significatif, source de très nombreux livres et d'adaptations télévision-cinéma, reste l'accident présumé d'un « vaisseau spatial d'*aliens* » le 2 juillet 1947 – une semaine après Arnold – dans un ranch près de Roswell, au Nouveau Mexique. Ce soir-là, un objet brillant en forme de disque est aperçu dans le ciel. Le lendemain, William Brazel, propriétaire du ranch, découvre des débris éparpillés dans son champ au nord-ouest de Roswell. Les débris et le « métal » dont ils sont constitués lui semblent bizarres, au point qu'il signale sa découverte à Roswell Field, la base du corps de l'armée de l'air (US Air Force) à proximité (responsable alors de la seule escadrille porteuse d'armes nucléaires). Le major Jesse Marcel, officier des services secrets, et un homologue du contre-espionnage, s'en vinrent de concert examiner les débris. Le matériau qui les composait ressemblait au balsa, même au toucher, mais ce n'en était pas : les enquêteurs eurent beau essayer de le plier et


Roswell Daily Record

RAAF Captures Flying Saucer On Ranch in Roswell Region

Claims Army Is Stacking Courts Martial

House Passes Tax Slash by Large Margin

Security Council Paves Way to Talks On Arms Reductions

No Details of Flying Disk Are Revealed

Ex-King Carol Weds Mme. Lupescu

Scene of Soviet Satellites May Attend Paris Meeting

Reconditions Have Differing Opinions On Flying Saucers

American League Wins All-Star Game

Miners and Operators Sign Highest Wage Pact in History

Figure 96

de le brûler, rien à faire. Des marques géométriques en forme de rayons apparaissaient sur quelques-uns des débris (on a parlé plus tard de « hiéroglyphes »). De retour à sa base, l'officier responsable chargea le responsable des relations publiques d'informer la presse (communiqué du 7 juillet 1947), que le personnel de la base de l'US Air Force avait récupéré des morceaux d'une « soucoupe volante accidentée ». La nouvelle fit la une du *Roswell Daily Record (Figure 96)* et relayé par une agence télégraphique de presse d'Albuquerque, au Nouveau-Mexique. Quelques heures plus tard, un nouveau communiqué officiel annula et remplaça le premier : les débris provenaient d'un ballon météo revenu au sol. Les journaux relayèrent cette rétraction. Certains enquêteurs affirment que les stations de radio reçurent l'ordre de ne plus se faire l'écho de la version « soucoupe volante » sous cette forme : « Cessez toute diffusion. Dossier classé sécurité nationale. Interdiction d'émettre. »

Mais version révisée et démentis officiels ou pas, bon nombre de ceux qui furent impliqués dans cette affaire n'en démordirent pas. De même, de nombreux témoins civils affirmèrent qu'un autre

crash de « soucoupe volante » avait eu lieu (à l'ouest de Socorro, au Nouveau-Mexique), et qu'ils avaient vu les corps sans vie de plusieurs humanoïdes. On soutient que ces cadavres, rejoints par d'autres dépouilles d'*aliens* supposés trouvés dans d'autres accidents, auraient fait l'objet d'examens à la base de l'armée de l'air, dans l'Ohio. Un document qui circule dans les milieux ufologiques – chercheurs passionnés par le phénomène ovni – connu sous le nom de MJ-12 ou Majestic-12 (pour d'aucuns il s'agit de deux rapports différents) révélerait que le président américain Truman aurait formé, en septembre 1947, un comité trié sur le volet pour s'occuper de Roswell et des incidents qui s'y rapportent. Mais l'authenticité de ce document demeure non vérifiée[127]. Un fait est certain : le sénateur Barry Goldwater qui a, tour à tour, présidé et participé à des comités du Sénat américain sur l'espionnage, la guerre tactique, la science, la technologie et l'espace, etc., s'est vu refuser à plusieurs reprises l'accès à une certaine « pièce bleue » de cette base aérienne. « J'ai renoncé depuis longtemps à obtenir l'accès à cette chambre à Wright-Patterson, car j'ai essuyé une longue suite de refus des responsables successifs, a-t-il écrit à un enquêteur en 1981. Cette affaire a été classée *top secret* à un si haut niveau qu'il est carrément impossible d'obtenir quoi que ce soit sur elle. »

En réaction aux comptes rendus continuels de témoignages sur les ovnis, mis en porte-à-faux par l'abus du recours au classement officiel, l'armée de l'air américaine a conduit plusieurs enquêtes sur le phénomène. Parmi les rapports les plus connus figurent des documents tels que *Sign*, *Grudge*, *Blue Book*[128]. Entre 1947

---

[127] En 1989, un ex-officier de l'Intelligence Service, William Milton Cooper, entre dans la légende des *conspiracy theories* en rendant public un document, *Beyond a Pale Horse*, dans lequel il atteste, entre autres, de la réalité de ce comité. Cooper a trouvé la mort, abattu par un déséquilibré, en novembre 2001 sans que cette disparition tragique semble liée avec ses démêlées avec l'administration fédérale. NDT.

[128] Le Projet Sign (1949) fut le premier rapport classifié d'importance au sujet des objets volants non identifiés publié par l'US Air Force. Certaines parties sont plutôt arides et bureaucratiques, alors que d'autres sections de ce rapport sont tout à fait candides et même étonnantes dans leur franchise – et dans leur considération des ovnis en tant

et 1969, selon le rapport *Blue Book*, quelque treize mille rapports sur les ovnis furent soumis à enquête et un grand nombre écartés (en tant que phénomènes naturels, ballons, avions, ou simplement fruits de l'imagination). Il restait toutefois six cents ou sept cents témoignages inexpliqués. En 1953, le Bureau des services secrets scientifiques de la CIA convoqua un comité d'experts et d'officiels du gouvernement. Sous le nom de Comité Robertson, le groupe passa douze heures au total à visionner les films sur les ovnis, étudier les rapports spécifiques et consulter d'autres sources. Ils conclurent que « des explications raisonnables pouvaient répondre à la plupart des témoignages ». La plupart, pas tous. Pour ceux-là, « les "extra-terrestres" restaient bien souvent l'explication ultime ». Malgré tout, persista et signa le comité, « dans l'état de connaissance actuel du système solaire, l'existence d'êtres intelligents... partout ailleurs que sur Terre reste une hypothèse des plus improbables[129] ».

Les « contre-feux » officiels aux rapports sur les ovnis n'en finissaient pas, mais le nombre de témoignages et de cas de « rencontres » se multipliaient, tout comme les cercles d'enquête civils amateurs fleurissaient dans le monde entier. On classa les « rencontres » en trois « types ». Les rencontres du « deuxième type » regroupent les traces physiques laissées par les ovnis (marques d'atterrissage ou interférences avec des appareils). Celles du « troisième type » rendent compte d'un contact avec les occupants de l'objet.

Les descriptions que l'on donnait des ovnis allaient naguère de la « soucoupe volante » à la « forme cigare ». Désormais, la plupart des témoins parlent « d'engins circulaires » et, en cas d'atterrissage, signalent qu'ils reposent sur trois ou quatre supports extensibles.

---

que "vaisseaux spatiaux". Le rapport intégral occupe 44 pages. [...] Le Projet Blue Book a été le dernier projet public de recherche sur les ovnis de l'armée de l'air des États-Unis. Il a succédé au Projet Grudge en 1952 et a duré jusqu'en décembre 1969. NDT.

[129] Une étude scientifique officielle, commanditée par l'université du Colorado, et menée de 1966 à 1969, aboutit à des conclusions similaires.

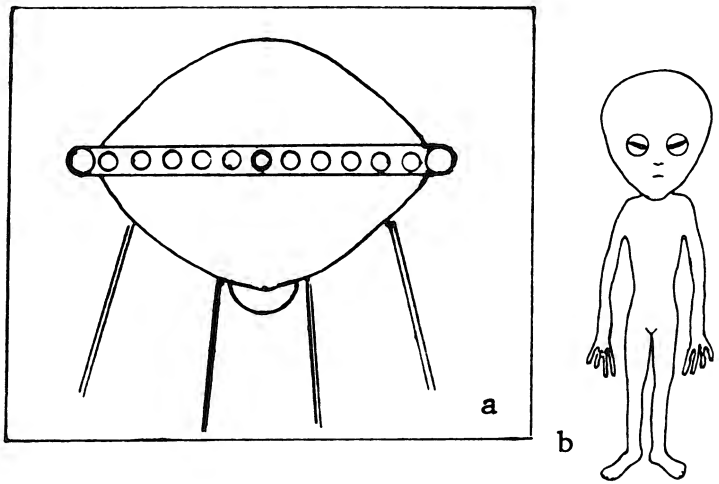


Figure 97

À leur tour, les descriptions des occupants s'homogénéisent : des « humanoïdes » d'un mètre à 1,20 mètre, dotés d'une grosse tête chauve, aux yeux immenses *(Figure 97a)*. Un officier des services secrets militaires affirme dans un rapport qu'il aurait assisté, en témoin oculaire, à la « récupération d'ovnis et de cadavres d'*aliens* » dans une « base secrète en Arizona ». Les humanoïdes « étaient blancs, très blancs, ils n'avaient pas d'oreilles ni de narines. Pour toute ouverture : une bouche minuscule et de très grands yeux. Pas de système pileux sur le visage, pas de cheveux, pas de système pileux pubien. Ils étaient nus. J'estime la taille du plus grand à un mètre, peut-être un peu plus ». Le témoin précise n'avoir remarqué ni parties génitales ni seins, même si certains humanoïdes lui semblaient mâles et d'autres femelles.

Les nombreux témoins d'observations ou de rencontres viennent de tous les milieux géographiques et professionnels. Le président américain Jimmy Carter, par exemple, a révélé à l'occasion d'un discours de sa campagne en 1976 qu'il avait vu un ovni. Il proposa de « libérer toute l'information disponible sur les ovnis à

destination du grand public comme des scientifiques ». Il ne tint jamais parole, sans que l'on en connût jamais la raison.

Cette politique officielle américaine qui consiste à décrédibiliser les témoignages irrite, certes, les « ufologues patentés ». Mais ce qui les exaspère le plus, c'est cette tendance de l'administration à laisser entendre que les agences officielles se désintéressent complètement du dossier, alors que l'on sait parfaitement que tel ou tel organisme, NASA comprise, garde un œil vigilant sur le sujet. À l'époque de l'Union soviétique, son « Institut de la recherche spatiale » avait publié en 1979 une analyse des *« Observations des phénomènes atmosphériques anormaux en URSS »* (« phénomènes atmosphériques anormaux » était la périphrase russe pour parler d'ovnis). En 1984, l'Académie des sciences soviétique a institué une commission permanente pour étudier le phénomène. Côté militaire, le sujet d'étude a été placé sous l'autorité du GRU[130] en 1970. Mission officielle : découvrir une fois pour toutes si les ovnis étaient des « appareils secrets manœuvrés par des gouvernements étrangers », des phénomènes naturels encore inconnus ou des sondes extraterrestres, « habitées ou pas, se livrant à des explorations sur Terre ».

Parmi les innombrables témoignages oculaires officiels ou véhiculés par la rumeur dans la Russie de l'époque figuraient quelques rapports de cosmonautes soviétiques. En septembre 1989, les autorités soviétiques, de façon significative, firent publier par l'agence officielle d'informations Tass le compte rendu d'un incident survenu dans la ville de Voronezh. L'initiative fit couler beaucoup d'encre dans le monde entier. Contrairement à son réflexe habituel, Tass n'a jamais démenti l'histoire.

Les autorités françaises avaient adopté une attitude moins systématiquement sceptique que celle de l'administration américaine. En 1977, le Centre national d'études spatiales, le Cnes de Toulouse, avait créé le Groupe d'études des phénomènes aériens

---

[130] Glavnoe Razvedyvatel'noe Upravlenie, littéralement Direction d'intelligence principale, le service du renseignement militaire soviétique. NDT.

non identifiés, le Gepan, rebaptisé depuis Sepra, pour Service d'expertise des phénomènes de rentrée atmosphérique[131], chargé tout autant de collationner et analyser les témoignages d'observation d'ovnis. Quelques-uns des cas français les plus célèbres se sont enrichis d'analyses des sites et des sols où des témoins affirmaient avoir assisté à un atterrissage d'ovni. Les résultats montrèrent la « présence de traces sans explication satisfaisante ». La plupart des scientifiques français partagent le mépris de leurs collègues étrangers pour le sujet. Mais quelques voix parmi eux s'élèvent pour reconnaître que le phénomène constitue bien « une manifestation des agissements de visiteurs extraterrestres ».

En Grande-Bretagne, le voile du secret est gardé bien tendu sur les manifestations ovnis, en dépit des enquêtes menées par le très actif UFO Study Group of the House of Lords (Groupe d'études ovni de la Chambre des Lords), inauguré par le Comte de Clancarty (un groupe devant lequel j'ai eu le privilège de prendre la parole en 1980). L'expérience britannique, ainsi que celle de nombreux autres pays, est rapportée en détail dans le Livre de Timothy Good, « Au-delà du classement top secret[132] ». La richesse des documents cités ou reproduits par Good force à penser que les divers gouvernements « dissimulèrent » *a priori* les résultats de leurs recherches au nom d'une crainte : celle que les ovnis ne fussent les prototypes de la force aérienne secrète d'une autre superpuissance. Il n'entrait pas dans l'intérêt national d'admettre la supériorité de l'ennemi. Mais à partir du moment où l'on supposa (ou que l'on sût…) que les ovnis étaient d'origine extraterrestre, on se servit du prétexte de la crainte des fameuses « paniques » suscitées par l'émission de radio d'Orson Welles, *La guerre des mondes*, pour justifier le parti pris du secret que maints ufologues nomment conspiration.

---

[131] Aujourd'hui Geipan, groupe d'études et d'informations sur les phénomènes aérospatiaux non identifiés. NDT.

[132] *Above top secret, the worldwide UFO cover up*, Hall Publishing, 1989. Voir de Timothy Good, *Contacts extraterrestres*, Presses du Châtelet, 1999.

Le véritable obstacle, au fond, face aux ovnis, est l'absence d'une théorie plausible et cohérente pour expliquer leur origine et leur objectif. D'où viennent-ils ? Pour quoi faire ?

Je n'ai moi-même jamais rencontré d'ovni, je n'ai jamais été enlevé ni subi d'examens expérimentaux de la part d'êtres humanoïdes à la tête oblongue et aux yeux saillants – ce que d'aucuns affirment avoir vécu et subi, sous réserve de leur bonne foi. Mais quand on me demande si je « crois aux ovnis », je réponds parfois par le biais de cette petite histoire. Imaginons, dis-je aux personnes qui m'interrogent ou au public d'un amphi où je mène une conférence, que la porte d'entrée s'ouvre brusquement, qu'un jeune homme surgisse, hors d'haleine, visiblement agité, peu soucieux des règles de politesse, et qu'il se mette à crier : « Vous ne croirez jamais ce qui vient de m'arriver ! » Il raconte, alors qu'il marchait dans la campagne, qu'il commençait à faire sombre, qu'il était fatigué, qu'il a cherché un coin pour dormir, qu'il a installé son sac à dos en guise d'oreiller et qu'il s'est endormi. Il est soudain réveillé, non par un bruit, mais par une lumière violente. Il regarde autour de lui, et voit des êtres monter et descendre d'une échelle. L'échelle qui grimpe au ciel, jusqu'à un objet qui plane, tout rond. Il discerne une entrée dans cet objet par laquelle filtre la lumière intérieure sur laquelle se silhouette le commandant de ces êtres. Le spectacle est si impressionnant que notre garçon dit s'évanouir. Quand il revient à lui, plus rien. L'objet qui se trouvait là, quoi que ça puisse être, est parti.

Encore tout agité par son expérience, le jeune homme termine son histoire en disant qu'il n'est plus très sûr, à présent, si ce qu'il a vu était réel ou s'il s'agissait d'une vision, un rêve, peut-être. Que penser ? Va-t-on le croire ?

Eh bien je dis que nous devons le croire si nous croyons la Bible. Parce que ce que je viens de raconter est le récit de la vision de Jacob telle qu'elle est écrite dans la *Genèse*, chapitre 28. Bien qu'il ait perçu cette vision au cours d'une transe de type onirique, Jacob était certain que sa vision était réelle. Voici ce qu'il en dit :

« En vérité, Yahvé est en ce lieu et je ne le savais pas ! […] Ce n'est rien de moins qu'une maison de Dieu [Élohim] et la porte du ciel ! »
(Genèse, 28, 16)

Un jour, au cours d'une conférence où les autres orateurs parlaient d'ovnis, j'ai émis l'idée que des « objets volants non identifiés », ça n'avait aucun sens. Non identifiés, non explicables, sans doute l'étaient-ils pour le témoin. Mais pas pour ceux qui les pilotaient, lesquels savaient parfaitement de quoi il retournait. Il est clair que Jacob avait immédiatement identifié l'embarcation flottant dans le ciel comme œuvre des Élohim, les dieux pluriels. Ce qu'il ignorait, dit clairement la Bible, c'est que l'endroit où il s'était endormi était l'une de leurs rampes de lancement.

Le conte biblique de l'ascension du prophète Élie dans les cieux décrit le véhicule qui l'emporte comme un « chariot de feu ». Et, dans sa vision très détaillée, le prophète Ézéchiel parle d'un véhicule céleste ou porté par le vent qui se déplace comme l'éclair et se pose sur quatre jambes dotées de roues.

Les antiques descriptions et la terminologie du temps montrent que l'on établissait déjà une distinction entre les différents types de machines volantes et leurs pilotes. Il y avait d'une part les fusées *(Figure 98a)* qui servaient de navette spatiale et d'orbiteurs, et nous avons déjà eu un aperçu de l'allure des astronautes anunnaki et des *Igigis* affectés aux vaisseaux orbitaux. Et d'autre part, les « oiseaux tourbillonnants », ou « chambres des cieux », qui ne sont autres que nos Adav (Avions à décollage et atterrissage vertical) et autres hélicoptères. Quelle allure avaient-ils dans ce très lointain passé ? Une peinture murale trouvée dans un site à l'est de la Jordanie, tout près de l'endroit d'où Élie fut enlevé dans les cieux, nous en donne une idée *(Figure 98b)*. La déesse Inanna/Ishtar aimait piloter sa propre « chambre du ciel » à l'époque où elle portait un équipement digne d'un pilote de la première guerre mondiale *(Figure 98c)* ! Mais l'on trouva bien d'autres représentations – des figu-

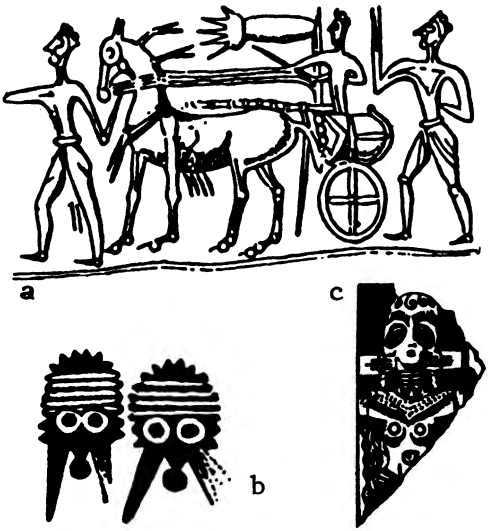


Figure 98



Figure 99

rines d'argile anthropomorphes, avec de grandes têtes oblongues, des yeux obliques *(Figure 99)* – et une particularité inhabituelle, la marque d'un caractère sexuel hermaphrodite ou carrément absent : leurs parties génitales étaient représentées par une verge flanquée d'une fente vulvaire.

Il suffit de regarder les croquis des « humanoïdes » dessinés par ceux qui affirment avoir vu les occupants d'ovnis pour comprendre qu'ils ne nous ressemblent pas – *ce qui signifie qu'ils ne ressemblent pas aux Anunnaki.* En revanche, ils ont plus que des traits communs avec les étranges humanoïdes représentés par les figurines anciennes.

Cette similitude recèle donc un indice important pour comprendre qui sont les petites créatures à la peau lisse, sans organes sexuels, sans cheveux, avec leurs têtes allongées et leurs grands yeux étranges, censés piloter les prétendus ovnis. *Car si ces témoignages sont sincères, alors les* « aliens » *décrits par les « contactés » ne sont*

pas les êtres intelligents venus d'une autre planète, mais leurs robots anthropoïdes.

Poussons le raisonnement : même si un petit pourcentage seulement de témoignages de rencontre sont vrais, alors la vague relativement fournie de vaisseaux extraterrestres venus sur Terre récemment semble indiquer qu'ils ne proviennent probablement pas d'une planète éloignée. S'ils viennent, c'est d'un endroit relativement proche.

Mais dans ce cas, le seul candidat plausible est Mars – avec sa petite lune, Phobos.



Pour les « visiteurs », utiliser Mars comme base-tremplin vers la Terre s'inscrit dans un schéma logique. J'ai exposé la preuve de mon hypothèse : Mars a servi dans le passé de base spatiale aux Anunnaki. Les circonstances au cours desquelles Phobos 2 semble avoir été perdu montrent qu'une *intelligence est de retour sur Mars* – une intelligence prête à détruire ce qui lui apparaît comme un vaisseau spatial « étranger ». Comment Phobos, la petite lune, s'intègre-t-elle dans tout ceci ? Mais très bien…

Pour comprendre pourquoi, retournons en arrière et listons les raisons qui ont prévalu au lancement de la mission de 1989 vers Phobos. À l'heure actuelle, Mars possède deux minuscules satellites nommés Phobos et Deimos[133]. On pense que ni l'un ni l'autre ne sont des lunes naturelles de Mars, mais d'anciens astéroïdes capturés sur son orbite. Les lunes sont des corps de type carbone (sur les astéroïdes, lire *Les messagers de la Genèse,* chapitre 4) et contiennent donc de l'eau en quantité substantielle, surtout sous forme de glace, juste sous la surface. On a envisagé de faire fondre la glace pour obtenir de l'eau à l'aide de batteries solaires ou d'un petit géné-

[133] Deux mots grecs qui signifient « peur » et « démon ». NDT.

rateur nucléaire, puis de la décomposer en oxygène et hydrogène, et ainsi en produire suffisamment pour assurer la respiration des équipages et produire un carburant. L'hydrogène, recombiné avec le carbone des lunes, fournirait des hydrocarbonés. Comme tous les astéroïdes et comètes, ces planétoïdes contiennent de l'azote, de l'ammoniac et d'autres molécules organiques. *Grosso modo*, on estime que ces lunes pourraient devenir des bases de l'espace autosuffisantes, un cadeau de la nature.

Quoique Deimos conviendrait moins bien à un tel objectif : petites dimensions (12,6 x 11,2 x 9,8 kilomètres) et orbite éloignée de Mars de vingt et un mille kilomètres. Phobos, beaucoup plus grande (23,8 x 18,2 x 18,8 kilomètres) tourne à huit mille cent vingt kilomètres de Mars seulement – un petit saut pour une navette spatiale ou un transporteur. Parce que Phobos (comme Deimos) tourne autour de Mars sur le plan équatorial, elle est visible depuis sa planète (et peut servir de base d'observation de ce qui se passe sur Mars), entre les soixante-cinquièmes parallèles nord et sud – une bande dans laquelle s'inscrivent toutes les singularités étranges et apparemment artificielles, à l'exception de la « cité inca ». En outre, de par sa proximité, Phobos accomplit 3,5 rotations environ autour de Mars en un seul jour martien. Sa présence est ainsi quasi constante.

Autre argument en faveur de la candidature de Phobos au titre de station naturelle d'observation, sa minuscule gravité (comparée à celle de la Terre et de Mars). L'énergie nécessaire pour quitter Phobos ne réclame qu'une vitesse de libération de vingt et un kilomètres à l'heure. Au retour, il suffit de très peu d'énergie de freinage pour se poser à sa surface.

Ce sont les vraies raisons pour lesquelles les deux vaisseaux spatiaux Phobos 1 & 2 furent envoyés à la rencontre du satellite. La mission, secret de Polichinelle, était une expédition de préparation à l'atterrissage d'un « véhicule tout-terrain robotisé » sur Mars en 1994. Prélude à une mission humaine, chargée de préparer l'établissement d'une base martienne au cours de la décennie suivante.

Les briefings préliminaires à l'arrivée de la sonde qui se sont tenus au centre de contrôle à Moscou ont révélé que le vaisseau était équipé pour localiser « les zones de Mars émettant de la chaleur » et pour comprendre « la sorte de vie qui existe sur Mars… » On a eu beau ajouter bien vite une réserve, « … s'il en existe », l'intention de « scanner » Mars et Phobos en infrarouge, mais surtout avec des détecteurs de rayons gamma, trahissait une velléité de recherche bien précise.

Une fois Mars analysée, les deux vaisseaux spatiaux devaient se concentrer sur Phobos, la sonder par radar, la scanner aux infrarouges et aux rayons gamma, la photographier au moyen de trois caméras de télévision. En outre, Phobos 2 devait larguer deux types d'explorateurs autonomes sur la surface du satellite : un appareil fixe conçu pour s'ancrer à la surface et transmettre des données sur le long terme ; et un équipement « sauteur » à supports élastiques qui se serait déplacé par bonds pour recueillir des échantillons à la surface du petit satellite, puis les analyser.

D'autres expériences figuraient au programme du sac à malice qu'était Phobos 2. Quelques rayons d'un émetteur ionique et d'un fusil-laser devaient soulever la poussière superficielle puis désagréger quelques mottes, histoire de donner le moyen à l'équipement de bord du vaisseau d'analyser le nuage. Pour ce faire, la sonde planerait à quatre cent cinquante mètres au-dessus de Phobos, et ses caméras devaient saisir l'image de minuscules parcelles de l'ordre de quinze centimètres.

Qu'est-ce que les planificateurs de la mission s'attendaient à découvrir à une distance aussi proche ? L'objectif était sans doute important. Pour preuve, l'on a appris plus tard que parmi les « scientifiques indépendants » américains impliqués dans la préparation de la mission – et qui avaient contribué à son équipement – figuraient des spécialistes de la recherche sur Mars dûment accrédités par leur gouvernement pour travailler à l'amélioration des relations soviéto-américaines. La NASA avait en outre mis son Deep Space Network (Réseau d'exploration de l'espace lointain) et ses radio-

télescopes à la disposition de la mission *via* les communications satellitaires, et mobilisé son programme de recherche d'intelligence extraterrestre, le fameux SETI. Dans le même temps, les experts du Jet Propulsion Laboratory (JPL) de Pasadena en Californie aidaient à suivre la trajectoire du vaisseau Phobos et pilotaient les transmissions des données. On finit en outre par apprendre que les scientifiques britanniques associés au projet avaient été affectés à cette mission directement par le British National Space Center, l'équivalent du Cnes en France et de la NASA aux États-Unis.

Au final, si l'on compte la participation française par le Cnes de Toulouse, le concours du prestigieux Institut Max Planck en Allemagne et la contribution scientifique d'une douzaine d'autres nations européennes, la Mission Phobos avait pris la dimension d'un effort concerté de toute la science contemporaine pour lever le voile sur Mars et impliquer la planète rouge dans l'aventure humaine de la course à l'espace.

Mais n'y avait-il pas quelqu'un, sur Mars, auquel cette intrusion ne plaisait pas du tout ?

Une remarque : contrairement au petit Deimos dont la surface est lisse, Phobos offre des particularités curieuses qui ont conduit depuis longtemps des scientifiques à suspecter qu'elle avait été fabriquée artificiellement. À commencer par ces « traces de passage » étranges *(Figure 100)* qui courent, presque droites et parallèles. Leur largeur est pratiquement la même partout, de l'ordre de deux ou trois kilomètres, tout comme leur profondeur, de deux cent vingt-cinq à deux cent soixante-dix mètres (selon les mesures des orbiteurs Viking). Que ces « tranchées » ou pistes aient été creusées par des écoulements d'eau ou le vent a été exclu, faute des deux éléments sur Phobos. Les traces semblent conduire à – ou venir de – un cratère qui occupe plus d'un tiers du diamètre de la petite lune et dont le bord est si parfaitement circulaire qu'il en a l'air artificiel *(revoir Figure 94)*.

Que sont ces tranchées ou empreintes, d'où sortent-elles, pourquoi rayonnent-elles du cratère circulaire, et celui-ci conduit-il au cœur de la petite lune ? Les scientifiques russes à l'époque ont sus-

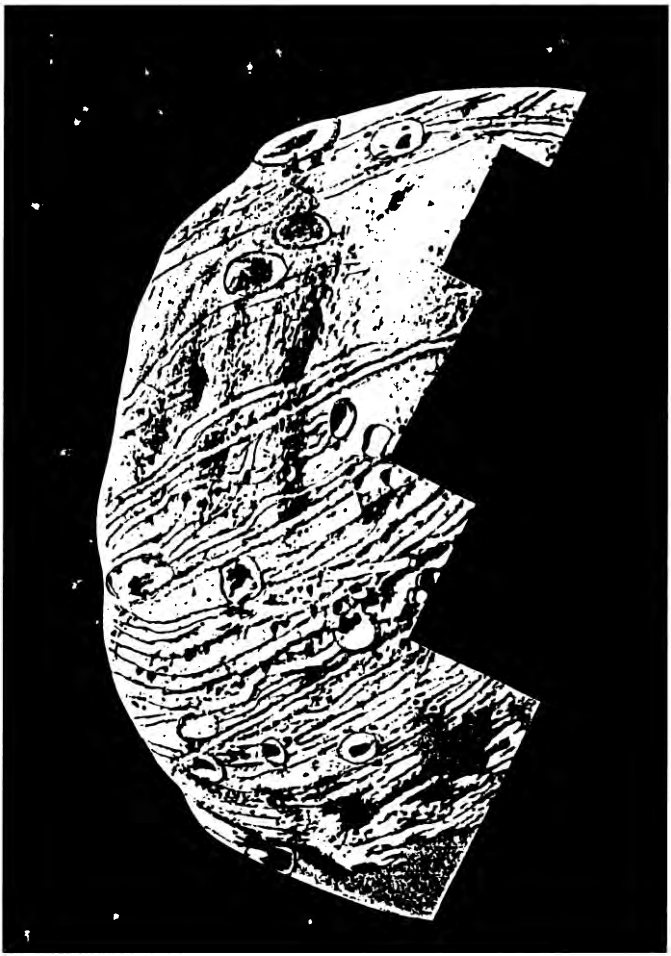


Figure 100

pecté un caractère artificiel global à Phobos, parce que son orbite parfaitement circulaire autour de Mars, si proche de la planète, défie les lois de la gravité : Phobos, et dans une certaine mesure Deimos, devraient obéir à des trajectoires d'orbites elliptiques qui auraient fini soit par les expulser dans l'espace, soit à les *« crasher »* sur Mars depuis longtemps.

Soutenir que Phobos et Deimos aient pu avoir été placées artificiellement en orbite autour de Mars par « quelqu'un » paraît ridicule. Et pourtant, l'idée de capturer des astéroïdes, les convoyer et les placer en orbite terrestre a bel et bien été estimée techniquement réalisable. À telle enseigne qu'un plan en ce sens fut soutenu lors de la troisième Conférence annuelle du développement dans l'espace, à San Francisco, en 1984. Richard Gertsch, de l'École des mines du Colorado, l'un des rapporteurs du plan, a souligné qu'« une variété surprenante de matériaux existent » dans l'espace. « Les astéroïdes sont particulièrement riches en minéraux stratégiques tels que le chrome, le germanium et le gallium. Je pense que nous avons identifié des astéroïdes à notre portée qui pourraient se voir exploités », a ajouté un autre rapporteur, Eleanor F. Helin, du JPL.

Question : d'autres intelligences ont-elles, dans le passé, mis en œuvre des idées et des plans que la science d'aujourd'hui envisage pour le futur – en l'occurrence, en convoyant Phobos et Deimos, deux astéroïdes capturés, autour de Mars et en forant le corps des deux satellites ?

Au cours des années 1960, on remarqua que la vitesse de rotation de Phobos autour de Mars s'accélérait. Les scientifiques ex-soviétiques en vinrent à supposer que Phobos était plus légère que sa taille ne le laissait supposer. Le physicien soviétique I. S. Shklovsky osa alors avancer l'hypothèse stupéfiante que Phobos était creuse.

Des écrivains de l'ex-URSS bâtirent des scénarios du style Phobos est un « satellite artificiel », placé sur l'orbite de Mars par « une race humanoïde disparue il y a des millions d'années ». Ridicule ! ripostèrent d'autres auteurs, Phobos accélère sa course parce qu'elle se rapproche de Mars. Une étude détaillée dans *Nature* établit désormais la réalité de la densité de Phobos : elle est encore plus faible qu'on ne l'avait pensé ! Ce qui signifie que l'intérieur de l'astéroïde est creux ou constitué de glace.

Peut-on imaginer qu'un cratère naturel et des failles internes aient pu se voir élargis et taillés par « quelqu'un » pour ménager à l'intérieur de Phobos un abri protecteur contre le froid et les

rayonnements de l'espace ? Le rapport des Russes n'en souffle mot. En revanche, ce qu'il dit des « pistes » est révélateur. Il les appelle des « sillons » ou « rainures », remarque que leurs faces sont d'un matériau plus brillant que la surface du petit satellite, enfin – et c'est une révélation –, que la zone ouest du grand cratère révèle de « nouvelles rainures », sillons ou pistes qui n'existaient pas quand Mariner 9 et les Viking ont photographié Phobos.

Or, faute d'activité volcanique sur le satellite (la forme naturelle du cratère ne doit rien au volcanisme, mais aux impacts de météorites), sans tempêtes, sans pluies, sans écoulements d'eau, d'où peuvent bien provenir les nouvelles traces ? Qui était sur Phobos (et donc sur Mars) depuis la décennie 1970 ? Qui s'y trouve *maintenant* ?

Car si Phobos est un désert, qui va nous expliquer l'incident du 27 mars 1989 ?

Le scénario effrayant qui voudrait que notre technologie, en se hissant au degré de savoir atteint dans le passé, ait conduit l'humanité au premier accrochage d'une « guerre des mondes », rappelle avec acuité un événement mis en sommeil depuis près de cinq mille cinq cents ans.

Car ce qu'évoque l'affaire Phobos est ce que l'on a nommé l'épisode de la Tour de Babel dans la *Genèse*, chapitre 11. Dans *Guerres des dieux, guerres des hommes*[134], je me réfère aux textes mésopotamiens porteurs de récits plus anciens et plus détaillés de l'événement. Je l'ai situé en 3450 avant J.-C. et l'ai interprété comme la première tentative de Marduk d'établir une base spatiale à Babylone, en un acte de défi contre Enlil et ses fils.

Dans la version biblique, ceux auxquels Marduk avait ordonné le travail construisaient, à Babylone, « une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! » (*Genèse*, 11, 4), et dans laquelle un *Shem* – une fusée spatiale – devait prendre place (très probablement

134 *Op. cit.*

ce que montre une pièce de monnaie de Byblos, *voir Figure 101*). Mais les autres déités ne trouvaient pas à leur goût cette entrée en force de l'humanité dans l'ère du voyage spatial. Aussi,

> *« Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. »*
> *(Genèse, 11, 5)*

Et il dit à ses collègues anonymes :

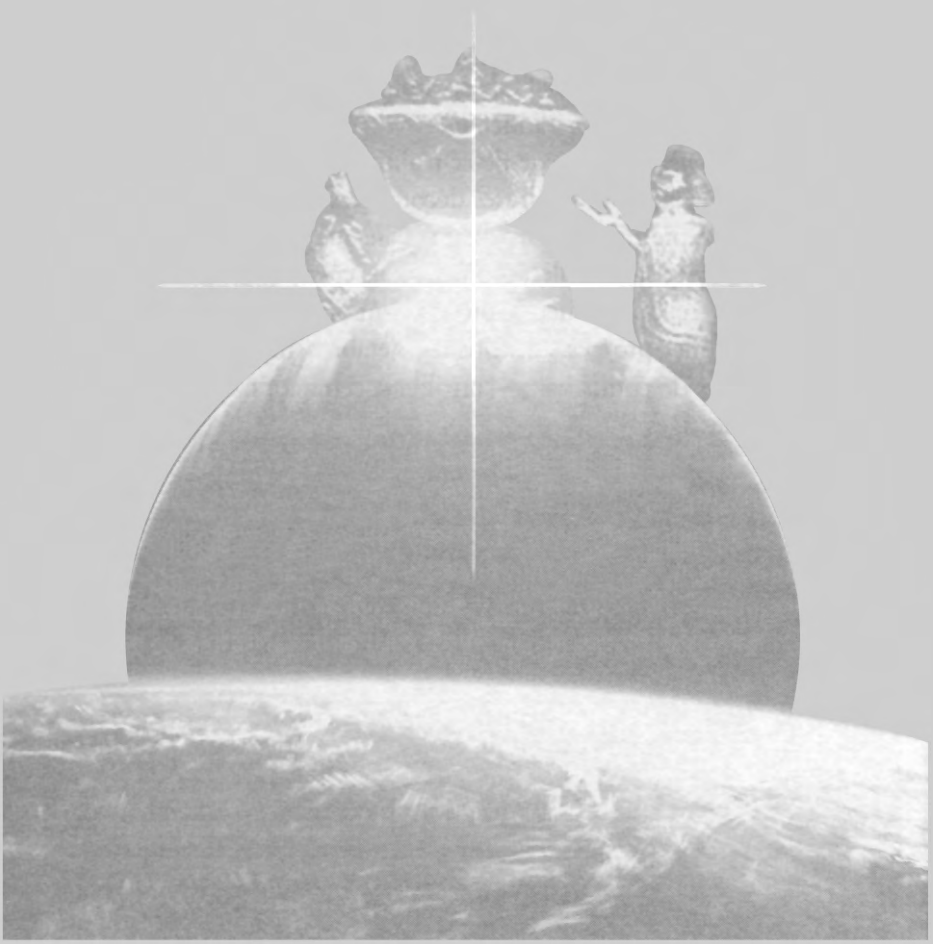
> *« […] tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. »*
> *(Genèse, 11, 6, 7)*

Presque cinq mille cinq cents ans plus tard, les humains se rassemblèrent et « parlèrent un seul langage » au cours d'une mission internationale coordonnée sur Mars et Phobos.

Mais, encore une fois, quelqu'un ne s'en est pas amusé…



Figure 101



Chapitre 13

Vers un avenir tenu secret

Sommes-nous uniques ? Sommes-nous seuls ?
Telles étaient les questions au cœur de *La 12e Planète* paru en 1976, le livre qui a rassemblé pour la première fois les preuves enfouies du passé sur l'existence des Anunnaki (les Néphilim bibliques) et leur planète, Nibiru.

Les progrès scientifiques accomplis depuis 1976, et passés en revue dans les chapitres précédents, ont largement corroboré l'existence d'une science millénaire. Mais au vrai, que répondre à ces deux questions piliers ? Notre science du XXIe siècle a-t-elle confirmé l'existence d'une planète de plus dans notre système solaire et a-t-elle mis en évidence l'existence d'autres êtres intelligents hors la Terre ?

Que la recherche d'une autre planète et d'autres intelligences suive son cours depuis longtemps est incontestable. Qu'elle se soit intensifiée ces dernières années transparaît à travers les documents rendus publics. Mais une fois percé l'écran de fumée des fuites, des rumeurs et des démentis, alors, *les dirigeants mondiaux* – car le grand public est encore tenu à l'écart – *ont pris conscience, depuis quelque temps,* primo, *qu'une planète de plus existe dans notre système solaire,* secundo, *que nous ne sommes pas seuls dans l'univers.*

Oui, seule cette prise de conscience est de nature à expliquer les changements incroyables qui ont bouleversé les affaires du monde au début des années 1990, à un rythme lui-même encore plus incroyable.

Seule cette certitude peut expliquer les préparatifs actuellement à l'œuvre pour le jour, inéluctable, où ces deux réalités – planète supplémentaire et vie extraterrestre – exploseront comme des bombes à la face de l'humanité.

Tout à coup, ce qui avait divisé et préoccupé les pouvoirs mondiaux pendant des décennies semble ne plus avoir d'importance. Au tournant des années 1990, les tanks et les avions sont rappelés et les armées dissoutes. Les conflits régionaux se résolvent les uns après les autres de façon inattendue. Le mur de Berlin, symbole de la division de l'Europe, est tombé. Le rideau de fer qui a divisé l'Est et l'Ouest militairement, idéologiquement et économiquement, est démantelé. Le dirigeant de l'empire communiste athée rend visite au pape (et quel est le motif majeur de décoration de la pièce où il est reçu ? la représentation médiévale d'un ovni !). Un président américain, George Bush père, qui avait entamé sa présidence en 1989 par une politique de prudence au nom du *wait and see*, a finalement renoncé à toute réserve avant la fin de l'année pour afficher sa volonté d'un partenariat actif avec son homologue soviétique, Mikhaïl Gorbatchev, et en remettant les pendules à zéro. Mais à quelle fin ?

Quelques années auparavant, le président soviétique conditionnait toute avancée en faveur du désarmement à l'abandon de l'Initiative de défense stratégique (IDS) des États-Unis – la mal nommée « guerre des étoiles », défense depuis l'espace contre les missiles et vaisseaux spatiaux ennemis. Le voilà à présent qui accepte de retirer des troupes et d'en réduire le nombre, fait sans précédent, une semaine après que le président des États-Unis, en pleine réduction des dépenses militaires américaines, a demandé au Congrès *d'augmenter* les fonds consacrés à l'IDS/guerre des étoiles pour l'année fiscale à venir. Avant la fin du même mois, les deux superpuissances et leurs deux principaux alliés militaires, la Grande-Bretagne et la France, ont accepté l'unification de l'Allemagne. Pendant quarante-cinq ans, le refus d'une Allemagne réunie est resté un credo pour la stabilité de l'Europe. Et désormais, brutalement, tout cela semble sans importance.

Soudainement, inexplicablement, des ordres du jour plus importants, plus urgents, préoccupent les dirigeants mondiaux. Quoi ?

Quand on cherche les réponses, les indices pointent vers le ciel. Certes, les causes d'effondrement en Europe de l'Est couvent depuis belle lurette. Oui, les impasses économiques ont sans doute exigé des réformes attendues depuis longtemps. Mais ce qui est stupéfiant n'est pas tant l'émergence des événements que l'absence aussi inattendue que générale de résistance de la part du Kremlin. Depuis le milieu de 1989, tout ce que les Soviétiques avaient vigoureusement défendu et brutalement réprimé ne semblait plus compter. Après l'été 1989, un gouvernement américain jusqu'alors réticent et attentiste embraya sur une coopération avec les dirigeants soviétiques et précipita une réunion au sommet auparavant placée sous le signe du « rien ne presse » entre le président Bush et le président Gorbatchev.

Coïncidence sans doute : en juin 1989, les autorités admettent que la disparition de Phobos 2 du mois de mars avait été provoquée par sa mise en vrille causée par un impact. Coïncidence encore : c'est au cours de ce même mois de juin que l'on a diffusé auprès des publics occidentaux les images énigmatiques prises par Phobos 2 (amputées des dernières scènes), montrant au sol une « mosaïque » émettrice de chaleur et « la fine ombre elliptique » toujours inexpliquée. Coïncidence toujours : le changement précipité de la politique américaine est survenu après le survol de Neptune par Voyager 2, en août 1989, lequel a retransmis de mystérieuses images de « doubles pistes » sur Triton, la lune de Neptune *(revoir Figure 3)*. Ces pistes demeurent aussi inexplicables que celles photographiées sur Mars les années précédentes, et sur la lune Phobos, en mars 1989.

Une mise en parallèle des événements mondiaux et des péripéties spatiales de mars/juin/août 1989 démontre la corrélation de l'agitation politique et de ses virages à cent quatre-vingts degrés avec les découvertes spatiales.

Après la perte de Phobos 2 dans la foulée de l'échec malheureux de Phobos 1, les experts occidentaux étaient persuadés que l'ex-URSS abandonnerait ses projets de mission de reconnaissance vers

Mars en 1992. Tout comme ils pensaient abandonnée leur intention de poser des sondes à sa surface en 1994. Mais les porte-parole soviétiques balayèrent de tels doutes, et réaffirmèrent avec force avoir « donné la priorité à Mars » dans leur programme spatial. Ils étaient déterminés à aller sur Mars, conjointement avec les États-Unis.

Est-ce le hasard qui a poussé la Maison-Blanche, quelques jours après « l'incident Phobos 2 », à revenir sur la décision du ministère de la Défense d'annuler les 3,3 milliards de dollars de son Plan aérospatial national ? Ce programme de la NASA devait développer et construire, pour 1994, deux avions hypersoniques X-30 – capables de décoller de la Terre et se placer en orbite, agissant dès lors en vaisseaux spatiaux lanceurs autonomes de fusées pour la défense militaire de l'espace. Décisions prises par le président Bush père et le vice-président Dan Quayle, nouveau patron du National Space Council (NSC), lors de la toute première réunion de l'organisme en avril 1989. En juin, le NSC chargea la NASA d'accélérer les préparatifs des stations spatiales, programme financé à hauteur de 13,3 milliards de dollars en 1990. En juillet 1989, le vice-président Quayle informa le Congrès et l'industrie spatiale des projets de missions à équipages humains, à destination de la Lune et de Mars. Il annonça clairement, en détaillant les cinq options du projet, que l'une d'elles, « le développement d'une base lunaire conçue comme un marchepied pour Mars, bénéficierait de la plus grande attention ». Une semaine plus tard, fut rendu officiel le tir réussi dans l'espace d'un « rayon de particules neutres » – un « rayon de la mort » – à partir d'une fusée militaire. L'essai entrait dans le cadre du programme spatial de défense stratégique.

Même un observateur extérieur pouvait sentir que la Maison-Blanche – le président lui-même – avait pris en charge la direction du programme spatial, ses liens avec l'Initiative de défense stratégique (IDS) et leur calendrier accéléré. C'était à ce point lié que sitôt bouclé le sommet précipité avec le dirigeant soviétique à Malte, George Bush père soumit au Congrès le budget annuel,

marqué par une augmentation de milliards de dollars de crédits affectés à la « guerre des étoiles ». Les médias, à l'époque, se sont demandé comment Mikhaïl Gorbatchev allait réagir à cette « gifle en plein visage ». Au lieu de quoi, ce fut une coopération accrue qui vint de Moscou. Manifestement, le dirigeant soviétique savait ce que cachait l'Initiative de défense : le président Bush reconnut, au cours de leur conférence de presse commune, que l'IDS était un lieu de négociations, que l'on y évoquait tout autant la stratégie « défensive qu'offensive, les fusées et les peuples… un grand débat ».

La proposition de budget prévoyait en outre 24 % de crédits supplémentaires pour la NASA, destinés spécifiquement à ce qui était alors devenu « l'engagement » du président de « retourner sur la Lune et d'envoyer des hommes sur Mars ». Rappelons que cet engagement fut pris par le président dans le discours de juillet 1989 qu'il tint à l'occasion du vingtième anniversaire du premier alunissage – engagement surprenant, vu le calendrier. Car après la destruction accidentelle de la navette Challenger en janvier 1986, tout le programme spatial avait été gelé. Mais en juillet 1989, soit quelques mois après la perte de Phobos 2, les États-Unis confirment leur détermination à se rendre sur Mars, plutôt que de faire profil bas. Il devait exister une raison majeure…

Le budget prévoyait une ligne de crédit consacrée à l'« Initiative d'exploration humaine ». C'est à ce titre que les efforts en faveur de l'exploration spatiale seraient consentis, a expliqué un officiel de l'administration, en coordination avec le programme du National Space Council de la Maison-Blanche. Ce programme prévoyait le développement de nouvelles structures de lancement, à même d'« ouvrir de nouvelles frontières pour l'exploration sans et avec équipage humain » et de « garantir que le programme spatial contribuerait à la sécurité militaire nationale ». Les explorations humaines de la Lune et de Mars devenaient des objectifs définis.

Simultanément, la NASA avait étendu son réseau de télescopes au sol et en orbite, et équipé certaines des navettes d'un équipe-

ment de surveillance du ciel. Le Deep Space Network – réseau d'exploration de l'espace profond par radiotélescopes – s'enrichissait de l'adjonction d'aménagements inutilisés, réhabilités, et s'étendait grâce à un jeu d'accords entre nations, tout en se concentrant plus précisément sur l'observation du ciel sud. Jusqu'à 1982, le Congrès américain avait alloué des fonds à contrecœur aux programmes SETI (recherche d'intelligence extraterrestre), les avait réduits d'année en année, jusqu'à leur suppression totale en 1982. Mais en 1983 – encore cette année charnière ! – le financement fut brusquement restauré. En 1989, la NASA fit en sorte que les crédits affectés à cette « recherche d'intelligence » soient doublés ou triplés, grâce, en partie, au soutien actif du sénateur John Garn, de l'Utah, ancien astronaute de navette, lui-même convaincu de l'existence des extraterrestres. De manière significative, la NASA cherchait à financer des équipements nouveaux de scanner et d'analyse des émissions dans la fréquence des micro-ondes et *dans l'espace au-dessus de la Terre.* Elle ne se contentait pas d'écouter (comme le SETI auparavant) les émissions radio en provenance des étoiles lointaines ou même des galaxies. Dans sa brochure explicative, l'Administration spatiale américaine, à propos de « l'étude du ciel », en définit la portée, sous la plume de Thomas O. Paine, son ancien administrateur :

> « [Il s'agit d'] un programme continu pour chercher la preuve que la vie existe – ou a existé – au-delà de la Terre, *en étudiant d'autres corps du système solaire,* en recherchant les planètes tournant autour d'autres étoiles, et en localisant les signaux émis par la vie intelligente, partout ailleurs dans la galaxie. »

Du coup, un porte-parole de la Fédération des scientifiques américains, à Washington, commente : « Le futur commence son approche ». Quant au *New York Times* du 6 février 1990, voici comment il titre à propos des crédits réactivés du SETI : *Chasse aux extraterrestres de l'univers de nouvelle génération.* Petit glissement

symbolique : on ne cherchait plus désormais une « intelligence » extraterrestre, mais bien des *extraterrestres.*

Une recherche tournée vers un avenir tenu secret.

Le choc de 1989 avait été précédé par un changement marqué à la fin de 1983.

Rétrospectivement, il est clair que la mise en veilleuse de l'antagonisme du supergrand russe n'était que la contrepartie d'une coopération en matière d'efforts spatiaux. Depuis 1984, le seul objectif conjoint prioritaire pour tous était d'« aller sur Mars, ensemble ».

Nous avons commenté déjà l'intérêt des États-Unis pour la mission Phobos soviétique et leur participation au projet.

À l'époque, quand fut dévoilé le rôle des scientifiques américains dans cette mission, on nous avait expliqué qu'il était « officiellement le bienvenu, dans le cadre d'une amélioration des relations soviéto-américaines ». On apprit par la même occasion que les experts de la défense américaine s'étaient inquiétés de l'intention des Soviétiques d'utiliser un laser puissant dans l'espace (pour bombarder la surface de Phobos). Ils craignaient que ce laser ne procure aux Russes une avancée dans leur propre programme de « guerre des étoiles ». Mais la Maison-Blanche ignora la mise en garde et approuva le projet.

Une telle coopération constituait un sacré changement de norme. Par le passé, les Russes avaient couvé avec zèle leurs secrets liés à l'espace. Ils avaient même tout tenté pour éclipser les Américains. En 1969, lancement de Luna 15, tentative avortée de coiffer les Américains au poteau sur la Lune. En 1971, envoi vers Mars, non pas d'une seule sonde mais de trois vaisseaux, avec l'intention de placer des orbiteurs sur Mars quelques jours avant l'américain Mariner 9. En 1972, les deux superpuissances marquent une pause au nom de la détente et signent un accord de coopération pour l'espace. Le seul résultat visible fut l'arrimage de Soyouz et d'Apollo en 1975. Des événements ultérieurs, comme la fin du mouvement Solidarnosc en Pologne et l'invasion de l'Afghanistan, réactivèrent les tensions de la guerre froide. En 1982, le président Reagan refusa

de renouveler les accords de 1972 et lança en lieu et place un effort de réarmement américain massif contre « l'empire du mal ».

Le même Reagan, lors d'un discours télévisé en mars 1984, surprend le peuple américain, toutes les autres nations (et, comme on le sut plus tard, la plupart de ses conseillers), avec son « initiative de défense stratégique » – un bouclier protecteur spatial contre les missiles et les vaisseaux spatiaux. Naturellement, sur le moment, on suppose que la seule justification de son choix est de parvenir à une supériorité militaire sur l'Union soviétique. Ce fut en tout cas l'analyse des Russes, et leur réaction fut véhémente. Quand Mikhaïl Gorbatchev succède à Constantin Chernenko à la tête de l'URSS en 1985, il adopte la position fermée qui veuille qu'une amélioration des relations Est-Ouest passe avant tout par l'abandon de l'IDS. Mais, et c'est aujourd'hui connu, le climat change avant même la fin de l'année. C'est qu'entre-temps on avait informé Gorbatchev des motivations réelles de l'IDS. L'antagonisme fait place à l'offre de dialogue. Parler de quoi ? Mais de coopération dans l'espace et, plus spécifiquement, d'une expédition sur Mars !

Conscient de voir les Russes, soudain, « abandonner leur obsession du secret pour tout ce qui touche à leur programme spatial », *The Economist* du 15 juin 1985 remarque que les scientifiques soviétiques étonnent leurs homologues occidentaux par leur ouverture, et qu'ils « évoquent leurs plans franchement et avec enthousiasme ». L'hebdomadaire souligne au passage que l'essentiel des échanges porte sur les missions vers Mars.

Le changement notable était d'autant plus surprenant que, en 1983 et 1984, l'Union soviétique semblait avoir dépassé de loin les États-Unis dans sa marche à l'espace. Elle avait réussi à placer en orbite une série de stations spatiales Saliout, confiées à des cosmonautes recordmen de longévité dans l'espace. Lesquels avaient en outre mené à bien une série d'arrimages de modules de service et de réapprovisionnement. Une étude du Congrès américain avait comparé les deux programmes et avait conclu, fin 1983, que l'on assistait à une course entre une tortue américaine et un lièvre sovié-

tique. Mais un an plus tard, les premiers signes d'une coopération renouvelée se font jour : un équipement américain fait son entrée dans le vaisseau spatial soviétique Vega, lancé à la rencontre de la comète de Halley.

D'autres manifestations du nouvel esprit de coopération dans l'espace, semi-officielles et officielles, se multiplièrent, malgré l'IDS. En janvier 1985, des officiels de la Défense et des scientifiques réunis à Washington pour débattre de l'IDS invitent un Russe à participer. Pas n'importe qui : il s'agissait de Roald Sagdeyev, l'un des tout premiers responsables de l'espace en URSS (devenu plus tard le principal conseiller de Gorbatchev). Au même moment, le secrétaire d'État américain d'alors, George Shultz, rencontre son homologue soviétique à Genève. Ils conviennent de revivifier l'accord moribond de coopération sur l'espace.

En juillet 1985, des scientifiques, des responsables de l'administration en charge de l'espace et des astronautes américains et russes se rencontrent ostensiblement à Washington pour commémorer l'arrimage réussi Apollo-Soyouz en 1975. En réalité, ce séminaire camouflait l'approche d'une mission conjointe vers Mars. Une semaine plus tard, Brian T. O'Leary, un ancien astronome reconverti dans le privé, profite d'une réunion de l'Association américaine pour l'avancement des sciences à Los Angeles pour affirmer que le prochain « grand bond » de l'humanité viserait l'une des lunes de Mars : « Quelle meilleure façon de célébrer la fin du millénaire qu'un aller-retour humain Phobos/Deimos-Terre, surtout s'il s'agit d'une mission internationale ? » Et en octobre de cette même année 1985, plusieurs personnalités du Congrès américain, des fonctionnaires du gouvernement et d'anciens astronautes furent invités par l'Académie des sciences soviétique à visiter pour la toute première fois les installations spatiales de l'URSS.

Tout cela faisait-il simplement partie d'un processus évolutif instauré par la politique corrigée d'un nouveau dirigeant de l'URSS, alors que changeaient les conditions derrière le rideau de fer – agitation croissante, défis économiques grandissants, besoin

soviétique accru d'aides occidentales ? Sans doute. Mais pourquoi se dépêcher de révéler les plans et les secrets de l'espace soviétique ? Quelque événement significatif n'était-il pas intervenu qui, brutalement, introduisait une différence majeure, un changement d'ordre du jour, appelait à d'autres priorités – ou qui, carrément, exigeait que se reconstitue l'alliance américano-soviétique qui avait existé lors de la seconde guerre mondiale ? Mais si tel était le cas, qui était l'ennemi commun ? Contre qui les États-Unis et l'URSS alignaient-ils leur programme partagé ? Et pourquoi la priorité des deux nations était-elle d'aller sur Mars ?

Bien sûr, des voix se sont fait entendre, au sein des deux nations, pour protester contre une telle connivence. Aux États-Unis, de nombreux fonctionnaires de la Défense et politiciens conservateurs s'opposèrent à l'idée de « baisser la garde » en pleine guerre froide, spécialement côté espace. Le président Reagan approuvait, naguère, ces attitudes. Cinq ans durant, il refusa de rencontrer le dirigeant de « l'empire du mal ». Mais des raisons nouvelles existaient, incontournables, pour se rencontrer et se parler – en privé. En novembre 1985, Reagan et Gorbatchev s'entretiennent. Ils ressortent de leur réunion en alliés, amicaux, et se prononcent pour une nouvelle ère de coopération, de confiance et de compréhension.

On demanda à Reagan comment il expliquait ce virage à cent quatre-vingts degrés. Il répondit que la cause commune était l'espace. Plus précisément, *un danger venu de l'espace pour toutes les nations de la Terre.* Sitôt qu'il eut l'occasion d'en parler en public, à Fallston, dans le Maryland, le 4 décembre 1985, il s'exprime ainsi :

> « Comme vous le savez, Nancy et moi sommes revenus il y a environ deux semaines de Genève, où j'ai eu quelques longues réunions avec le secrétaire général de l'Union soviétique, Mikhaïl Gorbatchev.
>
> J'ai eu plus d'une quinzaine d'heures de discussions avec lui, dont cinq heures de conversations privées, entre

nous deux. J'ai trouvé un homme déterminé, mais ouvert à l'écoute. Et je lui ai parlé du désir profond de l'Amérique pour la paix, que nous ne menaçons pas l'Union soviétique, et que je crois que les peuples de nos deux pays veulent la même chose – un avenir plus sûr et meilleur pour eux-mêmes et leurs enfants…

Il y a quelque chose que je ne pouvais pas dire au secrétaire général Gorbatchev sinon au cours de l'une de nos discussions privées mais que je n'ai pu m'empêcher d'évoquer. *Je lui ai dit de penser un peu combien sa tâche et la mienne seraient faciles, au cours de ces discussions si, tout à coup, une menace s'abattait sur ce monde, une menace suscitée par une autre espèce, venue d'une autre planète quelque part dans l'univers. Nous oublierions toutes les petites différences territoriales qui existent entre nos pays, et nous réaliserions une fois pour toutes que nous sommes des êtres humains ici, sur cette Terre, tous ensemble.*

J'ai aussi souligné auprès de M. Gorbatchev l'engagement de notre nation en faveur de l'Initiative de défense stratégique – notre recherche et développement d'un bouclier *high-tech*, non-nucléaire, qui nous protégerait contre des missiles balistiques – et à quel point nous nous y sommes engagés. Je lui ai dit que l'IDS était une raison d'espérer et non de craindre. »

Cette incise fut-elle un détail sans importance ou au contraire une révélation délibérée du président des États-Unis ? En discussion privée avec le dirigeant soviétique, il avait évoqué la « menace sur ce monde suscitée par une autre espèce, venue d'une autre planète » comme argument en faveur d'un rapprochement entre les deux nations et la fin de l'opposition soviétique à l'IDS ?

Rétrospectivement, il est clair que la « menace » et le besoin de s'en défendre préoccupaient le président américain. Dans « Voyage

dans l'Espace[135] », Bruce Murray, ancien directeur du Caltech de 1973 à 1982 (et cofondateur avec Carl Sagan de la Société planétaire – Planetary Society) rapporte une anecdote. Lors d'une réunion à la Maison-Blanche en mars 1986, face un groupe trié de six scientifiques de l'espace chargés de « débriefer » Ronald Reagan sur les découvertes de Voyager 2 vers Uranus, le président a demandé : « Vous, Messieurs, vous avez mené beaucoup de recherches dans l'espace. Avez-vous trouvé une preuve quelconque de l'existence d'autres peuples ? » Ils répondirent par la négative. Reagan clôtura la réunion par cette petite phrase : il espérait qu'ils connaîtraient « des aventures plus passionnantes dans le futur. »

Ruminations d'un chef vieillissant destiné à se voir écarter d'un sourire par l'homme jeune et « déterminé » qui dirigeait alors l'empire soviétique ? À moins que Reagan n'ait convaincu Gorbatchev, au cours de leur entretien privé de cinq heures, que la menace d'*aliens* venus de l'espace n'était pas une plaisanterie…

Nous savons par les archives officielles que le 16 février 1987, au cours d'un discours important prononcé au palais du Kremlin, à Moscou, pendant un forum international consacré à « la survie de l'humanité », Gorbatchev a évoqué sa discussion avec Reagan en des termes pratiquement identiques à ceux dont avait usé son homologue américain. « Le destin du monde et le futur de l'humanité ont mobilisé les esprits les plus brillants depuis l'époque où l'homme a commencé à se poser des questions sur le futur, a-t-il commencé. Jusqu'à une époque relativement récente, ces questions, et d'autres qui en découlent, ont été perçues comme un exercice de pensée puisant dans l'imaginaire, tout comme d'autres travaux à échelle planétaire menés par des philosophes, des savants et des théologiens. Au cours des dernières décennies, cependant, ces réflexions sur l'avenir se sont exercées sur des domaines des plus concrets. » Après avoir évoqué les risques des armes nucléaires et les intérêts communs de « la civilisation humaine », il poursuit :

---

[135] *Journey into Space, The First Three Decades of Space Exploration*, WW Norton & Co, nouvelle édition 1991. Ouvrage non traduit en français. NDT.

> « Lors de notre rencontre à Genève, le président des États-Unis a dit que *si la Terre devait affronter une invasion d'extra-terrestres, les États-Unis et l'Union soviétique joindraient leurs forces pour repousser une telle invasion.*
>
> *Je n'écarterai pas l'hypothèse,* bien que je pense qu'il soit encore trop tôt pour s'inquiéter d'une telle attaque. »

En choisissant « de ne pas écarter cette hypothèse », le dirigeant soviétique semblait définir la menace en des termes plus directs que les propos policés de Reagan : il a évoqué une « invasion par des extraterrestres » et a révélé que, lors des entretiens privés à Genève, le président Reagan ne s'est pas contenté de philosopher sur les mérites d'une humanité unie, mais qu'il a proposé que « les États-Unis et l'Union soviétique joignent leurs forces pour repousser une telle invasion ».

Le moment choisi lui-même se révéla plus significatif que la confirmation en soi d'une menace potentielle et la nécessité « de joindre les forces ». Ce colloque international se tenait le 28 janvier 1987. Un an auparavant, le 28 janvier 1986, les États-Unis avaient subi ce terrible revers, l'explosion de la navette spatiale Challenger sitôt après son lancement. Sept astronautes avaient trouvé la mort, et le programme spatial américain avait été cloué au sol. Dans le même temps, le 20 février 1986, l'Union soviétique avait lancé son nouveau modèle de station Mir, bien plus évolué que la série des précédents Saliout. Au fil des mois, loin de tirer avantage de la situation et reprendre son indépendance vis-à-vis de la coopération spatiale instaurée avec les États-Unis, les Russes la resserrèrent. Ils invitèrent, entre autres mesures, les réseaux de télévision américains à assister au lancement de leur station spatiale, jusqu'alors top secret, à Baïkonour. Le 4 mars, le vaisseau spatial soviétique Vega 1, après avoir tourné autour de Vénus pour y larguer des sondes scientifiques, a réussi son rendez-vous avec la comète de Halley. Européens et Japonais étaient de la partie, mais pas les États-Unis. Et pourtant, les Russes, en la personne de Roald Sagdeyev, le directeur de l'Institut pour la recherche spatiale déjà cité, qui avait été invité à

Washington en 1985 pour débattre de l'IDS, insistèrent pour que la mission vers Mars soit menée en commun avec les États-Unis.

La tragédie de Challenger avait conduit à la suspension de tous les programmes de la NASA, sauf les projets martiens. Pour rester dans la course de la Lune et de Mars, l'Agence nomma un groupe d'étude sous la présidence du Dr Sally K. Ride, astronaute, chargé de réévaluer les plans et leur mise en œuvre. Le comité recommanda vivement le développement de « ferry-boats » célestes et de véhicules de transfert pour le transport des astronautes et des cargaisons de la « colonie humaine au-delà de l'orbite de la Terre, depuis les hautes montagnes de la Lune jusqu'aux plaines de Mars. »

Cette impatience d'aller sur Mars, matérialisée par les auditions du Congrès[136], exigeait des efforts américano-soviétiques communs et une coopération entre les programmes spatiaux. Tout le monde n'y était pas favorable aux États-Unis. Les planificateurs de la Défense, en particulier, considéraient que le contretemps imposé au programme de la navette avec équipage devait se traduire par le choix de fusées automatiques toujours plus puissantes. Pour gagner le soutien du Congrès et du public, on publia des informations sur les nouveaux moteurs des fusées de l'Air Force, vedettes de la « guerre des étoiles ».

Sans tenir compte de ces pressions, les États-Unis et l'URSS signèrent, en avril 1987, un nouvel accord de coopération spatiale. Sitôt l'accord conclu, la Maison-Blanche signifia à la NASA de suspendre l'avancée des travaux sur le vaisseau spatial Mars Observer qui devait être lancé en 1990. L'Administration spatiale devait, sans délai, joindre ses efforts à ceux de la Russie pour soutenir sa mission Phobos.

Aux États-Unis, l'opposition au partage des dossiers confidentiels sur l'espace avec l'Union soviétique ne désarmait pas. Quel-

---

[136] Dans le système politique américain, des comités du Congrès convoquent régulièrement des témoins et des experts en auditions publiques *(hearings)*, souvent demandées par des groupes de revendication. NDT.

ques experts tenaient les invitations répétées des Soviétiques à se joindre à leurs missions sur Mars pour de simples manœuvres en vue d'obtenir l'accès à la technologie de l'Ouest. Agacé sans doute par ce courant de protestation, Ronald Reagan évoqua encore une fois publiquement la menace extraterrestre le 21 septembre 1987 :

> « Obsédés par les antagonismes du moment, nous oublions souvent combien tous les membres de l'humanité sont unis. Peut-être avons-nous besoin d'une menace extérieure, universelle, pour reconnaître ce lien commun.
>
> Je pense parfois que nos différences disparaîtraient comme par enchantement si nous devions faire face à une menace extraterrestre, venue d'un autre monde. »

Le rédacteur en chef de *The New Republic*, Fred Barnes, avait rapporté en son temps les propos de Ronald Reagan, prononcés au cours d'un déjeuner à la Maison-Blanche quelques jours auparavant, le 5 septembre. Le président avait demandé au ministre soviétique des Affaires étrangères de lui confirmer que l'URSS ferait vraiment cause commune avec les États-Unis en cas de menace extraterrestre. Shevardnadze avait répondu, « Oui, absolument ».

Mais si l'on ne peut qu'essayer de deviner la teneur des débats au Kremlin, dans les trois mois qui ont suivi la seconde rencontre au sommet Reagan-Gorbatchev en décembre 1987, en revanche les courants d'opinions conflictuels à Washington se donnaient publiquement libre cours. D'un côté, le parti de ceux qui remettaient en question les motivations des Soviétiques et qui trouvaient difficile d'établir une nette distinction entre le partage de la technologie scientifique et celui des secrets militaires. De l'autre, ceux qui, à l'image de Robert A. Roe, président du Comité pour la science, l'espace et la technologie de la chambre des représentants pensaient que l'effort commun pour l'exploration de Mars était de nature à faire passer de *« Star Wars »* à *« Star Trek »*. Ce courant encourageait donc le président Reagan à maintenir le cap lors de la prochaine réunion au sommet, à aller ensemble sur Mars. Et de fait, le prési-

dent américain donna l'autorisation à cinq délégations de la NASA de débattre des projets Mars avec les Russes.

Pour autant, l'amer débat ne disparut pas à Washington, même après le sommet américano-russe de décembre 1987. Le secrétaire américain de la Défense, Caspar Weinberger, était de ceux qui, dit-on, accusaient l'Union soviétique de développer clandestinement un système de satellites tueurs pour la « guerre des étoiles », et de conduire des expériences d'armes laser à partir de leur station Mir en orbite. Une fois de plus, le président Reagan évoqua la menace secrète. Lors d'une réunion avec les membres du National Strategy Forum, en mai 1988, il les invita à se demander…

> « … [ce qui] se passerait-il si nous tous, dans le monde, découvrions que nous sommes menacés par quelque chose d'extérieur, une puissance venue du cosmos, d'une autre planète ? »

Il ne s'agissait plus d'une vague menace « venue du cosmos », mais d'une « autre planète ».

À la fin de ce même mois, les deux dirigeants des superpuissances se rencontrèrent à Moscou pour leur troisième sommet. Les missions conjointes vers Mars furent scellées. Deux mois plus tard, Phobos partait pour Mars. Les dés étaient jetés : les deux « grands » de la Terre avaient lancé des sondes à la recherche de ce « quelque chose d'extérieur, une puissance venue du cosmos, d'une autre planète ». Ils se calèrent dans leur fauteuil, secrètement tendus. Et ils se retrouvèrent confrontés à l'incident Phobos 2.

Que s'est-il passé en 1983 qui ait préludé à ces bouleversements monumentaux dans les relations des deux superpuissances et poussé leurs dirigeants à se concentrer sur une « menace » venue d'une « autre planète » ?

Il est extraordinaire que le secrétaire général de l'URSS de l'époque, qui a abordé le sujet d'une telle menace dans son discours de février 1987 et qui a choisi de ne pas la nier, ait pu rassurer son

auditoire en estimant « qu'il est encore trop tôt pour s'inquiéter d'une telle attaque. »

Jusqu'à l'incident Phobos, et certainement avant fin 1983, la question des « extraterrestres » dans son ensemble faisait l'objet de deux approches parallèles quoique bien différenciés. D'un côté, ceux qui présumaient qu'une « intelligence extraterrestre » devait exister « quelque part », par pure logique, en se fondant sur les probabilités numériques. La formule de Frank D. Drake – université de Californie à Santa Cruz et président du SETI (recherche d'une intelligence extraterrestre) – est bien connue dans ce milieu. Elle postule que dans la Voie Lactée, notre propre galaxie, devraient exister dix mille à cent mille civilisations avancées. Le projet du SETI a eu recours à une série de radiotélescopes pour écouter les émissions de radio en provenance de l'espace profond. Il s'agissait de tenter de discerner, noyés dans la cacophonie des émissions naturelles des étoiles, des galaxies et d'autres objets célestes, des signaux cohérents ou répétitifs qui ne seraient pas naturels. De tels signaux « intelligents », on en a captés quelquefois, mais les scientifiques ont été incapables de les localiser plus précisément ou de les capter à nouveau.

Au-delà de son inefficacité, la méthode du SETI soulève deux questions. *Primo*, chercher un signal intelligent qui pourrait avoir mis des années-lumière pour nous atteindre (la lumière voyage à trois cent mille kilomètres/*seconde*) rime-t-il à quelque chose, d'autant plus qu'il faudrait autant de temps pour qu'on lui réponde ? *Secundo* (c'est la question que je pose), pourquoi attendre de civilisations avancées qu'elles utilisent la radio pour communiquer ? Aurions-nous attendu d'elles qu'elles utilisent des torches si nous avions songé à de telles recherches il y a des siècles, à l'image de bourgades perdues dans la montagne communiquant entre elles de cette façon ? *Quid* des progrès accomplis sur terre – de l'électricité à l'électromagnétisme et aux fibres optiques, des impulsions laser aux faisceaux de protons et jusqu'aux oscillateurs à cristal, sans parler des nouvelles techniques qui fleuriront un jour ?

Bizarrement, mais peut-être était-ce inévitable, les recherches du SETI furent obligées de réduire leurs angles d'exploration au voisinage de la Terre (et de cibler, non pas les « intelligences » extraterrestres, mais les « êtres » vivants), sous l'égide de scientifiques travaillant sur l'origine de la vie sur terre. Une rencontre entre les deux groupes – les chercheurs dans l'espace profond et les prospecteurs de vie – eut lieu à l'université de Boston en juillet 1980, à l'initiative de Philip Morrison, du Massachusetts Institute of Technology. Un débat sur les approches de la panspermie (diffusion délibérée de semences), offrit à l'un des physiciens de pointe du Laboratoire de Los Alamos, Eric M. Jones, l'occasion d'exposer son point de vue : « Je suis d'avis que si les extraterrestres existaient, ils auraient déjà colonisé la galaxie et atteint la Terre[137]. » L'intrication de la recherche sur les origines de la vie sur terre et celle des extraterrestres s'éclaira pendant la conférence internationale de 1986 consacrée à la « Vie sur terre », à Berkeley. « La chasse aux signes d'intelligence extraterrestre » est le « couronnement des efforts de la recherche dans l'esprit de beaucoup » de ceux qui recherchent l'origine de la vie, remarqua un journaliste du *New York Times.* Les chimistes et les biologistes comptaient maintenant sur l'exploration de Mars et de Titan, une lune de Saturne, pour obtenir des réponses aux mystères de la vie sur terre.

Mais malgré les résultats négatifs des tests menés sur le sol martien à la recherche d'une vie autochtone, il serait naïf de croire que la NASA et d'autres agences sensibles ne cherchaient pas la signification des singularités énigmatiques sur Mars (même si, officiellement, elles avaient nié l'intérêt de toute « spéculation »). Dès 1968, dans une étude consacrée au phénomène ovni, l'Agence de sécurité nationale, la NSA, analysa les conséquences d'une « confrontation entre une civilisation extraterrestre avancée et une

---

[137] Expression du paradoxe de Fermi (1950) selon lequel, s'il existait des civilisations extraterrestres, leurs représentants devraient déjà avoir atteint la Terre. À l'époque de la naissance du Soleil, la vie avait eu largement le temps d'éclore ailleurs et d'arriver jusqu'à nous. NDT.

autre, inférieure en avancement, sur terre ». Quelque chose me dit que les auteurs de cette étude devaient avoir une petite idée de l'identité de la planète natale d'une telle civilisation.

S'agissait-il de Mars ? C'eût été la seule réponse plausible (quoique peu crédible) avant qu'une nouvelle ligne de recherche – celle d'une planète supplémentaire dans notre système solaire – ne vienne se superposer à la question des extraterrestres.

Jadis, les astronomes s'étaient étonnés des perturbations des orbites d'Uranus et de Neptune. Ils avaient soupçonné la présence d'une planète supplémentaire loin du Soleil. Ils l'appelèrent planète X, ce qui avait le double sens de « planète inconnue » et de « dixième (X) planète ». Dans *La 12e Planète,* j'expliquais identifier la planète X à Nibiru dans la mesure où les Sumériens considéraient que le système solaire comportait douze membres : le Soleil, la Lune, les neuf planètes originelles, plus celle qui devint le douzième membre, l'envahisseuse, Nibiru/Marduk.

En réalité, c'est en observant la perturbation des orbites que la découverte d'Uranus induisit celle de Neptune et, de là, celle de Pluton (en 1930). En travaillant en 1972 sur la trajectoire anticipée de la comète de Halley, Joseph L. Brady, du laboratoire Lawrence Livermore de Californie, découvrit que l'orbite de la comète aussi se montrait perturbée. Ses calculs le conduisirent à soupçonner l'existence d'une planète X à une distance de soixante-quatre UA (unités astronomiques), dont le cycle orbital était de mille huit cents années-Terre. Lui-même et tous les autres astronomes à la recherche de la planète X supposent qu'elle tourne autour du Soleil comme les autres planètes. Dès lors, ils mesurent la distance qui la sépare du Soleil par la moitié de son axe principal réel (*Figure 102*, distance « a »), soit ce qu'ils pensent être son rayon. Or, si l'on suit la description sumérienne, Nibiru orbite autour du Soleil comme une comète, avec le Soleil à l'un des points focaux de son ellipse (son périhélie). Donc, la distance qui la sépare du Soleil doit prendre en compte la totalité de la longueur de son axe majeur, et pas seulement sa moitié (*Figure 102*, distance « b »). Serait-il

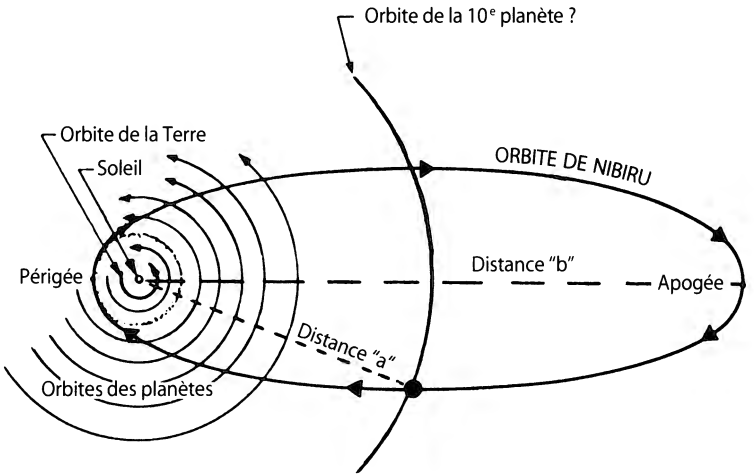


Figure 102

possible que Nibiru se trouve, sur son orbite de retour vers son périhélie, au point calculé par Brady, mille huit cents années – soit exactement la moitié des trois mille six cents années-Terre notées par les Sumériens pour le cycle de Nibiru ?

Brady a tiré d'autres conclusions qui s'accordent remarquablement avec les données sumériennes : selon lui, l'orbite de la planète inconnue est rétrograde, et cette orbite n'est pas sur le même plan (celui de l'écliptique) que celle des autres planètes (excepté Pluton) : Nibiru transite selon une inclinaison par rapport au plan de l'écliptique.

Les astronomes se sont demandé si Pluton pouvait être la cause des perturbations des orbites d'Uranus et de Neptune. Mais en juin 1978, James W. Christie (Naval Observatory) découvrit que Pluton possède une lune (qu'il baptisa Charon) et qu'il est beaucoup plus petit qu'on ne l'avait pensé – ce qui le rend incapable de causer les perturbations des planètes géantes. De plus, l'orbite de Charon autour de Pluton révèle que la planète est couchée sur le côté, comme Uranus. Ces indices, renforcés par l'examen de son

orbite bizarre, valident le soupçon qu'une force unique extérieure – un intrus – a renversé Uranus, délogé et renversé Pluton, et imprimé une orbite rétrograde à Triton (l'une des lunes de Neptune).

Intrigués par ces conclusions, deux collègues de Christie au Naval Observatory, Robert S. Harrington (qui travailla avec Christie à l'identification de Charon), et Thomas C. Van Flandern, conclurent, après simulations informatiques, à la thèse de l'intrus : une planète de deux à cinq fois la taille de la Terre, à l'orbite inclinée, dont le demi-axe (le rayon de l'orbite) devait mesurer « moins de cent UA » (*Icarus*, vol. 39, 1979). Il s'agissait ni plus ni moins d'une nouvelle confirmation de la rencontre de la science avec un savoir perdu : le concept global d'un objet céleste intrus, cause de toutes les étrangetés observées dans cette portion du système solaire, rejoignait l'histoire sumérienne de Nibiru. Doublons la distance de cent UA en partant du principe que l'un des deux points autour duquel orbite l'« intrus » est le Soleil, point focal d'une ellipse allongée, et la planète X se trouve alors à peu près où les Sumériens l'avaient située.

En 1981, forts des données obtenues par Pioneer 10, Pioneer 11 et par les deux Voyager sur Jupiter et Saturne, Van Flandern et quatre collègues de l'observatoire réétudièrent l'orbite de ces planètes comme celles des planètes extérieures. Van Flandern présenta à la Société américaine d'astronomie la nouvelle preuve de sa théorie. Au moyen d'équations gravitationnelles complexes, il montra qu'un corps *d'au moins* deux fois la taille de la Terre orbitait autour du Soleil à une distance *d'au moins* 2,1 milliards de kilomètres au-delà de Pluton, avec une période orbitale *d'au moins* mille ans. *The Detroit News* du 16 janvier 1981 publia l'information en première page, illustrée par la représentation sumérienne du système solaire empruntée à *La 12e Planète*, plus un résumé des thèses principales du livre *(Figure 103)*.

La recherche de la planète X mobilisa alors la NASA, d'abord sous la direction de John D. Anderson, du JPL, puis aux bons soins des experts de physique céleste des Pioneer. Un communiqué de



The Detroit News

MICHIGAN'S LARGEST NEWSPAPER

Friday

January 16, 1981

15¢

with geysers of water shooting skyward from many manholes,

more stranded people and to prevent

Continued on Page 2A

auto maker in late 1979.

Continued on Page 4A

Lesson from history

10th planet? Pluto's orbit says 'yes'

By HUGH McCANN
News Staff Writer

If new evidence from the U.S. Naval Observatory of a 10th planet in the solar system is accurate, it could prove that the Sumerians, an ancient eastern Mediterranean civilization, were far ahead of modern man in astronomy.

Astronomer Thomas Van Flandern told a meeting of the American Astronomical Society in Albuquerque this week that irregularities in the orbit of Pluto, the farthest known planet from the sun, indicates that the solar system contains a 10th planet.

Pluto was the last planet discovered, in 1930. Since then, astronomers have been searching unsuccessfully for planets farther out. Indeed, Pluto had unknowingly been photographed but remained unrecognized for a long time because it was so difficult to see. Presumably, any other new planets would be easy to miss visually.

BUT THE heavenly body suspected by Van Flandern is making its presence felt in the same way that Pluto's presence was suggested — from the bulges that Pluto's gravitational field causes in the elliptical orbit of its closet neighbor, Neptune.

Now, says Van Flandern, subtle bulges detected in Pluto's orbit mean that there must be still another planet. He calculates that the unseen planet is four times the size of Pluto and 1.5 times its distance from the sun.

Sumerian tablet in East Berlin shows a solar system with sun, moon and 10 planets.

Van Flandern's announcement comes as no surprise to Zecharia Sitchin, whose book, *The 12th Planet*, came out three years ago.

SITCHIN, WHO describes himself as a Russian-born linguist and archeologist, says that the Sumerians, who date back 6,000 years, knew of a planet beyond Pluto. They counted it the 12th planet, he explains, because, in their system of reckoning, the sun and moon are also counted as planets. Its Sumerian name was Nibiru.

Continued on Page 12A

Figure 103

la NASA émanant de son centre de recherches Ames, le 17 juin 1982, titré *Les Pioneer pourraient localiser la dixième planète*, révélait que les deux vaisseaux spatiaux allaient participer à la recherche du corps céleste. « Des irrégularités dans les orbites de Neptune et Uranus laissent fortement présumer qu'un objet mystérieux existe bel et bien dans cette portion du ciel – très au-delà des planètes les plus éloignées. » Comme les Pioneer suivaient des trajectoires oppo-

sées, ils seraient capables de déterminer la distance de cet objet : si l'un seulement capte une attraction forte, l'objet est proche, c'est donc une planète ; si les deux captent la même attraction, alors l'objet doit se situer à une distance de soixante-dix à cent quarante milliards de kilomètres et pourrait être une « étoile obscure » ou « naine brune », et ne ferait pas partie du système solaire.

En septembre de cette année 1982, le Naval Observatory confirma « poursuivre sérieusement » la recherche de la planète X. Le Dr Harrington annonça que son équipe avait « circonscrit la recherche à une portion relativement petite du ciel ». Il pensait à une planète qui « se déplaçait beaucoup plus lentement que n'importe laquelle des planètes connues » (bien entendu, j'ai envoyé de longues lettres à tous les astronomes cités, accompagnées d'exemplaires de *La 12e Planète.* J'ai obtenu des réponses détaillées et courtoises).

Le basculement de la recherche académique/universitaire d'une planète X vers une recherche concrète/physique – où le Naval Observatory (entité de la marine américaine) se vit supervisé par la NASA – se renforça du recours accru aux sondes automatiques. On sait désormais que plusieurs missions secrètes des navettes américaines embarquaient des équipements télescopiques nouveaux chargés de scruter l'espace profond et que les Soviétiques à bord de la station Saliout menaient eux aussi des recherches discrètes de la planète.

Au cœur des milliards de points lumineux de l'espace, les planètes (comme les comètes et les astéroïdes) se distinguent des étoiles et des galaxies fixes parce qu'elles se déplacent. La technique de recherche consiste à prendre plusieurs clichés de la même portion du ciel, puis de les faire défiler rapidement sur un *« blink microscope »*, une visionneuse conçue pour comparer les modifications d'un cliché à l'autre. Un œil entraîné identifiera un point lumineux déplacé. Manifestement, cette méthode ne conviendrait que médiocrement pour une planète très éloignée, au déplacement très lent.

L'annonce du rôle assigné à Pioneer dans la recherche de la planète inconnue en juin 1982 n'empêcha pas John Anderson lui-même, dans un compte rendu préparé pour la Planetary Society, de souligner nettement les moyens supplémentaires à prévoir : en plus des réponses que Pioneer pourrait fournir, il préconisait pour la résolution de l'énigme le recours à la « recherche infrarouge dans le voisinage solaire » au moyen des satellites IRAS (Infrared Astronomical Satellites, technique panoramique totale). Les « IRAS », expliquait-il, « réagiront à la chaleur piégée à l'intérieur des corps sub-stellaires » – chaleur lentement restituée dans l'espace sous forme de rayonnements infrarouges.

Le satellite détecteur de chaleur IRAS, projet commun américano-anglo-hollandais, avait été placé en orbite à sept cent quatre-vingt-cinq kilomètres au-dessus de la Terre à la fin de janvier 1983. On attendait de lui qu'il décèle une planète de la taille de Jupiter à une distance de deux cent soixante-dix-sept UA. Avant de cesser de fonctionner après avoir épuisé son hélium liquide de refroidissement, il avait observé quelque deux cent cinquante mille objets célestes : galaxies, étoiles, nuages de poussière interstellaire, poussière cosmique, ainsi qu'astéroïdes, comètes et planètes. La recherche d'une dixième planète figurait sur la liste de ses objectifs officiels. *The New York Times* du 30 janvier 1983 consacra un reportage au satellite et à sa mission, titré *Ça brûle dans la recherche de la planète X !* Un astronome de l'Ames Research Center, Ray T. Reynolds, y déclarait : « Les astronomes sont si certains de l'existence de la dixième planète qu'ils pensent qu'il faut dès à présent lui donner un nom. »

IRAS avait-il trouvé la dixième planète ?

Quand bien même, aux dires des spécialistes, faudrait-il des années pour examiner et comparer les six cent mille images et plus transmises par le satellite au terme de dix mois d'activité, la réponse officielle est « non ». Pas de dixième planète en vue.

Cette réponse est un mensonge. C'est le moins qu'on en puisse dire.



Figure 104

IRAS a sondé au moins deux fois la même région du ciel et a fourni de quoi comparer les images. Or, contrairement à l'impression donnée, des *objets en mouvement* ont bien été identifiés. Dont cinq comètes jusqu'alors inconnues, plusieurs autres que les astronomes avaient « perdues », quatre nouveaux astéroïdes – et « un objet énigmatique à allure de comète ».

La planète X ?

Foin des démentis officiels, une révélation tomba à la fin de l'année 1983, sous la forme d'une interview exclusive accordée à Thomas O'Toole, du service des sciences du *Washington Post,* par l'un des scientifiques clés de l'IRAS. Le « papier », largement passé inaperçu – peut-être caviardé – fut repris par plusieurs quotidiens, sous des titres variés : *Un objet géant rend perplexes les astronomes. Objet mystérieux repéré dans l'espace.* Et *Aux confins du système solaire, mystère d'un objet géant (Figure 104).* Voici « l'attaque » du reportage exclusif du *Washington Post* :

> *WASHINGTON* – Un corps céleste probablement aussi grand que la planète géante Jupiter et probablement si proche de la Terre qu'il ferait partie du système solaire, a été repéré dans la direction de la constellation d'Orion par un télescope orbital IRAS.
> Cet objet est si mystérieux que les astronomes ne savent pas s'il s'agit d'une planète, d'une comète géante, d'une « proto-étoile » qui ne se serait pas échauffée suffisamment pour devenir une étoile à part entière, d'une galaxie lointaine si jeune qu'elle serait un couvain de premières étoiles, ou d'une galaxie tellement enveloppée de poussière qu'aucune lumière diffusée par ses étoiles ne peut la traverser.
> « Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous ne savons pas ce que c'est », a dit Gerry Neugebauer, responsable scientifique de l'IRAS.

Et s'il s'agissait d'une planète – à compter comme membre à part entière du système solaire ? Les responsables de la Nasa semblent y avoir songé. D'après le *Washington Post*,

> « Quand les scientifiques de l'IRAS ont vu pour la première fois le corps mystérieux et qu'ils ont calculé qu'il pouvait n'être qu'à soixante-dix milliards de kilomètres, on s'est demandé s'il pourrait se diriger vers la Terre. »

La suite de l'article nous apprend que « L'objet mystérieux a été vu deux fois par l'IRAS ». La seconde observation, six mois après la première, donne à penser qu'il ne s'est guère déplacé dans le ciel. « D'où je conclus qu'il ne s'agit pas d'une comète, une comète n'atteindrait jamais une telle taille, mais elle se serait déplacée beaucoup plus », a dit alors James Houck, de Cornell, et membre de l'équipe scientifique de l'IRAS.

Dans ce cas, serait-ce une planète très éloignée au déplacement lent ?

« Il est concevable qu'il puisse s'agir de la dixième planète recherchée en vain par les astronomes », admet le *Washington Post.*

« Qu'a donc découvert l'IRAS ? » ai-je demandé au service de la communication du JPL, en février 1984. Voici sa réponse :

> « Le scientifique cité dans les reportages de la presse s'est appuyé sur un communiqué, ce qui traduit son manque de données sur l'objet capté par l'IRAS.
>
> Sa démarche scientifique l'a poussé à exprimer les choses avec prudence quand il dit que si l'objet est proche, alors il a la taille de Neptune. Mais que s'il est lointain, c'est une galaxie entière. »

Évanouie, la comparaison avec la taille de Jupiter : on parle à présent d'une planète de la taille de Neptune « si l'objet est proche » – mais d'une galaxie (!) s'il est éloigné.

L'IRAS a-t-il ciblé la dixième planète en mesurant son émission de chaleur ? Bon nombre d'astronomes le croient. Tel William Gutsch, président du planétarium du musée Hayden, à New York (et chroniqueur scientifique pour la chaîne télévisée WABC). Il a écrit : « Une dixième planète pourrait bien avoir été déjà localisée et même cataloguée », quoiqu'il nous reste à la voir à l'aide de télescopes optiques.

C'est peut-être à cette même conclusion qu'est parvenue la Maison-Blanche, en témoin privilégié des travaux auxquels se sont associés les deux « grands » à partir de 1983. Les déclarations « équivoques » répétées par les deux dirigeants en sont-ils la traduction ?

La découverte de Pluton en 1930, formidable saut scientifique et astronomique, n'avait pas constitué pour autant un événement renversant. La découverte de la planète X aurait pu s'inscrire dans le même schéma. Sauf si… elle ne fait qu'un avec Nibiru. Car si Nibiru existe, alors les Sumériens parlaient vrai à propos des Anunnaki.

Si la planète X existe, nous ne sommes pas seuls dans ce système solaire. Et cette prise de conscience impliquerait un bouleverse-

ment pour l'humanité, pour ses sociétés, ses divisions nationales et ses courses à l'armement. Le président américain avait raison d'en anticiper les conséquences sur l'affrontement des superpuissances de la Terre et de leur coopération dans l'espace.

Un indice majeur confirme que la découverte d'IRAS n'est pas une « galaxie lointaine » mais une « planète de la taille de Neptune » : on a intensifié les sondages de portions précises du ciel au moyen de télescopes optiques. Et on a « mis le paquet » précipitamment sur la région sud de l'espace.

Le jour même où l'article du *Washington Post* est publié dans plusieurs journaux, la NASA fait savoir qu'elle a commencé l'exploration optique aux infrarouges de neuf « sources insolites », et non d'une seule. Le communiqué laisse entendre que l'objectif est de localiser ces « objets non identifiés » dans des « secteurs du ciel privés de source établie de rayonnements, telle une galaxie lointaine ou un amas d'étoiles ». À l'œuvre, quelques-uns des « télescopes les plus puissants » du monde – dont deux sur le mont Palomar, en Californie, un géant et l'autre plus petit –, le télescope extrêmement puissant de Cerro Tololo, dans les Andes chiliennes, « et tous les autres télescopes majeurs du monde », y compris celui du mont Mauna Kea, à Hawaï.

En cherchant ainsi la planète X au bout des lentilles de leurs télescopes, les astronomes se souvinrent de l'échec de Clyde Tombaugh, le découvreur de Pluton, attaché à trouver la dixième planète pendant une dizaine d'années. Tombaugh en avait conclu que cette planète transplutonienne avait une « orbite très inclinée et particulièrement elliptique, et [qu'] elle était maintenant loin du Soleil ». Un autre éminent astronome, Charles T. Kowal, découvreur de plusieurs comètes et astéroïdes, dont Chiron, avait conclu en 1984 qu'il n'y avait pas d'autre planète dans une bande céleste large de quinze degrés au-dessus et au-dessous de l'écliptique. Mais puisque ses propres calculs l'avaient convaincu de l'existence de cette dixième planète, il avait suggéré qu'on la traque à environ trente degrés d'inclinaison de l'écliptique.

Vers 1985, nombreux furent les astronomes qu'intrigua la « théorie Nemesis », exposée en premier par le géologue Walter Alvarez, de l'université de Californie, à Berkeley, et par son père, le physicien « nobélisé » Luis Alvarez. Tous deux avaient remarqué une périodicité dans l'extinction des espèces (y compris les dinosaures). Ils avancèrent l'existence d'une « étoile de la mort », ou planète à orbite fortement inclinée et immensément elliptique, capable de déclencher périodiquement une pluie de comètes. Comètes responsables alors de morts et dévastations au sein du système solaire, Terre incluse. Il advint que plus les astronomes et astrophysiciens (tels Daniel Whitmire et J. Matese, de l'université de Louisiane) analysaient la probabilité Nemesis, plus ils arrivaient à la planète X – et non pas à l'hypothèse d'une « étoile de la mort ». En travaillant avec Thomas Chester, chef de l'équipe des données de l'IRAS, à l'examen minutieux des transmissions infrarouges, Whitmire annonça en mai 1985 : « Il y a des chances pour que la planète invisible ait déjà été captée et qu'elle attende qu'on la découvre. » Jordin Kare, physicien au Lawrence Laboratory à Berkeley, a eu l'idée d'utiliser le télescope Schmidt en Australie avec le système d'exploration informatique Star Cruncher (littéralement « croqueur d'étoiles ») pour étudier le secteur sud du ciel. Si on ne la repère pas avec ça, a plaisanté Whitmire, « les astronomes pourraient attendre jusqu'en 2600 » pour la localiser, quand… elle traversera l'écliptique.

Pendant ce temps, les deux Pioneer croisaient dans l'espace selon des trajectoires opposées, au-delà du domaine des planètes connues, transmettant avec application vers la Terre les observations de leurs détecteurs. Avaient-ils envoyé des données sur la planète X ? Le 25 juin 1987, la NASA publia un communiqué de presse titré *Les scientifiques de la NASA pensent qu'il pourrait exister une dixième planète.* L'information était fondée sur une conférence de presse au cours de laquelle John Anderson avait déclaré que les Pioneer… n'avaient rien trouvé. Et ça, c'est la bonne nouvelle, expliqua-t-il, parce que ça exclut une bonne fois pour toutes que

les perturbations des planètes lointaines aient été provoquées par une « étoile noire » ou une « naine brune ». Certes, mais les perturbations existaient bien. Oui, dit Anderson aux médias, là-dessus les données avaient été contrôlées et recontrôlées. Effectivement, les perturbations étaient plus fortes qu'il y a un siècle, quand Uranus et Neptune étaient de l'autre côté du Soleil. D'où la conclusion du Dr Anderson : la planète X existe bel et bien. Son orbite est beaucoup plus inclinée que celle de Pluton et sa masse est d'à peu près cinq fois celle de la Terre. Ça reste des conjectures, tempéra Anderson, dont on ne pourra prouver qu'elles sont justes ou fausses qu'au moment où il sera possible d'observer réellement la planète.

Dans son commentaire, *Newsweek* du 13 juillet 1987 juge étrange la conférence de la NASA : « Une dixième planète pourrait – ou pas – orbiter autour du Soleil. » Mais personne ne fit la remarque que la conférence s'était tenue sous les auspices du Jet Propulsion Laboratory et de l'Ames Research Center, au siège de la NASA à Washington. Traduction : ce qui doit être porté à la connaissance du public porte le blanc-seing des plus hautes autorités. Du reste, un message s'est caché sous le dernier commentaire du Dr Anderson. À la question de savoir quand serait trouvée la planète X, il a répondu : « Je ne serais pas surpris qu'on la trouve dans cent ans, ou qu'on ne puisse jamais la trouver… et je ne serai pas surpris si on la trouve la semaine prochaine. »

La voilà, la vraie raison de ce parrainage des trois agences de la NASA : *c'était ça*, la nouvelle.

Tous ces éléments montrent une chose : celui – qui que ce soit – chargé de rechercher la planète X sait qu'elle existe, quelque part, à coup sûr. Mais qu'elle devra être observée « à la traditionnelle », visuellement, avec des télescopes, avant que son existence, sa position et son orbite précise ne puissent être établies. Il est significatif que depuis 1984 – après la révélation énigmatique d'IRAS – les États-Unis, l'Union soviétique et les États européens se soient dépêchés de construire une série de nouveaux télescopes puissants

ou de réhabiliter les vieux. Les télescopes de l'hémisphère sud ont bénéficié de la plus grande attention. En France, par exemple, l'Observatoire de Paris a formé une équipe spéciale pour chercher la planète X, et un New Technology Telescope (NTT) a été activé par l'Observatoire européen du Sud à Cerro La Silla, au Chili. Dans le même temps, les deux grandes puissances se tournaient vers l'espace pour la même recherche. On a su qu'en 1987 les Soviétiques avaient équipé leur nouvelle station spatiale Mir de plusieurs télescopes à hautes performances, à l'occasion de l'arrimage de Kvant, un « module scientifique » de onze tonnes, décrit comme un « équipement astrophysique de haute énergie » (quatre télescopes allaient sonder l'espace depuis l'hémisphère sud). La NASA avait planifié le lancement du plus puissant télescope de l'espace jamais construit, Hubble, lancement compromis par la catastrophe de Challenger en 1986. L'espoir d'Anderson de trouver la planète en juin 1987 était sans doute fondé sur Hubble (finalement mis sur orbite au début de 1990, avant de révéler une « myopie » handicapante[138]).

En attendant, la recherche systématique depuis le sol, toujours plus précise, de la planète fantôme était toujours menée par le Naval Observatory des États-Unis. Une série d'articles exhaustifs publiés dans les journaux scientifiques aux alentours du mois d'août 1988 réaffirmaient les calculs des perturbations planétaires et soulignaient la conviction, de la part des principaux astronomes, de l'existence de la dixième planète. À cette époque, une majorité de scientifiques souscrivaient à l'hypothèse du Dr Harrington d'une planète inclinée d'environ trente degrés sur l'écliptique, au demi-axe de cent une UA environ (donc un axe majeur, le plus grand éloignement du Soleil, de plus de deux cents UA). Il pensait que sa masse atteignait quatre fois celle de la Terre.

---

[138] Son miroir principal avait été mal taillé : une erreur de 2,34 millièmes de millimètre, ce qui correspond à l'épaisseur d'1/50e de cheveu ! Il aura fallu cinq sorties et trente-cinq heures de travail dans l'espace pour que Hubble soit réparé par un équipage entraîné pendant un an. Le James Webb Telescope devait le remplacer à partir de 2009 : son lancement est repoussé à 2018. NDT.

Avec son orbite similaire à celle de la comète de Halley, la planète X transite une partie de son cycle au-dessus de l'écliptique (dans le secteur nord du ciel), mais passe bien plus de temps sous le plan de l'écliptique, soit dans l'hémisphère sud. L'équipe du Naval Observatory a décidé que la recherche migrerait progressivement du nord au sud, pour se concentrer davantage sur le ciel de l'hémisphère sud, pointant à un horizon 2,5 fois plus éloigné environ que l'orbite de Neptune et Pluton. Le Dr Harrington a présenté ses dernières conclusions dans un document publié par *The Astronomical Journal* (octobre 1988), titré *L'emplacement de la Planète X.* Un schéma du ciel situait les emplacements les plus propices à la position du corps céleste au nord et au sud. Mais depuis sa publication, les données de Voyager 2, passé près d'Uranus et de Neptune, et qui avait mesuré les perturbations en cours des orbites des deux planètes – minuscules, mais décelables –, ne laissaient aucun doute dans l'esprit de Harrington : la planète X devrait transiter maintenant *dans le secteur sud du ciel.*

Il me fit parvenir une copie de l'article avec une annotation : en regard de la partie nord du dessin, il avait écrit : « Non cohérent pour Neptune. » Pour la partie sud, il avait délimité un secteur avec ces mots : « Meilleure zone désormais. » *(Figure 105).*

Le 16 janvier 1990, au cours d'une réunion de la Société américaine d'astronomie, le même Dr Harrington rapporta que le Naval Observatory avait canalisé ses recherches dans l'hémisphère sud. Il annonça l'envoi d'une équipe d'astronomes à l'observatoire astronomique de Black Birch, en Nouvelle Zélande. Les données de Voyager 2 laissaient penser à l'équipe que la dixième planète est à peu près cinq fois plus grande que la Terre et trois fois plus éloignée du Soleil que Neptune et Pluton.

Nous voici à un tournant de ces recherches. Non seulement parce que la science est sur le point de redécouvrir ce que les Sumériens savaient depuis longtemps – l'existence d'une planète supplémentaire dans notre système solaire. Mais aussi parce que l'affinement de ses caractéristiques supposées recouvre de mieux en mieux les données transmises au cours des millénaires sur sa taille et son orbite.

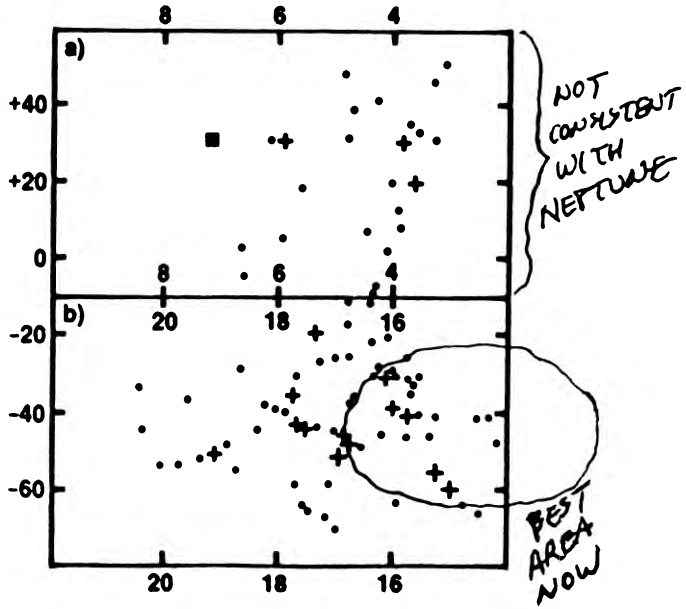


Figure 105

L'astronomie sumérienne se représentait les cieux autour de la Terre divisés en trois bandes ou « Routes ». La bande centrale était la « Route d'Anu », le maître de Nibiru, et elle s'étendait des trente degrés nord aux trente degrés sud. Au-dessus, se trouvait la « Route d'Enlil ». Sous laquelle s'étendait « La Route d'Ea/Enki » *(Figure 106)*. Cette division semblait n'avoir aucun sens pour les astronomes modernes étudiant les textes sumériens. La seule explication que j'avais pu en trouver dans ces textes était une référence à l'orbite de Nibiru/Marduk, au fur et à mesure qu'elle devenait visible depuis la Terre :

Planète Marduk :
Apparition : Mercure.
S'élève de trente degrés au-dessus de l'arc céleste : Jupiter.
Au lieu de la Bataille céleste : Nibiru.

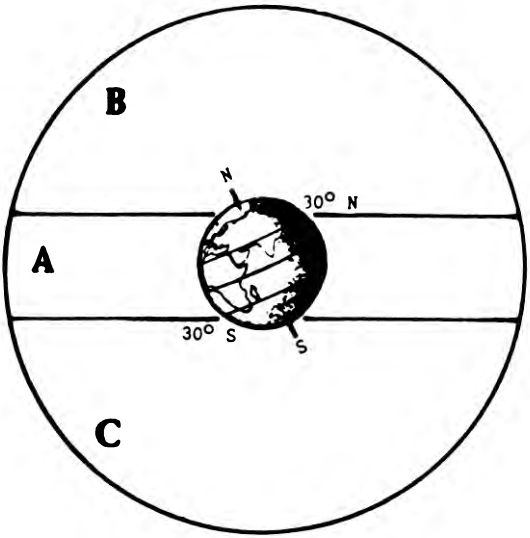


Figure 106

Ces instructions données pour observer la planète à son approche font visiblement allusion à sa course, d'un alignement sur Mercure à un alignement sur Jupiter en *montant de trente degrés.* Ce n'est possible que si l'orbite de Nibiru/Marduk est inclinée de trente degrés sur l'écliptique. Parce qu'elle apparaît trente degrés au-dessus de l'écliptique et disparaît trente degrés en dessous (pour un observateur en Mésopotamie), elle dessine la « Route d'Anu », une bande s'étendant de trente degrés au-dessus et au-dessous de l'équateur terrestre.

J'ai indiqué dans *Les marches du Ciel*[139] que le treizième parallèle nord était une ligne « sacrée » le long de laquelle l'on trouvait la péninsule du Sinaï – avec le port spatial –, les grandes pyramides de Gizeh et le regard des sphinx. Il semble plausible que l'alignement renvoie à la position de Nibiru, trente degrés nord, au moment

[139] *Op. cit.*

où la planète atteint son périhélie (point le plus proche du Soleil). Autrement dit, en estimant que l'inclinaison de la planète X pouvait atteindre trente degrés, les astronomes des XX^e^ et XXI^e^ siècles ont confirmé les données astronomiques des Sumériens du V^e^ millénaire avant le nôtre.

Ainsi, selon toute probabilité, la planète progresse en notre direction, du sud-est, depuis la constellation du Centaure. De nos jours, elle correspond à la Balance du zodiaque. Mais aux temps babyloniens et bibliques, c'était l'emplacement du Sagittaire. Un texte babylonien cité par R. Campbell Thompson[140] retrace les mouvements de la planète à son approche, tandis qu'elle décrit une courbe autour de Jupiter pour arriver au lieu de la Bataille céleste dans la ceinture d'astéroïdes, le « Lieu du Passage » (littéralement *Nibiru*) :

Quand, depuis le point de passage de Jupiter
La planète prend la direction de l'ouest,
Sera venu le temps de la demeure quiète [...]
Quand, depuis le point de passage de Jupiter
La planète voit sa brillance s'accroître
Et que le zodiaque du Cancer accueillera Nibiru,
Akkad débordera de plénitude.

Un schéma montre clairement *(Figure 107)* que lorsque le périhélie de la planète était en Cancer, sa première apparition devait se manifester dans la direction du Sagittaire. À cet égard, les versets bibliques du *Livre de Job* qui décrivent l'apparition du Seigneur céleste et son retour dans son domicile lointain sont des plus explicites :

Lui seul a déployé les Cieux
Et foulé les hauteurs de la Mer.

---

140 *Reports of the Magicians and Astronomers of Nineveh and Babylonia*, dans *Assyrian and Babylonian Literature*, New York, D. Appleton & Company, 1904, pp. 451-460. NDT.

Il a fait l'Ourse et l'Orion,
Les Pléiades et les Chambres [constellations] *du Sud.*
(Job, 9, 8)
[...]
Sa face sourit sur le Taureau et le Bélier ;
Il ira du Taureau au Sagittaire.

Il ne s'agit pas simplement d'une arrivée du sud-est (et de son retour), mais bel et bien en outre de la description d'une orbite rétrograde.

Si les extraterrestres existent, les Terriens devraient-ils essayer d'établir le contact avec eux ? S'ils voyagent à travers l'espace et peuvent atteindre la Terre, seront-ils bienveillants ou – comme H. G. Wells l'a dépeint dans *La guerre des mondes* – viendront-ils pour détruire, conquérir et anéantir ?

Quand Pionner 10 a été lancé en 1971, il emmenait une plaque gravée. Son but : faire comprendre à des extraterrestres qui pour-

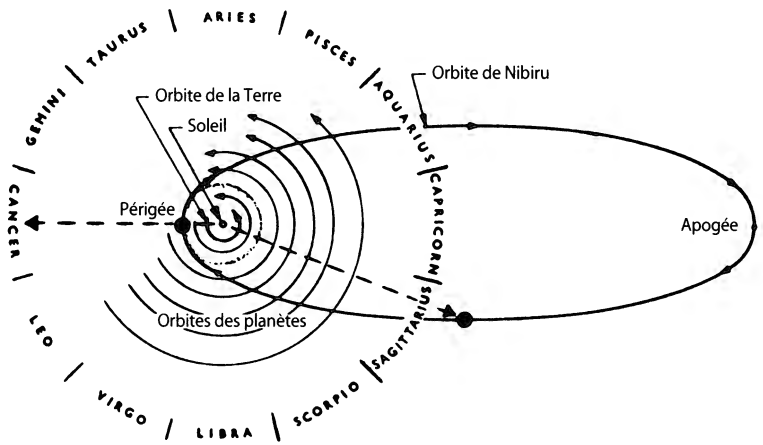


Figure 107

raient s'emparer du vaisseau ou trouver son épave d'où venait la sonde et qui l'avait envoyée.

Les Voyager lancés en 1977 étaient pourvus d'un disque d'or pareillement gravé, d'un message numérique codé et d'un enregistrement vocal de messages du secrétaire général des Nations unies et des délégués de treize nations. Pour Timothy Ferris (NASA) qui s'adressait aux Nations unies, « si les habitants d'autres mondes possèdent une technologie suffisante pour intercepter l'un de ces enregistrements, alors ils devraient se montrer aussi capables de les écouter ».

L'idée de diffuser de telles informations n'enthousiasmait pas tout le monde. En Grande-Bretagne, l'astronome de sa Gracieuse Majesté, Sir Martin Ryle, se prononça contre toute tentative des peuples de la Terre de faire connaître leur existence. Son argument tenait dans la crainte qu'une autre civilisation puisse considérer la Terre et les Terriens comme une source tentante de minerais, de nourriture et d'esclaves. On critiqua sa position. Non seulement pareille attitude niait le bénéfice que l'on pouvait tirer de ces contacts, mais elle suscitait des peurs inutiles : « Au vu de l'immensité de l'espace (éditorial du *New York Times*), les êtres intelligents les plus proches n'existent probablement pas à moins de centaines ou de milliers d'années-lumière d'ici ».

Mais la chronologie des découvertes et les relations entre les puissances politiques marquent bien que l'on avait pris conscience dès avant le sommet américano-soviétique que des êtres intelligents existaient dans notre tout proche voisinage. Qu'une planète de plus orbitait dans notre système solaire. Qu'elle était connue dans l'Antiquité sous le nom de Nibiru. Et qu'elle n'était pas un monde sans vie, mais peuplée d'êtres très en avance sur nous.

Quelque temps après la première réunion Reagan-Gorbatchev en 1985, sans fanfare ni révélation prématurée – si ce n'est dans le plus grand secret –, les États-Unis convoquaient un « groupe de travail » constitué de scientifiques, d'experts juridiques et de diplomates pour ménager une rencontre entre les représentants

et fonctionnaires de la NASA avec leurs homologues des autres agences américaines. Ordre du jour : réfléchir au dossier « Extraterrestres ». Le comité de travail, en coordination avec la direction du département d'État chargé des nouvelles technologies, accueillait des représentants des États-Unis, de l'Union soviétique et de plusieurs autres pays.

Que devait examiner le comité ? Non pas la question de l'existence théorique ou non d'extraterrestres à des années-lumière d'ici. Pas davantage les moyens appropriés pour aller à leur rencontre, s'ils existent. Non, ce qui attendait le comité était bien plus urgent et inquiétant : *quelle attitude adopter sitôt leur existence avérée ?*

Les délibérations de ce comité ne furent jamais étalées en place publique. Mais fuites aidant, on a compris le sens du souci numéro un : maintenir un contrôle d'autorité sur un contact avec une intelligence extraterrestre. Bloquer toute information non autorisée, prématurée, dommageable, sur l'événement. Combien de temps l'information pouvait-elle être gardée secrète ? Comment fallait-il la rendre publique ? Comment faire face à l'escalade des rumeurs et de la panique à échelle mondiale ? Qui pouvait se charger de faire face au déluge de questions, et que devrait-on dire ?

En avril 1989, immédiatement après « l'incident Phobos 2 » sur Mars, le comité international accoucha enfin d'une série de lignes directrices. Le document de deux pages portait le titre en majuscules : DÉCLARATION DE PRINCIPE SUR LES ATTITUDES À OBSERVER APRÈS LA DÉCOUVERTE DE L'EXISTENCE D'UNE INTELLIGENCE EXTRATERRESTRE. Il comportait dix clauses et une annexe. Son propos était des plus clair : l'objectif majeur était de faire en sorte que telle ou telle autorité garde le contrôle absolu des informations *après* la *« découverte de l'existence d'une intelligence extraterrestre »*.

Les « principes » – révèlent certaines personnes qui ont eu accès au document – exposaient les lignes directrices propres à minimiser « la réaction publique de panique potentielle sitôt dévoilée la première preuve que l'humanité n'est pas seule dans l'univers ». La

« déclaration de principe » ouvre sur ceci : « Nous, institutions et individus participant à la recherche d'une intelligence extraterrestre, reconnaissant que la recherche d'une intelligence extraterrestre fait partie intégrante de l'exploration de l'espace, qu'elle est entreprise dans des buts pacifiques, et pour l'intérêt commun de toute l'humanité… » Elle engage ensuite les participants à « observer les principes suivants de diffusion de l'information sur la détection d'une intelligence extraterrestre… »

Les principes : ils s'appliquent à « tout individu, institution privée ou publique ou agence gouvernementale qui pense qu'elle a détecté un signal ou un autre moyen de preuve d'existence d'une intelligence extraterrestre ». Ils interdisent au « découvreur » toute « annonce publique de preuve d'existence d'une intelligence » sans en informer avant tout, et immédiatement, les membres du comité, afin qu'« un réseau se mette en place qui surveille de façon continue le signal ou le phénomène ».

Les principes précisent les procédures à observer pour l'évaluation, l'enregistrement et la protection des signaux et des fréquences sur lesquelles ils sont transmis et, en « clause 8 », interdisent les réponses non autorisées :

> « Aucune réponse à un signal ou à une autre preuve d'intelligence extraterrestre ne devra être envoyée jusqu'à ce que les consultations internationales appropriées aient eu lieu. Les procédures pour de telles consultations seront soumises séparément à un accord, une déclaration ou un arrangement. »

Le comité avait examiné le cas d'un « signal » qui soit davantage que la manifestation d'une source intelligente, un véritable « message », le cas échéant à décoder. Il partait du principe que les scientifiques n'auraient pas plus d'une journée pour y parvenir avant que son existence ne soit connue, que les rumeurs ne se répandent et que la situation ne devienne incontrôlable. Le comité envisageait la montée de pressions de la part des médias, du public

en général et des « responsables politiques », exigeant une déclaration d'autorité, et conçue pour calmer les esprits.

Voilà qui en dit long. Car pourquoi présumer agitation et panique planétaire au cas où, scénario possible, les autorités annoncent la probabilité d'une vie intelligence dans un système stellaire éloigné de plusieurs années-lumière ? Quand bien même les auteurs des « principes » auraient-ils imaginé, par exemple, qu'un tel signal pouvait provenir du premier système stellaire rencontré par Voyager hors le système solaire, la rencontre ne pourrait s'envisager que quarante mille ans dans le futur ! Non, ce n'était sûrement pas ce scénario qui inquiétait le comité…

À l'évidence, les « principes » étaient pensés en anticipant un message ou un phénomène plus proche de nous. En provenance de l'intérieur du système solaire. Le fondement juridique des « principes » évoqués par la déclaration est le traité des Nations unies qui prévoit les devoirs des États face à « l'exploration et l'utilisation » de la Lune et des autres corps célestes du système solaire. En conséquence, le secrétaire général de l'ONU devait aussi se voir averti – après que les gouvernements des nations ont été informés, qu'ils ont examiné la preuve d'existence d'une intelligence et qu'ils ont décidé de leur attitude.

Enfin, pour apaiser l'inquiétude des organisations internationales – astronomiques, astronautiques, etc. – qui craignaient que cette découverte ne devienne pure affaire nationale ou chasse gardée politique, les signataires de la déclaration recommandaient la formation d'un « comité international de scientifiques et autres experts ». Chargé d'examiner « la preuve » et de « dispenser ses conseils sur les méthodes de diffusion de l'information au public ». Le bureau de recherche d'intelligence extraterrestre (SETI) de la NASA s'identifia à ce groupe en 1989, en qualité de « comité spécial de post-détection ». Des documents ultérieurs révélèrent que la formation et les activités de ce comité seraient placées sous l'autorité du patron du SETI au sein de la NASA.

En juillet 1989, quand les deux nations, États-Unis et Russie, prirent conscience que ce qui était arrivé à Phobos n'était pas dû

à un dysfonctionnement, la procédure des « Attitudes à observer après la découverte de l'existence d'une intelligence extraterrestre » se mit immédiatement en route…

Ainsi, c'est certain, la science du XXI^e^ siècle a rejoint un savoir caché – l'existence de Nibiru et des Anunnaki. À nouveau, l'homme sait, désormais, qu'il n'est pas seul dans l'univers.

Au nom d'un passé...

Il est de coutume que le découvreur d'un nouveau corps céleste ait le privilège de lui donner un nom.
Le 31 janvier 1983, l'auteur de ce livre a écrit la lettre que voici à la Planetary Society :

Mme Charlene Anderson
The Planetary Society
110, S. Euclid
Pasadena, Calif. 91101

Chère Mme Anderson,

Au vu des récents rapports dans la presse consacrés à la recherche intensifiée de la dixième planète, je vous fais suivre les copies de mes échanges sur le sujet avec le Dr John D. Anderson.

D'après le *New York Times* de ce dimanche (lire pièce jointe) « les astronomes sont tellement sûrs de l'existence de la dixième planète qu'ils pensent qu'il ne reste plus qu'à lui trouver un nom ».

Eh bien – les anciens l'avaient déjà nommée : *Nibiru* en sumérien, *Marduk* en babylonien ; et je pense que j'ai le droit d'insister pour qu'on l'appelle ainsi.

Sincèrement,

Z. Sitchin

Index analytique

12e planète (la) (Sitchin) 5, 6, 10, 11, 24, 28, 30, 35, 37, 48, 52, 58, 97, 160, 168, 202, 203, 205, 211, 239, 277, 296, 331, 365, 383, 385, 387

A

Ablordeppy, Victor 306
Adam, le premier homme 12, 186, 201–207, 212, 215, 222, 223, 230, 234–242, 252–256, 274, 275, 278, 281, 286, 421
ADN 175, 187, 188, 191–196, 217, 224–226, 230, 242, 249, 250, 256, 421
Afrique, mines d'or en 37, 39, 203
Akkadiens, textes 41, 63, 119, 203, 205, 211, 212, 234, 235, 261, 263, 268
Aldrin, Edwin E. 170, 287
Allaby, Michael 295
Allemagne 115, 183, 190, 195, 246, 334, 359, 366
Altman, Sydney 192
Alvarez, Walter et Luis 393
American Geophysical Union 83
Ames Research Center 83, 113, 174, 388, 394
Anaxagore 199
Anders, Edward 196
Anderson, Don 126
Anderson, John D. 388, 393, 406
Andrews, Peter 248
Anunnaki 13, 35–37, 62, 67–69, 116–118, 124, 182–215, 230, 231, 232, 236, 239, 242, 252, 253, 258–265, 271–274, 286, 296, 303, 313, 316, 318, 319, 322, 327–331, 355, 356, 365, 391, 405. *Voir aussi* Néphilim
  et création de la contrepartie féminine 235
  et longévité 239
  et Mars 316, 318, 319, 327, 328, 329, 330
  et « sagesse » mathématique 271
  sur la création de l'homme 186, 201, 202, 204, 214, 215
  « yeux célestes » (satellites) 116
Apollo (missions) 158, 170
Apollo-Soyouz 373
Arensburg, Baruch 280
Argile (l'), et l'origine de la vie 55, 168, 174–177, 234, 237

Ariel 44
Armstrong, Neil A. 142, 287
ARN 187, 188, 191, 192, 196, 217
Arnold, James 166
Arrhenius, Svante, *L'Évolution des mondes* 193
Assur 64, 67
Assurbanipal 63, 270, 279
Assyriens 41, 67, 68, 270
Astéroïdes. *Voir* ceinture d'
Astéroïdes et eaux 80, 107, 108
Astronomie. *Voir aussi* cosmologie sumérienne
  et collisions, accidents cosmiques 41, 42, 46, 47, 99, 105, 151, 157, 162, 176
  et comète de Halley 87– 98, 111, 113, 373, 377, 383, 396
  et mathématiques 259, 266
  et origine sumérienne de l' 264
Atmosphère, et origines de la Terre 138, 171–173
Au-delà du classement top secret (Good) 352
Aviation Week & Space Technology, et l'incident Phobos 337
Avinsky, Vladimir 315

B

Babel, tour de. *Voir* Tour de Babel
Babyloniens 41, 48, 62, 65–68, 329
Bactéries, et origines de la vie 172, 178, 189–191, 194, 226, 228
Bailey, Mark 101
Banfield, D. 47
Barghoorn, Elso S. 177
Barnes, Fred *(The New Republic)* 379
Barth, Charles A. 78
Bar-Yosef, Ofer 248
Bataille céleste, la 41, 52,–55, 69, 73, 96, 104, 107, 109, 119, 123, 124, 138, 158, 162, 164, 165, 167, 171, 200, 397, 399
  et les eaux 107
  et l'origine de la Lune 146–148, 152, 156
Bayeux, tapisserie de 92, 94
Bébés éprouvette 207
Becklake, Dr John 342
Bell, Laboratoires, AT&T 241
Berg, Paul 225
Bible 9, 11, 15, 35, 41, 61–64, 69–75, 84, 119, 120, 176–186, 201–205, 231–238, 241, 253–255, 258, 261, 265, 274–278, 281, 286, 353, 354, 421. *Voir aussi Genèse (Le Livre de la)*
  et la comète de Halley 90–98, 111, 113, 373, 377, 383, 396
  et la langue mère 278, 280
  et la « planète X » 13
  et la sagesse (Seigneur de la) 261
  et le code de succession anunnaki 231, 232
  et l'origine de la vie 174, 186, 193, 195, 199, 382
  et l'origine de l'humanité 3, 243
  et ovnis 346–355
Bilam 95
Binder, Alan B. 156
Biochimie, moderne 174, 249
  et origines de l'humanité 249
Biotechnologie. *Voir* Manipulation génétique, chimères
Blakeslee, Sandra *(The New York Times)* 199
Bode, Johann Elert 59
Bode, loi de 42, 59, 60
Boss, A. P. 159

Bowering, Samuel 128
Brady, Joseph L. 383
Brinster, Ralph L. 228
Bromhall, J. Derek 219
Brown, Wesley 251
Bush, George 287, 366, 368
Butterworth, Paul 313

C

Caducée. *Voir* Serpents
Cairns-Smith, Graham 175
Callisto 84
Cameron, Alistair G. W. 152, 154
Cann, Rebecca 251, 253
Carlotto, Mark J. 314
Carr, Michael H. 79, 326
Carter, Forrest 240
Carter, Jimmy 350
Cech, Thomas R. 192
Ceinture d'astéroïdes 13, 42, 46, 48, 56, 57, 72–75, 80, 89, 98–108, 115, 122, 262, 328, 399
  et comètes 48, 99, 101–104, 357
  et la théorie de « l'événement destructeur » 103
  Tehom dans la Bible 70– 72
Cérès 74, 109
Challenger, navette 369, 377, 378, 395
Chandler, David 306
Charon 384, 385
Chester, Thomas 393
Chiron (2060 Chiron) 105, 109, 110, 392
Christie, James W. 384
Clonage, *klon* 217–221
Collins, Michael 287
Comètes
  comme corps aqueux 111
  dans le système solaire 27, 29, 34, 44, 50, 57, 99, 100, 149, 154, 167, 171, 173, 187, 200, 295, 329
  de Giacobini-Zimmer. *Voir* ce nom
  de Halley 87–98, 111, 113, 114, 197, 373, 377, 383, 396
  de Kohoutek. *Voir* ce nom
  d'Encke. *Voir* Encke
  leur origine 99, 197, 233, 263, 353
  périodiques et non périodiques 89
Comètes et leur mystère (les) (The Mystery of Comets, Whipple) 100
Comité de travail sur les extraterrestres (Déclaration de principe sur les attitudes à observer après la découverte de l'existence d'une intelligence extraterrestre) 349, 351, 402
Comprendre la Genèse (*Understanding Genesis*, Sarna) 68
Cooper, Gordon 169
Copernic 21
Cosmologie sumérienne 34. *Voir aussi* Astronomie
  et la Bataille céleste 41, 52–55, 69, 73, 96, 104, 107, 109, 119, 123, 124, 138, 158, 162–167, 171, 200, 397, 399
  et le « grand choc », théorie du 45, 151–156, 159, 168
  et les eaux du « dessus » et les eaux du « dessous » 75, 80, 107, 392
  et les origines de la Lune 143, 144, 154
Coyne, Lelia 175, 177
Créationnisme, contre évolution 15, 61, 141, 204
Crick, Francis H. 188
Croûte terrestre 127–129

D

Darwin, Sir George H. 144
Davis, Donald R. 151
Deacon, Terrence 249
Deep Space Network par radiotélescopes. *Voir* Espace profond
DeFries, John C. 240
Deimos 356, 357, 359–361, 373
Delsemme, Armand 197
Dérive des continents, théorie 132, 133
Diamond, Jared M. 248
DiPietro, Vincent 310
Dolgopolsky, Aaron 277, 280
Drake, Frank 381
Drake, Michael J. 147, 158
Dunayev, Alexander 339

E

Eaux
  sur les corps célestes 80
  sur Mars 13, 78, 80
Écrits oubliés : éléments de preuve pour la langue minoenne (Gordon) 120
Écriture, origines de l' 120, 268, 274, 281
Edwards, Robert 222
Eigen, Manfred 192
Encke (comète d') 89
Enuma elish 62, 68, 69, 102, 108, 122, 138, 160–163, 172, 260
  et la Lune 160, 163
Eshleman, Von R. 82
Espace profond (observation de l') 195, 197, 200, 370, 381, 382, 387
Europe 83, 84, 120, 131, 133, 246, 251, 278, 341, 366, 367
Évolution, contre créationnisme 61, 65, 171, 178, 185, 186, 201, 204
Extraterrestres, recherche d' 351, 352, 370, 382

F

Falk, Dean 249, 280
Fein, Esther B. *(The New York Times)* 334
Ferris, Timothy 401
Fibonacci, série de 272
Flanagan, Dennis 85
Flavius Josèphe. *Voir* Josèphe
Foster, Charles, *La langue unique primordiale* 276
France
  et ovnis 359
  et « planète X », recherche de la 395
Fricke, Hans 190
Fulker, David W. 240
Fusée, dessin égyptien d'une, tombe roi Aÿ 331
Fusion cellulaire 226

G

Gaïa : La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa, Les âges de Gaïa (Lovelock) 139
Gaïa, l'hypothèse 139, 295, 296
Gaïa, origine étymologique 120
Ganymède 84
Garçons qui venaient du Brésil (Ces) (Levin) 221
Garn, John 370
Genèse chaldéenne (la) (Smith) 63
Genèse, le Livre de la 11, 15, 64, 122, 186, 205. *Voir aussi* Bible
  et la tour de Babel 276, 362

Génétique. *Voir* manipulation
Génétique moléculaire 249
Gertsch, Richard 361
Giacobini-Zinner, comète de 89
Gibson, Edward G. 169
Gilbert, Walter 225
Giotto 111, 114
Giotto di Bondone 111
Gipson, Mark 306
Gizeh, Sphinx de 310, 316, 317
Gleick, James *(The New York Times)* 144
Goldberg, P. 47
Goldwater, Barry 348
Good, Timothy, *Au-delà du classement top secret* 352
Gorbatchev, Mikhaïl 366, 369, 372, 374
Gordon, Cyrus H. 120
Gowlett, J. A. 249
Graham, Francis 306, 307
Grande-Bretagne, et ovnis 352
Grèce, antique
  cosmologie de la 121
  théories terriennes de la 136
Greenberg, Joseph 277, 278
Greening of Mars. *Voir Reverdir Mars*
Greenwood, Stuart W. 331
Guerre des mondes (la) (Wells) 352, 400
Gutsch, William 391

H

Hackenberg, Otto 195
Halley, Edmund 87
Hansen, Kurt S. 145
Harrington, Robert S. 385, 387, 395, 396
Hartmann, William 151, 158
Hébreux, anciens. *Voir aussi* Bible
Heidel, Alexander, *The Babylonian Genesis* (la Genèse babylonienne) 69
Helin, Eleanor F. 361
Herschel, Frederick Wilhelm 25
Hésiode, *Théogonie* 122, 123
Hilprecht, H. V. 270–272
Histoire commence à Sumer (l') (Kramer) 258
Hoagland, Richard C. 312
Homère 120
Homo sapiens. *Voir* Humanité
Hoppe, Peter C. 220
Horowitz, Norman 299
Houck, James 390
Hoyle, Sir Fred 197
Hubble, télescope spatial 170, 395
Huguenin, Robert L. 292
Humanité
  et l'écriture 274, 281, 285
  et le langage 274–281
Humanité, origine de l'
  et la Bible 201, 202
  et la biochimie 249
  et la science moderne 136, 186, 207, 231
  et les Sumériens 171, 182, 186, 191, 207, 211, 230, 233, 234, 237, 241
Huneeus, Antonio 346
Hunger, H. 93
Hunt, Garry 45

I

Iliade (l') (Homère) 120
Illich-Svitych, Vladislav 277
Illmensee, Karl 220
Incident Phobos 333, 368, 380, 381, 402. *Voir aussi* Phobos 2

Initiative de défense stratégique (IDS) 366–378
Io 82, 83
IRAS (Infrared Astronomical Satellite) 388–394
Irwin, Jim 170
IUE (International Ultraviolet Explorer) 115

J

Jones, Eric M. 382
Josèphe, Flavius 92, 94
Jupiter 13, 19, 21, 26, 27, 35, 42, 46, 48, 51, 58–60, 73, 74, 80–84, 88, 89, 98, 99, 102–106, 122, 149, 160, 328, 385, 388, 390, 391, 397–399

K

Kare, Jordin 393
Kellog, L. H. 156
Kepler, Johann 21
Kerr, Richard A. 161
King, L. W., *Les sept tablettes de la création* 64
Kingu 52–57, 104, 138, 163–169
  et la Lune 164–169
Kitt Peak, observatoire national de 110, 111
Kohoutek, comète de 89, 110
Kowal, Charles T. 109, 392
Kramer, Samuel Noah 233, 258

L

Lahab, Noam 177
langage 275
Langage, origines du 274–281
Langue unique primordiale (la) (*One Primeval Language*, Foster) 276
Laplace, Marquis, Pierre-Simon de 98, 148
Laskar, J. 161
Lawless, James A. 175
Leakey, Louis et Marie 207, 243, 244
Levin, Ira, *Ces garçons qui venaient du Brésil* 221
Lewis, Roy S. 196
Lieberman, Philip 280
Liste des rois. *Voir* Rois
Longaretti, P. Y. 47
Longévité, et hérédité 239, 240, 242
Lost Realms, The (Sitchin) 10, 263, 278
Lovelock, James E. 139, 295, 296
Lowell, Percival 77, 304
Lune
  et Apollo, missions 158, 165
  et capture, théorie de la 148
  et co-accrétion, théorie de la 148, 150, 151, 158, 159
  et cosmogonie sumérienne 35, 160, 164
  et fission, théorie de la 146, 147
  et le « grand choc », théorie du 151, 153–156, 159, 168
Lunes
  de Jupiter 21, 82, 84
  nature et comportement des 21, 23, 26–29, 34, 42–45, 51, 54

M

Manipulation génétique 15, 204, 207–210, 216, 217, 221, 223, 226, 236, 242, 253, 422
Marduk 48–59, 62, 64, 67–74, 97, 101, 104–107, 138, 139, 158, 164, 167, 209, 264, 265, 329, 362, 383, 397, 398, 406. *Voir aussi* Nibiru

Margulis, Lynn 192, 199
Mariner, missions de 75, 77, 78, 110, 298, 302, 305, 340, 343, 362, 371
Markert, Clement L. 220
Mars 8, 13, 26, 27, 35, 42, 48, 51, 58–60, 73–80, 103, 122, 125, 126, 135, 148–154, 160, 195, 287–306, 310–320, 325–346, 356–363, 367–374, 378–383, 402
  et les anomalies à la surface 304
  et les efforts américano-soviétiques communs 378
  et le « Visage » sur 308, 310–321, 326
  et l'incident Phobos. *Voir* Incident Phobos
  et sa similarité avec la Terre 317, 318
Marsden, Brian G. 100
Masursky, Harold 77
Matese, J. 393
Mathématiques, et Sumériens 266, 269–273
Max Planck, Institut 192, 195, 359
McCauley, John 302
Meadows, Jack 109
Mellars, Paul 249
Mendel, Gregor Johann 217
Mésopotamie 30, 41, 62, 93, 116, 215, 264, 269, 270, 305, 318, 398
Météorites 42, 102, 109, 143, 155, 196–362
Miller, Stanley 173, 174
Miner, Ellis 45
Miranda 27, 44
Mir, station spatiale 377, 380, 395
Mitchell, Ed 170
Molenaar, Greg 310
Moorbath, Stephen 134, 135
Moran, Stephen P. 111
Morrison, Philip 382
Mouginis-Mark, Peter J. 292
Murray, Bruce 376
Murray, N. 47
Myers, Ronald E. 280

N

NASA 19, 24, 27, 30, 45, 47, 79, 83, 111–113, 137, 143, 156, 157, 166, 174, 175, 196, 199, 292, 299–304, 308, 310, 312–315, 322, 325, 326, 331, 332, 343, 351, 358, 359, 368–370, 378, 380, 382, 385–387, 392–395, 401–404. *Voir aussi* SETI
  Ames Research Center 83, 113, 174, 388, 394
  et comète de Halley 87–98, 111, 113, 373, 377, 383, 396
  et croûte terrestre 127–129
  et *Hubble*, radiotélescope 170, 395
  et « planète X », projets de recherche 13
  et projets de mission 367
  et « roches de la Genèse » 143
National Aeronautics and Space Administration. *Voir* NASA
Naval Observatory 102, 384, 385, 387, 395, 396
Nemesis, théorie 393
Néphilim. *Voir aussi* Anunnaki
Neptune 11, 18–34, 46–51, 55–59, 74, 80, 110, 120, 122, 149, 160, 161, 367, 383–386, 391, 392, 394, 396
Néréide 46, 47
Neugebauer, Gerry 390
Newton, Sir Isaac 21, 87

Nibiru 8, 36–38, 49–59, 62, 67–74, 97, 98, 101, 104–107, 117, 122, 138, 139, 158, 164, 167, 171, 203, 207, 208, 210, 240, 257, 262–264, 268, 271, 272, 274, 296, 300, 316, 329, 365, 383–385, 391, 397–399, 401, 405, 406, 422. *Voir aussi* Marduk
  dans la Bataille céleste 41, 52–55, 69, 73, 96, 104, 107, 109, 119, 123, 124, 138, 158, 162–167, 171, 200, 397, 399
  et collisions catastrophiques, théorie des 105
Ninive 63, 270
Nourriture, dans l'Antiquité (raisin) 183, 286, 316, 401
Nova, programme de télévision 28, 47

O

Obéron 44
Océans, et croûte terrestre 127–129
Odes, Pindare. *Voir* Pindare
O'Leary, Brian T. 373
Oort, Jan 99, 101
Oort, nuage d' 99, 101
Orgel, Leslie 191, 193
Origine de la Lune (l') (Wood) 146, 147
Or, mines d' 37, 39, 203
O'Toole, Thomas *(The Washington Post)* 389
Ovenden, Michael W. 103
Ovnis 346–355

P

Paine, Thomas O. 370
Palmiter, Richard D. 228
Pangée 130, 131, 135–138
Panspermie dirigée (diffusion délibérée de semences, Crick et Orgel) 194, 198
Peale, S. J. 159
Phobos 2. *Voir* Incident Phobos
Pinches, T. G. 269
Pindare de Thèbes, *Odes* 121
Pioneer, missions de 19, 34, 76, 80–82, 102, 113, 149, 385–388, 393
Pioneer/Vénus 1 & 2, missions de 76
Planètes
  de la Bataille céleste dans les textes sumériens 41, 52–55, 69, 73, 96, 104, 107, 109, 119, 123, 124, 138, 158, 162–167, 171, 200, 397, 399
  événement destructeur, théorie de l' 103
  la Lune planète en devenir 164
Planète X, recherche de la 383, 385, 387, 388, 391–395
Plomin, Robert 240
Pluton 7, 26, 29, 32– 34, 37, 51, 57, 59, 75, 97, 149, 161, 383–385, 391–396
Précession des équinoxes 291

Q

Quayle, Dan 368

R

Ramsey, Frank P. 283
Rautenberg, Thomas 313
Reagan, Ronald 333, 376, 379
Reverdir Mars (Greening of Mars, Lovelock et Allaby) 295
Reynolds, Ray T. 388

Ride, Sally K. 378
Ringwood, A. E. 155
Roe, Robert A. 379
Rois (Liste des) 240, 257
Roswell, affaire 346–348
Ruhlen, Merritt 278
Runcorn, Keith 165
Ryle, Sir Martin 401

S

Sagdeyev, Roald 373, 377
Sakigake et Suisei, sondes japonaises 111
Saliout, stations 372, 377, 387
Sanger, Frederick 225
Sarich, Vincent M. 249
Sarna, N. M., *Comprendre la Genèse* 68
Satellites. *Voir* Lunes
  des Anunnaki 116
  Seasat 132
Saturne 19, 24, 26, 27, 34, 44, 46, 48, 51, 55, 58–60, 73, 80–84, 99, 102, 105, 109, 122, 149, 160, 195, 328, 382, 385
Schaefer, Martha W. et Bradley, E. 46
Schiaparelli, Giovanni 77, 304
Schmitt, Harrison 143
Schopf, J. William 189
Science moderne 15, 84, 124, 136, 144, 148, 160, 164, 171, 186, 191, 207, 223, 228, 231
  et manipulations génétiques. *Voir* ce mot
  et origines de l'humanité 243, 254
Scott, David 158
Sept tablettes de la Créations (les) (King) 64
Serpents, caducée 255, 256
SETI (Search for Extraterrestrial Intelligence) 359, 370, 381, 382, 404
Shevoroshkin, Vitaly 280
Shklovsky, I. S. 361
Shoemaker, Eugene 47, 157
Shultz, George 373
Siever, Raymond 138
Simyonov, Nikolaï A. 334
Singer, S. Fred 148
Sitchin, Amnon 60
Sitchin, Zecharia
  Guerres des dieux, guerres des hommes 10, 67, 121, 233, 275, 362
  La 12e Planète (The Twelth Planet) 5, 6, 10, 11, 24, 28, 30, 35, 37, 48, 52, 58, 97, 160, 168, 202, 203, 205, 211, 239, 277, 296, 331, 365, 383, 385, 387
  Les marches du Ciel (The Stairways to Heaven) 6, 10, 95, 303, 398
  Les royaumes perdus (The Lost Realms) 263, 265, 303
Sleep, Norman H. 191
Smith, George, *La Genèse chaldéenne* 63
Solecki, Ralph S. 248
Soleil, le 11, 25, 32, 35, 52, 57, 58, 85, 99, 100, 148, 150, 152, 161–263, 270, 335, 383, 385
Solomon, Sean C. 156
Soucoupes volantes. *Voir* Ovnis (Objets volants non identifiés)
Spadafora, Corrado 229
Spores, et origines de la vie 193, 198, 199
Spoutnik 1 333
Stairways to Heaven (Sitchin) 95
Stephenson, F. R. 93
Steptoe, Patrick 222
Stetter, Karl 190

Stevenson, David 47
Stewart, Ian 113
Stone, Edward 34, 41
Stoneking, Mark 251
Stringer, Christopher 248, 249
Succession, code de 231, 232
Sumériens, l'astronomie des. *Voir aussi* Cosmologie sumérienne
  et création de la contrepartie féminine 235
  et *Épopée de la Création (l')* 52, 53, 62
  et la Liste des rois 257
  et la sagesse 75, 210, 239, 257, 259, 261, 271, 274, 424
  et les mathématiques des 266–273
  et les origines de l'humanité 137, 145, 157, 192, 194, 197, 199, 382
  et Nibiru. *Voir aussi* Nibiru
Sussman, Gerald J. 161
Système solaire
  collisions au sein du 41, 42, 46, 47, 99, 151, 162

T

Taylord, Stuart R. 147
Télescopes spatiaux, *Hubble*, James Webb 394, 395
Terre
  Gaïa 117, 120–124, 129
  origine (concept scientifique moderne) 124, 130, 137, 138
  origine (concept sumérien) 48, 64, 117, 119
Terre est un être vivant (la). L'hypothèse Gaïa, Lovelock 139
Thaddeus, Patrick 195
The Babylonian Genesis (Heidel, A.) 69
Théogonie (la) (Hésiode) 121, 123
Theokas, Andrew 101
Thompson, R. Campbell, *Reports of the Magicians and Astronomers of Nineveh and Babylonia, dans Assyrian and Babylonian Literature* 399
Thureau-Dangin, François 269
Tiamat 48, 51–60, 69–75, 104–108, 115, 119, 122–124, 138, 139, 158, 160–164, 166, 171, 172
  et les eaux 107, 108
  et les origines de la Lune 158–160, 163, 164
  références bibliques à 69–75
Titan 34, 82, 195, 382
Titania 44
Titicaca, lac 319, 320, 322
Titius, J. D. 59
Tombaugh, Clyde 392
Tour de Babel 276, 362
Triton 23, 24, 34, 46, 47, 50, 367, 385
Truman, Harry 348
Turcotte, D. L. 156

U

Umbriel 44
Union soviétique
  efforts américano-soviétiques communs pour Mars 378
  et la recherche de la « planète X » 394, 395
  et l'incident Phobos 333, 368, 380, 381, 402
  et ovnis 351, 402
  politique spatiale avec États-Unis 372–380
Uranus 11, 19, 20, 24–29, 32, 34, 42–46, 48, 50, 51, 57–60, 74,

80, 105, 109, 110, 122, 149, 160, 161, 376, 383–386, 394, 396
anneaux d' 44, 45
Urey, Harold 143, 173
Ussher, évêque, James 61

V

Vallades, Hélène 247
Van Flandern, Thomas C. 102
Vega, missions 111, 113, 114, 373, 377
Veillet, Dr Christian 43
Vénus 26, 27, 48, 51, 58–60, 75, 76, 80, 110, 113, 122, 148, 149, 377
Vie, origines de la 137, 145, 157, 192, 194, 197, 199, 382
et la Bible 178–182, 185, 186
et l'argile 174–176, 206, 211, 234
et le *Livre de la Genèse* 176, 179, 181, 182, 186, 192
et les comètes 196–199
et l'espace profond 195, 197, 200, 370, 381, 382, 387
et les spores 193, 198, 199
et les Sumériens 171
Viking, missions 78, 79, 83, 298, 299, 305, 308, 310, 314, 326, 339, 362
Visage de Mars 317, 318
Voyager, missions 11, 18, 19–29, 34, 41–48, 69, 80–83, 149, 367, 376, 385, 396, 401, 404

W

Wallace, Douglas 250
Walter, Malcolm R. 190
Wasserburg, Gerald J. 158
Watson, James D. 188
Webb, David 312
Weber, Peter 198
Wegener, Alfred 130, 132, 134
Weinberger, Caspar 380
Weiss, Armin 175
Wells, H. G. *La guerre des mondes* 352, 400
Wendorf, Fred 248
Wetherill, George 154, 162
Whipple, Fred L. 99, 100
Whitmire, Daniel 393
Wickramasinghe, Chandra 197, 199
Wilson, Allan C. 249
Wisdom, Jack 161
Wodinsky, Jerome 241
Woese, Carl R. 190
Wood, John A. 146, 159
Worden, Al 170
Wu, Hannah 231
Wyckoff, Susan 111

Y

Yau, K.C.C. 93

Z

Zisk, Stanley H. 292

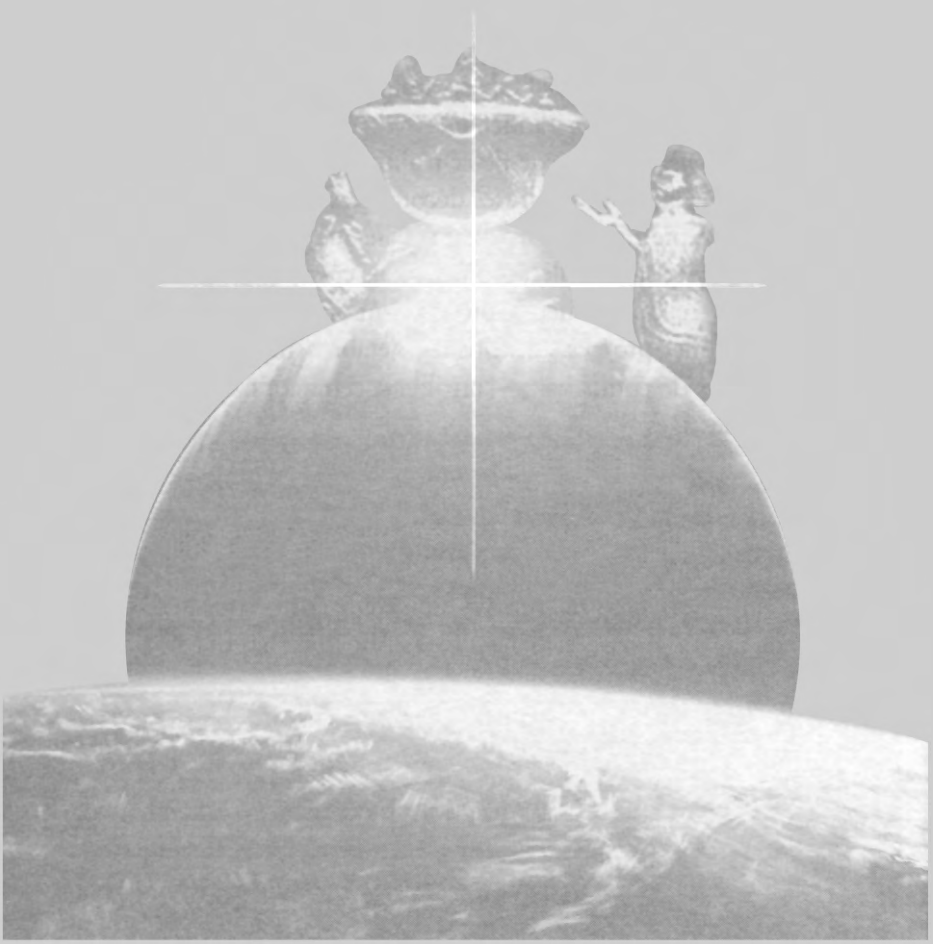


Table des matières

Préface 5

Bibliographie 10

Message de l'auteur à ses lecteurs français 11

Avant-propos 15

CHAPITRE 1 - **L'hôte du Ciel** 17

CHAPITRE 2 - **Venu du plus profond de l'espace** . . . 41

CHAPITRE 3 - **Au commencement** 61

CHAPITRE 4 - **Les messagers de la *Genèse*** 87

CHAPITRE 5 - **Gaïa, planète brisée** 117

CHAPITRE 6 - **Les témoins de la *Genèse*** 141

CHAPITRE 7 - **La semence de vie** 171

CHAPITRE 8 - **L'Adam : un esclave fait sur mesure** . . 201

CHAPITRE 9 - **Une mère nommée Ève** 233

CHAPITRE 10 - **Quand la sagesse descendit du Ciel** . . 257

CHAPITRE 11 - **Une base spatiale sur Mars** 287

CHAPITRE 12 - **Incident Phobos : panne ou guerre des étoiles ?** 333

CHAPITRE 13 - **Vers un avenir tenu secret** 365

Index analytique 407

Du même auteur

ZECHARIA SITCHIN

Quand les géants dominaient sur Terre

Dieux, demi-dieux et ancêtres de l'homme :
la preuve de notre ADN extraterrestre

Quelle est l'origine du monde ? Selon Sitchin, Adam fut génétiquement programmé il y a environ 300 000 ans, lorsque les gènes des Anunanki furent croisés avec ceux d'un hominidé. Puis, selon la Bible, des mariages mixtes furent célébrés : sur Terre vécurent les Géants qui prirent pour épouses les descendantes d'Adam, d'où naquirent des « héros » : des êtres que l'auteur associe aux demi-dieux des traditions sumériennes et babyloniennes. **Descendons-nous donc tous des dieux ?** Dans ce livre passionnant, véritable sommet de son œuvre, Zecharia Sitchin analyse pas à pas un nombre impressionnant d'inscriptions anciennes et d'objets, ce qui le conduit à la stupéfiante conclusion : deux des plus extraordinaires de ces tombes furent la dernière demeure d'un couple de divinités anunnaki. Sitchin révèle en outre l'existence d'une source d'ADN en mesure de démontrer la véracité des contes bibliques et sumériens. Elle est la preuve matérielle sans appel d'une présence extraterrestre sur terre dans le passé. Elle offre l'opportunité scientifique sans précédent de trouver « le chaînon manquant » de l'évolution humaine, à la fois porteur des secrets de la longévité et réponse au mystère fondamental de la vie et de la mort.

© 2010 Macro Éditions

Du même auteur

ZECHARIA SITCHIN

La Fin des Temps

« Reviendront-ils ? Et si oui, quand ? »

Les deux questions – et leurs réponses – qu'attendaient depuis 27 ans les millions de lecteurs des *Chroniques terriennes* de Zecharia Sitchin de par le monde. « Ils », les Anunnaki. Les dieux créateurs de l'homme.

À l'issue de sa vie sur la planète Terre qu'il connaissait si bien pour l'avoir explorée en tout sens, ce chercheur iconoclaste disparu à 90 ans signe son treizième et ultime livre depuis *La Douzième Planète*, tous consacrés à une seule thèse, obsédante, passionnante, révoltante, inouïe : sommes-nous, en tant qu'êtres humains, le fruit d'une manipulation génétique, orchestrée il y a près de 300 000 ans par les « dieux » qui vivent sur la « douzième planète », géante et excentrée, du système solaire, Nibiru ?

« **Reviendront-ils ? Et si oui, quand ?** » Sitchin répond à ces deux questions dans l'ultime chapitre de ce livre synthèse qui rassemble tout le savoir qu'il a accumulé depuis tant d'années, en journaliste et en scientifique. Il a voulu faire de *La Fin des Temps* le point d'orgue de sa quête dont l'*establishment* scientifique et les pouvoirs politiques ne veulent pas entendre parler.

Vous tenez entre les mains les ultimes réponses. Osez les connaître.

© 2011 Macro Éditions

Du même auteur

ZECHARIA SITCHIN

Le Livre perdu du dieu Enki

Mémoires et prophéties d'un dieu extraterrestre

Les Chroniques terriennes, série à succès de Zecharia Sitchin, nous a dévoilé la version de l'humanité concernant notre création par les anunnaki, « ceux qui des cieux sont venus sur la terre », telle qu'elle fut rapportée sur d'anciennes tablettes d'argile et autres objets sumériens.

Dans *Le Livre perdu du dieu Enki*, nous découvrons cette saga sous un angle différent à travers le récit autobiographique très élaboré du seigneur Enki, un dieu anunnaki, qui relate l'arrivée sur Terre de ces extra-terrestres depuis Nibiru, la 12e planète. Le but de leur colonisation : l'or qui permettrait de régénérer l'atmosphère mourante de leur planète d'origine. La découverte de ce métal précieux se solde par la création de l'*Homo sapiens* (la race humaine) par les anunnaki pour extraire cette importante ressource.

Dans ses précédents travaux, Sitchin a rédigé l'histoire complète de l'impact des anunnaki sur la civilisation humaine en temps de paix comme en temps de guerre à partir de fragments dispersés dans des sources sumériennes, akkadiennes, babyloniennes, assyriennes, hittites, égyptiennes, canaanites et israélites : les «mythes» de tous les peuples de l'antiquité dans le Vieux Monde comme dans le Nouveau. Cependant, ces comptes rendus ne nous livraient pas la perspective des anunnaki. Comment était la vie sur leur planète ? Quels motifs les ont poussés à s'établir sur Terre, et qu'est-ce qui les a éloignés de leur terre d'adoption ?

© 2011 Macro Éditions

Aux lecteurs de MACRO ÉDITIONS

Ce livre est publié dans la collection
« SAVOIRS ANCIENS » de *Macro Éditions*.

À vous tous qui recherchez de nouvelles techniques pour mieux vivre et ressentir un bien-être plus profond...
À vous tous qui désirez réaliser vos rêves...
À vous tous qui êtes ouverts à l'innovation, prêts à remettre en question vos convictions et à changer vos habitudes les plus ancrées...

*... **Macro Éditions** dédie ses livres.*

Macro Éditions traite sans tabous les sujets au cœur de l'actualité, tous ceux qui correspondent à vos attentes : spiritualité ; métamorphose du « soi » ; santé du corps, de l'âme et de l'esprit ; nouvelle science et sagesse antique. Vous trouverez l'art de guérir et sa multiplicité de moyens.
Et cela grâce à l'enseignement des plus grands maîtres dont notre maison d'édition se fait le porte-parole.

Venez découvrir notre catalogue complet sur notre site
www.macrolivres.com

Renseignez-vous :
contact@macrolivres.com

Notice bibliographique

CosmoGenèse / Cesena - Italie : *Macro Éditions*, 2012
424 p. ; 20,5 cm (Savoirs Anciens)
Titre original : *Genesis Revisited,* Zecharia Sitchin
Traduction d'Olivier Magnan
ISBN 978-88-6229-307-5



Zecharia Sitchin est né en Russie et a grandi en Palestine où il s'est pris de passion pour l'archéologie du Proche-Orient. Il a fait ses études à la *London School of Economics and Political Science*, à Londres. Il a travaillé de nombreuses années en tant que journaliste en Israël et à New York. Nommé Scientifique de l'année 1996 par *The International Forum on New Science*, il a fait partie d'associations scientifiques comme *The American Association for the Advancement of Science*, *The American Oriental Society*, *The Middle East Studies Association of North America et The Israel Exploration Society*. Orientaliste reconnu et expert de la Bible, il a consacré ces quarante dernières années à la recherche et à la traduction des tablettes d'argile sumériennes et autres textes anciens liés aux Anunnaki et à leur planète, Nibiru.

ZECHARIA SITCHIN

CosmoGenèse

Les preuves scientifiques de l'existence de la 12e planète !

Il existe un douzième corps céleste au-delà de Pluton dans le système solaire (en comptant le Soleil et la Lune) et cette planète est habitée.

Zecharia Sichin, dès 1976 reconstitue la « genèse » véritable des hommes. Avec *CosmoGenèse*, le livre-laboratoire que vous tenez en mains, il entreprend d'en rapporter les *preuves scientifiques*.

- Les Sumériens décrivent l'existence d'une douzième planète en plus des dix autres (avec le Soleil et la Lune), habitée par les Anunnaki venus coloniser la Terre dans un très lointain passé. Ils décomptaient déjà neuf planètes, quand l'astronomie moderne n'a « découvert » la neuvième, Pluton, qu'en 1930.
- Les théories modernes de la formation de la Terre et de sa « Lune » valident le « scénario » des collisions multiples décrites par les scribes sumériens.
- L'astronomie sumérienne décrit Neptune comme une géante « vert-bleu », aquatique : Voyager 2 en a rapporté la preuve en 1989 !
- Les étapes bibliques de l'apparition de la vie sur Terre, illogiques jusqu'alors, trouvent leur confirmation dans la réévaluation scientifique actuelle des biologistes.
- Les deux « genèses » expliquent la création de « l'Adam » (l'homme) et le décryptage récent de l'ADN la corrobore : l'homme est apparu « soudain » sur Terre !

La science officielle sait qu'elle ne fait que redécouvrir un savoir légué par nos créateurs. Mais elle le nie farouchement par peur des conséquences d'une telle révélation. Et vous, êtes-vous prêt ?

ISBN 88-6229-307-0

www.macrolivres.com

9 788862 293075

€ 19,50